ced thanks

da

L'exemplaire filmé fut reproduit grâce à la générosité de:

Bibliothèque nationale du Canada

quality
egibility
the

Les images suivantes ont été reproduites avec le plus grand soin, compte tenu de la condition et de la netteté de l'exemplaire filmé, et en conformité avec les conditions du contrat de filmage.

are filmed
ing on
d impres-
te. All
ng on the
npres-
printed

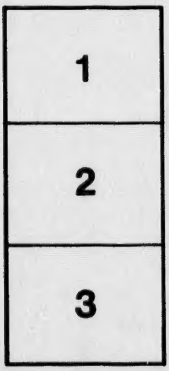
Les exemplaires originaux dont la couverture en papier est imprimée sont filmés en commençant par le premier plat et en terminant soit par la dernière page qui comporte une empreinte d'impression ou d'illustration, soit par le second plat, selon le cas. Tous les autres exemplaires originaux sont filmés en commençant par la première page qui comporte une empreinte d'impression ou d'illustration et en terminant par la dernière page qui comporte une telle empreinte.

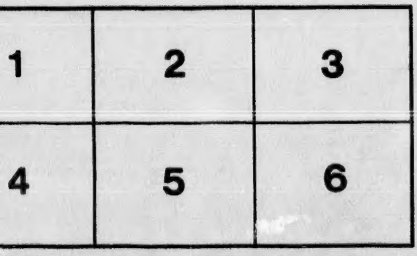
iche
"CON-
END"),

Un des symboles suivants apparaîtra sur la dernière image de chaque microfiche, selon le cas: le symbole ⟶ signifie "A SUIVRE", le symbole ∇ signifie "FIN".

d at
ge to be
med
left to
s as
ate the

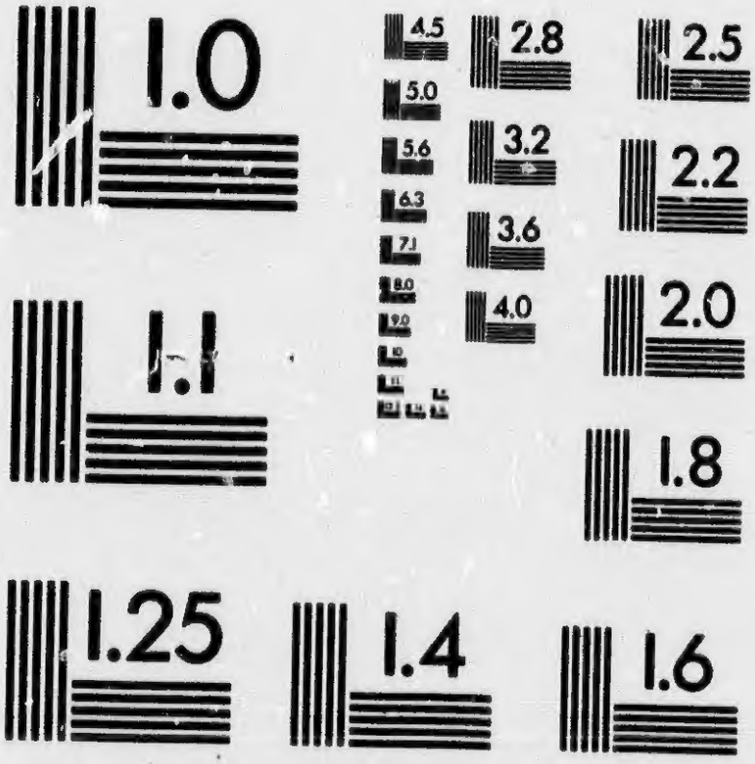
Les cartes, planches, tableaux, etc., peuvent être filmés à des taux de réduction différents. Lorsque le document est trop grand pour être reproduit en un seul cliché, il est filmé à partir de l'angle supérieur gauche, de gauche à droite, et de haut en bas, en prenant le nombre d'images nécessaire. Les diagrammes suivants illustrent la méthode.





MICROCOPY RESOLUTION TEST CHART

(ANSI and ISO TEST CHART No. 2)



APPLIED IMAGE Inc

1653 East Main Street
Rochester, New York 14609 USA
(716) 482 - 0300 - Phone
(716) 288 - 5989 - Fax

Trust. Ed.

C.J. Sabin 1939

Pt. 282 - 428 + index

Complete set is 4/2 vols. of which 6 relate to America, 3 to N. and 3 to S. America

V

To

LE VOYAGEUR FRANÇOIS.

LE

VOYAGEUR FRANÇOIS,

OU

LA CONNOISSANCE DE L'ANCIEN ET DU NOUVEAU MONDE,

Mis au jour par M. l'Abbé DELAPORTE.

TOME VIII.

Prix 3 liv. relié.

A PARIS,
Chez L. CELLOT, Imprimeur-Libraire, rue Dauphine.

M. DCC. LXVIII.

Avec Approbation, & Privilege du Roi.

V

***

L

freux
vivre
origi
avec
un p
que
de *P*
de fa
mod

LE VOYAGEUR *FRANÇOIS.*

LETTRE LXXXIX.

LA LAPONIE.

UN peuple qui obéit à trois nations différentes, & ne ſuit les uſages d'aucune nation ; qui habite le plus affreux pays de la terre, & ne veut vivre que dans ſon pays ; qui tire ſon origine des royaumes voiſins, & n'a, avec ſes voiſins, aucune reſſemblance : un peuple dont les anciens n'avoient que des notions fabuleuſes, ſous le nom de *Pygmées*, mais qui, par la petiteſſe de ſa taille, feroit preſque croire aux modernes, que les Pygmées ne ſont

point une fable ; qui ne connoît ni la religion qu'il profeſſe, ni les loix qui le dirigent, ni les princes qui le gouvernent ; qui aime les femmes, & fuit l'adultère, & n'admet ni la polygamie ni le divorce : de petits hommes, hauts de quatre pieds, laids de figure, la tête groſſe, le viſage plat, le nez camus, les yeux enfoncés, les cheveux noirs, le teint baſané, les bras menus, les jambes déliées, les pieds petits, le corps mal-fait, l'air bas ; tels ſont, Madame, les premiers habitans que nous avons apperçus ſur les côtes de la Laponie, en y arrivant du port d'Arcangel, par la mer Blanche.

Ce port, le plus ſeptentrionnal de la Moſcovie Européenne, étoit auſſi inconnu, que ceux de l'Amérique, lorſque les Anglois y aborderent, vers le milieu du ſeizieme ſiécle. Cherchant à faire des découvertes du côté du Nord, comme les Portugais & les Eſpagnols vers le midi, leur vaiſſeau s'arrêta à l'embouchure de la Duina. Ce pays n'étoit habité que par des ſauvages demi-Chrétiens, qui ſe croyoient de la religion Grecque. Quelques moines, auſſi groſſiers

qu'eux, y deſſervoient une égliſe dédiée à S. Michel l'archange, d'où eſt venu le nom d'*Arcangel*. Les Anglois monterent la riviere juſques dans l'intérieur du pays, & devinrent les maîtres de tout le commerce de pelleteries, que faiſoient, avant eux, les Vénitiens, qui poſſédoient des comptoirs ſur les bords du Tanaïs. Ce port, par l'extrême rigueur des ſaiſons, eſt inabordable ſept mois de l'année. Il eſt d'ailleurs beaucoup moins fréquenté, depuis que Pierre le Grand, par la fondation de ſa nouvelle capitale, s'eſt ouvert une communication dans la mer Baltique. Les Anglois & les Hollandois ſont les ſeuls étrangers, dont les vaiſſeaux viennent mouiller à cette rade : j'ai profité d'un navire marchand qui partoit pour l'Iſlande ; & c'eſt dans la chambre du capitaine, que je vous écris ce que j'ai vu du pays des Lapons, ou ce que j'en ai appris par des relations particulieres.

On croit communément que des familles, ſorties ou chaſſées de Finlande, ſont venues s'établir dans un canton plus ſeptentrional, & que du mot *lape*, qui veut dire *exilé*, on a formé celui de *Laponie*. On prétend que ce

peuple, qui, jusqu'au seizieme siécle, a été inconnu dans l'univers, avoit ses princes ou ses magistrats particuliers; d'autres disent qu'il a vécu errant & vagabond, sans rois, sans gouvernement & sans chef. Aujourd'hui le pays entier est soumis à trois puissances: la partie du nord appartient au Danemarck; celle qui est à l'orient, est sujette de la Russie: la plus considérable, qui confine à la Norvége d'un côté, & de l'autre à la Finlande, est sous la domination de la Suède.

Nous abordâmes dans la Laponie Russienne, au port de Kola, fréquenté par les Anglois & les Hollandois. La ville ne consiste que dans une rue: les maisons sont de bois, couvertes de baleine, & ne reçoivent le jour que par de petites lucarnes. On compte d'autres villes dans ce même canton; mais ces villes ne valent pas nos hameaux. On y trouve aussi des monastères de moines Russes; mais ces moines ne valent pas même nos hermites des bois.

La Laponie Suédoise est divisée en six provinces ou préfectures, qui prennent leur nom des rivieres qui les ar-

roſent. Elles compoſent trois grands gouvernemens, d'Angermanie, de Tornéao & de Kiemi, à la tête deſquels ſont trois ſénateurs Suédois. Ils ont ſous eux d'autres officiers, dont l'emploi eſt de lever les tributs, & de rendre la juſtice. Le gouverneur d'Angermanie a dans ſon diſtrict trois autres villes, Uma, Pithéa & Luhla. Encore une fois, Madame, toutes ces villes réunies ne feroient pas un village de France. La plûpart de ces habitations ne ſont qu'un amas de quelques maiſons faites d'arbres, & couvertes d'écorce. La plus grande ſert Egliſe, où logent le curé & le maître d'école. Les autres ſont occupées par les Lapons, que l'amour de la religion attache à leurs paſteurs; car, en général, ces peuples vivent diſperſés : chaque canton contient un certain nombre de familles; & chaque famille a une certaine portion de terrein pour ſes troupeaux. Autrefois ils étoient libres de transférer leur domicile d'un lieu à un autre, & de s'établir où ils vouloient. Les Suédois leur ont ôté cette liberté, & aſſigné un eſpace, au-delà duquel il leur eſt défendu de s'étendre. Mais les

Lapons ont toujours conſervé l'habitude de n'avoir aucune demeure fixe : pourvu qu'ils ne ſortent pas de leurs limites, ils changent à leur gré d'habitation, dans le terrein qui leur eſt preſcrit. Au tems de la pêche, ils ſe rapprochent des rivieres & des marais. La chaſſe les ramène vers les bois & les montagnes ; mais ils ont l'attention de ne jamais trop s'écarter des pâturages, pour la nourriture de leurs rennes. En parcourant ainſi l'eſpace qui eſt à leur diſcrétion, ils le dépouillent ſucceſſivement ; & le pays recommence à produire, à meſure qu'ils s'en éloignent. Auſſi toute la richeſſe de ce peuple ne conſiſte que dans ſes troupeaux, ſes pelleteries, quelques proviſions & des uſtenſiles de ménage. Les ſucceſſions ſe partagent ſuivant les loix des pays qu'ils habitent. A l'égard des immeubles, comme les terres, les lacs, les montagnes, &c, ils n'en ont que l'uſufruit ; le fonds appartient au ſouverain.

La vie ambulante que mènent les Lapons, n'exige pas qu'ils bâtiſſent des maiſons bien ſolides : quatre perches plantées en terre, élevées de

douze à quinze pieds, & jointes enſemble par quatre ſoliveaux, font toute la charpente de ces édifices. On leur donne la forme pyramidale ; on les entoure de planches ; on les couvre de groſſes étoffes, ou de cuir, & par-deſſus, de branches d'arbre, d'écorce & de gazon. Le feu, toujours allumé, eſt placé au milieu, & environné de pierres pour s'aſſeoir. On étend des peaux de rennes ſur des feuilles d'arbres ; & les habitans n'ont point d'autres lits. Lorſqu'ils déménagent, ils n'emportent que la couverture de la maiſon, & quelques meubles qu'ils chargent très-promptement ſur des rennes. Arrivés dans un nouveau canton, ils ont bien-tôt conſtruit une nouvelle cabane ; en moins de deux heures, tout le monde eſt logé, & auſſi commodément établi, que dans l'habitation qu'on vient de quitter. Les Lapons Moſcovites demeurent dans des hutes enfoncées en terre, où des feuilles ſéches leur ſervent de lits.

La plûpart de toutes ces maiſons ont deux portes, une grande & une petite, l'une devant, & l'autre derriere la cabane. C'eſt par la porte de

derriere, que les hommes introduiſent les proviſions. Il eſt défendu de les faire entrer par celle de devant, de peur que la rencontre d'une femme ne nuiſe à la pêche ou à la chaſſe. Auſſi les femmes ne doivent-elles y paſſer, dans aucun tems. Derriere cette petite porte, eſt un eſpace qui n'eſt occupé que par les hommes. Il en eſt un autre, dans la hute, pour la mere & les enfans, un autre pour les domeſtiques, & un enfin pour la conſervation des vivres. Il arrive ſouvent que les ours renverſent le garde-manger, & dévorent, en une nuit, la nourriture de pluſieurs jours.

Ces peuples ſe font une autre eſpece de magaſin, élevé ſur un ſeul pivot, au milieu des plus épaiſſes forêts. Ils coupent un arbre à ſix ou ſept pieds de hauteur, & mettent, au bout du tronc, deux piéces de bois en croix, ſur leſquelles ils établiſſent leur bâtiment, qui a la forme d'un colombier. L'édifice eſt couvert de planches; & le tronc, qui le ſoutient, eſt dépouillé de ſon écorce, & frotté d'huile de poiſſon, pour empêcher que les ours ne puiſſent y grimper. L'échelle, pour

y monter, est un autre tronc d'arbre, dans lequel on creuse des trous, & qui demeure couché à terre, quand on ne s'en sert point.

Les mets dont les Lapons se régalent le plus volontiers, sont la chair d'ours, les langues de renne, la graisse & la moëlle de cet animal. Au lieu de pain, ils se servent de poissons secs, réduits en poudre, qu'ils pétrissent comme de la farine. Ils y mêlent de jeunes bourgeons de pin, qu'ils recueillent au commencement de l'été. Ils font du sel avec l'écorce intérieure de cet arbre, qu'ils préparent de la maniere suivante. Ils la séparent en feuilles déliées, qu'ils mettent sécher au soleil; ils rompent ces feuilles par morceaux, en rempliſſent des caisses, les couvrent de sable, & les tiennent dans un endroit chaud, jusqu'à ce que, réduites en poussiere, elles ayent contracté une couleur rouge & une saveur agréable. Ce sel entre dans la préparation de tous leurs alimens. Ils font cuire ensemble le poisson & le gibier, & le mangent à demi-crud. Les Lapons, qui habitent près des montagnes, vivent de la chair de leurs

rennes, & du fromage fait avec le lait de ces animaux. Ils ont une eſpece de confiture compoſée de mûres & d'autres fruits, cuits avec des œufs de poiſſons, ou le poiſſon même. Ils en ôtent les arrêtes, le mettent dans un mortier, pilent le tout enſemble, juſqu'à ce qu'il ſoit réduit en bouillie, & en font une marmelade qu'ils conſervent pour l'hyver.

L'eau eſt la boiſſon ordinaire de ces peuples : dans les grands froids, ils en ont toujours un chaudron ſur le feu, de peur qu'elle ne gèle ; & chacun vient y puiſer avec une cuillere de bois ; mais ils préfèrent celle qui a ſervi à cuire les alimens. Ils ne boivent ni vin ni bière ; la rigueur du climat ne leur permet pas d'en conſerver. L'eau-de-vie eſt le plus grand régal qu'on puiſſe leur faire, & le plus ſûr moyen de gagner leur amitié. Les marchands, qui fréquentent les foires, commencent par les enivrer ; ils les trompent enſuite ſans ſcrupule, & les dépouillent de ce qu'ils ont de plus précieux en pelleteries, pour quelques verres de cette liqueur.

Les Lapons ſont ſobres dans la di-

sette, & gloutons dans l'abondance : vous les voyez assis en cercle, autour d'un chaudron, & y prendre à leur gré, un morceau de viande ou de poisson qu'ils mettent, ou dans leur bonnet, ou dans un coin de leur habit, & le dévorent avec avidité & en silence. La priere suit le repas. Ils béniſſent Dieu d'avoir créé la nourriture pour leur plaisir, se donnent mutuellement des témoignages d'amitié, se frappent dans la main, & s'exhortent réciproquement à n'avoir qu'un même cœur, comme ils n'ont eu qu'une même table.

Ces peuples fument & mâchent du tabac avec délices. Les uns le portent dans une bourse de peau; les autres le tirent de derriere l'oreille; car c'est-là, m'a-t-on dit, qu'ils le font sécher; & ils n'ont point d'autre boëte pour le conserver. Ils le mâchent d'abord; & lorsqu'ils en ont tiré tout le suc, ils le remettent dans le même lieu, où il prend un nouveau goût. Ils le remâchent encore une fois, le replacent de même; & lorsqu'il a perdu toute sa force, ils le fument. Je ne garantis pas le fait : je répete ce qu'on m'a dit.

Un autre plaisir qu'ils aiment fort, est de se faire des visites & de se régaler réciproquement : après le repas, les hommes se disputent le prix du saut, de la course, de la lutte, ou de l'adresse à tirer de l'arc : une peau d'ours ou de renard devient la récompense du vainqueur. Les femmes s'amusent à jouer au ballon ; les hommes se mêlent quelquefois parmi elles, & n'y sont pas fort adroits.

Il y a peu de malades chez les Lapons ; & l'on y parvient à une extrême vieillesse. Il n'est pas rare d'y vivre cent ans, sans aucune incommodité. Celle à laquelle ils sont le plus sujets, sont le mal des yeux, causé par la neige, & la fumée continuelle qui remplit leur cabane, & les rend aveugles dans leur vieillesse. On m'a parlé d'une espece de marasme qui cause des rêves très-fâcheux à ceux qui en sont attaqués. Ces gens croient que ce sont des génies qui les agitent pendant le sommeil, & leur découvrent les choses les plus secrettes. On les voit, couchés par terre, & endormis, chanter, pleurer ou heurler, selon les différentes idées qui les occupent.

Les Lapons n'ont ni médecins ni chirurgiens, & guériſſent leurs maladies avec les remedes les plus ſimples. Contre les maux internes, ils uſent d'une tiſane faite de mouſſe ; & ſi elle leur manque, ils y ſuppléent, ou par de la racine d'angélique, qu'ils mangent crue, ou par la tige de cette plante, qu'ils font cuire dans du lait de renne. Cette décoction produit des effets ſalutaires. S'ils ſentent de la douleur dans quelque partie du corps, ils ramaſſent une certaine pouſſiere qui ſe trouve ſur de vieux troncs d'arbre, en forment un petit cône, l'appliquent à l'endroit où eſt le mal, & mettent le feu à la pointe. Peu-à-peu le cône ſe conſume ; le feu gagne la baſe, brûle la peau & les nerfs ; & la douleur, qui d'abord eſt très-violente, ſe change en un leger chatouillement. On attend que ce cauſtique tombe de lui-même ; & la plaie ſe referme ſans aucun ſecours. Il n'y a guères de Lapons, qui n'ayent quelques cicatrices cauſées par ce remede, le même que le moxa des Japonois. Ils guériſſent leurs bleſſures avec des emplâtres de réſine de ſapin, ou de fromage de renne. Ce même

fromage, délayé dans du lait, ou échauffé avec un fer rouge, qui en fait distiller une espece d'huile, est encore un spécifique merveilleux contre les maladies internes. Quelquefois ils ont recours aux sortiléges; car, chez un peuple en proie à la plus grossiere ignorance, le démon joue toujours un grand rôle. Il n'y a que dans les pays où les hommes pensent & réfléchissent, que la magie diabolique reste sans estime & sans crédit. Les Lapons se croient donc très-habiles dans cette science, & se vantent de disposer des vents, d'exciter les tempêtes, de retrouver les choses perdues, de procurer d'heureuses chasses, & de suppléer, par l'art magique, au défaut de leurs armes. En vain les rois de Suède ont rendu des arrêts très-rigoureux contre ces prétendus nécromanciens, & en ont fait punir plusieurs comme sorciers, ils n'ont pu détruire le penchant de ce peuple pour l'art illusoire & méprisable des enchantemens, des divinations & des sortiléges. Un tambour mystérieux, orné de figures symboliques, & garni des instrumens propres à opérer les effets ordinaires de la nécromancie, est le principal

meuble dont ſe ſert le magicien. Il commence par l'approcher du feu, pour en roidir la peau, qui ſe reſſerre par la chaleur. Puis il ſe tient à genoux, & y fait mettre tous les aſſiſtans. Il frappe enſuite doucement, en traçant une ligne circulaire, & en prononçant quelques paroles : peu-à-peu il redouble les coups, & éleve la voix : bientôt ſes cheveux ſe hériſſent ; ſon viſage s'enflamme ; ſes yeux s'égarent ; il crie ; il s'agite ; il devient furieux, & tombe enfin la face contre terre, & y reſte ſans mouvement. Lorſque ſa phrénéſie eſt paſſée, il ſe releve avec une tranquillité affectée, & révèle aux ſpectateurs ce que le diable lui a appris.

La nation ajoûte une foi aveugle à ce que débitent ces impoſteurs. Elle redoute ſur-tout un certain enchantement ou maléfice appellé le *gan*, auquel on attribue les effets les plus funeſtes. Il conſiſte en une petite boule de la groſſeur d'une noix, faite du plus tendre duvet de quelque animal, & qui porte la mort à tout ce qu'elle touche. Elle s'envoie d'un endroit à un autre, & roule avec tant de vîteſſe, qu'on ne l'apperçoit que par

une petite trace bleue qu'elle laisse sur son passage. S'il arrive qu'elle frappe en son chemin, une créature vivante, elle produit aussi-tôt son effet, de même que sur la personne à qui elle est adressée. Quiconque meurt subitement, est censé avoir été touché de la boule : quand celui à qui on l'envoie, est plus habile que son ennemi, il la lui renvoie sur le champ, sans en avoir été frappé ; & ce dernier meurt de la même mort qu'il préparoit à son adversaire. C'est principalement chez les Lapons Danois, que le gan est en usage. Ils ont aussi un gros chat noir, auxquels ils disent tous leurs secrets, & qu'ils consultent dans toutes leurs affaires importantes, qui se réduisent à sçavoir s'il faut aller à la chasse, à la pêche, changer d'habitation, &c ; persuadés que le démon, caché sous la figure de cet animal, fait connoître ses volontés par quelques signes de convention.

Lorsqu'un Lapon est attaqué d'une maladie sérieuse, on a recours au tambour, pour en sçavoir l'événement. Si l'augure est favorable, on n'épargne au malade, ni soins ni remèdes. Dans le cas contraire, on lui fait avaler une

forte dose d'eau-de-vie, pour faciliter son passage dans l'autre monde. Il arrive quelquefois, que, dès que le sorcier a prédit sa mort, tout le monde l'abandonne, & ne s'occupe plus que du festin qui doit suivre son décès. On se rend dans l'endroit où l'on vend de l'eau-de-vie, & l'on attend-là tranquillement, l'instant de son trépas. Si-tôt qu'il a rendu l'ame, on rentre dans la cabane; & l'on se dispose à boire sur de nouveaux frais, pour se consoler de de sa perte, ou s'exciter à la douleur.

Si le défunt est un homme riche, on l'enterre dans l'église; mais cet honneur, auquel ce peuple commence à être sensible, ne s'accorde qu'à ceux qui le payent cher. Les autres sont portés, sans distinction, dans le cimetiere. On place, à côté de la fosse, leurs armes, leur traîneau, & tous les instrumens dont ils se sont servis pendant leur vie. Les Lapons sont persuadés qu'ils peuvent encore en avoir besoin après leur mort, soit pour se procurer de la lumiere dans les ténébres, soit pour abbatre les arbres, & applanir les obstacles qui rendent le chemin du ciel étroit & raboteux.

Toutes ces choſes reſtent dans le cimetiere ; on immole une renne ſur le tombeau ; & les aſſiſtans ſe régalent de la chair de l'animal. Dans ces ſortes de feſtins, l'eau-de-vie fait l'ame du repas, & rend les convives plus éloquens ſur les louanges du mort.

Le deuil ne ſe porte ici, que dans le cœur, & ne commence que lorſqu'il n'y a plus rien à boire. Les Lapons ne changent d'habit, que dans deux ſaiſons. En été, les hommes portent des caleçons étroits, qui deſcendent juſqu'aux pieds, & un juſte-au-corps de groſſe laine, ſans chemiſe. Ils ont par-deſſus, une ceinture de cuir, d'où pend un couteau dans une gaîne, avec une poche où ils mettent du fil, des aiguilles, &c. Leur tête eſt couverte d'un bonnet de plumes ; & leurs ſouliers ſont faits de peau de renne. L'habit d'hyver ne diffère du précédent, que par la matiere, la forme étant toujours à-peu-près la même ; ce qui eſt de plume ou d'étoffe, en été, eſt remplacé par de groſſes fourrures, dans les tems froids. Leurs bonnets leur cachent toute la tête ; ils ne leur laiſſent qu'une ouverture pour

les yeux & la bouche ; & comme, dans tout l'habillement, le poil eſt tourné en dehors, on ne peut pas mieux les comparer, qu'aux animaux dont ils ont emprunté la dépouille.

Les femmes ſont preſque vêtues comme les hommes, à l'exception de quelques ornemens qui leur ſont particuliers : par exemple, leur ceinture eſt plus large & plus ornée. Elles y attachent des chaînes de laiton, de petites lames d'argent ou d'étain, découpées en fleurs, en étoiles, en oiſeaux. A chaque chaîne eſt ſuſpendu un étui, un couteau, ou une bourſe ; & le poids de ces ornemens eſt très-lourd, & paſſe quelquefois plus de vingt livres. Tout cet attirail, ſans ceſſe balancé par leur marche, produit un cliquetis qui leur donne un air de conſidération. Elles ont ſur le ſein un fichu d'étoffe rouge, garni de petits boutons ou autres morceaux de cuivre. Leur coëffure eſt une eſpece de calotte plate & ronde, qui leur couvre la tête juſqu'aux oreilles, & cache leurs cheveux, qu'elles retrouſſent, ou qu'elles laiſſent négligemment flotter en treſſes ſur leurs épaules.

Nous étions à peine deſcendus à

Kola, qu'on nous annonça l'arrivée d'un officier Suédois, envoyé par le gouverneur de Tornéao, pour y terminer quelques différends entre la Suède & la Ruſſie, concernant les limites. Quand il ſçut que j'étois François : « Vous n'êtes pas, me dit-il, le » ſeul homme de votre nation, qui » ſoit venu, & que j'aye connu dans » ces climats éloignés ; j'oſe même me » flatter d'avoir été l'ami de quelques-» uns d'eux ; » & là-deſſus il me parla du fameux voyage de nos Académiciens dans le Nord. Vous ſçavez, Madame, qu'en 1736, le roi voulant faire décider la célèbre queſtion de la figure de la terre, l'Académie des ſciences eut ordre d'envoyer quelques-uns de ſes membres ſous l'équateur, pour marquer le premier degré du méridien, & d'autres vers le Nord, pour meſurer le degré le plus ſeptentrional. On vit partir, avec la même ardeur, ceux qui alloient s'expoſer au ſoleil de la zone brûlante, & ceux qui devoient ſentir les horreurs des frimats dans la zone glacée. Ces derniers furent MM. de Maupertuis, Camus, Clairaut & le Monnier, auſquels ſe joignit, comme

aſſocié,

associé, M. l'abbé Outhier. Ces illustres voyageurs partirent de France, avec tout ce qui leur étoit nécessaire pour le succès de leur entreprise; & la cour de Suède donna des ordres qui leur firent trouver toutes sortes de secours dans les provinces les plus reculées de la Laponie. « Je fus choisi » pour les y accompagner, me dit » notre Suédois; j'y avois déja fait » quelques voyages; & je connoissois » le pays. Nous partîmes de Stockholm, » pour nous rendre au fond du golfe » de Bothnie, où est située la ville de » Tornéao. C'est-là que se tient, pendant l'hyver, la principale foire des » Lapons, lorsque la mer & les lacs » sont assez glacés, pour leur permettre » de s'y rendre en traîneau. Le commerce de cette ville se fait en poisson: » les habitans en fournissent à toutes » les provinces de la mer Baltique; ils » en salent une partie, & fument l'autre.

» Je ne vous parlerai point des opérations astronomiques de vos compatriotes, continua le Suédois: ces » sciences sublimes passent mon intelligence; mais leurs occupations n'em-

» pêchoient pas que nous ne fissions
» de fréquentes courses. Ils aimoient
» la chasse ; & nous prenions ce di-
» vertissement à la maniere du pays.
» Dans vos climats tempérés, on ne
» connoît guères que les armes à feu
» pour cet exercice : ici, dans l'abon-
» dance extraordinaire du gibier, on se
» sert le plus souvent d'un bâton ou
» d'un fouet. On suit de l'œil un plon-
» geon ou un canard, sans en paroître
» occupé ; on s'en approche insensible-
» ment ; & lorsqu'on les voit nager
» entre deux eaux, on leur lance le
» bâton qui leur écrase la tête contre
» les pierres. Si ces oiseaux prennent
» leur vol ; un coup de fouet en abbat
» plusieurs. Les payſans sont très-adroits
» à cette chasse ; & quoique nous y
» fussions moins exercés, nous ne lais-
» sions pas de tuer dix ou douze piè-
» ces de gibier en moins d'une heure.
» Nous allions aussi très-souvent
» visiter les mines de cuivre ; & nous
» contemplions, avec étonnement,
» l'appareil du travail, & les abîmes
» ouverts, qui sembloient pénétrer
» jusqu'au centre de la terre. Dans nos
» différentes courses, le hazard nous

» fit rencontrer plusieurs monumens
» qui apprirent aux Académiciens,
» que d'autres François avoient déja
» voyagé dans ces contrées. Ces
» Messieurs me dirent, qu'un de vos
» poëtes comiques, nommé *Renard*,
» accompagné de MM. de Corberon
» & de Fercourt, sans autre motif que
» celui de voir de nouveaux pays,
» avoient passé en Hollande, en Dan-
» nemark, en Suède & dans la Lapo-
» nie. On voit encore leurs noms gra-
» vés sur le bois & sur la pierre; & ces
» inscriptions portent qu'ils ne se sont
» arrêtés, que lorsque la terre leur a
» manqué. La principale, écrite en
» latin, & placée sur une montagne,
» au bord du lac de Tornotresck, d'où
» sort le fleuve Torno, est datée du 22
» Août 1681. La longueur de ce lac
» est d'environ quarante lieues; les
» montagnes, dont il est environné,
» sont d'une hauteur qui en dérobe le
» sommet à la vue; & la neige qui
» les couvre, les confond avec les
» nues, auxquelles elles paroissent
» toucher. On nous dit, qu'en mon-
» tant sur la plus haute, nous décou-
» vririons toute l'étendue de la Lapo-

» nie. Nous mîmes quatre heures pour » arriver à la cime, par des chemins » impraticables : de-là nous découvrî- » mes, en effet, un pays immense, » depuis les monts de Norvége, juf- » qu'au Cap-nord & la mer Glaciale. » Sur un roc fort dur, qui fait la pointe » de cette montagne, eſt gravée l'inſ- » cription, conçue en quatre vers la- » tins, dont voici le dernier :

Hîc tandem ſtetimus, nobis ubi defuit orbis,

» De retour à Tornéao, nous en- » treprîmes de nouvelles courſes. On » fit quelques obſervations aſtronomi- » ques dans les environs de la ville » d'Ulléa, ſituée ſur le golfe de Both- » nie. Les rues en ſont longues & ti- » rées au cordeau. Elle n'a qu'une » égliſe, avec une maiſon de ville, » une horloge publique, & un chan- » tier pour la conſtruction des bâti- » timens de mer. Les vaiſſeaux arri- » vent près de la ville même. Son » château, qui occupe une petite iſle, » eſt bâti de bois, de même que l'é- » gliſe & tous les autres édifices. Il » n'y a pas un habitant, qui n'ait un ou » pluſieurs bateaux ; on ne voyage

» guères autrement en été. Les Académiciens y firent de nouveaux préparatifs; du biscuit, quelques bouteilles de vin, des peaux de rennes pour servir de lits sur la terre; quatre tentes, dont chacune ne pouvoit contenir que deux personnes; deux quarts de cercle, une planchette, une pendule, des thermomètres, & tous les instrumens nécessaires à leur travail: tel étoit, avec quelques hardes, le bagage qui fut embarqué dans sept bateaux, conduits chacun par trois hommes.

» Je ne vous ferai point le détail, ajoûte notre Suédois, des opérations de vos Académiciens; il suffit que vous sçachiez qu'ils se sont donné des peines incroyables, pour établir des especes d'observatoires sur le sommet des plus hautes montagnes. Celle de Niémi est une des plus célèbres, par les observations qu'ils y firent, & les fatigues qu'ils essuyèrent: en descendant du bateau, ils allerent d'abord à pied, jusqu'à une petite riviere; ils suivirent ses bords par une forêt si épaisse, qu'embarrassés à chaque pas, par la hauteur de la mousse, & par les sapins abba-

» tus qu'ils rencontroient, ils étoient
» obligés de se faire jour avec la ha-
» che. Les bois du pays offrent pres-
» qu'un aussi grand nombre de ces
» arbres à terre, que de ceux qui sont
» sur pied, parce que le sol, qui les
» produit, n'étant pas capable de leur
» fournir assez de nourriture, la plûpart
» périssent, ou tombent au moindre
» vent. On y voit, de toutes parts,
» des sapins & des bouleaux déracinés.
» Ces derniers sont réduits en poussiere
» par le tems, sans que l'écorce ait reçu
» la moindre altération; & l'on est
» surpris d'en trouver de très-gros, qui
» se brisent, ou qu'on écrase quand on
» y touche. C'est peut-être ce qui a fait
» naître, en Suède, l'usage d'employer
» cette écorce, pour y couvrir les
» maisons. La forêt que les Académi-
» ciens eurent à traverser, pour arriver
» à la montagne de Niémi, ne leur
» parut donc qu'un affreux amas de
» ruines & de débris. Cette montagne,
» par les lacs qui l'environnent, & les
» difficultés de son accès, ressemble
» aux lieux enchantés des fables. D'un
» côté, on y trouve un bois clair, dont
» le terrein est aussi uni, que les allées

» d'un jardin : les arbres n'empêchent » pas de s'y promener, & ne déro- » bent point la vue d'un beau lac, qui » baigne le pied de la montagne. De » l'autre, on voit des salles & des ca- » binets qui paroissent taillés dans le » roc, & auxquels il ne manque que » le toît. Les rochers sont si perpendi- » culaires, si élevés, si unis, qu'ils » semblent moins l'ouvrage de la na- » ture, que des murs commencés pour » des palais, suivant les règles de l'ar- » chitecture la plus exacte.

» Il est un autre monument que » les Lapons vantent comme la mer- » veille de leur pays, & dans lequel » ils croient que sont renfermées les » sciences les plus sublimes. Ils en met- » tent la situation au milieu d'une vaste » forêt, qui sépare la mer de Bothnie » de l'Océan : la curiosité nous enga- » gea, M. de Maupertuis & moi, à » en faire la visite. Nous étions au » mois d'Avril : il falloit risquer, sur la » foi des Lapons, tous les inconvéniens » de la gelée, dans un désert sans asyle; » & la maniere dont on voyage dans » ce pays, augmentoit encore les dif- » ficultés. Dès le commencement de

» l'hyver on marque, avec des bran-
» ches de ſapin, les chemins qui doi-
» vent conduire aux lieux fréquentés.
» A peine les traîneaux ont foulé la
» premiere neige qui couvre les rou-
» tes, & commencé à les creuſer,
» qu'une neige nouvelle, répandue de
» tous côtés par le vent, les releve, &
» les tient de niveau avec le reſte de
» la campagne. D'autres voitures, qui
» paſſent, refoulent cette neige, que
» d'autre neige vient bientôt recou-
» vrir; & quoique ces chemins, al-
» ternativement creuſés & recouverts,
» ne paroiſſent pas plus élevés que le
» reſte du terrein, ils ne laiſſent pas de
» former des eſpeces de chauſſées,
» d'où l'on ne peut s'écarter à droite
» ou à gauche, ſans tomber dans des
» abîmes de neige. On a beſoin d'une
» attention continuelle, pour ne pas
» ſortir d'une eſpece de ſillon qui eſt
» ordinairement creuſé vers le milieu,
» par le paſſage de tous les traîneaux.
» Mais au fond des forêts, dans les
» lieux qui ne ſont point fréquentés,
» il n'y avoit pas même de tels che-
» mins; & nous ne nous retrouvions,
» qu'à l'aide de quelques marques qu'on

» laisse aux arbres. Quelquefois les
» rennes enfoncent jusqu'aux cornes
» dans la neige ; & un voyageur, qui
» seroit surpris alors par un ouragan,
» ne reconnoîtroit plus, ni le chemin
» qu'il cherche, ni celui qu'il a tenu.
» Les Lapons, fertiles en contes mer-
» veilleux, nous firent l'histoire de
» plusieurs personnes qui avoient été
» enlevées dans les airs, avec leur at-
» telage, par les tourbillons de neige,
» & jettés, tantôt contre des rochers,
» tantôt au milieu des lacs.

» Sans avoir éprouvé de fâcheux
» accidens, nous n'en eûmes pas
» moins de peine à traverser une fo-
» rêt, où il falloit, à tout moment, laisser
» reposer nos rennes, & leur donner
» de la mousse, dont nous avions fait
» provision. C'est toute leur nourri-
» ture : les Lapons la mêlent avec de
» la neige & de la glace, pour en for-
» mer des pains fort durs, qui servent
» en même tems de fourrage & de
» boisson à ces animaux. Nous étions
» nous-mêmes extrêmement fatigués de
» la posture gênante, qu'on est obligé
» d'avoir dans un traîneau ; notre seul
» délassement, dans cet ennuyeux

» voyage, étoit de voir sur la neige, » les traces de différentes sortes d'ani- » maux, dont la forêt est remplie : on » est surpris qu'il en passe un si grand » nombre, dans un si petit espace. » Nous trouvâmes, sur notre route, plu- » sieurs piéges tendus aux hermines, » & dans quelques-uns, des hermines » prises. Les Lapons attachent horizon- » talement, sur un petit arbre coupé » à la hauteur de la neige, une bûche » recouverte d'un autre, qui laisse à » l'hermine un petit passage, mais qui, » étant prête à tomber sur elle, l'écrase, » lorsqu'elle touche à l'appât. Cette » chasse est très-abondante en Laponie.

» Nous arrivâmes à la montagne de » Windso, sur laquelle est le monu- » ment que nous allions visiter ; mais » il étoit enseveli dans la neige ; & » nous le cherchâmes long-tems, sans » pouvoir le découvrir : enfin, à force » de travail, nous trouvâmes l'objet de » notre curiosité. Nous ôtâmes la plus » grande partie de la neige, & fîmes » un grand feu pour fondre le reste. Ce » monument fameux est une pierre de » forme irréguliere, qui sort de terre » de la hauteur d'un pied & demi, &

» qui n'en a pas plus de trois de lar-
» geur. Sur une de ſes faces, ſont écrites
» deux lignes fort droites, compoſées
» de caractères inconnus, longs d'un
» pouce, & taillées avec aſſez de pro-
» fondeur. Quoique ces traits paroiſſent
» gravés avec le fer, je n'oſe aſſurer
» s'ils ſont de la main des hommes,
» ou le jeu de la nature. Si l'on con-
» ſulte la tradition du pays, ces carac-
» tères ſont une inſcription fort an-
» cienne, qui contient de grands ſe-
» crets. Mais quelle attention peut-on
» faire au témoignage des Lapons, ſur
» un point d'antiquité, eux qui ne ſça-
» vent pas même leur âge, & qui, le plus
» ſouvent, ne connoiſſent point leur
» mere? Cette pierre, me dit M. de
» Maupertuis, n'a point aſſurément la
» beauté des monumens Grecs & Ro-
» mains; mais ſi ce quelle contient eſt
» une inſcription, c'eſt vraiſemblable-
» ment la plus ancienne de l'univers.
» Le pays où elle ſe trouve n'étant ha-
» bité que par une eſpece d'hommes,
» qui vivent en bêtes, on ne croira
» guères, continua-t-il, qu'ils ayent
» jamais eu des événemens bien mé-
» morables à tranſmettre à la poſté-

» rité, ni, quand ils en auroient eu, » qu'ils en euſſent connu les moyens. » On ne ſçauroit ſuppoſer non plus, » ajoûta-t-il, que ce pays, dans la » poſition où il eſt, ait jamais eu d'au- » tres habitans plus civiliſés. Il ſemble » donc, c'eſt toujours M. de Mau- » pertuis qui parle; il ſemble que l'inſ- » cription doit avoir été gravée dans » des tems, où cette contrée ſe trou- » voit ſous un autre climat, avant quel- » qu'une de ces grandes révolutions » que la terre paroît avoir eſſuyées.

» Ceux qui ne croiront point l'o- » rigine de l'inſcription de Windſo » bien expliquée, pourront la décou- » vrir dans quelque événement auſſi » ſingulier, que le voyage des Acadé- » miciens François en Laponie. Celle » que nous y avons laiſſée, dit M. de » Maupertuis, pour monument de » nos opérations aſtronomiques, ſera » peut-être un jour auſſi obſcure. Si » toutes les ſciences étoient perdues, » qui pourroit imaginer qu'un tel mo- » nument fût l'ouvrage de la nation » Françoiſe, & que ce qu'on y ver- » roit gravé, fût la meſure des degrés » de la terre, & la détermination de

» ſa figure ? Diſons la même choſe
» de l'inſcription latine que MM. de
» Fercourt, de Corberon & Renard
» laiſſerent au bord du lac de Tor-
» notreſck.

» Nous n'eûmes pas plutôt ſatisfait
» notre curioſité, que nous nous re-
» mîmes dans nos traîneaux, pour re-
» venir à Tornéao. Durant notre route,
» nous recontrâmes ſur le fleuve, plu-
» ſieurs caravanes de Lapons, qui
» portoient leurs marchandiſes à une
» foire. Ces caravanes formoient de
» longues files de traîneaux : la pre-
» miere renne étoit conduite par un
» homme qui marchoit à pied ; la ſe-
» conde étoit attachée à la premiere,
» & ainſi de ſuite, juſqu'à trente ou
» quarante, qui, toutes attelées à leur
» traîneau, paſſoient par le petit ſillon
» que la premiere avoit tracé dans la
» neige, & que les autres y avoient
» creuſé. Lorſqu'elles commençoient à
» ſe laſſer, on en formoit un grand
» cercle ; elles ſe couchoient dans la
» neige, & on leur diſtribuoit de
» la mouſſe. Leurs conducteurs,
» qui ne ſont guères plus difficiles
» qu'elles, ſe contentoient d'allumer

» un grand feu, & ſe couchoient auſſi » ſur le fleuve, tandis que leurs fem- » mes & leurs enfans tiroient, des traî- » neaux, quelques poiſſons qui de- » voient faire tout leur ſouper. D'autres » dreſſoient des eſpeces de tentes com- » poſées de miſérables haillons d'une » groſſe étoffe de laine, toute noire » de fumée. Elle entoure quelques pi- » quets qui forment un cône, dont la » pointe demeure découverte, pour » ſervir de cheminée. Les Lapons, » étendus ſur une peau d'ours ou de » renne, paſſent le tems, dans cette » ſituation, à fumer du tabac, & pren- » nent en pitié les occupations des au- » tres hommes.

» Après avoir fait une partie du che- » min avec nos rennes, nous trouvâ- » mes des marais que la fonte des nei- » ges avoit rendus impraticables. Les » habitans, pour les traverſer, avoient » couché, bout-à-bout, des ſapins ſur » leſquels on pourroit marcher, en » gardant l'équilibre, ſi les nœuds de » ces arbres, qui ſont comme autant » de pointes, permettoient d'y placer » le pied. Cependant nous avancions; » & lorſqu'on ne pouvoit plus tenir

» ſur les arbres couchés, on enfonçoit » dans le marais. Nous paſſâmes enſuite » deux lacs, ſur des piéces de bois » que nous avions aſſemblées en forme » de radeau.

» Par ces différentes manieres de » voyager, nous approchions des con- » trées méridionales de la Laponie, où » le climat eſt plus doux, le peuple » moins ſauvage, & où l'on com- » mence à voir des chevaux. La ma- » niere de vivre de ces animaux eſt » une des choſes les plus ſingulieres » du pays. Au mois de Mai, ou plus » tard, ſuivant la durée de l'hyver, ils » partent de la maiſon de leur maître, » & ſe rendent d'eux-mêmes dans cer- » tains cantons des forêts, où il ſemble » qu'ils ſe ſoient donné rendez-vous. » Ils forment différentes troupes, qui » ne ſe mêlent ni ne ſe ſéparent jamais. » Chacune prend le territoire qui lui » eſt anciennement aſſigné, s'y tient, » & n'entreprend point ſur celui des » autres. Quand la pâture leur man- » que, ils quittent le canton, & vont » s'établir ailleurs, avec le même ordre. » Cette police eſt ſi bien réglée, & » l'uniformité de leur marche eſt ſi

» conſtante, que les maîtres ſçavent » toujours où les trouver, lorſqu'ils en » ont beſoin. Sur l'arriere-ſaiſon, ils » reviennent par troupes, & retour- » nent d'eux-mêmes, & ſans conduc- » teurs, dans leur écurie.

» Les habitans de ces contrées mé- » ridionales de la Laponie commencent » déja à connoître l'uſage du bain. Ils » ont une eſpece de fourneau, placé » dans un coin de la chambre; & lorſ- » qu'il eſt bien échauffé, ils jettent de » l'eau deſſus, & vont s'humecter de » la vapeur qui en ſort. On y voit en- » ſemble hommes, femmes, filles & » garçons, ayant chacun une poignée » de verges, dont ils ſe frappent, pour » exciter la tranſpiration. J'ai vu des vieil- » lards ſortir de cette étuve, nuds & » en ſueur, traverſer une cour par un » grand froid, & ſe jetter dans la neige » ou dans une riviere.

» Ces gens, au lieu de lampe ou de » chandelle, ſe ſervent de piéces de ſapin » fort minces, & longues de deux ou » trois pieds, qui brûlent aſſez bien, mais » qui durent peu. On a des paniers pleins » de neige, pour recevoir les charbons » qui en tombent à chaque inſtant.

» En arrivant à Tornéao, je reçus » des lettres de la cour de Suède, qui » m'associoit aux fonctions du gouver- » neur de cette ville; & depuis ce » tems, dit notre Suédois, je n'ai pas » cessé d'y faire mon séjour ordinaire. » Tornéao, dont tous les bâtimens sont » de bois, est composé de soixante- » dix maisons, qui forment trois gran- » des rues parallèles, traversées par » dix ou douze plus petites. La plûpart » de ces maisons ont une grande cour » entourée d'appartemens, d'écuries, » & d'un grenier à foin. La cheminée » est placée dans un des angles de la » chambre. L'usage est d'y mettre le » bois debout; & lorsqu'il est réduit » en charbon, on ferme le tuyau; & » l'on donne à l'appartement le degré » de chaleur que l'on desire. L'église » est un peu éloignée des maisons, » quoique dans l'enceinte de palissades » qui environnent la ville. On y fait l'of- » fice en Suédois, parce que les ha- » bitans parlent cette langue : à un » quart de lieue de-là, est une autre » église bâtie de pierre, où il se fait » en Finlandois, pour les domestiques » & les payſans du voisinage.

» Le long du fleuve qui donne ſon » nom à la ville, on rencontre, d'eſpace » en eſpace, des maiſons diſperſées, dont » un certain nombre eſt cenſé faire un » village ; & ces villages ont leur pa- » roiſſe, ou leur miniſtre, dans quel- » ques-uns des bourgs voiſins. Une » loi défend, ſous peine d'une groſſe » amende, d'aſſiſter à la meſſe des » Catholiques, auxquels l'exercice de » leur religion n'eſt permis, que dans » leur chambre, à portes fermées. Une » autre loi interdit l'uſage des habits de » drap, à moins qu'ils ne ſoient mar- » qués, dans les plis, du cachet du » roi : il y a des commis prépoſés pour » le maintien de ces ordonnances. La » coutume eſt de ne mettre qu'un drap » de toile dans les lits, avec une cou- » verture de peau de lievre blanc, » pour ſervir de ſecond drap. Il n'eſt » pas rare de trouver, chez les payſans, » des cuilleres, des gobelets & des » écuelles d'argent. Les moins riches » n'ont que des uſtenſiles de bois ; mais » on ne remarque aucune différence » de caractere, entre les riches & les » pauvres : ils ſont doux, officieux, & » pleins de probité, mais d'une timi-

» dité & d'une poltronnerie exceſſives.
» Ce peuple, ainſi que tous les autres
» Lapons qui vivent errans dans les
» forêts, ne fournit des troupes à au-
» cune puiſſance. Guſtave-Adolphe
» eſſaya d'en avoir un régiment dans
» ſes armées; mais, outre leur lâcheté
» naturelle, ils ne purent jamais vivre
» hors de leur patrie. Dès qu'ils s'en
» virent éloignés, ils tomberent ma-
» lades; les uns moururent; les autres
» furent renvoyés. L'air rigoureux qu'ils
» reſpirent, eſt le ſeul qui leur con-
» vienne, comme à leurs rennes; un
» climat plus doux leur eſt contraire,
» mortel même, ainſi qu'à ces ani-
» maux, avec leſquels ils ont la plus
» parfaite reſſemblance. Il y a long-
» tems que je vis parmi eux, me dit
» le Suédois; & plus je les étudie,
» plus je trouve de vérité dans
» cette comparaiſon: le même inſ-
» tinct ſemble les guider; & la raiſon
» n'entre pour rien dans la plûpart
» des actions de ce peuple groſſier,
» ignorant & ſtupide. Il n'eſt pour-
» tant pas ſans quelque idée de reli-
» gion. Aujourd'hui tous les Lapons
» ſont baptiſés; mais je n'oſe aſſurer

» qu'ils ſoient Chrétiens, tant ils mê-
» lent, à leur culte, d'adorations par-
» ticulieres & de pratiques ſuperſti-
» tieuſes. La magie paroît être le point
» eſſentiel de leur croyance. Comme
» ſon but eſt d'alléger leurs peines,
» elle a pris naiſſance, & ſe perpétue
» avec leur miſere. Ils ne regardent le
» Chriſtianiſme, que comme un titre qui
» les aſſujettit à des impôts envers les
» prêtres : tant de livres de viande
» pour le baptême, tant de poiſſon,
» tant de fromage, tant de peaux de
» bête pour la communion, les ſer-
» mons, le mariage & les enterremens.
» Au ſurplus, ce pays-ci n'eſt pas le
» ſeul où l'on trafique des choſes
» ſaintes; il n'y a de différence, que
» dans la monnoie qui a cours. Ici on
» les échange contre des denrées; ail-
» leurs elles ſe payent en argent.

» On ne s'accorde point ſur l'éta-
» bliſſement du Chriſtianiſme dans la
» Laponie : on ſçait ſeulement que les
» premiers miſſionnaires y ayant prêché
» ſans ſuccès, on en envoya de nou-
» veaux ſous le règne de Guſtave I,
» & qu'ils y bâtirent des égliſes. Ce
» prince introduiſit la religion Luthé-

» rienne dans ſes états, & voulut que
» ces gens-ci la profeſſaſſen.. comme
» ſes autres ſujets. Il inſtitua différen-
» tes foires dans l'année, & obligea
» les parens d'y venir faire baptiſer
» leurs enfans, d'y entendre la pré-
» dication, de rapporter ce qu'on
» leur avoit appris, & de montrer le
» fruit qu'ils en r.tiroient. Ses ſucceſ-
» ſeurs n'ont pas témoigné moins de
» zèle; & aujourd'hui il y a des pa-
» roiſſes réglées & des écoles Chré-
» tiennes en Laponie, comme dans
» les autres pays de la Chrétienté. On
» y envoie des prêtres Suédois, qui
» deſſervent les égliſes, & enſeignent
» la jeuneſſe; & tous ces miniſtres
» ont des gages fixes & honnêtes. Les
» habitans les traitent avec beaucoup
» de reſpect, les appellent *monſei-*
» *gneur*, vont au-devant d'eux pour
» les recevoir, les mènent dans leurs
» cabanes, ſur une eſpece de char; &
» toute la famille leur marque la plus
» grande vénération, & la joie ex-
» trême que lui cauſe leur arrivée.

» Ils n'en ſont cependant ni moins
» attachés à leurs pratiques ſuperſti-
» tieuſes, ni moins entêtés de leurs

» opérations magiques. Ils obſervent
» avec ſcrupule, tout ce que leur preſ-
» crivent leurs miniſtres, pourvu qu'on
» leur permette d'adorer le diable, &
» d'exercer des maléfices contre leurs
» ennemis. Il y a tel homme qui ne
» voudroit pas traire ſa rene le di-
» manche, & qui le paſſe à conſulter
» ſon chat noir : tel autre ne mangera
» pas de fromage un jour d'abſtinence,
» & s'enivrera de bran-de-vin à l'hon-
» neur de ſon idole. Il reſte, parmi ce
» peuple, d'anciennes traces de paga-
» niſme, qu'il n'eſt preſque pas poſſi-
» ble d'abolir. Quand on leur fait là-
» deſſus des repréſentations, ils ré-
» pondent que leurs peres ont vécu
» de même, & n'en ont pas été plus
» malheureux. Ils objectent d'ailleurs
» la conduite de leurs paſteurs, plus
» empreſſés à s'enrichir de leurs dé-
» pouilles, qu'à les édifier par des
» exemples de vertu & de déſintéreſ-
» ſement ; & ils ajoûtent peu de foi à
» une religion, qu'on ne leur prêche
» que par des exactions & des tyran-
» nies. En recevant l'évangile, ils ont
» conſervé tous leurs vices, & ont
» pris ceux de leurs miſſionnaires.

» L'eau-de-vie & la cupidité ſont les » préſens funeſtes que leur ont appor- » tés ces prédicateurs de la foi ; & en » acquérant quelques vertus ſociales, » ce peuple, devenu moins farouche, » a perdu la pureté des anciennes » mœurs.

» Les Lapons, qui partagent leur » culte entre Jeſus-Chriſt & leurs » idoles, en ont trois principales ; la » premiere a la ſupériorité ſur les au- » tres dieux, ſur les hommes & ſur les » démons ; la ſeconde préſide à la » conſervation des animaux, & la » troiſieme aux productions de la » terre. On les adore dans des lieux » particuliers, à quelque diſtance de » la cabane ; & l'autel eſt une table » élevée de ſept à huit pieds, environ- » née de branches d'arbres. Sur cet » autel, eſt poſée l'image de la divi- » nité, qui n'eſt autre choſe qu'un » bloc informe, dont la tête a quelque » rapport avec celle d'un homme. Un » marteau attaché à la place du bras » droit, déſigne ſa puiſſance. Le che- » min, qui conduit de la cabane à l'au- » tel, eſt tracé par une allée de feuil-

» lage, qu'on a ſoin de renouveller » à meſure qu'il devient ſec.

» Les dieux d'une claſſe inférieure » habitent des lieux d'un accès plus » difficile. C'eſt quelquefois une ca- » verne, les bords d'un marais, ou le » haut d'une montagne. Leurs ſtatues » ſont des pierres brutes, telles qu'on » en trouve parmi les rochers; & pour » les faire reconnoître, & empêcher » qu'on ne viole la ſainteté du lieu » qu'elles occupent, on marque, avec » des branches de bouleau, l'étendue » de cette eſpece de ſanctuaire. Comme » chaque famille a le ſien, le nombre » en eſt fort grand; on en compte » juſqu'à trente dans chaque gouver- » nement, préfecture, ou bailliage. Il » n'eſt permis à aucune femme d'en » approcher, & moins encore de leur » offrir des ſacrifices. Ce ſeroit une » profanation impardonnable, digne » du courroux de la divinité, & de » l'indignation des habitans.

» La principale pierre eſt entourée » d'autres plus petites: on croit que le » Dieu eſt accompagné de ſa femme, » de ſes enfans & de ſes domeſtiques.

» On

» On leur rend presque à toutes les » mêmes honneurs ; & ces honneurs » consistent à les arroser de graisse & » de sang de renne. Aussi sont-elles » très-dégoûtantes ; mais c'est préci- » ment là, ce qui les rend vénérables à » ce peuple hideux, mal-propre & » imbécille. Les étrangers, qui visitent » ces idoles, en emportent quelque- » fois dans leurs pays, pour en orner » des cabinets ; & les Lapons furieux » de voir ainsi diminuer la famille de » leurs dieux, accablent les ravisseurs » de menaces, d'injures & d'impréca- » tions.

» Les rennes sont les victimes ordi- » naires, que ces peuples offrent à » leurs idoles. Après les avoir imbibées » de sang & de graisse, ils enterrent » tout ce qui reste de l'animal, à l'ex- » ception de ses cornes qu'ils plantent » autour du dieu. Cette cérémonie se » passe en silence, & avec beaucoup » de recueillement de la part du sacri- » ficateur & des assistans. Il y a quel- » que variété dans les sacrifices ; mais » c'est presque toujours le sang & la » graisse de renne, qui en sont le » fond & la base. Ils ont aussi des

» jours consacrés à la mémoire des » morts : aux fêtes de Noël, ils met- » tent, dans un petit coffre, une partie » de leur nourriture, & la suspendent » à un arbre, pour en régaler les ma- » nes des défunts. Pendant ces mêmes » fêtes, un pere de famille ne sort pas » de sa cabane pour assister à l'office » divin ; il se contente d'y envoyer ses » enfans & ses valets, & s'excuse sur » la crainte qu'il a, d'être tourmenté » par les esprits, jusqu'à ce qu'ils soient » rassasiés. En général, les Lapons ont » une grande répugnance d'aller à l'é- » glise : il faut que le chef du village » les y oblige, & envoie des gens qui » les y mènent de force. Il y en a qui, » pour s'en exempter, donnent de » l'argent aux prêtres toujours prêts à » le recevoir. »

Je suis, &c.

A Kola, en Laponie, ce 15 Avril 1748.

LETTRE XC.

SUITE DE LA LAPONIE.

VOUS venez de voir, Madame, par le récit de notre Suédois, que les Lapons ne ſont pas tellement convertis au Chriſtianiſme, qu'ils n'ayent encore de fréquens retours vers l'idolâtrie : il y a même des contrées, où ils ſont preſque tous idolâtres : ce ſont les Lapons Moſcovites, chez leſquels ſe conſerve toujours leur ancienne indépendance. Ils éliſent eux-mêmes des eſpeces de gouverneurs, qui ont tout pouvoir parmi eux, & qui adminiſtrent la juſtice. Cependant ils reconnoiſſent le Czar pour leur ſouverain, & lui payent des tributs en pelleteries. Les Lapons Danois ſe conduiſent ſuivant les loix du Danemarck : le roi nomme leurs juges & des officiers pour percevoir les impôts. A l'égard de ceux qui vivent ſous la domination Suédoiſe, s'ils n'ont pas perdu toute leur liberté, ils ſont aſſujettis à des

réglemens si sévères, qu'on y apperçoit difficilement l'ancien caractère nationnal. Autrefois ils obéissoient à des especes de petits tyrans, nommés *Birkarles*, qui les avoient subjugués, & qu'un roi de Suède leur donna pour les gouverner. Il leur permit d'imposer des tributs, & leur abandonna tout le pays en souveraineté, à condition qu'ils payeroient tous les ans, en forme d'hommage & de redevance, un certain nombre de fourrures. Les Birkarles jouirent de ces droits pendant plusieurs siécles; mais ayant abusé de leur puissance, & exercé des vexations contre leurs sujets, Gustave I détruisit ces maîtres injustes, & joignit la Laponie à ses autres états. Ses successeurs lui donnerent une forme nouvelle; chaque contrée fut soumise à l'autorité d'un grand baillif, qui avoit sous lui un lieutenant & d'autres officiers subalternes. Ceux-ci jugeoient les petites causes suivant les loix de la Suède, & faisoient eux-mêmes les exécutions criminelles. Cette ancienne administration a éprouvé peu de changemens; le gouvernement est à-peu-près le même: il n'y a guères de différence, que dans le nom &

la qualité des officiers. La perception des impôts a été ſujette à plus de variations: d'abord on exigea des pelleteries, ſuivant la richeſſe de chaque particulier, avec le dixieme de leurs rennes, & de tout le poiſſon qu'on prenoit à la pêche : dans la ſuite, il fut réglé que chaque habitant, parvenu à l'âge de dix-ſept ans, ſeroit tenu de donner deux rennes mâles, ou trois femelles, une certaine quantité de poiſſon, & la peau de tous les élans qui ſeroient tués dans le pays. Aujourd'hui chacun paye la c[illegible]tion proportionnément à ſes facult[illegible], & pour mettre de l'équité & de l'ordre dans ces impoſitions, on a diſtribué en trois claſſes, tout le territoire qu'occupent les habitans ; le bon, le médiocre, le ſtérile ; & chaque diviſion ne paye, qu'à raiſon de ſa fécondité & de ſon étendue. On la taxe à une certaine ſomme déterminée ; & il eſt libre de la donner ou en argent, ou en poiſſon, ou en fourrures. Cinquante peaux d'écureuils équivalent à cinq livres de notre monnoie ; une peau de renard, ou neuf livres de poiſſon ſec valent à-peu-près la même ſomme. Outre ces impoſitions, on leve

le dixieme ſur la pêche, ſur la chaſſe & ſur les rennes pour l'entretien des prêtres, qui exigent ce tribut avec plus de rigueur, que les collecteurs royaux. Il y a dans l'année différentes foires, où les Lapons ſont obligés d'apporter eux-mêmes tous ces impôts ; on les fait enſuite tranſporter dans des magaſins, d'où on les envoie au lieu de leur deſtination. Comme ce tranſport exige des frais, chaque Lapon ajoûte, à ſon tribut ordinaire, une paire de ſouliers, par forme d'indemnité. Ces peuples mènent une vie ſi errante, qu'on ne ſçauroit jamais où les prendre, & qu'ils pourroient, par conſéquent, s'exempter de payer le tribut, s'ils renonçoient à ſe trouver aux foires ; mais le beſoin qu'ils ont de fer, d'acier, de couteaux, de cordes, & d'autres ſecours, les raſſemblent néceſſairement dans ces lieux, où l'on a ſoin de leur faire trouver tout ce qui peut leur être utile.

Les foires les plus célèbres ſont celles du ſix Janvier, du vingt-cinq du même mois, & du deux de Février. Leur durée eſt de huit à quinze jours ; les marchands y arrivent de

toutes les parties de la Suède, du Danemarck, de la Laponie & de la Norvége. Le chef, qui y préside, est accompagné d'un homme de loi, d'un officier de police, & d'un prêtre; le premier, pour juger les différends; le second, pour maintenir le bon ordre; le prêtre, pour baptiser, marier, enterrer, & sur-tout pour recevoir les présens que lui font les Lapons, chacun selon ses facultés. Les plus dévots offrent à l'église des fourrures de petit gris, qu'ils suspendent aux murs du temple, & des peaux de renne qu'ils étendent, en forme de tapis, sur le pavé qui conduit à l'autel. Ces bonnes gens croient ne pouvoir obtenir des graces de Dieu, qu'en intéressant le prêtre en leur faveur.

Les marchandises que les Lapons apportent à la foire, sont des pelleteries, des habits, des gants, des souliers, des bottines, du poisson sec, des rennes, & des fromages faits du lait de ces animaux. Ils prennent, en échange, de l'eau-de-vie, du tabac, du drap, de la toile, des ustensiles de ménage, ou de l'argent. Ce commerce se fait d'autant plus aisément, que toutes

ces choſes ont un prix qui ne varie point: on ſçait ce que vaut chaque marchandiſe; & il n'y a pas plus de difficulté à troquer des fourrures pour de l'eau-de-vie, que nous n'en avons à changer un louis contre de la monnoie: auſſi les marchés ſe concluent-ils dans le moment. Une livre de tabac vaut un écu; une peau d'ours eſt eſtimée trois livres. Il n'y a point à marchander; on a la peau, en donnant le tabac.

C'eſt ordinairement dans les foires ou autres aſſemblées de cette eſpece, que ſe font les propoſitions de mariage. Un Lapon, qui recherche une fille, ne s'inquiète ni de ſa beauté, ni de ſa ſageſſe. Eſt-elle riche? a-t-elle beaucoup de rennes? C'eſt la premiere queſtion qu'on fait aux parens. Il faut ſçavoir, Madame, que dès qu'un enfant eſt baptiſé, on lui donne une renne, ſur laquelle on imprime une marque pour la reconnoître, ainſi que ſur toutes celles qui en proviennent. Quand les dents commencent à percer à l'enfant, on ajoûte, à ſon troupeau, une nouvelle renne, marquée comme la premiere; & à meſure qu'il grandit, ſes richeſſes ſe multi-

plient ; car tout le produit & les petits de ces animaux lui appartiennent : on lui en rend un compte exact, lorsqu'il est en âge d'en avoir soin par lui-même.

Quand un jeune homme a donc fait son choix, il va, avec son pere & un ami, trouver les parens de la fille, muni d'une bonne provision d'eau-de-vie. Les deux négociateurs entrent dans la cabane, & le laissent à la porte, où il s'occupe à fendre du bois, ou à quelqu'autre exercice utile au futur beau-pere. Il ne lui est pas permis d'entrer sans être invité : ce seroit une incivilité qui lui feroit manquer son mariage. Toute l'eau-de-vie se boit pendant son absence ; & à chaque verre, le pere du garçon fait à celui de la fille, un compliment & une génuflexion. *Pere grand*, *pere vénérable*, *pere suprême*, sont les expressions dont il se sert, pour obtenir ce qu'il desire. Si la réponse est favorable, on appelle le jeune homme, qui, pour premiere entrevue, baise sa maîtresse sur la bouche, & frotte son nez contre celui de sa prétendue : c'est le comble de la politesse Lapone. Après ce prélude,

il tire de ſon ſein quelques morceaux de viande cuite, & les préſente à ſa future. Celle-ci les refuſe; mais elle lui fait ſigne, en même tems, de ſortir avec elle. Les voila donc en tête-à-tête hors de la cabane : c'eſt le moment de la déciſion. L'amant offre de nouveau ce qu'il avoit apporté; & la maîtreſſe ne fait plus de difficulté de le recevoir. Il la prie de lui permettre de coucher auprès d'elle dans la hutte : ſi la propoſition déplaît, la fille jette à terre les préſens; & le mariage n'a pas lieu. Dans le cas contraire, elle les garde; & l'affaire paſſe pour arrêtée. Il ne s'agit plus que de choiſir le jour de la célébration; & c'eſt ici la difficulté : il eſt de l'intérêt du beau-pere d'en différer la concluſion, parce que, chaque fois que le jeune homme vient voir ſa maîtreſſe, il apporte de l'eau-de-vie & du tabac, qui ſont le plus grand régal qu'on puiſſe faire à un Lapon. On voit des gens remettre, d'année en année, l'hymen de leur fille, uniquement pour faire durer ces petites largeſſes. Les viſites ſont plus ou moins fréquentes, ſuivant la diſtance qui ſépare les habitans. Le voyage ſe fait en traîneau; &

le galant impatient témoigne ainſi, par des chants amoureux, le deſir d'être arrivé.

» Allons ! courage ! hâtons-nous, » ma chere renne ! nous avons encore » du chemin à faire. Allons ! de l'agi- » lité, de la legéreté !

» Nous en ſerons plutôt à la fin de » notre courſe ; je verrai plutôt l'objet » de mon amour : oui, je verrai ma » maîtreſſe ſe promener le long des » marais. Regarde, ma chere renne ; » ne l'apperçois-tu pas de loin ? Dis- » moi ſur quelles fleurs elle ſe pro- » mene ? Soleil, jette tes rayons ſur » les lieux qu'elle habite ; & ſi je » croyois pouvoir la découvrir du haut » de ces arbres, je monterois juſqu'à » leur cime ; je couperois les rameaux » qui me dérobent ſa vue.

» Allons ! courage ! hâtons-nous, » ma chere renne ! allons, de l'agilité, » de la legéreté !

» Ah ! ſi je le pouvois, chere maî- » treſſe, vous me verriez ſuivre le » cours des nuées qui ſe portent vers » vos marais. Si j'avois des aîles de » corneille, dans l'inſtant, je prendrois » mon eſſor, & j'arriverois auprès de

» vous. En vain vous voudriez vous » ſouſtraire à mes regards, &, par une » fuite timide, vous dérober à mes » embraſſemens : je ſerois continuelle- » ment ſur vos pas ; je vous preſſerois » contre mon ſein. Ah ! je ſens mon » cœur qui palpite.

» Allons ! courage ! hâtons-nous, » ma chere renne ! allons ! de l'agilité, » de la legéreté !

» Qu'y a-t-il de plus fort que des » chaînes de fer, que rien ne peut rom- » pre ? Ainſi l'amour enchaîne nos » cœurs. Quoi de plus inconſtant, de » plus agité que les nuages ? Ainſi l'a- » mour tourne nos têtes, change nos » penſées & nos réſolutions. Si j'écou- » tois toutes les idées qui m'agitent, » je changerois de chemin à tout mo- » ment ; mais je ſçais ce que j'ai à faire. » C'eſt par-là qu'eſt le ſentier le plus » court, pour arriver juſqu'à ma maî- » treſſe. Je pars, j'y cours.

» Allons ! courage ! hâtons-nous, » ma chere renne ! allons ! de l'agilité, » de la legéreté. »

Les Lapons n'ont ni tons, ni meſures, ni airs déterminés, pour ces ſortes de chanſons. Chacun les chante

comme il lui plaît ; on les appelle *chanſons nuptiales*. Le jour pris pour la célébration de la nôce, les parens s'aſſemblent chez le pere de la fille ; & le futur fait des préſens à toute la famille, conformément à ſes facultés, & proportionnés à l'état & à l'âge des aſſiſtans. On part enſuite pour aller à l'égliſe. Les hommes marchent les premiers ; & le marié eſt à leur tête. Les femmes vont après, conduites par l'épouſée ; deux de ſes parens, le bonnet à la main, la ſoutiennent par-deſſous les bras. L'air triſte qu'elle affecte, ſemble annoncer que c'eſt à regret, & par contrainte, qu'elle va quitter la maiſon paternelle. Quand on lui demande ſi elle veut épouſer un tel ? Elle ne fait aucune réponſe. Les parens la preſſent de s'expliquer & de donner ſon conſentement : elle s'obſtine à garder le ſilence. Enfin, après bien des inſtances, elle prononce le *oui* d'une voix ſi foible & ſi baſſe, qu'à peine le prêtre peut l'entendre. Cette retenue paſſe ici pour une marque de pudeur & de chaſteté, à laquelle on donne les plus grands éloges.

On quitte l'égliſe pour ſe mettre à

table ; & ce ſont les convives qui font les frais du repas. Chacun apporte ſa part des viandes ; & ſi la cabane eſt trop petite pour contenir tout le monde, les plus jeunes montent ſur le toit, & font deſcendre une corde, à laquelle on attache la nourriture qu'ils demandent. Un homme de l'aſſemblée, qui fait l'office de maître d'hôtel, eſt chargé de cette diſtribution. La fête ſe termine par boire de l'eau-de-vie, dont chacun a eu ſoin de ſe pourvoir.

Les nôces étant achevées, le nouveau marié demeure chez ſon beau-pere avec ſa femme, & eſt obligé de le ſervir pendant un an. Il eſt maître enſuite d'aller s'établir où il veut, & d'emmener avec lui les rennes & autres effets qui lui appartiennent. Il y a tel particulier qui donne à ſa fille, en mariage, juſqu'à deux cens de ces animaux ; & tous les parens qui ont reçu des préſens du jeune homme, lui en rendent quatre ou cinq fois la valeur. Les rennes ſont la principale richeſſe chez les Lapons, comme chez les Samoïèdes ; & vous avez déja pu vous appercevoir, Madame, que ce

n'eſt pas l'unique trait de reſſemblance qui ſe trouve entre ces deux peuples.

Ce que j'ai dit du mariage des Lapons, ne regarde que les ſujets du roi de Suède; les Moſcovites y apportent moins de cérémonie: on s'aſſemble chez le pere de l'époux; & là, avec un morceau d'acier, on tire d'une pierre quelques étincelles qui ſont comme le ſymbole & le ſceau de l'union conjugale. Le caillou renferme une ſource de feu qui ne paroît, que lorſque la pierre a été touchée par le fer; il ſe trouve de même, dans l'un & l'autre ſexe, un principe de vie qui ne ſe produit, que lorſqu'ils ſont unis.

Jamais ces gens-ci n'épouſent une parente au dégré prohibé: le divorce eſt très-rare parmi eux, & l'adultère encore plus. Il n'eſt donc pas vrai, comme l'ont dit quelques voyageurs, que les maris trouvent bon, deſirent même, & regardent comme un honneur, que les étrangers couchent avec leurs femmes. Il ſont, au contraire, très-délicats ſur cet article, & très-ſuſceptibles de jalouſie. Les femmes ſont peu fécondes; & l'on voit rarement plus de trois enfans dans une famille,

On attribue cette espece de stérilité à l'usage fréquent de l'eau-de-vie & des liqueurs fortes.

Dès qu'un homme s'apperçoit que sa femme va devenir mere, il court au sorcier pour sçavoir si c'est d'un garçon ou d'une fille. C'est la lune principalement, que l'on consulte dans cette occasion ; car ces gens croient, comme bien d'autres, qu'il y a un rapport sympatique entre la lune & une femme. Ce même astre est encore consulté sur le sort de l'enfant. On veut sçavoir s'il vivra, s'il sera heureux, s'il jouira d'une bonne santé, &c. Dès qu'il est né, on le lave avec de l'eau froide ou de la neige, jusqu'à ce que sa respiration s'affoiblisse. Alors on le plonge dans un chaudron plein d'eau tiède ; & après l'y avoir tenu pendant quelque tems, on l'enveloppe dans des peaux de lievre.

La mere ne reste guères dans son lit plus de quatre ou cinq jours; & comme le soin du baptême la regarde uniquement, il faut qu'elle dispose toutes choses pour la cérémonie. Quelquefois elle est obligée d'aller trouver le prêtre à cinq ou six lieues de l'habi-

tation. Le berceau de l'enfant eſt attaché à une eſpece de bât porté par une renne ; & elle la ſuit à pied par des chemins très-difficiles. En hyver, elle le tient avec elle dans ſon traîneau. Outre le nom qu'a reçu du prêtre le nouveau baptiſé, les parens lui en donnent toujours d'analogues à leurs fauſſes divinités, à moins qu'on ne lui faſſe porter celui de quelque perſonne chérie de la famille, dont on veut conſerver le ſouvenir.

Les maris n'approchent de leurs femmes, que ſix ſemaines après la naiſſance de l'enfant. C'eſt une loi qu'ils obſervent rigoureuſement, & à laquelle les beſoins phyſiques, dans ce pays de glace, ne les contraignent point de déroger. Vous jugez bien que l'uſage des nourices étrangères y eſt abſolument inconnu. Il n'y a que les nations policées, qui ſçachent ſe débarraſſer d'une éducation gênante, ſans rien diminuer de la tendreſſe maternelle. Les Lapones alaitent elles-mêmes leurs enfans ; ſi elles tombent malades, elles leur font avaler du lait de renne, & les accoutument de bonne heure, à ſucer de petits morceaux de

viande. Leur berceau eſt une piéce de bois creux, garni de peaux. Leurs langes ſont une mouſſe fine, douce, ſèche & légère, qui abſorbe toute la malpropreté : on en change pluſieurs fois le jour. Les femmes la font ſervir à un uſage qui leur eſt particulier, pour entretenir la propreté du corps dans leurs incommodités périodiques. On ſuſpend ici le berceau des enfans au toît de la cabane ; & on y attache une corde, avec laquelle on le balance pour l'endormir : quelquefois c'eſt un chien qui eſt chargé de cette fonction ; il ſe dreſſe ſur ſes pattes de derriere, met celles de devant ſur le berceau ſuſpendu à peu de diſtance de terre, & lui donne un mouvement réglé. Il continue cet exercice juſqu'à ce que l'enfant ſoit endormi, & le reprend dès qu'il l'entend crier.

Quand les enfans avancent en âge, les meres montrent à coudre aux filles; & les peres inſtruiſent les garçons à tirer de l'arc. Ils ne leur donnent point à manger, qu'ils n'aient atteint le but; & cet exercice, ſouvent répété, les rend adroits à décocher une flèche, & en fait d'habiles chaſſeurs. La chaſſe

eſt l'occupation la plus eſtimée. Celle de l'ours ſe fait avec une ſorte d'appareil ; & il n'y a point de titre d'honneur plus réel, que d'avoir tué un de ces animaux. Chaque fois qu'un Lapon aſſiſte à la mort d'un ours, il fait de ſon poil une petite houppe, qu'il porte à ſon bonnet. Ces eſpeces d'aigrettes ſont autant de ſignes de force & de valeur, qui le conſtituent un des héros du pays. Plus il a ſur lui de ces marques de courage, plus il eſt conſidéré dans la nation ; & on les regarde comme des preuves de bravoure, moins équivoques, que les cordons ſi vantés de la plûpart de nos ordres de chevalerie.

Quand un Lapon a obſervé ſur la neige la trace d'un ours, il s'étudie à découvrir ſa retraite, & vient en triomphe l'apprendre à ſes voiſins, qui lui déférent ſur le champ le commandement de la chaſſe. On attend, pour cette partie, que la neige s'affermiſſe; parce qu'alors il eſt plus aiſé de courir deſſus avec des patins. Cette chauſſure eſt preſque la même, que celle des Samoïèdes. Ce ſont des piéces de bois, longues de pluſieurs pieds, relevées

en pointe par-devant, & attachées comme une ſandale. Par le moyen d'un bâton qu'ils tiennent à la main, & où, d'un côté, eſt attachée une petite planche ronde, afin qu'il n'entre pas dans la neige, & de l'autre, un fer pointu pour percer les bêtes qu'ils rencontrent, ils s'élancent, & ſe conduiſent, en montant, en deſcendant, en tournant à droite & à gauche, avec une vîteſſe ſi extraordinaire, qu'il n'eſt point d'animal, qu'ils n'attrapent facilement.

On convient du jour de la chaſſe; & l'on conſulte le devin ſur le ſuccès de l'entrepriſe. Si ſes réponſes ſont favorables, on entre dans la forêt; & celui qui a le premier découvert les traces de l'ours, eſt le conducteur de la troupe. Il ne doit avoir d'autre arme qu'un bâton, auquel eſt attaché un gros anneau de cuivre. Le ſorcier marche après lui, muni de ſon tambour, & ſuivi du chaſſeur qui doit donner le premier coup à la bête. Les autres viennent à leur rang; & chacun a ſa fonction particuliere. L'attaque ſe fait au bruit d'une chanſon, par laquelle ils prient l'ours de ne leur faire aucun

mal, & de ne pas rompre les armes qu'ils emploient contre lui. Arrivés près de l'animal, c'eſt à qui montrera plus d'intrépidité. L'un le frappe avec une hache, l'autre avec un coutelas; celui-ci le perce avec ſa hallebarde; celui-là le renverſe d'un coup de mouſquet. La bête, ainſi attaquée, meurt ſur la place; & une chanſon entonnée par le capitaine, eſt, au lieu de cor, le ſignal de la victoire. Alors tout le monde ſe livre à la joie, & fait retentir la forêt de cris d'allégreſſe. On met l'ours ſur un traîneau; & on le conduit dans la cabane, où il doit ſervir à régaler ſes vainqueurs. La renne, qui l'a mené, eſt diſpenſée de travailler pendant un an; & chaque chaſſeur a ſon ordre marqué, pour la préparation du feſtin. L'un eſt chargé d'écorcher l'ours & de le dépecer; l'autre, de faire cuire la viande; le troiſieme, d'entretenir le feu, d'aller chercher de l'eau, &c. Quand on arrive vers la cabane, les femmes viennent au devant de leurs maris; & alors de nouveaux chants de victoire ſe font entendre. Elles mêlent leurs voix à celles de leurs époux; & pour rendre le triom-

phe plus éclatant, elles mâchent & broient ſous leurs dents, une certaine écorce qui rougit la ſalive. Puis s'approchant d'eux, comme pour les embraſſer, elles leur crachent au viſage, & les font paroître couverts de ſang, comme ſi c'étoit celui de l'ours. D'autres chants accompagnent cette cérémonie : « Que de graces ne devons-» nous pas vous rendre, nos chers » maris, de nous avoir apporté cette » proie ? Quelle force ! quelle adreſſe » il fallu employer, pour dompter cet » animal ! Il a ſuccombé ſous vos » coups ; quelle joie a dû vous cauſer » cette victoire ; & que nous en reſ-» ſentons nous-mêmes de plaiſir ! »

Les femmes n'aſſiſtent point au repas ; il leur eſt même défendu d'approcher de l'endroit où on le prépare. C'eſt une cabane qui ne ſert qu'à cet uſage. On n'y fait point entrer l'ours par la porte ; après qu'il a été coupé en piéces, on le jette par le trou qui ſert de paſſage à la fumée, afin qu'il paroiſſe envoyé & tombé du ciel. La peau de l'animal appartient à celui qui l'a découvert : c'eſt à lui auſſi, qu'eſt aſſigné, à table, la premiere place ;

le magicien a la seconde ; & les autres observent le même ordre qu'à la chasse. Quand les viandes sont cuites, on les divise en deux parts, l'une pour les hommes, l'autre pour les femmes. Celles-ci reçoivent leur portion des mains de deux Lapons qui annoncent leur arrivée par une chanson conçue en ces termes : « Voici des hommes venus de Suède, de Pologne, » d'Angleterre & de France, pour » vous apporter des présens. » A ce signal, elles sortent de la cabane, viennent au devant des députés, & répondent à leur chanson par celle-ci : » Venez, vous, qui arrivez de Suède, » de Pologne, d'Angleterre & de » France ; venez, nous vous mettrons » des houppes de laines autour des » cuisses. » En même tems, elles prennent les viandes des mains des envoyés, & leur font présent de houppes rouges.

Aucun de ces chasseurs ne peut habiter avec son épouse, que le troisieme jour après cette fête ; & le capitaine ne doit voir la sienne, que le cinquieme, pour expier le meurtre de l'ours, & effacer la souillure qu'ils

croient avoir contractée par la mort de cet animal. Quand ils viennent retrouver leurs femmes, elles les reçoivent en chantant, & leur jettent sur le dos une poignée de cendres, qui les rétablit dans tous les droits de la couche conjugale.

La chasse est absolument interdite aux femmes; il ne leur est pas même permis d'approcher des armes, ou de tout autre instrument qu'on y emploie, ni de toucher aux bêtes qu'on y a tuées: tout ce qui a l'air de cruauté, paroît incompatible avec la douceur de leur sexe, à moins que ces gens ne croient que la présence ou la main d'une femme produit l'effet d'un maléfice; car ce peuple est très-superstitieux: il a des jours réputés de mauvais augure, pendant lesquels rien ne pourroit contraindre un Lapon à sortir de sa cabane. Il est persuadé, par exemple, que s'il chassoit le jour de sainte Catherine, de S. Clément, ou de S. Marc, son arc, ses flèches, son fusil se romproient, & qu'il seroit malheureux pendant toute l'année.

Vous concevez, Madame, que, chez ce peuple ignorant & grossier, il ne peut

peut y avoir ni ſcience, ni arts libéraux; à peine connoît-il les arts méchaniques. Il ſe pique pourtant de ſçavoir faire la cuiſine, à laquelle les hommes ſeuls ſont employés, toujours dans le principe, qu'une femme ne doit jamais porter la main ſur la chair d'aucun animal. Les Lapons s'occupent encore à conſtruire des barques, des traîneaux, des coffres, des armoires & d'autres ouvrages de menuiſerie. Sans maîtres, ils ſçavent faire généralement tout ce qui eſt néceſſaire pour la pêche, la chaſſe & le ménage. Leurs barques ſont compoſées de quelques planches de ſapin, unies enſemble avec des nerfs de renne & du goudron. Ils ont deux ſortes de traîneaux; les premiers pour porter leurs meubles; les ſeconds, pour ſe voiturer eux-mêmes: les uns & les autres diffèrent peu de ceux des Samoïèdes.

Les Lapons ont auſſi une ſorte de luxe; ſur leurs armoires & ſur leurs coffres, ils appliquent de petits ornemens d'os de renne, taillés diverſement, & enchaſſés avec beaucoup de fineſſe. Leurs corbeilles, faites avec des racines d'arbres, ſont travaillées

avec un art admirable. Les femmes filent la laine des brebis, & en font des rubans & des houppes fort en uſage parmi eux. Elles filent du poil de liévre, dont on fabrique des bonnets. Mais leur induſtrie ſe manifeſte particuliérement dans la broderie. Elles font elles-mêmes le fil qu'elles y emploient. Elles paſſent de l'étain par une filiere, le tirent avec les dents, juſqu'à ce que ſa ductilité le rende propre à être joint à un fil de nerf, comme nous joignons l'argent avec la ſoie. C'eſt avec ce fil, qu'elles brodent leurs vêtemens, les harnois des rennes, des bourſes, des gaînes de couteau, des ceintures, &c. Outre ces occupations, qui ne ſont que de luxe, les femmes en ont d'autres plus utiles, qu'elles partagent avec leurs maris. Elles vont à la pêche, ont ſoin des troupeaux, veillent ſur l'intérieur du ménage; &, dans leurs tranſmigrations fréquentes d'un lieu à un autre, ce ſont elles qui ſont chargées des embarras du déménagement. Elles plient la couverture de la tente, & en font des paquets d'une égale peſanteur, qu'elles attachent, deux à deux, ſur leurs rennes, de maniere qu'ils

leur pendent des deux côtés sur les flancs. Si leurs enfans ne sont point en état de marcher, elles les emballent, pour ainsi dire, dans de petits berceaux legers, proportionnés à leur grandeur, & où ils n'ont qu'une très-petite ouverture pour la respiration. Elles les mettent deux, à deux, sur une renne, comme les autres paquets; & s'il s'en trouve un moins pesant que l'autre, elles augmentent son poids, jusqu'à ce qu'elles aient attrapé l'équilibre. S'il n'y a qu'un seul enfant, elles lui appareillent un fardeau d'un poids égal; & quand tout est chargé, les hommes, les femmes, les enfans qui peuvent marcher, conduisent, à pied, les rennes qui portent le bagage: celles qui sont à vuide, suivent en troupes leurs conducteurs, sans presqu'aucun soin de la part de ceux qui les gardent. On fait halte dans les bois & entre les montagnes, sans dresser aucune tente, jusqu'à ce qu'on arrive où l'on a dessein de s'établir. On ne monte pas les rennes comme les chevaux, parce qu'elles ont l'épine du dos trop foible, & que leur force est principalement dans les épaules & dans les jambes; aussi tirent-

elles plus vîte, plus long-tems, & des fardeaux plus pesans, qu'elles ne portent.

Je ne vous ai point encore parlé du caractère des Lapons, que notre Suédois m'a dépeints comme des hommes « lâches, défiants, craintifs, entêtés, fourbes & menteurs; ils » s'emportent avec violence, lorsqu'on les irrite, ou qu'ils sont ivres; » & il est difficile de les appaiser quand » ils sont en colère. Une brutalité intrépide, une valeur féroce remplacent alors leur timidité naturelle. Ils » se jettent comme des furieux les uns » sur les autres, se battent à grands » coups de couteau; & le vainqueur » n'est satisfait, que lorsqu'il a fendu » la bouche jusqu'aux oreilles à son » adversaire. De sang froid, ils sont » dédaigneux & mélancoliques; perfides & superstitieux dans la vengeance. Ils ont le plus souvent recours à la magie, & font jouer secrettement tous les ressorts de cet » art, pour perdre leurs ennemis. S'il » faut employer les sermens, le parjure » même, pour les rendre odieux, c'est » encore un moyen dont ils ne se font

» aucun ſcrupule. Lorſqu'ils affirment » quelque choſe, les imprécations les » plus effroyables ne ſont point ména- » gées. Ils ſe deshabillent nuds juſqu'à » la ceinture ; & dans cet état, ils ſe » donnent au diable, eux, leurs fem- » mes, leurs enfans & leurs rennes, ſi » ce qu'ils diſent n'eſt pas vrai.

» Les femmes pouſſent l'emporte- » ment juſqu'à l'excès : ſemblables à » des lionnes en furie, elles s'élancent » ſur quiconque les outrage, & ne » reſpectent, dans ces momens, ni » l'honnêteté, ni la pudeur de leur » ſexe. Il eſt vrai que ces deux vertus ne » leur ſont familieres en aucun tems : » le ſéjour habituel que font enſemble » les garçons & les filles ; l'uſage où » l'on eſt, de coucher pêle-mêle, & » ſans chemiſe, dans une même ca- » bane, ſont bien capables d'exclure » cette décence, cette retenue qu'ob- » ſervent, parmi nous, les femmes hon- » nêtes, dans les occaſions même, où » il ſemble être permis d'en manquer.

» Les Lapons réparent tous ces dé- » fauts par quelques bonnes qualités : » ils ont le vol en horreur, ſont cha- » ritables, & exercent l'hoſpitalité plus

» qu'aucun peuple de l'univers. Leur » bienfaiſance s'étend juſqu'aux étran- » gers, & aux voyageurs qu'ils reçoi- » vent avec une cordialité ſinguliere. » Les vivres, les rafraîchiſſemens leur » ſont fournis gratuitement, avec autant » de ſoin, & plus de zèle & de bonne » volonté, que s'ils les payoient. »

Telles ſont les vertus principales des Lapons, même de ceux qui habitent les régions ſeptentrionnales, & qu'on regarde comme les plus groſſiers de la nation. Dans ces contrées voiſines du pole, où je ſuis actuellement, il y a trois mois de jour continuel en été, & autant de nuit en hyver. Mais alors la lune fait le même office que le ſoleil; ſa clarté, jointe à la blancheur de la neige, produit aſſez de lumiere, pour diriger les hommes dans leur chaſſe, leur pêche, leurs voyages, & tout ce qui ſe fait ailleurs à la faveur du ſoleil. Le froid eſt ſi vif dans cette ſaiſon, que l'eſprit-de-vin ſe gèle dans les thermomètres. Lorſqu'on ouvre la porte d'une chambre chaude, l'air de dehors convertit ſur le champ en neige, la vapeur qui s'y trouve : il en forme de gros tour-

billons blancs ; & quand on ſort, il ſemble déchirer la poitrine. A voir la ſolitude qui règne dans les villes, on croit que le froid a fait périr tous les habitans ; ſouvent il reçoit des augmentations ſi ſubites, que ceux qui y ſont malheureuſement expoſés, y perdent les bras & les jambes, & quelquefois la vie même. D'autres fois il s'élève des tempêtes de neige, qui expoſent encore à un plus grand péril. Le vent la pouſſe avec une impétuoſité qui fait diſparoître, en un moment, tous les chemins. En vain on voudroit ſe retrouver par la connoiſſance des lieux ou des marques qui ſe font aux arbres ; on eſt aveuglé par l'épaiſſeur de la neige ; & l'on ne peut faire un pas, ſans s'y abîmer.

Mais ſi la terre eſt ſi horrible dans cette affreuſe région, le ciel offre de charmans ſpectacles. Des feux de mille couleurs & de mille figures éclairent l'atmoſphere. Ces aurores boréales n'ont point de ſituation conſtante ; & quoiqu'on les apperçoive, principalement vers le Nord, elles ſemblent néanmoins occuper indifféremment tout le ciel. Quelquefois elles commencent par former une grande

écharpe d'une lumiere claire & mobile, qui a ſes extrémités dans l'horizon, & parcourt rapidement les airs. Le mouvement le plus ordinaire de ces lumieres les fait reſſembler à des drapeaux qu'on feroit voltiger. Aux nuances des couleurs dont elles ſont teintes, on les prendroit pour de vaſtes bandes de ces taffetas qu'on nomme *flambés*. Quelquefois elles tapiſſent le ciel d'un rouge ſi vif, qu'on le croiroit teint de ſang. Ceux qui regardent ces phénomènes d'un autre œil que les philoſophes, croient y voir les ſignes funeſtes des plus grands malheurs.

La chaleur eſt auſſi inſupportable en été, que le froid eſt exceſſif pendant l'hyver. Il n'y a ni printems, ni automne; & en moins d'un mois, les herbes & les feuilles pouſſent & prennent toute leur grandeur; mais cette ſaiſon a auſſi ſes tempêtes & ſes dangers. Il règne quelquefois des vents ſi furieux, que les plus fortes maiſons ne peuvent y réſiſter. Ils enlèvent même les beſtiaux, & les tranſportent ſi loin, que l'on ne ſçait ſouvent ce qu'ils deviennent. Ces ouragans amènent une ſi grande quantité de ſable, que l'air

en eſt obſcurci. Un voyageur n'a d'autre reſſource, que de renverſer ſon traîneau ſur lui, & de ſe tenir dans cette poſture, juſqu'à ce que l'orage ſoit diſſipé.

Comme la nature prive ces peuples des douceurs de nos climats, elle les dédommage par d'autres avantages, & ſur-tout par une grande quantité de gibier. On y trouve de ces perdrix qui ont les pieds velus comme les lievres, & que les Allemands appellent des *poules de neige*. Cet oiſeau eſt plus accoutumé à courir qu'à voler; ce qui donne beaucoup de facilité pour le prendre. Il eſt blanc, & tacheté de noir ſur les aîles. Il paſſe l'hyver dans le pays, & ſe nourrit de la même herbe que les rennes. Il en fait ſa proviſion pendant l'été, pour le tems où la terre eſt couverte de neige. Les autres oiſeaux qu'on trouve en Laponie, ſont des faiſans, des gelinotes, des coqs ſauvages, des aigles, des corbeaux, des cygnes, des canards, des looms, des huppes & des knipers. Le loom eſt à-peu-près de la groſſeur d'une oie, & a le plumage violet, mêlé de blanc, & perlé d'une ma-

niere agréable. Il se tient communément sur l'eau, & vit de poisson. Le kniper est de la grosseur d'une pie, a la tête, les aîles & le dos noir, l'estomac & le ventre blanc, le bec & les jambes rouges.

On ne voit ici aucun des animaux familiers, connus dans nos climats, excepté le chien, le seul compagnon de la renne, pour la domesticité. Il fait les fonctions de nos chiens de berger & de nos chiens de chasse. Il en est d'une très-petite espece, qui font la guerre aux souris, & guettent leur proie, dont ils se nourrissent comme les chats. On les estime beaucoup, quoique fort laids. Toute leur tête, à l'exception des oreilles, qui sont droites comme celles du loup, ressemble à une tête de rat. Ils ont la queue bien tournée, & le poil d'un jaune brillant, fort rude & hérissé. Les autres quadrupèdes sont les ours, les élans, les loups, les goulus, les renards, les lievres, les martres, les petits gris.

Ces derniers abondent ici d'une maniere incroyable. Ce sont de véritables écureuils, qui, aux approches de l'hyver, quittent leur poil, &, de roux,

deviennent gris. Ils ſont dans l'uſage de changer de contrées, ſoit dans la crainte de manquer de vivres, ſoit pour éviter l'extrême rigueur du froid dans certaines années. Quelque tems avant leur départ, ils s'aſſemblent en troupes, ſur le bord des lacs, montent ſur de petites écorces qu'ils y trouvent, ou qu'ils y apportent, & qui leur tiennent lieu de nacelle, pour ſe tranſporter de l'autre côté de l'eau. Leur queue, qu'ils ont ſoin de tenir droite, ſert de voile au navire; & ils ſont ainſi pouſſés par le vent, juſqu'à ce qu'ils ayent gagné le rivage. Mais ils ont, comme nous, des tempêtes à eſſuyer, & des naufrages à craindre; un coup de vent peut renverſer le bateau, & faire périr le pilote: ſouvent toute la flotte eſt ſubmergée. Le corps de l'animal ne va point à fond; il eſt porté ſur les bords; & on en ramaſſe quelquefois juſqu'à deux mille. Quand ils ne ſéjournent pas trop long-tems dans l'eau, leur peau n'en reçoit aucun dommage. La chaſſe du petit-gris eſt ſi générale parmi les Lapons, que cette peau eſt, de toutes les fourrures, la plus commune & la moins

chere : un paquet de cinquante écureuils ne coûte guères plus de trois livres.

Je viens d'être témoin, Madame, d'un ſpectacle qui vous auroit amuſée : j'étois ſur le bord de la mer, à quelque diſtance d'une forêt. Une martre, montée ſur un arbre, avoit attendu qu'un aigle fût endormi. La martre ſauta ſur le dos de l'oiſeau qui s'éveilla & s'envola. Elle n'abandonna pas ſa proie, & s'y attacha ſi fortement avec ſes griffes, que l'aigle l'emporta avec lui ; mais elle continua à le tourmenter & à le mordre, juſqu'à ce qu'il tombât épuiſé. Cette chute leur fut également funeſte à tous deux ; car ils périrent l'un & l'autre contre un rocher.

On prétend que l'hermine, quoique plus petite que la martre, n'eſt pas moins dangereuſe pour les gros animaux. Quand elle voit un élan ou un ours endormi, elle ſe gliſſe dans ſon oreille, & s'y accroche tellement avec ſes dents, que rien ne peut lui faire quitter priſe. Alors l'animal mugit & court, juſqu'à ce que les forces lui manquent. Affoibli à la longue, il tombe, languit & meurt, ſans pouvoir

se délivrer de son ennemi. L'hermine prend des souris comme les chats, & fait, comme le renard, de terribles ravages parmi la volaille. Elle est aussi très-friande d'œufs d'oiseaux, qu'elle va chercher dans des nids sur le bord de la mer. On dit qu'une hermine qui a fait ses petits dans une isle, & veut les amener au continent, les met sur un morceau de bois, qui leur sert de radeau. La mere nage derriere eux &, pousse, avec son museau, la petite barque vers le rivage. En été, la peau de cet animal est d'un brun cannelle, & blanchit en hyver. Il en est de même du lièvre, du renard, &c, dans presque toutes les contrées septentrionnales; ils ne reprennent leur couleur naturelle, qu'à la fonte des neiges.

On raconte des particularités remarquables d'une autre bête plus petite que l'hermine, & qui n'est guères connue qu'en Laponie. Elle est de la grosseur ordinaire d'un rat, & de couleur rousse, mêlée de petites taches noires. On l'appelle le *lemmer*; & lorsqu'il y a eu de l'orage ou de grosses pluies, la terre en est toute couverte. Ces ani-

maux ne craignent ni les chiens ni les hommes : ils courent après les voyageurs ; & ſi on les attaque avec le bâton, ils le mordent, & s'y tiennent attachés. Ils ſautent ſur les chiens, & leur font des morſures douloureuſes : ce n'eſt qu'en ſe roulant ſur le dos, que ceux-ci trouvent le moyen de s'en débarraſſer. Les lemmers n'entrent jamais dans les maiſons ni dans les cabanes ; ils ſe tiennent dans des buiſſons ou dans des trous comme les lapins. On prétend qu'ils ſe font une guerre cruelle, & qu'ils obſervent entr'eux un certain ordre de bataille. Les deux partis ſe rangent dans une prairie, s'attaquent réciproquement, combattent avec fureur, juſqu'à ce que le plus grand nombre reſte ſur la place. Les renards, les rennes, les chiens & les hermines ſe nourriſſent de la chair de ces animaux ; & c'eſt encore ce qui en diminue prodigieuſement l'eſpece. La plûpart même périſſent à l'entrée de l'hyver, ſoit de leur mort naturelle, ſoit, comme le diſent quelques-uns, par une eſpece de ſuicide volontaire. On prétend, mais je ne garantis pas le fait, que les lemmers, lorſqu'ils ſont las de vivre, ſe

pendent au ſommet des arbres, entre deux petites branches qui forment une fourche, ou qu'ils vont, par troupes, ſe noyer dans des lacs.

Des légions de mouches de toute eſpece, rempliſſent l'air pendant l'été. Elles pourſuivent les hommes; &, les ſentant de loin, elles forment, autour de ceux qui s'arrêtent, une nuée ſi épaiſſe & ſi noire, qu'on a peine à ſe voir. L'unique moyen de les éviter, eſt de changer continuellement de place, ou de brûler du bois verd, pour exciter beaucoup de fumée; mais elle n'écarte les mouches, qu'en cauſant aux hommes la même incommodité. On eſt ſouvent obligé de ſe frotter la peau d'une certaine réſine qui coule des ſapins. Ces cruels inſectes font des piquûres, ou plutôt de véritables plaies, dont le ſang découle à groſſes gouttes. Dans la ſaiſon de leur plus grande fureur, qui dure environ deux mois, les Lapons fuient, avec leurs rennes, vers les côtes de l'Océan, pour s'en délivrer.

Il n'eſt point de pays où il y ait autant de poiſſon qu'en Laponie. C'eſt la marchandiſe dont il ſe fait un plus grand commerce. Le ſaumon y eſt ſi

commun, qu'on en prend quelquefois jusqu'à treize cens barques en un an, dans le seul fleuve de Torneao. Les brochets & les perches y sont d'une grosseur extraordinaire, & en très-grande quantité. On ne voit nulle part plus de fleuves, de rivieres, de ruisseaux, de lacs, d'étangs & de marais, que dans cette contrée. Les rivieres de Lussa, de Loigna & de Gloma, sortant toutes trois de la même source, sont fameuses dans le pays, par la fable qu'on en raconte. C'étoient, dit-on, trois jeunes nymphes, qui, pour une dispute survenue entr'elles, furent changées en ruisseaux. L'aînée prit son cours vers la Suède; la seconde, par une inclination opposée, & par antipathie pour sa sœur, tourna le sien en Norvége. La troisieme, cherchant à s'éloigner des deux premieres, prit une route toute contraire.

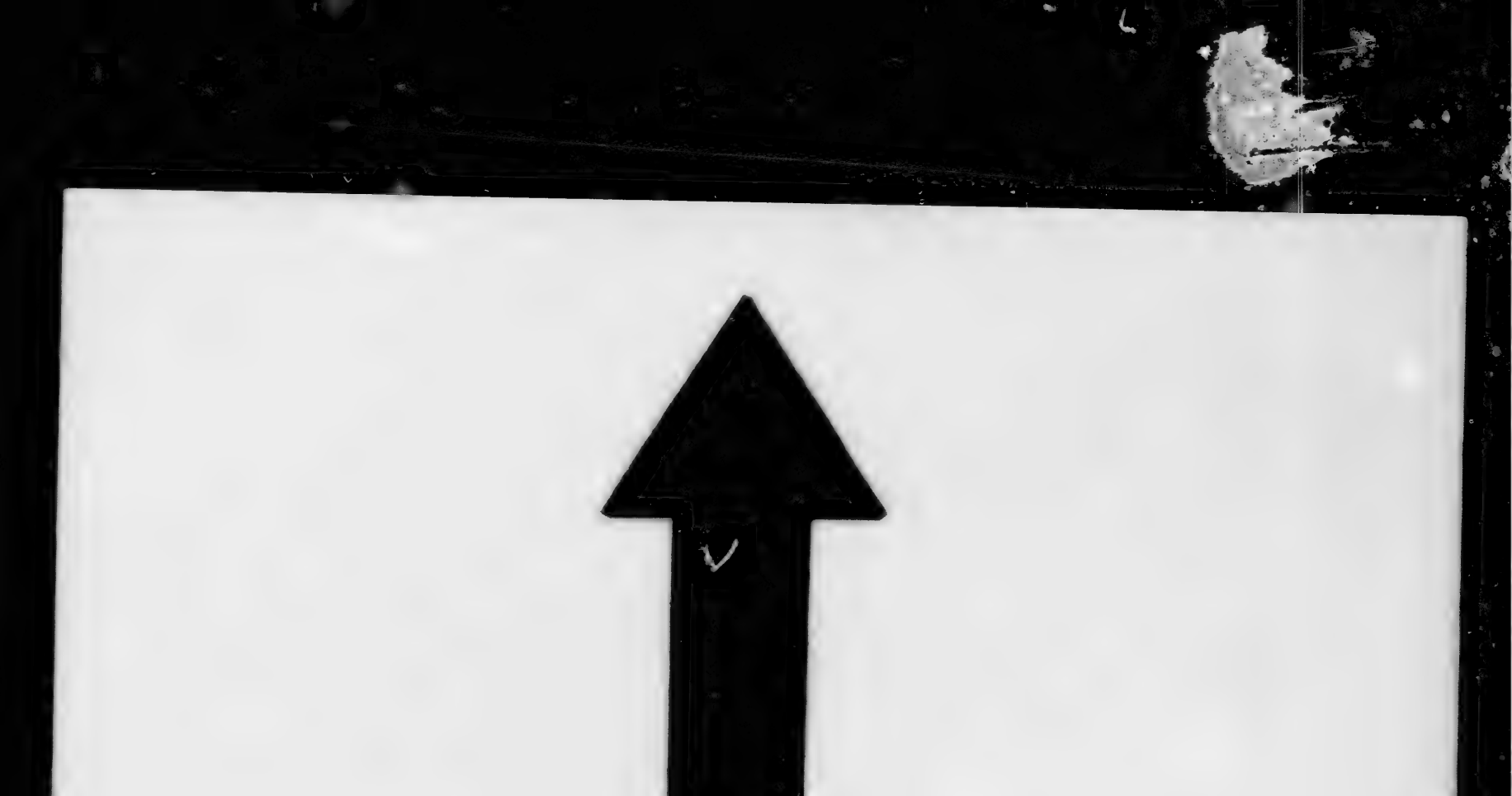
Comme le terrein est ici très-inégal, il s'y forme des cataractes impétueuses, qui nuisent infiniment à la navigation. La vue ne peut suivre la rapidité d'une barque qui descend de ces épouvantables torrens. Tantôt elle s'enfonce dans les vagues, où elle pa-

roît enſevelie ; & tantôt elle s'élève à une hauteur ſurprenante. Le vol d'un oiſeau ne repréſente que foiblement cette impétuoſité. Dans une ſi grande agitation, le pilote, qui eſt debout, emploie toute ſon induſtrie à paſſer entre des rochers qui ne lui laiſſent que la largeur de ſa barque, & le menacent de mille morts.

Cette multitude de lacs & de rivieres rend les terres de ce pays très-humides & très-mouvantes, & empêche qu'on n'y pratique des champs propres au labourage. En revanche il y a beaucoup de prairies ; & le ſol produit en abondance des navets, des choux, des raiforts, &c, dans les endroits les plus fertiles ; mais le terroir n'eſt pas le même par-tout ; &, en général, ſa grande humidité, ou les pierres & le ſable qui le couvrent, y cauſent une ſtérilité inſurmontable.

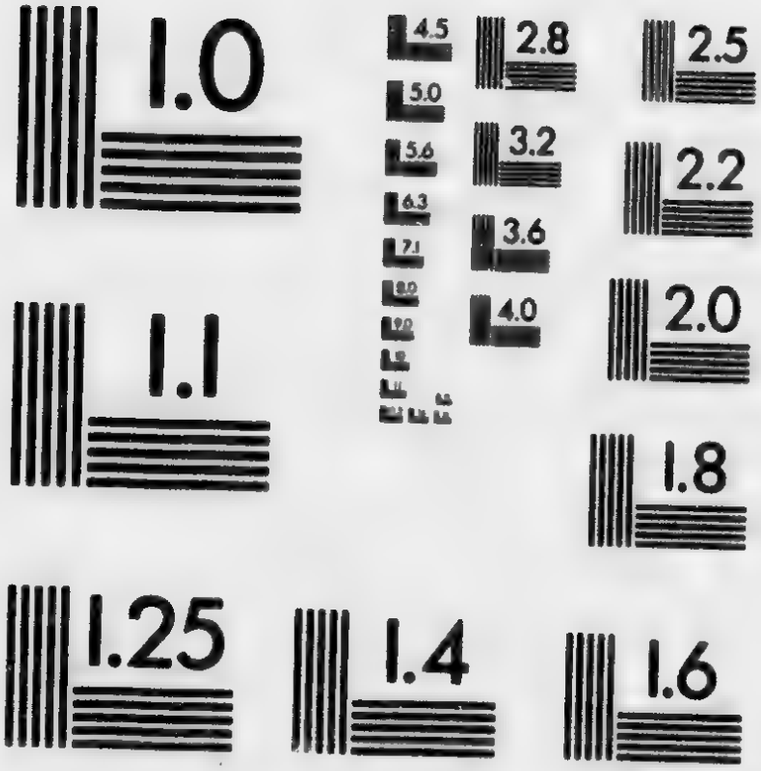
De grandes montagnes, continuellement couvertes de neige, ſéparent la Laponie de la Norvége, & forment des vallées agréables, pleines de ruiſſeaux & de fontaines, dont l'eau eſt excellente.

On ne voit ici ni arbres fruitiers, ni chênes, ni coudriers, ni hêtres, ni



MICROCOPY RESOLUTION TEST CHART

(ANSI and ISO TEST CHART No. 2)



APPLIED IMAGE Inc

1653 East Main Street
Rochester, New York 14609 USA
(716) 482 - 0300 - Phone
(716) 288 - 5989 - Fax

planes, ni tilleuls, mais beaucoup de ſapins, de bouleaux, de peupliers, de genèvriers, d'aulnes & de ſaules. La plûpart des montagnes y ſont arides; les bois ne commencent qu'à leur deſcente, & n'y ſont pas fort épais. Les arbriſſeaux y ſont communs; & l'on y trouve des mûres ſauvages, des groſeilles & autres fruits très-acides, que le défaut de chaleur empêche d'arriver à leur parfaite maturité. Les mûres paſſent pour un excellent remede contre le ſcorbut. Les habitans en font des confitures, qu'ils conſervent pour l'hyver.

Parmi les autres productions de cette contrée, on compte différentes ſortes de mouſſes, & des champignons de pluſieurs eſpeces. Il y a de la mouſſe pour nourrir les rennes, pour faire périr les renards, pour calfeutrer les bateaux & les cabanes, pour garnir les bottes & les ſouliers, pour nettoyer les enfans, &c. Il eſt une eſpece de champignon, qui répand une odeur très-gracieuſe. Les jeunes Lapons en ont toujours ſur eux, lorſqu'ils vont rendre viſite, & faire leur cour aux belles du pays. Cette plante leur tient lieu de

nos eaux de ſenteur, de nos pommades odorantes, & de nos poudres parfumées. Il faut à nos organes uſés des compoſitions d'ambre & de muſc; la ſimplicité Lapone ſe contente encore de l'odeur du champignon.

Pendant notre ſéjour à Kola, il me prit fantaiſie de faire quelques courſes dans les environs; & je payai un marinier, qui avoit ſa femme à quelques lieues de-là, pour m'y accompagner. Il me mena d'abord dans ſa cabane: elle étoit compoſée de longs pieux, enfoncés dans la terre circulairement, & liés enſemble par le haut, où ils ne laiſſoient qu'une ouverture pour la fumée. Ils étoient ceints de branches d'arbres, & revêtus, du haut en bas, d'une groſſe étoffe. Au ſommet de la hutte, régnoit une eſpece de paravent, fait de rameaux entrelacés, formant un quarré d'environ quatre pieds de long ſur deux de large, couvert de la même étoffe que la cabane, & attaché au bout d'une longue perche, pour l'oppoſer au vent ou à la neige, ſelon le beſoin. L'entrée de cette tente n'étoit qu'un intervalle ménagé entre deux pieux de l'édifice, & la porte, qu'une

espece de claie, dans le goût du paravent. L'hôtesse, jeune femme d'une petite taille, mais assez bien prise, étoit assise sur une peau de renne, les jambes croisées à la maniere des Turcs, & avoit, auprès d'elle, une petite fille de deux ans. Elle se leva, me donna la main, & étendit une autre peau, sur laquelle je m'assis en pareille posture. L'habit de cette femme étoit une robe blanche, d'un drap fort grossier, & faite comme nos chemises d'hommes, excepté qu'elle étoit moins ouverte par-devant, plus longue & plus juste sur le corps. Une ceinture de cuir, large de quatre doigts, serroit cette robe sur ses reins; & une culotte de même étoffe, mais fort étroite, lui descendoit jusqu'à la cheville du pied, où elle étoit jointe & attachée avec des rubans de laine de différentes couleurs. Ses souliers de peau de renne, & sans talons, avoient le poil tourné en dehors; & sa coëffure n'étoit qu'un petit béguin de drap rouge, dont les bords étoient relevés d'une petite broderie, à la maniere du pays.

Cette femme nous servit un petit repas froid de poisson sec, de chair

de renne, accommodée ſans ſel, & de fromage fait du lait de cet animal. Elle me fit boire de ce même lait, aigre & caillé, dans une taſſe de bois : il me parut aſſez bon, mais moins doux que celui de nos vaches, & preſqu'auſſi âpre que le lait de jument, que j'avois bu en Tartarie ; cette âpreté étoit tempérée par l'odeur d'angélique, dont les rennes ſe nourriſſent volontiers, & qui eſt fort commune dans ce pays. Les jeunes femmes en mâchent la racine, quand le tabac leur manque, & rendent par là, leur haleine agréable. Ces gens conſervent, dans des barils, le lait de leurs rennes, ou dans des peaux, comme les Tartares celui de leurs jumens. Après le repas, l'hôteſſe me pria d'accepter une petite corbeille de ſa façon, très-proprement travaillée avec des racines d'arbriſſeaux : l'ouvrage en eſt ſi ſerré, qu'on y mettroit de l'eau ſans qu'elle s'écoulât. Je lui fis préſent de quelques petites galanteries que j'avois achetées d'un marchand errant, & que je portois toujours dans mes poches pour de ſemblables occaſions.

Mon guide me mena chez un autre Lapon du voiſinage, qui poſſédoit un nombreux troupeau de rennes. Il me fit paſſer ſur des montagnes très-hautes, & par des bois fort ſerrés, où je ne vis de remarquable, que des ours blancs d'une groſſeur prodigieuſe, qui paroiſſoient s'approcher de nous. Je crus qu'ils venoient me dévorer; mais mon conducteur ne fit que rire de ma frayeur, & m'aſſura que nous n'avions rien à craindre; que ces animaux ne nous attaqueroient point, ſi nous tenions nos armes en état. En effet, je n'eus pas plutôt préparé mon fuſil, qu'ils prirent la fuite avec précipitation, ſans doute, parce qu'ils ſentirent l'odeur de la poudre.

Nous arrivâmes peu de tems après à un village compoſé d'environ douze cabanes, fort écartées les unes des autres; & nous entrâmes dans une, pour y loger. Nous donnâmes à notre hôte un bout de tabac qui parut lui être très-agréable; & par reconnoiſſance, il nous offrit tout ce qui pouvoit dépendre de lui. Nous lui demandâmes quelques rennes pour nous conduire plus loin; & ſur le champ il

se mit à sonner d'un cornet qui fit venir à lui dix ou douze de ces animaux. Il en choisit trois ; les attacha chacune à un traîneau, qu'il chargea de diverses provisions, & nous donna un homme pour nous accompagner & les ramener. Lorsque nous fûmes près de partir, il marmota quelques mots à l'oreille de chacune de nos rennes ; & j'appris par notre guide, que c'étoient des instructions qu'il leur donnoit, pour qu'elles nous conduisissent où nous voulions aller. La crédulité & l'ignorance sont si grandes dans ce pays, que les habitans s'imaginent que ces bêtes les entendent. Elles sont, au reste, tellement accoutumées à cet usage, que dès que notre homme eut cessé de leur parler, elles nous emporterent avec une vîtesse incroyable, & ne s'arrêterent que le soir, dans un village où elles firent halte devant la maison, où elles jugerent à propos de nous mener. Là elles commencèrent à battre fortement du pied sur la terre, comme pour annoncer notre arrivée ; & le maître du logis sortit pour nous recevoir. Je gagnai son affection avec un bout de tabac & un

peu d'eau-de-vie. Nous ſoupâmes de nos proviſions ; & nous paſsâmes la nuit ſur des peaux d'ours. Le lendemain, quelques gens du village nous demanderent s'il nous reſtoit encore du tabac, & nous prierent de l'échanger contre des fourrures. Nous n'en gardâmes que quelques rouleaux pour donner dans l'occaſion, parce que les Lapons l'eſtiment plus que l'argent. Il faut donc que ceux qui voyagent dans ce pays, ayent ſoin de s'en bien munir, pour ſe procurer des rennes, des traîneaux, & les autres choſes néceſſaires. Les rois de Suède & de Danemarck ont mis de très-gros impôts ſur cette marchandiſe ; & il y a des commis dans toutes les places frontieres, pour en recevoir les droits.

Je paſſai tout le jour dans ce village, parce que mon hôte me pria de l'accompagner aux funérailles d'un de ſes voiſins. Le corps, enſeveli dans une toile, à l'exception de la tête & des mains, étoit étendu ſur une peau d'ours, d'où il fut enlevé par ſix de ſes amis, qui le mirent dans une biere, avec de l'eau-de-vie, du poiſſon ſec, & du gibier, pour ſubſiſter pendant

pendant ſon voyage. Dans une de ſes mains, on mit quelques piéces d'argent, pour donner au portier du ciel à ſon arrivée en paradis ; dans l'autre un certificat de bonnes mœurs, adreſſé à S. Pierre, & ſigné du curé de la paroiſſe.

Sans attendre la fin de la cérémonie, je retournai à la cabane, où je vis, en entrant, une femme qui ſe retiroit précipitamment ; mais mon guide la ſuivit, & la ramena avec lui. C'étoit l'épouſe de notre hôte, qui s'étoit échappée de la chambre où ſon mari l'avoit confinée ; mais elle revint librement, quand elle ſçut qu'il étoit abſent. Elle nous examina attentivement, & nous parut fort contente d'être en notre compagnie. Lorſqu'elle eut ſatisfait ſa curioſité, elle s'aſſit au milieu de nous, & nous fit voir quelques morceaux de broderie de ſa façon, qui me parurent travaillés avec aſſez de goût. Comme elle étoit extrêmement vive & de bonne humeur, je lui fis pluſieurs queſtions, auxquelles elle répondit fort naturellement. Quelques couleurs que j'employaſſe, pour

lui faire la peinture d'un genre de vie préférable à la ſienne, elle n'en fut nullement ébranlée, & me dit qu'elle étoit contente de ſon ſort, & ne deſiroit que l'augmentation de ſes rennes. Après avoir goûté de nos proviſions, & particuliérement du pain d'épices, dont le goût lui parut agréable, elle but deux ou trois taſſes d'eau-de-vie, & ſe retira, craignant le retour de ſon mari. Il revint, accompagné de deux de ſes voiſins, avec leſquels je me mis à converſer. Le diſcours tomba ſur la religion, qu'ils font conſiſter principalement à faire des préſens à leurs curés : c'eſt du moins ce que ces derniers leur recommandent le plus. « Je donne » moi ſeul, me dit l'hôte, quatre-» vingt livres de viande de renne, » huit fromages, deux paires de gants, » & une paire de bottes au prêtre de » la paroiſſe, pour mon préſent de » Pâques. Ma femme lui donne dix » peaux d'hermines pour le ſien; & » il n'eſt pas juſqu'à mon valet, qui ne » ne lui faſſe auſſi ſon petit préſent de » ſix écureuils, indépendamment des

» contributions particulieres, pour la » communion, le baptême, les ma- » riages, les enterremens, &c. »

L'entretien roula ſur d'autres matieres ; & je vis, par leurs réponſes, que les déſerts reculés, les rochers, les bois & les neiges, entre leſquels ces peuples habitent, ſont inacceſſibles aux chagrins, aux craintes & aux maladies ; que l'injuſtice en eſt bannie, & par conſéquent les procès ; qu'on n'y connoît ni juges, ni avocats, ni médecins, ni prêtres même, dans quelques endroits. On n'y fait la guerre qu'aux bêtes des bois & des montagnes, pour ſe vêtir de leurs peaux, & ſe nourrir de leur chair. On y ſuit la loi de la nature dans toute ſa ſimplicité ; & ſans qu'on y ait jamais enſeigné le premier commandement de Dieu à l'égard de la multiplication, on l'y pratique dans toute ſon étendue ; ce ſont moins les prêtres, que l'amour ou le deſir de s'unir, qui mettent le dernier ſceau à la plûpart des mariages.

Comme j'avois gagné les bonnes graces de mon hôte, je n'eus pas de peine de l'engager à me faire voir le

magicien du canton. Il me mena dans une misérable tente, couverte de vieux haillons cousus ensemble, qu'il me dit être la demeure du sorcier. Eh! quoi, lui dis-je, le diable que vous regardez comme le maître des richesses, & le dispensateur des trésors, récompense donc ainsi ses serviteurs & ses favoris? Mais sans m'écouter, il entra dans la cabane, & disposa le prétendu négromancien à recevoir ma visite. Celui-ci vint au-devant de moi, me donna la main; &, m'ayant demandé le secret que je lui promis, nous pria de le suivre. Il nous mena sur une éminence, & nous dit de l'attendre, pendant qu'il iroit chercher son tambour, sous des broussailles, où il avoit coutume de le tenir caché. Cet instrument ressemble plutôt à une tymbale, qui n'a de la peau que d'un côté, ou au corps d'un luth, par sa figure ovale, & son dos de bois. La premiere inquiétude du magicien, quand il vint nous rejoindre, fut de sçavoir si nous avions de l'eau-de-vie. J'avois été averti, même avant que d'arriver en Laponie, que cette liqueur devoit toujours précéder les opérations magiques; j'en avois un flacon dans

ma poche, que je lui préſentai, & dont il avala les deux tiers. Il fit enſuite toutes les extravagances qui ſe pratiquent en pareil cas ; puis nous enviſageant fixement, moi & mon compagnon, il lui annonça une pêche abondante, & à moi un heureux voyage. Je le queſtionnai ſur divers points qui pouvoient m'intéreſſer ; je lui demandai de quel pays j'étois ? ſi j'étois garçon ou marié ? ſi j'avois beaucoup voyagé, & ſi je voyagerois encore long-tems ? Mais c'étoit parler à un rocher. Son inſtrument étoit épuiſé à mon égard ; ſon démon familier ne lui avoit révélé que ce qu'il m'avoit dit. Il ſe leva ; & je lui donnai, par l'avis de mon hôte, un écu, dont il me parut plus content, que je n'avois lieu de l'être de ſes prédictions.

De retour à la hutte, nous nous mîmes à table moi, l'homme, la femme & les valets ; car il régne ici une égalité ſi parfaite, que le maître n'eſt ni mieux vêtu, à quelques broderies près, ni mieux logé, ni mieux nourri, ni mieux couché, que les domeſtiques. Nous fûmes aſſez bien régalés ; car ce peuple fait conſiſter ſa plus grande

politeſſe envers les étrangers, à leur bien donner à manger & à boire. On nous ſervit deux oies ſauvages, qu'un valet avoit tuées la veille. Les Lapons les percent auſſi adroitement en l'air, avec leurs flèches, que nos plus habiles chaſſeurs avec le plomb de leurs fuſils.

Après-dîné, notre hôte nous mena chez un de ſes voiſins, où nous ne trouvâmes que ſa femme, & une fille d'environ quinze ans, aſſez jolie pour une Lapone, & occupée à faire du beurre. Elle battoit la crême dans un grand vaſe de bois, avec deux bâtons ſemblables à des baguettes de tambour. Quand elles nous virent entrer, elles ſe leverent de deſſus une peau de renne, ſur laquelle elles étoient aſſiſes, les jambes croiſées, & nous firent la révérence, en tirant les pieds en arriere, & en s'inclinant : après cette civilité, elles étendirent d'autres peaux, ſur leſquelles nous nous reposâmes, en les priant de continuer leur ouvrage ; ce qu'elles firent, ſur-tout la fille, qui eut bientôt réduit ſa crême en une maſſe de beurre. J'appris, dans la converſation, qu'elle étoit promiſe à un jeune Lapon

qui poſſédoit beaucoup de rennes, & qu'elle ſeroit mariée à la prochaine foire. Le mari, qui étoit à la pêche, arriva, chargé de poiſſon, dont il voulut nous régaler; je le remerciai, en lui diſant que je goûterois ſeulement de l'excellent beurre que je venois de voir faire avec tant de grace. Le compliment ne déplût pas à la belle faiſeuſe; & j'avoue que c'étoit mon intention. Je fus ſervi, dans l'inſtant, par la fille même. Le beurre reſſembloit à du fromage mou, nouvellement préparé, & étoit meilleur qu'il ne paroiſſoit, quoique moins agréable & moins doux au goût, que celui de nos vaches; mais je me gardai bien de le dire: je laiſſai croire, au contraire, que je n'en avois, de ma vie, mangé de meilleur. J'oubliois de vous dire, qu'en entrant, ſon pere nous avoit fait une révérence à la maniere des femmes d'Europe, c'eſt-à-dire, en pliant les genoux. J'appris que cette façon de ſaluer, dans les deux ſexes, ſe pratiquoit aſſez généralement entre les Lapons de cette contrée. S'ils ſont bons amis, ils ſe baiſent ſur la bouche; s'ils ne le ſont

pas, ils ne font que ſe toucher nez à nez.

Nous prîmes congé du maître de la cabane; & je remarquai que la jeune Lapone me voyoit partir à regret. Nous revînmes, par le même chemin, dans la maiſon de mon hôte, qui me fit trouver de nouvelles rennes pour m'en retourner à Kola. Je ne ſçais ſi je vous ai dit que c'eſt une très-vilaine petite ville, éloignée, environ de dix lieues, de la mer du nord. Elle eſt ſituée ſur les bords d'une riviere, ayant, du côté du midi, des montagnes très-élevées, & à l'orient, de grands déſerts & d'immenſes forêts. Il n'y a qu'une rue, dont les maiſons ſont de bois, couvertes d'os de poiſſon, avec une ouverture au toît, pour donner paſſage à la lumiere, comme dans toutes les autres villes de ce pays. Je pris une barque pour rejoindre le vaiſſeau qui ſe préparoit à partir pour Waranger, capitale de la Laponie Danoiſe. Les environs me parurent entiérement ſauvages, & la ville, auſſi mal bâtie, mais plus grande, & plus peuplée que Kola, qui n'en eſt pas fort

éloignée. Le roi de Danemarck y entretient un gouverneur & une garnison pour la sûreté des habitans, & la protection de la pêche ; car il y a beaucoup de cabanes de pêcheurs le long de la côte ; & ce port est très-fréquenté des Lapons qui y commercent.

Nous fîmes présent de tabac à quelques-uns d'entr'eux ; ce qui leur fut plus agréable, que si nous avions donné de l'or. Par reconnoissance, ils nous offrirent du poisson sec, qui leur tient lieu de pain, avec de la chair d'ours & de renne. Ils nous régalerent aussi de poisson frais, bouilli sans sel, préparé avec une liqueur aigre, qui tient lieu de toute autre sausse, & dont on fait ici la boisson ordinaire. C'est une infusion de genièvre & d'une graine semblable à nos lentilles, qui est ici très-commune. On tire aussi de ce grain, une eau-de-vie par distillation, qui enivre aussi promptement que la nôtre.

Des trois Laponies, Suédoise, Moscovite & Danoise, cette derniere me paroît la plus sauvage & la moins peuplée ; mais, autant que j'en peux juger par ce que j'en ai vu, ou ce qu'on

m'en a dit, les mœurs ne diffèrent que par plus ou moins de groſſiéreté; car le fond du caractère, de la taille & de la figure eſt le même. Ils ſont fort laids, petits & trapus, quoique maigres. La plûpart n'ont que quatre pieds de haut : les géants, parmi eux, en ont quatre & demi. Les femmes ſont auſſi laides que les hommes ; & l'on aſſure que, comme les Samoïèdes, elles n'ont de poil que ſur la tête.

Je ſuis, &c.

En Laponie, ce 25 Avril 1748.

LETTRE XCI.

LA NORVEGE.

APRÈS quelques jours de navigation ſur la mer Glaciale, nous eûmes un calme, ſous le cercle polaire, qui inquiéta les gens de l'équipage. Pluſieurs s'imaginerent que les habitans de la côte voiſine, ſemblables aux Samoïèdes dont je vous ai parlé, avoient le pouvoir de commander aux vents, & d'en faire commerce. Le capitaine, par complaiſance, ou par curioſité, envoya la chaloupe à terre, avec ordre d'en acheter; car nous en avions grand beſoin. On deſcendit au premier village; & l'on demanda le principal négromancien. Cet homme répondit que ſon pouvoir ne s'étendoit pas juſqu'en Iſlande, où il apprit que nous devions aller, mais ſeulement juſqu'au cap le plus voiſin de la Norvége. Nos envoyés, jugeant que, ſi nous nous rendions promptement à ce cap, ce ſeroit pour nous un très-

grand avantage, inviterent le ſorcier à ſe rendre à bord avec eux. Il fit ſon marché avec le capitaine, & promit que nous aurions inceſſamment le vent qui nous convenoit. Il attacha à l'un des mâts du navire, une bande d'étoffe de laine, où il fit trois nœuds, & nous recommanda de délier le ſecond, & même le troiſieme, s'il arrivoit que le premier ne fit pas ſon effet. On lui donna pour récompenſe une livre de tabac & quelques piéces de monnoie; & il s'en retourna fort ſatisfait, dans un petit bateau, ſur lequel il étoit venu.

Peu de tems après ſon départ, le capitaine défit le premier nœud, conformément à ſes inſtructions; & quelques-uns crurent s'appercevoir que le vent nous devenoit favorable; mais bientôt il nous fit prendre un autre cours; & le capitaine lâcha le ſecond nœud. Le vent parut ſe rétablir comme il étoit d'abord, & dura juſqu'à ce que nous euſſions atteint l'endroit marqué par le magicien. Mais quand nous eûmes paſſé le promontoire, on prétendit que le vent commençoit à nous manquer; le capitaine délia donc le

troiſieme nœud : alors le vent ſouffla avec tant de force, qu'il excita une horrible tempête ; ce que pluſieurs regarderent comme une juſte punition de notre commerce infernal. Nous n'étions pas éloignés des côtes de Norvége, lorſque nous ſentîmes le choc d'un rocher. Auſſi-tôt nous nous crûmes tous perdus ; & chacun eut recours aux prieres. Mais par un bonheur extraordinaire, la mer agitée emmena une vague, qui enleva le vaiſſeau prêt à ſe briſer. Enfin la tempête s'appaiſa ; & comme elle nous avoit emportés à la hauteur de Drontheim, ancienne capitale du royaume de Norvége, nous nous déterminâmes à y aborder.

Vous me demandez, Madame, ce que je penſe de cette puiſſance, prétendue ſurnaturelle, que s'attribuent, ſur les élémens, les peuples ſeptentrionaux ? Vous ne devez pas douter, que, ſemblable à toutes les autres eſpèces de ſorts ou de magie, ce pouvoir n'ait ſon fondement dans la fraude, ou dans l'adreſſe à en impoſer au public. Ceux qui s'y attachent, étudient les variations du tems ; &

par une ſuite d'obſervations, ils ſe mettent en état de prévoir ces changemens, pluſieurs jours d'avance. Auſſi, quand ils font ces ſortes de marchés, ils ont ſoin de n'en venir à la concluſion, que lorſqu'ils apperçoivent des ſignes certains, qu'on aura bientôt le vent qu'on demande. Notre prétendu ſorcier déclara que ſa puiſſance ne s'étendoit que juſqu'à tel endroit, parce que réellement ſes obſervations étoient limitées à ce point; s'il avoit voulu en promettre davantage, il auroit été en danger de perdre ſon crédit, n'ayant aucune certitude ſur les vents, au-delà de ce promontoire. Cette connoiſſance eſt bornée à un petit nombre de gens, qui prétendent en diſpoſer comme d'un effet commerçable. Par cet artifice, ils ſe ſoumettent leurs voiſins, & font payer une eſpece de tribut aux étrangers. Leur prétendue magie n'a donc rien qui doive étonner, dans un pays enveloppé des ténébres de l'ignorance: ces abſurdités ne ſe détruiſent, qu'à meſure que la raiſon & la philoſophie font des progrès.

Nous fûmes obligés de reſter plu-

fieurs jours à Drontheim, pour faire réparer notre vaiſſeau qui avoit conſidérablement ſouffert de la tempête. Je profitai de cette circonſtance, pour connoître un pays dont les habitans, quoique très-voiſins des Lapons, puiſqu'ils n'en ſont ſéparés que par une chaîne de montagnes, leur reſſemblent ſi peu par la figure, les mœurs, les coutumes, & le langage. Les Norvégiens ont les cheveux blonds, les yeux & le teint plus clairs que les autres peuples du Nord. Ils ſont, en général, grands, bienfaits & de bonne mine. Ils ont de la force, de l'activité, du courage, & ſont regardés comme très-propres pour la guerre. Une nourriture ſimple, un travail continuel, une grande gaieté, un air pur, leur procurent une ſanté conſtante & une longue vie. On trouve, parmi eux, plus de perſonnes âgées de cent ans, que dans toute autre nation. Ils ſont habitués, dès l'enfance, à ſouffrir le froid & les beſoins. On les voit marcher pieds nuds ſur le ver-glas, la barbe chargée de glaçons, & le ſein, qu'ils ont auſſi velu que le menton, rempli de neige. Sur les plus

hautes montagnes, où les chevaux ne peuvent atteindre, les Norvégiens font le travail de ces animaux, qu'ils ſemblent égaler par la force ; & quand ils ſont en ſueur, ils ſe couchent dans la neige pour ſe rafraîchir, en mangent même, pour ſe déſaltérer, & ſoutiennent ces fatigues avec une gaieté & une ſatisfaction incroyables.

Les payſans des côtes s'aſſemblent par troupes, en plein hyver, ſur les bords de l'Océan, pour y faire leur proviſion de poiſſon. Chaque famille porte des vivres pour cinq ou ſix ſemaines, & ſe tient en mer, le jour & une partie de la nuit, au clair de la lune, dans des barques découvertes. Ils ſe retirent enſuite par bandes, dans de petites huttes, où ils ont à peine aſſez de place, pour ſe coucher avec leurs habits mouillés. Ils ſe repoſent le reſte de la nuit ; &, le lendemain matin, ils retournent à leurs occupations avec autant de joie, que s'ils alloient à une partie de plaiſir. Les femmes même ne ſont pas exemptes de ce travail, qu'elles font en chantant, & avec la même ardeur que les hommes.

Les Norvégiens ne diffèrent pas

moins des Lapons par l'eſprit & le caractere, que par la taille & la figure. Ils ſont adroits, pénétrans, ingénieux, & feroient des progrès dans les lettres & dans les arts, s'ils avoient occaſion de s'y appliquer. Les enfans apprennent, avec facilité, ce qu'on leur enſeigne; & pour exceller dans les ſciences, il ne leur manque que de l'encouragement & de l'émulation.

L'adreſſe de ce peuple, pour les travaux méchaniques, ne le cède point à ſes diſpoſitions pour la littérature. Les payſans font eux-mêmes leurs habits, leurs meubles, leurs inſtrumens de chaſſe, de pêche & de labourage; & jamais ils n'achetent, dans les villes, aucune de ces marchandiſes. Pluſieurs portent leurs ouvrages à une telle perfection, qu'on les croiroit fabriqués par les plus habiles maîtres. Les jeunes gens ſe font eux-mêmes des violons, qui ſe trouvent aſſez bons, pour jouer dans les concerts. Leur génie s'exerce principalement, à graver ſur le bois toutes ſortes de deviſes, avec la pointe d'un couteau. On garde dans le cabinet du roi de Dannemarck, comme une des grandes curioſités de l'art, des

gobelets ciselés, & autres morceaux en bas-relief, faits par un payſan qui ne connoiſſoit aucune des règles du deſſein. On montre dans le même cabinet, un buſte de ſa Majeſté Danoiſe, gravé par un berger, qui, n'ayant vu paſſer qu'une ſeule fois le monarque, conſerva une ſi vive impreſſion de ſon viſage, qu'il en repréſenta tous les traits au naturel.

La civilité eſt une des qualités diſtinctives des Norvégiens, même de ceux qui habitent la campagne. On prétend que le payſan de Norvége ſurpaſſe, en politeſſe, le citoyen de Coppenhague; & le bourgeois Norvégien égale au moins, à cet égard, la nobleſſe Danoiſe. Leur plus grande paſſion eſt de ſe faire honorer; & s'ils ont des égards les uns pour les autres, c'eſt toujours dans la vue, qu'on les payera de retour. La plûpart ſe prétendent deſcendus d'une race noble & ancienne, & même de la famille royale. Cette vanité les empêche quelquefois de marier leurs enfans, crainte de ſe méſallier; & vous obſerverez, Madame, que les payſans même ne ſont pas exempts de ce ridicule. La nobleſſe de Norvége, autre-

fois nombreuſe & puiſſante, eſt maintenant réduite à un petit nombre, parce que le bien d'un gentilhomme ne jouit des priviléges attachés à cet ordre, qu'autant que le noble y demeure en perſonne. A l'égard des autres poſſeſſions, le droit de franc-aleu eſt établi pour tous les habitans; ce qui fait que tout propriétaire s'eſtime autant qu'un gentilhomme.

La valeur jointe à la fidélité pour leur ſouverain, ſont deux vertus dont les Norvégiens ſe font honneur. Il n'y a ni difficulté qu'ils ne ſurmontent, ni danger qu'ils ne bravent, quand il eſt queſtion du ſervice du prince. Le grand nombre d'animaux qui habitent leurs forêts, les oblige de porter les armes de bonne heure; & dès l'enfance, ils apprennent à les manier. Il eſt vrai qu'ils en font quelquefois un uſage funeſte: comme il n'y a pas juſqu'aux payſans, qui ne ſoient ſuſceptibles du point d'honneur, ils ſe battent à coups de couteau, juſqu'à ce que l'un ou l'autre des combattans périſſe de la main de ſon adverſaire. Autrefois, quand un homme étoit invité à une fête avec ſa famille,

la femme prenoit communément un drap avec elle, pour enſevelir ſon mari; car il étoit rare, dans ces occaſions, qu'il n'y eût toujours quelqu'un de tué.

Dans les cantons où les payſans ſe ſont défaits de cette coutume barbare, les armes qu'ils emploient ſont moins meurtrieres, mais plus coûteuſes; ils ne ſe ſervent plus ſi ſouvent de leur couteau, mais de la plume des procureurs. Si un homme n'a pas le moyen de plaider, ſes voiſins ſe cotiſent pour lui fournir de quoi ſuivre ſon procès. Cet eſprit de chicane eſt tellement inſéparable de leur nation, qu'ils l'ont porté, avec eux, juſques dans leurs colonies. Vous ſçavez, Madame, que c'eſt de la Norvége, que les habitans de la Normandie tirent leur nom & leur origine. On vante leur franchiſe & leur probité, je parle de celle des Norvégiens; & l'on prétend qu'il n'y a point de peuple plus libéral, plus officieux envers les étrangers: ils ont peine à ſouffrir qu'un voyageur paye ſon gîte; ſans doute, parce qu'on voyage rarement dans ce pays; mais, malgré cet amour pour l'hoſpitalité, &

la civilité dont ils l'accompagnent, jamais ils ne donnent, à table, la place d'honneur à l'hôte le plus illuſtre. Un payſan même croit que, dans ſa maiſon, elle n'eſt dûe qu'à lui ſeul. Tous les ans, vers Noël, les Norvégiens tiennent table ouverte pendant trois ſemaines, & font ſervir ce qu'ils ont de meilleur. Chacun eſt admis à ces repas; & il n'eſt pas juſqu'aux oiſeaux même, qui ne participent à la fête. La veille de la fête, on ſuſpend ſur une perche, à la porte de la grange, une gerbe de bled pour régaler tous les moineaux du voiſinage.

Les Norvégiens, en général, ne ſont pas riches. L'agriculture, la nourriture des beſtiaux, la coupe des bois, le travail des mines, la navigation, la pêche, la chaſſe ſont à-peu-près leurs ſeules occupations. Pluſieurs s'appliquent au commerce. Tous ont la liberté de chaſſer, & peuvent prendre toutes ſortes de bêtes. Les meilleurs tireurs vivent dans les montagnes: ils ſe ſervent d'arcs pour tuer les animaux, dont la peau eſt eſtimée; & leurs flèches ſont émouſſées, pour ne point endommager les fourrures. Le

même uſage s'obſerve dans les pays du Nord, où les pelleteries ſont la principale richeſſe.

Lorſque nous fûmes arrivés à Drontheim, on me propoſa d'aller voir les mines d'argent & de cuivre, qu'on regarde comme une des curioſités de ce canton. Je m'y rendis dès le lendemain; & je logeai chez le directeur. Il me mena à l'embouchure de la mine de cuivre, ſur le ſommet d'une montagne fort haute, où l'on avoit élevé une machine qui reſſembloit aſſez à une grue. Elle ſert à deſcendre dans la mine, ou à tirer la matiere dehors. Le directeur & moi, nous nous mîmes chacun dans un grand panier; & l'on nous deſcendit à cinquante toiſes de profondeur. Je ne crois pas que vous puiſſiez rien imaginer de plus affreux, ni que rien repréſente mieux les régions infernales, que ces demeures ſouterreines. Des cavernes, dont les ſentiers raboteux ne permettent pas de faire quatre pas ſans trébucher; des tourbillons d'un feu violet, qui ſe répandent de toutes parts; des êtres qui reſſemblent plus à des habitans des enfers, qu'à des

créatures humaines ; tous ces objets ſemblent réunis, pour imprimer dans l'ame la terreur la plus ſombre. Ces hommes ſont habillés de cuir noir, & couverts de cottes de maille, avec des piéces de la même ſorte, attachées autour de leur tête, préciſément ſous les yeux, & qui leur tombent ſur la poitrine. Les uns ſéparent la matiere minérale de la maſſe ; les autres cherchent de nouvelles veines : d'autres ſont chargés de veiller ſur les torrens d'eau, qui s'élancent ſouvent des entrailles de la terre, & les mettent tous en danger d'être ſubmergés.

Nos guides allumerent des flambeaux qui avoient peine à percer l'obſcurité de ces cavernes ténébreuſes. On ne voyoit de tous côtés, & à perte de vue, que des objets d'horreur, à la faveur de certains feux lugubres, qui ne donnent de lumiere, qu'autant qu'il en faut pour les diſtinguer. La fumée vous offuſque ; le ſoufre vous étouffe. Joignez à cela le bruit des marteaux, & l'aſpect effrayant de ces noirs & malheureux forgerons ; & vous conviendrez que rien ne reſſemble plus à ce qu'on nous dit de

l'enfer, que cette horrible habitation.

Nous descendîmes en terre par des chemins épouvantables, tantôt sur des échelles tremblantes, tantôt sur des planches légères, & toujours dans de continuelles appréhensions. Nous pénétrâmes jusqu'au fond avec une peine terrible; mais quand il fallut remonter, le soufre nous avoit tellement suffoqués, que ce ne fut qu'avec des difficultés inconcevables, que nous regagnâmes la premiere descente.

Le maître de la mine, craignant que je ne fusse saisi d'un accès de frisson, très-commun dans ces souterreins, sonna une cloche, pour servir de signal à ceux qui devoient nous retirer; & nous fûmes remontés avec la même célérité, qu'on nous avoit descendus. Je n'ai jamais éprouvé de sensation plus agréable, que la salubrité de l'air que je respirai, après avoir eu la poitrine chargée des vapeurs de ces demeures sulfureuses. Je dînai avec le directeur qui me mena, le même jour, à la mine d'argent. Nous y descendîmes comme dans celle de cuivre; & tout ce que j'y remarquai, me parut totalement semblable à la premiere.

Ces

Ces mines produiſent un revenu très-conſidérable au roi de Dannemarck ; & l'on fabrique une grande quantité d'eſpeces d'argent ſur le lieu même, auſſi-tôt qu'il eſt raffiné. Les mineurs ne travaillent jamais pendant l'hyver ; le printems & l'automne, ils ne ſont occupés que trois heures le matin, & autant l'après-dîné ; mais en été, ils travaillent neuf heures par jour ; le reſte du tems ils le paſſent fort gaiement : ils ſont paſſionnés pour la danſe & la bonne chere ; ils ont des violons, des hautbois, & d'autres inſtrumens. J'ai eu occaſion de les voir dans leurs amuſemens, dont la ſimplicité m'a fait plaiſir. Ils ſont en état d'en faire les frais ; car ils gagnent un écu par jour, dans un pays où les denrées ſont à bas-prix.

Je remerciai le directeur ; & je repris la route de Drontheim avec un des maîtres mineurs, qui avoit affaire dans cette ville. La nuit nous ſurprit en chemin ; & nous fûmes obligés de nous arrêter dans la maiſon d'un payſan, qui ſe crut très-honoré de notre viſite, & fit tous ſes efforts pour nous bien recevoir. Il nous donna d'abord

de la bière, du tabac & de l'eau-de-vie; enſuite il nous ſervit, pour le ſouper, deux faiſans & un liévre qu'il avoit tués le jour même. Après le repas, nous continuâmes à boire au milieu des nuages épais de la fumée du tabac. Le mineur tomba ivre mort; ce qui donna la plus grande ſatisfaction au payſan qui ſe hâta de ſe mettre dans le même état. C'eſt la coutume du pays; il n'eſt guères poſſible de s'en garantir, quelque rang qu'on y tienne, parce qu'on n'y a point d'autre idée du plaiſir de la ſociété, que de ſe réunir pour boire enſemble & s'enivrer. Nous paſſâmes le reſte de la nuit ſur de la paille fraîche, dont on avoit couvert le plancher; & nous y dormîmes juſqu'au matin. Je fus le premier éveillé, & priai le fils du payſan de préparer nos chevaux qui nous remenerent à Drontheim.

C'eſt dans cette ville que les anciens rois de Norvége faiſoient leur réſidence: elle eſt grande, aſſez bien bâtie, & ſon port fort ſpacieux, mais couvert de roches cachées ſous l'eau. Elle eſt fortifiée & défendue par une bonne citadelle; & l'on y fait un grand commerce, ſur-tout en cuivre,

dont les mines ne ſont qu'à ſix ou ſept lieues de la ville. D'un côté, elle eſt preſqu'environnée de la mer, & de l'autre, par de hautes montagnes qui la commandent. Ce gouvernement, le plus étendu du royaume, a plus de cent cinquante lieues communes de France, du midi au nord, ſur une largeur d'environ trente-ſix.

Toute la Norvége n'en comprend guères que trois cens, & va toujours en ſe rétréciſſant, dans la partie ſeptentrionale, juſqu'en Laponie. Ce royaume a été appellé *Nortmannia*, & ſes peuples *Nortmanni*, par nos anciens hiſtoriens, c'eſt-à-dire, *hommes du Nord*. Ils ſe rendirent célébres par les incurſions qu'ils firent, dans le neuvieme ſiécle, ſur les côtes de la France, & par la conquête d'une de ſes plus belles provinces, à laquelle ils donnerent leur nom. Leur pays fut d'abord partagé en différentes petites ſouverainetés, juſqu'à ce qu'un ſeul monarque les réunît toutes ſous ſa domination. La Norvége fut, depuis ce tems-là, toujours gouvernée par ſes propres rois; mais, vers le milieu du quatorzieme ſiécle, elle a été unie au Danemarck; & ces

deux états ſont reſtés ſous la puiſſance d'un même chef : quelques portions de ce pays ont été cédées à la Suède par divers traités.

Les rois de Danemarck envoyoient autrefois des vice-rois en Norvége ; mais depuis quelques années, cette fonction ne ſubſiſte plus. Ce ſont quatre tribunaux ſupérieurs, établis à Chriſtiania, à Berghen, à Aagger-hus & à Drontheim, qui réglent aujourd'hui toutes les affaires du royaume : le tribunal de Chriſtiania juge les appellations des trois autres. La Norvége a embraſſé la religion Proteſtante, en même tems que le Danemarck. Quatre évêques, ou ſurintendans Luthériens, préſident au gouvernement ſpirituel & eccléſiaſtique du pays, où l'on compte plus de neuf cens égliſes deſſervies par un nombre de miniſtres convenable.

Ce royaume eſt diviſé en deux principales parties, ſéparées par de hautes montagnes, la ſeptentrionale & la méridionale. La premiere, qui s'étend au-delà du cercle polaire, eſt plus froide, moins cultivée, moins peuplée que l'autre : tout ce qui eſt dans la zone glaciale, eſt ſtérile, preſque dé-

sert, & rempli de bêtes féroces. La ville de Chriſtiania, ſituée dans la partie méridionale, eſt aujourd'hui la capitale de tout le royaume. On l'appelloit *Opſolo*; mais ayant été brûlée au ſeizieme ſiécle, Chriſtian, roi de Danemarck, la fit rebâtir & lui donna ſon nom. Elle eſt aſſez belle, & défendue par une citadelle. Outre le premier ſiége ou tribunal de juſtice elle poſſede encore un évêché & un collége; c'eſt dans le même gouvernement, que ſe trouvent le château d'Aagger-hus, où les vice-rois de Norvége faiſoient leur réſidence ordinaire; & la ville de Friderick-ſhall, place forte & importante, dont Charles XII, roi de Suède, vint faire le ſiége en perſonne, dans le fort de l'hyver. Pluſieurs de ſes ſoldats tomboient morts de froid dans leurs poſtes; & les autres, preſque gelés, voyant leur roi qui ſouffroit comme eux, n'oſoient proférer une plainte. Ce prince s'étant avancé inconſidérément ſur le parapet, reçut une balle à la tête, dont il mourut ſur le champ. Le roi de Danemarck fit élever, dans cet endroit, une pyramide de marbre,

avec des inſcriptions à la gloire de la nation.

Les autres villes de la partie méridionale de la Norvége, excepté Berghen, ſont peu remarquables. Cette derniere, diviſée en haute & baſſe, eſt un des meilleurs ports de l'Europe. La ville eſt grande, & une des plus commerçantes du Nord. Elle a été autrefois une des principales Anſéatiques. Les hauteurs dont elle eſt environnée, lui ont fait donner le nom de *Berghen*, qui veut dire *montagnes*. Elle n'étoit bâtie que de bois, lorſqu'un incendie la conſuma preſqu'entiérement au commencement de ce ſiécle; mais, en la rétabliſſant, on y a conſtruit des maiſons de pierre. Elle a été le ſiége d'un archevêque, dont le palais, depuis le changement de religion, a été donné à une ſociété de marchands. Ils pouvoient y demeurer, tant qu'ils reſtoient garçons; mais s'ils venoient à ſe marier, ils étoient obligés d'en déloger. Cet établiſſement ſingulier leur fit donner le nom de *moines*, quoiqu'ils ne fuſſent aſſujettis à aucune régle; & leurs magaſins porterent long-tems celui de *cloîtres*. Les

principales branches de commerce de cette ville, ſont le hareng, la merluche, le ſtockfiche, & les bois de conſtruction.

En me promenant dans le voiſinage de Drontheim, je trouvai un gentilhomme, avec deux valets & pluſieurs chiens, qui alloit à la chaſſe de l'élan. Il connoiſſoit l'homme qui m'accompagnoit; & ayant appris que j'étois étranger, il m'invita à partager ſon amuſement. Je le fis avec plaiſir, ayant aſſez de tems à pouvoir y employer. Après avoir marché environ une demi-lieue, nous trouvâmes pluſieurs payſans qui nous conduiſirent dans un bois. Les préparatifs de la chaſſe avoient été faites le jour précédent, par les vaſſaux du gentilhomme. Nous avions à peine fait cinquante pas, que nous apperçûmes un élan; mais en peu de tems il tomba mort, ſaiſi, comme on me l'apprit, du mal caduc, qui lui fait donner dans le pays, le nom d'*elk*, qui ſignifie *une créature miſérable*. Il paroît que ces animaux tombent ſouvent de cette maniere, dès le commencement de la chaſſe, ſans procurer aucun divertiſſement. Sans cet évé-

nement, je crois que nous aurions eu beaucoup de peine à le forcer; car nous reſtâmes plus de deux heures à la pourſuite d'un autre, que nous aurions manqué vraiſemblablement, s'il ne lui étoit arrivé le même accident. On eſt ici perſuadé, que les jambes gauches de cet animal ſont un remede ſouverain contre l'épilepſie. Je fis revenir le gentilhomme de cette opinion populaire; & peu s'en fallut que je ne lui prouvaſſe qu'on s'expoſoit, au contraire, à gagner ce mal, en mangeant de la chair d'élan.

Il nous propoſa une autre chaſſe, à la maniere des habitans de ces contrées, non pour la faire nous-mêmes, il y a trop de riſques à courir, mais pour en être ſimplement les ſpectateurs. Dans cette partie de la Norvége, on trouve une quantité prodigieuſe d'oiſeaux, qui ſe retirent dans des rochers affreux, la plûpart ſitués ſur les bords de la mer. Les payſans ont tous le même droit de chaſſe; & afin qu'ils en jouiſſent également, ils ne peuvent avoir que le même nombre de chiens. Outre la chair de ces oiſeaux, qui leur ſert de nourriture, ils font de la plume un commerce conſidérable. Il y a tel

canton qui en fournit, tous les ans, pour plus de cent mille francs à Copenhague. Cette chaſſe ſe fait de deux manieres. Des hommes ſe rendent en bateau, au pied d'un rocher ; l'un d'eux, par le ſecours d'une perche, avec laquelle ſes camarades le ſoulevent, gagne le premier appui qu'il peut rencontrer ; & lorſqu'il ſent qu'il eſt bien ferme ſur ſes pieds, il deſcend une corde à laquelle un autre s'attache. Enſuite il le tire à lui ; & ainſi, d'appui en appui, ils s'aident tous mutuellement, juſqu'à ce qu'ils ſoient parvenus aux différens endroits où les oiſeaux font leurs nids. Si le pied manque à celui qu'on aide avec la corde, ou s'il eſt trop peſant, il entraîne celui qui le tient en l'air ; & ils périſſent enſemble. Ce malheur, quoique fréquent, ne les rebute point : leur tendreſſe pour leur famille ne leur laiſſe appercevoir d'autre danger, que celui de la voir périr de miſere. Quand ils ſont parvenus au haut du rocher, ils prennent les jeunes oiſeaux dans les nids, & les vieux dans des filets. Lorſque le tems eſt beau, & le gibier abondant, il y a de ces chaſſeurs

qui passent des semaines entieres sur des rochers, tandis que d'autres leur préparent à manger, & emportent le butin à la maison.

Il y a des rochers absolument impraticables du côté de la mer, qui est cependant le plus favorable, parce que les oiseaux le choisissent de préférence. Alors un intrépide Norvégien tâche, du côté de la campagne, de parvenir au sommet, d'où il descend à l'aide d'un cable qu'il passe entre ses jambes, après s'en être fait une ceinture. Ses camarades lâchent ce cable; & il tient à la main une petite corde, avec laquelle il donne le signal, soit qu'il veuille monter, descendre, ou s'arrêter. Le cable détache souvent de grosses pierres qu'il évite, lorsqu'il sçait se balancer à propos. Un bonnet fort épais le garantit des coups qu'il pourroit recevoir des plus petites. Il y a des rochers qui ont plus de cent coudées au-dessus de la mer, & n'offrent, de toutes parts, que des précipices. Une loi du pays privoit autrefois de la sépulture ceux qui périssoient à cette chasse. Ce malheur étoit regardé comme une tache pour

la famille ; & pour l'effacer, le plus proche parent du mort étoit obligé de courir le même risque, en parcourant l'endroit d'où l'autre étoit tombé. Cet usage barbare est aboli ; aujourd'hui celui qui culbute, périt pour son compte, & reçoit les honneurs de la sépulture.

Ce qui fait le principal objet de cette chasse, sont les pingoins & les éiders, oiseaux aquatiques, fort recherchés à cause de leur plume. Ils bâtissent leurs nids entre les pierres & les rochers les plus hauts & les plus escarpés. C'est-là, que ces hardis & téméraires chasseurs les poursuivent, & en trouvent quelquefois jusqu'à cent, placés indifféremment sur les œufs les uns des autres. Les œufs du pingoin, semblables à ceux de nos poules, sont moins de tems à éclorre ; & au bout de quinze jours, les petits suivent les vieux à la mer. Des chiens élevés exprès pour côtoyer le rivage, les font sortir de leurs trous : le nombre de ces oiseaux est si grand, que quand ils sortent des rochers, ils obscurcissent le soleil comme un nuage, & que le bruit de leurs aîles ressemble à celui d'une tempête.

L'éider tient le milieu entre l'oie & le canard, & participe à leurs qualités reſpectives. Les plumes de ſa poitrine, qu'on appelle *edre-don*, ſont d'un revenu conſidérable pour les habitans. Ce duvet eſt ſi leger, ſi chaud, ſi mollet, ſi propre à ſe renfler, qu'il n'en faut que deux ou trois poignées bien ſerrées, pour remplir un couvre-pied. C'eſt l'unique uſage qu'on fait en France de cette eſpece de lit de plume: on s'en ſert ici, en place de couverture de laine. En hyver, ces oiſeaux ſont preſque continuellement ſur la mer; ils viennent au printems, en grand nombre, ſur la côte, pour faire leurs nids dans les fentes des rochers. Ils y dépoſent cinq ou ſix œufs de couleur verte, auſſi gros que des œufs d'oie, que la mere couve pendant trente jours, tandis que le mâle reſte au-deſſous, dans l'eau, à faire ſentinelle. A l'approche d'un chaſſeur, ou de quelque bête carnaſſiere, il fait un cri qui avertit la femelle; & auſſi-tôt elle couvre ſes œufs de mouſſe, ou de duvet qu'elle tient tout prêt, & va joindre le mâle qui l'attend. Peu de jours après que les petits ſont éclos,

elle les mène à la mer, & ne les abandonne point, même dans les plus grands dangers. Elles les prend ſur ſon dos, & les tranſporte en nageant, lorſqu'ils ne ſont point encore en état de la ſuivre. Si, par ſa faute, la mere laiſſe périr ſes œufs ou ſes petits, le mâle la maltraite à coups d'ailes, & l'abandonne.

Le gentilhomme, qui me procura le ſpectacle de cette chaſſe, me retint deux jours avec lui dans ſon château. Le bâtiment en eſt vilain, ſans élégance & ſans goût; mais nous y fûmes traités avec abondance. Dans les tems où nous n'étions pas occupés à manger, je faiſois mille queſtions à mon hôte, principalement ſur l'hiſtoire naturelle de ſon pays. Je lui demandai d'abord ce qu'il penſoit du plus grand de tous les monſtres marins, qui fut, dit-on, découvert, il y a quelques années, à peu de diſtance des côtes de Norvége. « Vous voulez, dit-il, parler » du kraken, l'animal le moins connu » de la mer, & celui à qui on a donné » le plus de dénominations : on l'ap- » pelle auſſi *krabben*, *horven*, *anketroll*, » *ſcetenfel*, &c. Je commence par vous

» prévenir que je n'en ai jamais vu; que » je regarde même son existence comme » une chose fort douteuse. Mais puisque » cette matiere semble piquer votre cu- » riosité, voici ce que nos pêcheurs ra- » content de ce poisson extraordinaire.

» Ils disent que, lorsqu'ils croient » être avancés en mer à quatre-vingt » ou cent toises de profondeur, ils sont » quelquefois tout étonnés de ne plus » se trouver qu'à une hauteur de vingt » ou trente toises; & c'est alors que » la pêche est la plus abondante. Ils » jugent par cette diminution extraor- » dinaire de l'eau, & par l'énorme » quantité de poissons qui se jettent » dans leurs filets, que le kraken est » sous leur nacelle au fond de la mer. » Alors ils jettent le plomb à plusieurs » reprises, pour observer si la hauteur » de l'eau est toujours la même, ou si » elle diminue. Dans ce dernier cas, » ils jugent que l'animal s'éleve, » s'approche de la surface, & qu'il » seroit dangereux de rester plus » long-tems dans ce même endroit. » Aussi-tôt ils abandonnent la pêche, » se sauvent à force de rames, & » s'éloignent le plus vîte qu'ils peu-

» vent. Quand ils ſe croient hors de
» danger, ils rallentiſſent leur courſe;
» & au bout de quelques minutes, ils
» voient ce monſtre ſur la ſuperficie
» de l'eau, où il occupe & couvre
» un eſpace que l'œil ne ſçauroit me-
» ſurer. Cependant, quelqu'énorme
» qu'il paroiſſe, il ne ſe montre point
» dans toute ſa grandeur. Il ne pré-
» ſente que ſon dos, qui a, dit-on,
» près d'une demi-lieue d'étendue. On
» croit voir d'abord de petites iſles
» flottantes, dont les inégalités, ſem-
» blables à des collines, renferment
» une foule innombrable de poiſſons,
» qui ſe remuent avec précipitation,
» & regagnent la mer. Alors on ap-
» perçoit ſur la peau de l'animal, des
» pointes écailleuſes, qu'on prendroit
» pour des mâts, ſi elles étoient moins
» luiſantes, & qui deviennent plus
» épaiſſes, à meſure qu'elles s'élevent
» & ſe montrent au-deſſus de l'eau.
» Malheur au vaiſſeau qui en appro-
» cheroit de trop près; il ſeroit bientôt
» coulé à fond: le monſtre, en ſe reti-
» rant, & s'abbaiſſant au fond de la
» mer, forme un tournoiement ſi ra-
» pide, & un gouffre ſi profond, qu'il

» entraîne avec lui tout ce qui ſe ren-
» contre dans l'étendue de ſon tour-
» billon.

» Quelques naturaliſtes qui ont cru,
» ſur parole, tout ce que je viens de
» dire, ont prétendu que les pointes,
» qui s'élevent ſur le dos du kraken,
» doivent être regardées comme ſes an-
» tennes, ſes bras, ou, ſi l'on veut, des
» cornes qui lui ſervent à ſe mouvoir,
» & à chercher ſa nourriture. Si on s'en
» rapporte à nos pêcheurs, la nature
» a donné à cet animal, un moyen
» encore plus propre pour conſerver
» ſa vie : ils ont remarqué, diſent-ils,
» que l'odeur qu'exhale ſa tranſpiration
» eſt ſi forte, qu'elle attire ſur lui une
» prodigieuſe quantité de poiſſons,
» deſtinée à lui ſervir de pâture. Heu-
» reuſement pour eux, le monſtre qui
» les dévore n'a pas, dans toutes les
» ſaiſons, la même voracité : il ne
» mange que durant quelques mois de
» l'année, & reſte enſuite très-long-
» tems ſans prendre aucune eſpece d'a-
» limens. Il ne fait autre choſe, durant
» cette longue abſtinence, que rejetter
» la nourriture qu'il a priſe. Cette ex-
» crétion eſt d'une ſi grande abon-

» dance, qu'elle teint & épaiſſit les
» eaux de la mer à une diſtance très-
» conſidérable. Toujours attirés par le
» même piége, les poiſſons ſe raſſem-
» blent en foule, & viennent de tous
» côtés, pour ſe nourrir de la ſubſtance
» digérée du kraken, qui les dévore à
» ſon tour, & les métamorphoſe en
» une nouvelle amorce, propre à trom-
» per dans la ſuite, d'autres poiſſons.

» Quelque fabuleuſe que paroiſſe
» l'exiſtence d'un poiſſon plus grand
» que la ville de Drontheim, me dit
» mon gentilhomme Norvégien, il
» n'en a pas moins donné lieu à ce pro-
» verbe de notre pays : *Il a pêché ſur*
» *le kraken*, pour déſigner un homme
» heureux, & à qui tout réuſſit. Mais,
» ajoûta-t-il, ſi je ne puis vous rien
» apprendre de certain touchant cet
» animal monſtrueux, l'hiſtoire natu-
» relle de la Norvége vous offrira d'au-
» tres particularités non moins curieu-
» ſes. Outre les oiſeaux dont je vous ai
» fait voir la chaſſe, il en eſt un autre,
» appellé *le grand plongeon du Nord*,
» qui eſt remarquable, dit-on, par cette
» ſingularité. On prétend qu'il a ſous ſes
» aîles deux eſpeces de ſacs aſſez grands,

» assez profonds, pour y fourrer le » poing. Il cache un œuf dans chaque » creux, & y couve ses petits aussi par- » faitement, & avec moins d'embarras, » que ne font les autres à terre.

» Ce que nous appellons ici *l'aigle-* » *pêcheur*, est un oiseau plus gros que » l'aigle ordinaire. Quand il vole à la » mer pour accrocher un poisson avec » ses griffes, il ne peut plus aisément » les dégager, tant elles sont longues » & crochues; & si le poisson qu'il » attaque est plus gros & plus fort que » lui, il entraîne l'aigle jusqu'au fond » de l'eau. Au moment où l'oiseau se » sent arrêté, il fait un cri épouvanta- » ble, tâche de se soutenir en l'air, & » s'efforce, avec ses aîles étendues, de » résister aux efforts de son ennemi. » Mais c'est en vain; il est obligé de cé- » der; & bientôt il devient lui-même la » proie de celui qu'il comptoit dévorer.

» On me racontoit dernièrement » un trait singulier d'un de ces oiseaux, » que vous croirez, si vous voulez. Un » aigle-pêcheur vit un jour, près du » bord de la mer, un gros poisson, sur » lequel il se précipita de toute sa force. » Pour mieux se soutenir, il enfonça une

» de ſes griffes dans la racine d'un arbre
» planté ſur le rivage ; de l'autre, il ſaiſit
» ſi fortement l'animal aquatique, qu'il
» ne lui fut plus poſſible de la dégager.
» Le poiſſon, qui étoit fort, voulant ſe
» débarraſſer, s'éloigna de la rive, dé-
» chira l'aigle juſqu'au cou, & en fit
» réellement & à la lettre, ce que juſ-
» qu'alors on n'avoit vu que dans le
» blaſon, un aigle écartelé.

» La côte de Norvége eſt le ſeul
» endroit de l'Europe, qui ſoit fré-
» quenté par l'animal terrible, qu'on
» appelle ici *le ſerpent de mer*. On aſ-
» ſure qu'il a plus de cinq cens pieds
» de long ; que ſon corps eſt au moins
» de la groſſeur de deux muids ; qu'il
» ſe tient toujours au fond de l'eau,
» excepté en Juillet & Août, qui ſont
» les mois où il fraie : encore ne s'é-
» leve-t-il à la ſurface, que lorſque le
» tems eſt calme. Alors on lui voit,
» dans la même direction que ſa tête,
» quelques petites portions de ſon dos,
» qui paroiſſent quand il ſe plie, &
» ſemblent de loin, autant de ton-
» neaux flottans ſur une même ligne,
» à une diſtance conſidérable les uns
» des autres. Ce monſtre a le front

» haut & large, le muſeau applati » comme celui du cheval, & de » grandes narines, d'où ſortent de » longs poils, comme des mouſta- » ches. Ses yeux ſont gros, de couleur » bleue, & luiſent comme deux bou- » les d'argent. Tout l'anima. eſt d'un » brun foncé, parſemé de taches plus » claires, qui brillent comme des » écailles de tortue.

„ Le ſerpent de mer fait ſouvent „ couler à fond hommes & chaloupes; „ on prétend même que par ſon poids, „ il feroit périr un bâtiment de cent ton- „ neaux, en s'élançant au travers. Quel- „ quefois il s'entortille en cercle autour „ d'un bateau, de ſorte que les hommes „ en ſont environnés de tous côtés. Le „ moyen de l'éviter, quand on ſe „ trouve près de lui, c'eſt de diriger „ la barque vers la partie de ſon corps „ la plus élevée & la plus viſible; „ parce que le ſerpent plonge ſur le „ champ, & laiſſe paſſer le bateau; ſi „ au contraire, on ramoit vers l'en- „ droit où le corps ne ſe montre pas, „ le monſtre, en s'élevant, renverſe- „ roit la chaloupe. Il ſeroit inutile de „ tenter de s'en éloigner à force de

„ rames ; cet animal fend les eaux
„ comme une flèche ; & levant sa tête
„ effrayante, il enleve un homme
„ d'une barque, sans toucher à ses
„ compagnons. Pour s'en débarrasser
„ plutôt, on lui jette tout ce qui
„ se présente sous la main, ne fût-ce
„ qu'un morceau de bois, une pierre,
„ ou la chose du monde la plus legere ;
„ pourvu qu'il en soit atteint, il plonge
„ aussi-tôt dans l'eau, & prend une
„ autre route.

„ L'expérience a fait connoître que
„ la chair de castor, l'assa-fétida, ou
„ toute matiere qui a l'odeur forte,
„ est tellement contraire à ce monstre
„ marin, qu'un petit morceau, jetté au
„ au bord de la chaloupe, le fait fuir
„ sans retour. Depuis que les pêcheurs
„ ont découvert ce secret, ils en por-
„ tent toujours avec eux, quand ils s'é-
„ loignent en mer. Le tems où le ser-
„ pent marin est le plus à craindre, c'est
„ lorsqu'il cherche sa femelle pour s'ac-
„ coupler ; parce qu'alors il poursuit
„ les vaisseaux & les barques, qu'il
„ prend, sans doute, pour des ani-
„ maux de son espece. On prétend
„ que des gens ont été empoisonnés

„ par ſes excrémens qu'on voit flot-
„ ter ſur l'eau, comme du limon,
„ pendant quelques mois de l'été.
„ Si un pêcheur trouve de cette ma-
„ tiere près de ſes filets, & que
„ par inadvertance, il en touche
„ avec ſa main, il éprouve une en-
„ flure ſubite, & une inflammation
„ qui oblige quelquefois d'en venir
„ à l'amputation.

„ Mais c'eſt aſſez parler de monſtres:
„ les quadrupedes de la Norvége vous
„ offriront d'autres images. On en voit
„ ici des mêmes eſpeces, que dans le
„ reſte de l'Europe. Les chevaux y
„ ſont communément petits, mais forts,
„ & d'une taille propre & élégante.
„ Quand ils montent ou qu'ils deſcen-
„ dent un rocher eſcarpé, d'abord ils
„ avancent doucement un pied, pour
„ eſſayer ſi la pierre qu'ils touchent, eſt
„ ſolide; &, pour deſcendre, ils paſſent
„ ſous eux une jambe de derriere, & ſe
„ laiſſent gliſſer très-lentement. Il faut
„ s'en rapporter entiérement à leur
„ prudence, ſans quoi le meilleur ca-
„ valier riſque ſouvent de ſe caſſer le
„ cou. Ils ſont extrêmement intrépi-
„ des, quand ils ont à combattre avec

„ les loups & les ours, ce qui leur
„ arrive assez fréquemment. En voyant
„ approcher son ennemi, le cheval,
„ s'il est avec une jument ou un pou-
„ lin, place le plus foible derriere lui,
„ se présente fièrement, frappe son
„ adversaire avec les pieds de devant,
„ dont il se sert comme de baguettes
„ de tambour ; & communément il
„ remporte la victoire. Mais s'il lui ar-
„ rive de tourner le dos, pour frapper
„ l'ours des pieds de derriere, alors il
„ est perdu ; car l'ours saute sur lui,
„ se crampone sur son dos ; & le che-
„ val galope avec son cavalier vain-
„ queur, jusqu'à ce qu'à force de per-
„ dre son sang, il tombe & meurt sur
„ la place.

„ Les bœufs & les vaches de Nor-
„ vége sont plus petits qu'en Dane-
„ marck. Quand les paysans manquent
„ de fourrage pour les nourrir, ils cou-
„ pent en été des rejettons d'arbres,
„ qu'ils font sécher, & les mettent en
„ bottes comme du foin, pour l'hy-
„ ver. Ils amassent aussi des têtes de
„ morues, & des os de poissons que
„ les vaches mangent de bon appé-
„ tit, mais qui font de mauvais lait.

„ Elles ſe nourriſſent auſſi des os de „ leur propre eſpece, qu'elles dévo- „ rent avec avidité, & qu'elles ron- „ gent avec les dents, comme les „ chiens.

„ On rencontre des ours dans toute „ la Norvége; & on en diſtingue „ de deux ſortes, la grande & la „ petite eſpece. Tous ſont féroces, „ carnaſſiers, forts & adroits. Quand „ ils élèvent leurs petits, il eſt fort „ dangereux de les rencontrer; car „ alors ils attaquent les hommes; au „ lieu que dans d'autres tems, ils „ ſont ſur la défenſive, à moins qu'ils „ ne trouvent une femme enceinte. Ils „ connoiſſent ſon état à l'odorat, ou „ par inſtinct, & font leur poſſible, „ pour en tirer le fœtus, qui eſt pour „ eux un morceau très-délicat: on a „ pourtant remarqué, que jamais un „ ours n'a attaqué un enfant; & l'on „ prétend qu'il ne touche point à un „ homme ſans vie: il veut être lui- „ même le boucher de ce qu'il mange. „ On a vu des gens qui ſe ſont ſauvés, „ en retenant leur reſpiration & con- „ trefaiſant le mort. Dans les tems de „ diſette, cet animal ſe nourrit de racines,

„ racines, de gazon, de plantes, &
„ sur-tout d'angélique, qui est ici
„ fort commune. Mais la chair le flatte
„ davantage, & spécialement celle de
„ brebis, de chèvre, de vache ou de
„ cheval. Il attaque avec ses pattes de
„ devant, & ne se sert de sa gueule,
„ que lorsqu'il est maître de sa proie.
„ Alors il en suce le sang, & en-
„ traîne ou porte le cadavre dans sa
„ taniere. On en a vu marcher droits
„ sur leurs pattes de derriere, tenant
„ dans celles de devant, le corps d'un
„ grand animal.

„ De petits chiens, élevés à cet exer-
„ cice, forcent l'ours, & le lassent d'a-
„ bord en s'attachant à ses parties génita-
„ les. De grands chiens l'attaquent en-
„ suite, & le déchirent. Alors il grimpe
„ sur un rocher, contre lequel il pose
„ son dos, & en arrache des pierres
„ qu'il jette à ses ennemis. Le chasseur
„ choisit ce moment pour lui tirer une
„ ou deux balles dans la poitrine, aux
„ épaules, ou aux oreilles. Frappé dans
„ un de ces trois endroits, il tombe
„ sur le champ; par-tout ailleurs, il
„ devient encore plus furieux, & court
„ sur le tireur, qui doit toujours avoir

„ une bayonnette au bout de ſon fuſil „ pour ſa défenſe. Nos fermiers de „ Norvége ne ſortent jamais ſans un „ grand couteau, pendu à leur côté „ avec une chaîne de cuivre : ils „ prennent cet inſtrument en travers, „ & l'enfoncent dans la gueule ou- „ verte de l'ours, juſqu'au goſier. Quand „ ils ont vaincu l'animal, ils le dé- „ pouillent, & en attachent la tête „ dans leur maiſon, comme un tro- „ phée glorieux de leur victoire, & „ une preuve éclatante de leur cou- „ rage. Il y a des fermiers, dont toutes „ les portes ſont ornées de quelques- „ unes de ces têtes.

„ On cite pluſieurs exemples de „ la prudence de l'ours, & de ſa „ diſcrétion. On aſſure qu'il choiſit, „ dans un troupeau de vaches, celle „ qui a une ſonnette pendu au cou ; „ qu'il arrache cette clochette qui lui „ déplaît, & l'applatit avec ſes pattes, „ de peur que le bruit qu'elle fait en- „ tendre, ne donne le ſignal du dan- „ ger. Quand il eſt attaqué par deux „ ou trois chaſſeurs à la fois, ſi le pre- „ mier manque ſon coup, ou ne le „ bleſſe que legérement, il va à lui,

„ le désarme, le prend dans ses pattes
„ de devant, & l'emporte, très-per-
„ suadé que les autres chasseurs ne ti-
„ reront pas sur lui, crainte de blesser
„ leur compagnon. S'il se sent lui-
„ même blessé à mort, comme il sçait
„ très bien qu'on ne le poursuit que
„ pour avoir sa peau, il tâche de la
„ dérober à son vainqueur; & dans ce
„ dessein, il se saisit d'une grosse pierre,
„ & se jette dans le premier étang ou
„ réservoir d'eau qu'il rencontre.

„ L'ours est un assez bon nageur:
„ souvent il va dans les rivieres, &
„ attrape le poisson; s'il voit passer
„ une barque, il nage après, ne fût-ce
„ que pour y reposer. Quand il y
„ entre, il se tient tranquille à l'écart;
„ mais le maître du bateau, qui n'est pas
„ curieux de recevoir un pareil hôte,
„ s'efforce de s'éloigner; & s'il a une
„ hache, l'animal court risque d'avoir
„ les pattes coupées, en les appuyant
„ contre la barque.

„ Dès le commencement d'Octo-
„ bre, l'ours cherche sa cabane pour
„ y établir son quartier d'hyver. C'est
„ ordinairement le creux d'un rocher,
„ ou quelque caverne naturelle, où il

„ forme un lit de feuilles & de mouſſe. „ Il en cache l'ouverture avec des „ branches d'arbres, qui ſont bientôt „ chargées & couvertes de neige. Il „ eſt quelquefois, une ſemaine entiere, „ enſeveli dans un ſommeil profond, „ ſans qu'on puiſſe le réveiller, même „ en tirant ſur lui, ou en le bleſſant. „ On prétend qu'il y reſte une partie „ de l'hyver, ſans proviſions. Comme „ il eſt naturellement gras, il ſupporte „ plus aiſément l'abſtinence; & il ne „ ſort de ſa bauge, que lorſqu'il ſe „ ſent affamé.

„ Les loups ſont la terreur des habi- „ tans de la Norvége, tant ils ſont nom- „ breux, cruels & voraces. Ils mangent „ toutes les bêtes qu'ils peuvent attra- „ per, même les chiens, qu'ils viennent „ ſaiſir, dans les hyvers rudes, à la „ porte des fermiers, & dévorent juſ- „ qu'aux chevaux attelés aux traîneaux. „ Les moyens qu'on emploie pour les „ détruire, ſont des foſſes profondes, „ creuſées dans la terre, où l'on trouve „ quelquefois, à côté d'un loup, plu- „ ſieurs autres animaux, auxquels il „ ne touche point. Il eſt même arrivé, „ que des payſans tombés dans ces

„ trapes, ſe tenoient aſſis au milieu
„ d'eux, ſans en recevoir aucun mal.
„ Lorſqu'un loup tombe dans un piége,
„ il eſt tellement & ſi long-tems épou-
„ vanté, qu'on peut l'enchaîner, le
„ muſeler, le conduire où l'on veut,
„ ſans qu'il oſe donner le moindre
„ ſigne de mécontentement. Il n'y a
„ pas long-tems qu'une femme, un
„ renard & un loup étant tombés dans
„ une même foſſe, reſterent chacun
„ dans leur place, ſans oſer ſe remuer,
„ juſqu'au lendemain, que ces trois
„ priſonniers furent trouvés enſemble.
„ On commença par tuer le loup &
„ le renard; puis on retira la femme
„ qui étoit plus morte que vive, quoi-
„ qu'elle n'eût éprouvé d'autre mal,
„ que la frayeur. Il y a des ordres pré-
„ cis, de faire ſçavoir, dans tout le voi-
„ ſinage, quand & où l'on veut prati-
„ quer de pareils trous.

„ Lorſque la faim eſt bien violente,
„ les loups dévorent juſqu'à la terre
„ glaiſe; & comme c'eſt une nourri-
„ ture qui ne ſe digere pas aiſément,
„ elle reſte dans les entrailles de l'ani-
„ mal, juſqu'à ce qu'il mange de la
„ chair, & la faſſe ſortir avec des ef-

„ forts violens. Alors on les entend „ heurler, d'une façon horrible, de la „ douleur qu'ils reſſentent. On trouve „ ſur les ſapins, une eſpece de mouſſe „ jaune, qui a une qualité veninneuſe, „ toujours mortelle pour les loups. „ On en met dans les charognes, que „ l'on expoſe pour détruire ces ani- „ maux cruels & carnaſſiers. Ils ont le „ ſens de l'odorat ſi parfait, que la „ chair de ces cadavres les attire de plus „ d'une lieue. Lorſqu'ils veulent ſortir „ du bois, jamais ils ne manquent de „ prendre le vent. Ils s'arrêtent ſur la „ liſiere, flairent de tous côtés, & re- „ çoivent ainſi les émanations des corps, „ morts ou vivans, que le vent leur ap- „ porte. Ils aiment ſur-tout la chair hu- „ maine; & peut-être, s'ils étoient les „ plus forts, n'en mangeroient-ils ja- „ mais d'autre. On a vu des loups ſuivre „ les armées, arriver en nombre au „ champ de bataille, où l'on avoit en- „ terré négligemment des corps morts, „ les découvrir & les dévorer avec avi- „ dité. „

Tels étoient, Madame, chez mon noble Norvégien, les ſujets de nos converſations; car ici, comme en

France, de quoi voulez-vous que parle un gentilhomme qui vit dans ſes terres, ſinon de pêche, de chaſſe, de chiens & de chevaux? Celui-ci m'entretenoit encore de ſes prés, de ſes champs & de ſes récoltes. J'appris que les produits de l'agriculture ſont ici peu conſidérables, & que ſans l'extrême abondance de poiſſon & de gibier que fournit la Norvége, les habitans auroient de la peine à pourvoir à leur ſubſiſtance. Envain on a défriché & mis en valeur des cantons incultes, & brûlé pluſieurs forêts, pour en convertir le terrein en labourage : il y aura toujours de la diſette dans un pays, où la nature de la terre & les rochers ne ſont point capables de recevoir de culture. Un autre malheur, c'eſt que dans les provinces, même les plus abondantes, le grain eſt ſujet à mal réuſſir, à cauſe des gelées fréquentes & ſubites, qui rendent les années infructueuſes. On ne mange ici que des fruits d'été; ceux d'hyver y parviennent rarement à maturité. Mais, ſi la Norvége le céde, en ce point, aux autres contrées de l'Europe, elle en eſt amplement dédommagée, par

les avantages inépuiſables de ſes vaſtes forêts. Ce pays produit de plus une grande quantité de marbre, & ſes montagnes de très-beau cryſtal de roche.

Une autre utilité de ces montagnes de la Norvege, eſt de ſervir de boulevards contre les incurſions étrangères. Les payſans, qui ſont tous d'adroits tireurs, ſe poſtent, en tems de guerre, ſur des rochers eſcarpés, d'où, animés d'un zèle patriotique, ils incommodent fort les ennemis. La nature a rendu auſſi quelques provinces inacceſſibles aux armées qui traînent de l'artillerie à leur ſuite. C'eſt par cette raiſon, que la ville de Berghen, quoique fortifiée uniquement par deux châteaux du côté de la mer, paſſe pour n'avoir rien à craindre, tant qu'elle ne ſera attaquée que par des troupes de terre. Ces fortifications naturelles ſemblent encore contribuer à l'embelliſſement du pays. Le ſpectacle varié des hauteurs & des fondrieres, forme les contraſtes les plus délicieux, par la diverſité de ſes vues, & inſpire les idées les plus agréables & les plus ſublimes. Mais les Norvégiens payent cher ces avantages, par les inconvéniens qu'entraîne la proximité & la

multitude de ces montagnes. Non-seulement elles y laissent moins de terres labourables; mais les villages n'y sont ni si grands, ni si ramassés, ni si commodes, que dans les pays de plaine. Les maisons sont dispersées parmi les vallées, & placées communément à un quart de lieue les unes des autres. D'autres sont situées si haut, & sur le bord de précipices si escarpés, qu'il faut avoir des échelles pour y monter. Un prêtre, ou un médecin qui visite un malade, risque vingt fois sa vie pour lui porter du secours. Dans ces endroits, on est obligé de descendre le corps mort avec des cordes. On se sert du même expédient, à quelque distance de Berghen, pour enlever les malles des couriers de poste. Ajoûtez à ces inconvéniens, l'extrême difficulté pour les voituriers & les voyageurs, qui ne peuvent passer sans effroi, même dans les routes royales, sur des chemins suspendus par des crampons de fer, sans garde-fou, & qui n'ont de largeur, que pour un homme seul. Il y a des endroits, au haut des montagnes, & sur le bord des lacs, où la voie est si étroite & si

ferrée, que ſi deux cavaliers ſe rencontrent le ſoir, ſans s'être apperçus aſſez-tôt, pour que l'un des deux s'arrête, & laiſſe à l'autre le paſſage libre, la ſeule reſſource, dans cet embarras, eſt que l'un d'eux s'accroche à la montagne, & précipite ſon cheval dans le lac, pour faire place à l'autre voyageur. Quelquefois, dans le fort de la querelle, les deux chevaux entraînent les deux hommes dans le précipice, où ils périſſent tous quatre. Dans un de ces défilés, il y a un morceau d'antiquité aſſez remarquable : c'eſt un chemin ſuſpendu ſur des barres de fer, qu'un roi de Norvége pratiqua dans des rochers, pour y faire paſſer de la cavalerie. Il n'y a que des chevaux Norvégiens, accoutumés à grimper comme les chevres, qui ayent pu ſe faire à une pareille route.

Un autre inconvénient, eſt que les crevaſſes de ces montagnes fourniſſent des retraites aux bêtes fauves & carnaſſieres. On n'imagine pas les ravages qu'elles font parmi les beſtiaux. Je ne parle point de la perte des vaches, des brebis, & d'autres animaux utiles, qui tombent ſouvent dans les précipices

& se tuent. Quelquefois ils font un faux pas, & se trouvent sur une pointe de rocher, d'où ils ne peuvent plus ni monter ni descendre. Dans ces occasions, un paysan risque sa vie, pour sauver son mouton ou sa chevre. Il descend à l'aide d'une corde, à laquelle il attache l'animal, & se fait tirer en haut avec lui. Ce qu'il y a de particulier, c'est qu'il n'emploie pour cela, que les bras d'un seul homme; mais on a vu, dans ces cas, l'assistant lui-même entraîné dans l'abîme, & y périr avec son ami. On a remarqué que, dans de semblables chutes, l'air presse avec tant de force contre le corps de l'homme qui tombe, que non-seulement il est suffoqué avant que d'arriver à terre, mais que son ventre creve, & que les entrailles en sortent aussi-tôt. C'est ce qui se vérifie clairement, lorsqu'un malheureux tombe dans un lac ou une piéce d'eau; tous ses membres restent entiers, à l'exception du ventre qui est crevé. Joignez à ces accidens, la chute subite des rochers qui se détachent, & en tombant, déracinent les arbres, renversent les maisons, détruisent les

campagnes, écrasent les hommes & les bestiaux, & occasionnent dans l'air une agitation si violente, qu'on la prendroit pour le prélude de la destruction générale du monde. Quand ces énormes masses tombent dans un étang ou dans un lac, leur submersion donne à l'eau une telle impulsion, qu'elle inonde tout le voisinage; & l'on a vu jusqu'à des églises renversées par ces terribles & subits débordemens.

Une des grandes calamités de la Norvége, c'est lorsqu'une masse énorme de neige, venant à s'ébouler, tombe d'un précipice; entraîne les hommes, les troupeaux; submerge les bateaux sur les lacs; démolit les maisons, les cabanes; culbute & détruit quelquefois des villages entiers. Il y a peu d'années, qu'une paroisse fut totalement couverte par un semblable éboulement; & elle est toujours restée dans cet état. La neige ne s'étant point fondue l'année d'après, fut encore considérablement augmentée, & se durcit en y restant. Elle est aujourd'hui si ferme & si solide par la gelée, que les pieds des chevaux n'y laissent aucune em-

preinte. Ces neiges accumulées produiſent, pendant l'été, des ſources habituelles, qui arroſent les plaines, & ont, de plus, l'avantage de faire tourner un grand nombre de petits moulins; car chaque ferme a le ſien.

Parmi les montagnes de Norvége, il y en a de ſingulièrement remarquables par leur figure & leur apparence. L'une reſſemble de loin à une grande ville, ornée de tours & de vieux édifices gothiques, l'autre à la tête d'un homme, couverte d'un chapeau. On y apperçoit un œil, bien formé par une large ouverture qui perce la montagne, & laiſſe voir le ſoleil au travers.

Ce pays éprouve, comme les autres contrées du Nord, toutes les variétés de l'air & de la lumiere, telles que les longues nuits & l'extrême rigueur du froid pendant l'hyver, les grands jours & les chaleurs exceſſives de l'été. Dans la partie la plus ſeptentrionale, on voit, au mois de Juin, le ſoleil circuler continuellement autour du pole, reſſerrant peu-à-peu ſon orbite, & l'étendant enſuite par dégrés, juſqu'à ce qu'il quitte l'horizon; de ſorte que dans le cœur de l'hyver,

il disparoît pendant quelques semaines. Toute la lumiere qu'on apperçoit alors en plein midi, n'est qu'une foible lueur, qui dure environ une heure & demie, & vient principalement de la réflexion des rayons sur les plus hautes montagnes, dont les sommets paroissent plus éclairées, que les autres parties. Vous avez vu ailleurs, qu'indépendamment de cette clarté, celle de la lune & des aurores boréales fournit à ces peuples du Nord, autant de lumiere qu'il en faut, pour les travaux ordinaires.

Quelques-uns attribuent ici ce dernier phénomène à l'agitation des corpuscules salins, dont ils prétendent que la basse région de l'air est remplie, & aux vapeurs nîtreuses qui y tourbillonnent. Ce sont, disent-ils, des éclairs sans tonnerre, qui, comme les éclairs ordinaires, consistent en particules sulfureuses enflammées, mais qui brûlent avec moins de violence. D'autres regardent l'aurore boréale, comme une simple réflexion de la clarté du soleil, qui, étant fort loin au-dessous de l'horizon, rencontre des nuages assez élevés, pour se trouver en con-

tact avec ſes rayons. On a remarqué que c'eſt ſur-tout depuis le coucher de cet aſtre, juſqu'à minuit, que l'aurore boréale eſt la plus forte ; on aſſure qu'elle n'eſt pas toujours ſans une eſpece de ſon ou de bruit, & qu'on a ſouvent entendu un craquement ſemblable à celui de la glace qui ſe briſe.

Je me rappelle d'avoir lu autrefois dans l'ouvrage d'un Académicien, qu'il peut y avoir des aurores boréales, dont la matiere ſoit élevée à plus de ſoixante-dix lieues au-deſſus de la ſurface de la terre ; d'où il conclut qu'elles ne ſont point produites par les vapeurs & les exhalaiſons terreſtres, mais par l'atmoſphère du ſoleil, ou la lumiere zodiacale. Cette lumiere, ſelon lui, n'eſt autre choſe qu'un fluide, ou une matiere rare & tenue, qui environne le globe ſolaire, & qui eſt en plus grande abondance, autour de ſon équateur.

Vous ſçavez, Madame, ſous combien de formes l'ignorance & la ſuperſtition des ſiécles paſſés nous ont préſenté l'aurore boréale. Elle produiſoit des viſions différentes dans l'eſprit des peuples, ſelon que ſes appari-

tions étoient plus ou moins fréquentes, c'eſt-à-dire, ſelon qu'on habitoit des pays plus ou moins éloignés du pole. Elle fut d'abord un ſujet d'allarmes pour les peuples du Nord : ils crurent leurs campagnes en feu, & l'ennemi à leurs portes ; mais le phénomène devenant preſque journalier, ils l'ont bientôt regardé comme ordinaire & naturel : ils l'ont même confondu aſſez ſouvent avec le crépuſcule. Les habitans des pays qui tiennent le milieu entre les terres arctiques, & les extrémités méridionales de l'Europe, n'y virent que des ſujets triſtes ou menaçans, affreux ou terribles. C'étoient des armées en feu, qui ſe livroient de ſanglantes batailles ; des têtes hideuſes, ſéparées de leurs troncs ; des boucliers ardens, des chars enflammés, des hommes à pied & à cheval, qui couroient rapidement les uns contre les autres, & qui ſe perçoient de leurs lances. Voilà ce que nos peres ont preſque toujours vu dans les aurores boréales. Faut-il s'étonner des frayeurs terribles, que leur cauſoient ces ſortes d'apparitions ? Le même Académicien, dont je vous ai parlé, M. de Mairan,

raconte que, ſous le règne de Louis XI, il y en eut une à Paris, qui fit paroître toute la ville en feu. Les ſoldats du guet en furent effrayés ; & un d'eux en devint fou. Le roi lui-même monta à cheval, & aſſembla tous les quartiers de Paris, pour faire la garde ſur les remparts de ſa capitale.

Le froid varie en Norvége, ſuivant la ſituation de chaque contrée. Il eſt exceſſif vers les montagnes, & très-ſupportable ſur les côtes de mer : les habitans induſtrieux ſçavent tirer avantage de l'un & de l'autre. En effet, ſans les neiges, & les fortes & longues gelées, les payſans des montagnes ne pourroient tranſporter, dans leurs traîneaux, le bois, le beurre, le bled, le goudron & autres denrées, dans les villes de marché, pour rapporter, avec le produit de cette vente, les choſes dont ils ont beſoin. Au contraire, comme l'hyver eſt modéré ſur les côtes, la mer eſt toujours libre pour les pêcheurs qui en tirent leur principale ſubſiſtance. Depuis le milieu de Janvier, les harengs, les merlans, les morues, &c, ſont chaſſés par les baleines vers le rivage, où les habi-

tans vont les recevoir. Cette douce température de l'hyver eſt également néceſſaire pour vuider & ſaler le poiſſon. S'il geloit au ſortir de l'eau, le ſel ne pourroit pas pénétrer dans ſa chair à cauſe de la glace. Si on le portoit à la maiſon, pour le garder juſqu'à ce que le dégel arrivât, il deviendroit flaſque, & ſe corromproit.

Le froid eſt ſi violent dans les montagnes de Norvége, que l'Etat entretient des étuves, ſur les grands chemins, pour repoſer & réchauffer les voyageurs. Sans cette précaution, les grandes routes même ſeroient abſolument impraticables. Les troupes Suédoiſes, au nombre de huit à neuf mille hommes, en ont fait une triſte & terrible expérience en 1715. On les trouva, les uns aſſis, les autres couchés, & quelques-uns dans l'attitude de gens qui prient, mais tous morts de froid.

Les Norvégiens, &, en général, les pays glacés du Nord, ont plus de préſervatifs que d'autres, contre la rigueur des ſaiſons. Ils abondent en vaſtes forêts, qui produiſent du bois en quantité, ſoit pour le chauffage, ſoit pour bâtir des maiſons. La

laine des moutons, les fourrures & les peaux de bêtes ſauvages leur fourniſſent des doublures très-chaudes pour les habits, & d'excellentes couvertures de lits. Une multitude innombrable d'oiſeaux leur donne du duvet & de la plume.

On paſſe ici de la violence du froid à des chaleurs exceſſives. Dans le milieu de l'été, le ſoleil étant continuellement ſur l'horizon, l'atmoſphère & les montagnes n'ont pas le tems de ſe refroidir, & conſervent encore, au lever de cet aſtre, une partie de la chaleur du jour précédent. Si l'été étoit d'une longueur plus conſidérable, le ſol pourroit produire des raiſins & d'autres fruits d'une maturité auſſi parfaite, que dans les autres pays. Pluſieurs plantes, & particuliérement l'orge, croiſſent & mûriſſent en ſix ſemaines. La nature accélère ſes opérations, quand elle n'a que peu de tems à travailler.

Je ne vous parle, Madame, ni de la religion, ni des loix de la Norvége; ce ſont les mêmes qu'en Dannemarck, étant ſoumiſe à la même domination. Il y a ſeulement, parmi les loix pé-

nales, une singularité qui mérite de trouver place dans cette Lettre. Dans les anciens tems, les Norvégiens faisoient usage d'une fameuse cataracte pour l'exécution des rebelles, des traîtres & des chefs de sédition. On suit encore le même usage ; on les y précipite tout vivans, afin qu'ils soient mis en piéces contre les pointes des rochers, & périssent dans un tumulte semblable à celui qu'ils ont voulu exciter.

Je suis, &c.

A Drontheim dans la Norvége, ce 30 Mai 1748.

LETTRE XCII.

L'ISLANDE.

UN vent d'eſt nous tira heureuſement du port de Drontheim, & nous conduiſit, dans peu de jours, ſur les côtes de l'Iſlande. J'appris d'un prêtre Danois, qui paſſoit avec nous dans cette iſle pour y deſſervir une cure, comment ce pays fut découvert par les Norvégiens, & tomba enſuite au pouvoir des rois de Dannemarck. Mon peu de connoiſſance dans l'hiſtoire de cette partie du Nord, ne m'a pas permis de le contredire, quoique je ſçache en général, qu'on eſt fort incertain ſur l'année où ce pays a été peuplé, & que la Chronique d'Iſlande ne donne, à ce ſujet, que des notions inexactes & peu ſûres. Quoiqu'il en ſoit, je vous rends, Madame, le récit de cet eccléſiaſtique proteſtant, préciſément comme je l'ai reçu.

» Un prince nommé *Hérald*, après » avoir ſubjugué tous les petits tyrans

» qui désoloient la Norvége, entreprit
» d'y régner seul, & exigea, de la part
» des nobles, des contributions, aux-
» quels plusieurs refuserent de se sou-
» mettre, aimant mieux s'exiler volon-
» tairement de leur patrie, que de re-
» connoître cette nouvelle puissance.
» Deux d'entr'eux, Ingulf & Hyorlef,
» furent des premiers à exécuter ce
» projet d'émigration. Un motif aussi
» puissant, que sa haine contre Hérald,
» obligeoit Ingulf de s'absenter. Il avoit
» commis un meurtre, & craignoit la
» vengeance des parens du mort. Il
» entraîna, dans sa fuite, un grand
» nombre de mécontens, s'embarqua
» avec eux; & ils arriverent en Islande,
» vers la fin du neuvieme siécle. Au
» moment où ils découvrirent cette
» isle, Ingulf fit jetter une planche dans
» la mer; persuadé, suivant une an-
» cienne superstition, que là où elle
» s'arrêteroit, l'intention des dieux étoit
» qu'on y abordât. Mais les vagues dé-
» roberent cette planche aux yeux des
» navigateurs; & après plusieurs jours
» de recherches inutiles, ils furent con-
» traints de s'arrêter à une isthme, qui
» porte encore aujourd'hui le nom

» d'Ingulf. Hyorlef s'établit à quelques » lieues de-là ; & ces deux chefs ne » trouverent par-tout, qu'un pays in- » culte, déſert & couvert de forêts. » Cependant on ne ſçauroit douter » que des Européens, des Chrétiens » même, n'euſſent été jadis dans cette » iſle ; car on y trouva, de diſtance » en diſtance, le long du rivage, des » croix & d'autres monumens en bois, » ſculptés dans le goût des Anglois.

» Quelques années après le départ » d'Ingulf, des familles Norvégiennes, » inſtruites de ſon ſort, ſuivirent ſon » exemple. Hérald voulut en vain s'op- » poſer à ces émigrations, ou s'emparer » de la nouvelle colonie ; il fut re- » pouſſé avec perte ; ſes ſucceſſeurs » ne furent pas plus heureux ; & ce » n'a été que quatre cens ans après, » que les Norvégiens firent la conquête » de ce pays, qui a paſſé, ainſi que la » Norvége même, ſous le pouvoir des » rois de Dannemarck. Les glaces, » dont les montagnes & les côtes ſont » couvertes, lui ont fait donner le nom » d'*Eyſlande*, mot allemand, qui » ſignifie *pays de glace*. Son étendue » eſt d'environ deux cens lieues, de

» l'orient à l'occident, & de cent, du
» nord au midi : c'eſt, après l'Angle-
» terre, la plus grande iſle de l'Eu-
» rope. Quelques-uns penſent qu'elle
» eſt la *Thulé* des Anciens, dont Vir-
» gile parle dans ſes Géorgiques.

» Ce pays eſt hériſſé, d'une extré-
» mité à l'autre, de rochers & de mon-
» tagnes immenſes, entre leſquelles
» ſe trouvent des vallées fertiles, &
» très-étendues. Quelquefois on ren-
» contre, avec étonnement, au haut
» de ces montagnes, une ſurface plate
» de trois ou quatre lieues, des pâtura-
» ges excellens, des lacs même, & des
» étangs très-poiſſonneux. Toute l'iſle
» eſt diviſée en dix-huit diſtricts ou
» bailliages, qui forment comme au-
» tant de petites provinces le long des
» côtes ; le centre n'eſt preſque point
» habité. Les Iſlandois choiſiſſent les
» bords de la mer, par préférence à
» l'intérieur du pays, pour y faire leur
» domicile ; parce que c'eſt vers les
» ports, que ſont les établiſſemens de
» la compagnie de commerce ; que
» ces parages fourniſſant beaucoup de
» poiſſon, il faut auſſi beaucoup de
» monde pour la pêche, & qu'il leur

eſt

» eſt plus aiſé de vivre de ce métier, » que de ſe livrer à l'agriculture. Mais » aujourd'hui, continua le miniſtre » Danois, on peut tout ſe promettre » des ſoins paternels de notre glorieux » ſouverain; ſes regards bienfaiſans, » déja portés ſur toutes les parties de » cette iſle, y vont ranimer une profeſ- » ſion honorable, qui eſt à la fois la » mere de toutes les autres, & la baſe » de la population.

» Dans la partie du nord, on voit preſ- » que continuellement le ſoleil, depuis » la mi-Juin, juſqu'à la fin de Juillet; & » dans les mois de Décembre & de Jan- » vier, on ne l'apperçoit que pendant » fort peu de tems. Les aurores boréa- » les & la clarté de la lune dédomma- » gent de la privation de cet aſtre. »

Notre débarquement dans l'iſle d'Iſlande ſe fit au midi, dans le port d'Orebaque, près de Skalholt, une des principales villes du pays. Je dois vous prévenir, Madame, qu'on donne ici, en général, le nom de *villes*, à certains endroits qui appartiennent à la compagnie Danoiſe, & où l'on négocie avec les habitans. Ils conſiſtent, le plus ſouvent, en cinq ou ſix maiſons

de commerce, non compris les magasins, les boutiques & les cuisines. Ce qu'on appelle proprement un village, est inconnu aux Islandois. Chaque ferme est bâtie seule, & environnée de prairies. Là résident autant de locataires, que le propriétaire peut s'en procurer, en leur louant des pâturages.

Ayant sçu de notre capitaine de vaisseau, que le dessein étoit de passer trois semaines à Skalholt, je m'arrangeai avec deux guides, pour m'accompagner dans l'intérieur de l'isle. Ma premiere curiosité fut de connoître le mont Hécla, qu'on a regardé comme un des plus fameux volcans de l'univers, quoiqu'aujourd'hui, il se trouve un des moins terribles de l'Islande. Depuis plusieurs années, il s'en est formé de nouveaux, qui ont causé plus de dégâts. Il est bien vrai que les éruptions de l'Hécla ont été très-violentes; mais il est tranquille depuis plus de soixante ans: on n'y apperçoit ni feu, ni exhalaisons, ni fumée; on n'y voit que des fontaines d'eau bouillante, comme dans beaucoup d'autres endroits de l'isle. L'expérience apprend que lorsque ces eaux

jettent une fumée épaiſſe, la pluie n'eſt pas éloignée ; quand elles ne donnent qu'une vapeur foible, c'eſt le préſage d'un tems ſec. Il y a de ces ſources qui ne ſont que médiocrement chaudes ; d'autres bouillonnent avec une telle force, qu'elles s'élèvent en l'air, & forment un jet aſſez élevé. Mais pour revenir au volcan, s'il a cauſé quelque dommage par ſa derniere éruption, il en eſt réſulté un plus grand bien ; car les cendres, pouſſées par le vent dans les marais, les ont deſſéchés, & rendus propres à produire des pâturages. D'autres terreins ont été engraiſſés, pour ainſi dire, & ſont devenus plus fertiles. On a établi, autour de cette montagne, des métairies & des fermes, qui ne ſont plus importunées par ce voiſin, autrefois ſi dangereux. L'ayant parcourue preſque juſqu'à ſon ſommet, je n'y ai trouvé que des pierres, des cendres, du ſable, &, de tems en tems, des cavités pleines d'eau chaude. La cime eſt couverte de neige & de glace ; & perſonne n'a encore pu y arriver.

Il eſt un autre volcan, dont l'irruption, qui ſe fit ſentir, il y a vingt

ans, causa un ravage affreux. « On » éprouva d'abord, me dit un hom- » me qui en fut témoin, de violens » tremblemens de terre, à la suite » desquels le mont Krafle commença » à vomir, avec un fracas terri- » ble, de la fumée, du feu, des » cendres & des pierres. Comme le » tems étoit calme, tout ce que jettoit » le volcan, retomboit sur la monta- » gne; & le terrein des environs n'en » fut nullement endommagé. Deux » ans après, le feu se communiqua à » des rochers de soufre, peu éloignés. » Ils brûlerent pendant quelque tems, » jusqu'à ce que les matieres fondues » formassent des ruisseaux de feu, qui » firent déserter les habitans. Ces ri- » vieres brûlantes, après avoir ravagé » la campagne, allerent se décharger » dans un lac avec un bruit, un bouil- » lonnement & un tourbillon épou- » vantables. Ces irruptions occasion- » nent quelquefois des inondations con- » sidérables, par la fonte subite des » neiges & des glaces qui environ- » nent les bouches brûlantes de ces » volcans. Tout le terrein que ces » eaux parcourent, se dépouille de

» la croûte ſupérieure qui forme le » ſol ; & il n'y reſte plus qu'un lit de » ſable. L'immenſe quantité de glace, » de pierres & de terre, qu'entraînent » ces torrens, comblent la mer à un » quart de lieue de diſtance, & y laiſſe » une petite montagne qui diminue » avec le tems. »

Parmi les diverſes ſingularités de l'Iſlande, je ne dois pas oublier trois ſources chaudes, éloignées l'une de l'autre d'environ trente toiſes, & dans chacune deſquelles l'eau bouillonne & s'élance alternativement. Quand la premiere a lancé de l'eau, celle du milieu en jette à ſon tour, & enſuite celle qui ſe trouve à l'autre extrémité. La premiere recommence ; la ſeconde continue ; & ainſi ſucceſſivement, toujours dans le même ordre, & avec la même régularité. Ces trois fontaines ſont dans un terrein uni & découvert. Il y en a deux, où l'eau ſort d'entre les crevaſſes, & pouſſe ſes bouillons deux pieds plus haut que le terrein. L'autre, au contraire, qui paroît être l'ouvrage de l'art, eſt pratiquée dans une roche fort dure, reſſemble à une cuve de braſſeur, & porte ſon eau à

la hauteur de plus de huit pieds. Les opérations de ces trois ſources ſe font au moins trois fois dans un quart d'heure.

Mais voici quelque choſe de plus ſingulier : mettez de cette eau dans une bouteille, ſans la boucher ; & vous l'en verrez ſortir à deux ou trois repriſes, comme du vin de Champagne, au moment même que celle de la ſource éprouvera ſon bouillonnement. Ce jeu continuera juſqu'à ce que l'eau de la bouteille ne ſoit plus chaude. Après la ſeconde ou la troiſieme effervescence de cette eau, elle commence à ſe refroidir, & à devenir tranquille. Si vous bouchez la bouteille, après l'avoir remplie, elle éclate en morceaux, dès que la ſource ſe remet à bouillonner. Jettez, dans cette même ſource, du bois, ou quelque choſe même de plus leger, elle l'entraînera au fond, comme ſi c'étoit ou du plomb, ou une pierre ; mais auſſi, lorſqu'elle recommence à rejetter l'eau, elle lance avec elle, ſur ſes bords, à pluſieurs pas de ſon ouverture, des pierres même qu'un homme auroit peine à lever. Ces pierres cauſent d'abord un grand bruit

dans la source ; mais bientôt elles cèdent à la violence du bouillonnement ; & malgré leur pesanteur, elles sont repoussées assez loin du bord. Cette eau est bonne à boire lorsqu'elle est froide ; on a même remarqué que les vaches qui s'en abbreuvent, donnent plus de lait que d'autres, & que les terreins qu'elle arrose, produisent de meilleurs pâturages.

Ceux qui habitent près de ces fontaines bouillantes, y font cuire leurs alimens. Ils mettent leur viande dans une marmite, qu'ils suspendent dans la source ; & elle est cuite en assez peu de tems. Les voyageurs y font du thé ; d'autres se baignent dans son eau, lorsqu'il s'en trouve de la froide dans les environs, pour en tempérer la chaleur. J'ai vu un bain de cette espece, ouvrage de la nature, qui ressemble à une grande cuve, faite d'une seule pierre. Divers canaux, dont les uns fournissent de l'eau chaude, les autres de la froide, coulent dans ce bain, & semblent avoir été ménagés pour la commodité des baigneurs ; tant il est aisé de les détourner à son gré. Au fond de ce réservoir est une ouverture, par

laquelle on peut le nettoyer, & y faire entrer de la nouvelle eau.

Non loin de cette source, nous rencontrâmes une compagnie de dix ou douze personnes, qui se rendoient à la ville voisine, pour assister à une nôce. Nous les accompagnâmes jusqu'à l'église; & après que le service divin fut commencé, mais avant que le ministre montât en chaire, il donna aux fiancés la bénédiction nuptiale devant l'autel. C'est, à l'égard de l'église, en quoi consiste toute la cérémonie. La mariée avoit sur la tête une couronne de vermeil, qui s'étendoit jusques sur le front. Deux chaînes de même métal, disposées en sautoir sur sa camisole, y formoient des festons, & se croisoient par-devant & par-derriere. Son cou étoit entouré d'une pareille chaîne, à laquelle étoit attachée une petite cassolette d'odeur, qui lui tomboit sur la poitrine. On me dit que ces ornemens étoient affectés aux nouvelles mariées.

Le service fini, on conduisit les époux dans leur maison; & l'on voulut bien m'y inviter. On commença par nous régaler de quelques verres d'eau-de-vie; & le reste du jour se passa à

boire, à manger & à ſe divertir, comme cela ſe pratique ailleurs. On nous ſervit d'abord du poiſſon aſſaiſonné avec beaucoup de beurre, mais ſans ſel & ſans épicerie, dont on ne fait ici preſqu'aucun uſage. On apporta enſuite divers plats de viande rôtie & bouillie; mais on commence toujours par la faire cuire à l'eau; après quoi, on la rôtit dans une poële. On met du gruau dans preſque tous les alimens; & il paroît que ce peuple en fait ſa nourriture ordinaire. Il connoît, comme nous, la bouillie faite de lait & de farine; & tous ces mets ſe préparent dans de la vaiſſelle de cuivre ou de fer, qu'il achete des Danois.

Il ſe fait une grande conſommation de lait de vache; ces inſulaires en compoſent une boiſſon qu'ils nomment *Syre*, & qu'ils préparent de la maniere ſuivante. Ils font d'abord du beurre de crême douce; puis ils mêlent le lait qui reſte, avec celui qui a été écrêmé. On chauffe le tout enſemble; & l'on y jette de la préſure, pour le faire cailler. On le paſſe dans un linge; on met à part ce qui eſt coagulé; & le petit-lait eſt le ſyre dont je parle.

C'eſt une liqueur aigre, qui ſe conſerve toute l'année, & dont on fait une ample proviſion. Plus elle vieillit, plus elle s'aigrit & ſe clarifie. On met du lait nouveau ſur l'ancien; & quand on craint de n'en point avoir aſſez pour en vendre aux voyageurs, on la falſifie avec de l'oſeille, en y mêlant de l'eau pour en augmenter la quantité. On fait ici mariner la viande dans le ſyre, comme nous dans le vinaigre.

L'agriculture étant fort négligée en Iſlande, vous jugez bien que le pain doit y être rare. Il eſt vrai qu'on y tranſporte beaucoup de farine des royaumes voiſins; mais il n'y a que les riches qui en achetent: c'eſt beaucoup, quand les autres peuvent s'en procurer pour les jours de grandes fêtes ou les repas de nôces. Le beurre, le lait, les légumes & le poiſſon ſec ſont les alimens ordinaires, dont ſe nourriſſent les gens du commun.

Accoutumés à la ſobriété, les Iſlandois jouiſſent d'une complexion robuſte, & d'une bonne conſtitution. Ils élèvent leurs enfans avec aſſez de ſoin & de ménagement: ce ſont les meres qui les alaitent: ils ont des berceaux

de deux eſpeces, les uns avec des pieds, les autres ſuſpendus; jamais les enfans ne repoſent par terre. On leur donne du lait de vache, qu'on leur fait avaler avec un mammelon. Il eſt d'uſage de les mettre en culotte & en veſte, à l'âge de deux ou trois mois; mais on ne les laiſſe ni ſe rouler ni ſe traîner. On les porte ſur les bras avec beaucoup de précaution; & l'on peut dire que leur éducation n'eſt pas plus négligée, que dans les autres pays de l'Europe. Quand ils deviennent grands, ils ſont généralement aſſez bien faits, quoique d'une taille médiocre. Les femmes ont une figure paſſable; & quoique d'une conſtitution moins forte que les hommes, elles jouiſſent d'une ſanté qui n'eſt preſque jamais altérée, que par les accidens fâcheux, qui, faute de ſages-femmes, ſuivent d'ordinaire les accouchemens. La difficulté de raſſembler les enfans des métairies éloignées les unes des autres, ne permet pas de les envoyer dans des écoles publiques; mais dans chaque maiſon, les peres & les meres ſe chargent de leur inſtruction, ou bien ils choiſiſſent un domeſtique capable, qui

leur apprend à lire & à écrire. Les curés leur rendent quelques visites, ou les font venir dans leur presbytere, pour examiner ce qu'ils ont appris. On leur enseigne le catéchisme, soit dans la maison paternelle, soit à l'église; & l'on n'admet à la cène, que ceux qu'on trouve suffisamment instruits.

Lorsqu'ils ont atteint l'âge de dix-huit ans, ils commencent à mener une vie dure & rigoureuse. Ils font, jusqu'à cinquante, une épreuve très-rude de leurs forces; mais, ce tems une fois passé, leur vigueur s'affoiblit; &, pour l'ordinaire, ils sont attaqués de maladies qui les conduisent au tombeau après quelques années de langueur. Il n'y a pas de doute, qu'elles ne procèdent des travaux cruels qu'ils supportent, étant en mer, & de l'imprudence avec laquelle ils se conduisent. Ils restent des nuits entieres dans leurs habits mouillés; ce qui leur cause des maux de poitrine, & les empêche de prendre de l'embonpoint.

Ces peuples s'habillent des étoffes qu'ils font eux-mêmes; les plus riches en tirent de Dannemarck. Leur vêtement ressemble assez à celui du mate-

lot ; c'eſt, en été, une veſte & une culotte de toile ; en hyver, l'un & l'autre eſt de drap. Chaque homme a de plus un habit fort long, fait comme un ſur-tout, dont il ſe ſert lorſqu'il voyage, ou qu'il va à l'égliſe. Les femmes ont des robes, des camiſoles & des tabliers de même étoffe que les habits d'hommes. Elles portent auſſi des eſpeces de ſurtouts, qui reſſemblent à ces caſaques que les Jeſuites mettent en hyver par-deſſus leur ſoutane, ou comme on en voit dans de vieux tableaux, & ſur le portail des anciennes égliſes. Les manches ne ſont point pendantes, comme celles des Jeſuites, quoiqu'auſſi étroites : on y paſſe les bras ; & elles vont preſque juſqu'aux mains. Cette robe ne tombe pas ſi bas, que celle de deſſous ; il s'en faut plus de quatre pouces. Elle eſt noire, & bordée d'une certaine garniture que les femmes font elles-mêmes, & qu'on prendroit pour de la dentelle : les perſonnes riches y attachent divers ornemens en argent ou en or. Le bord des tabliers eſt orné de rubans de différentes couleurs : le haut tient à une ceinture, qui ſe ferme par-devant avec un

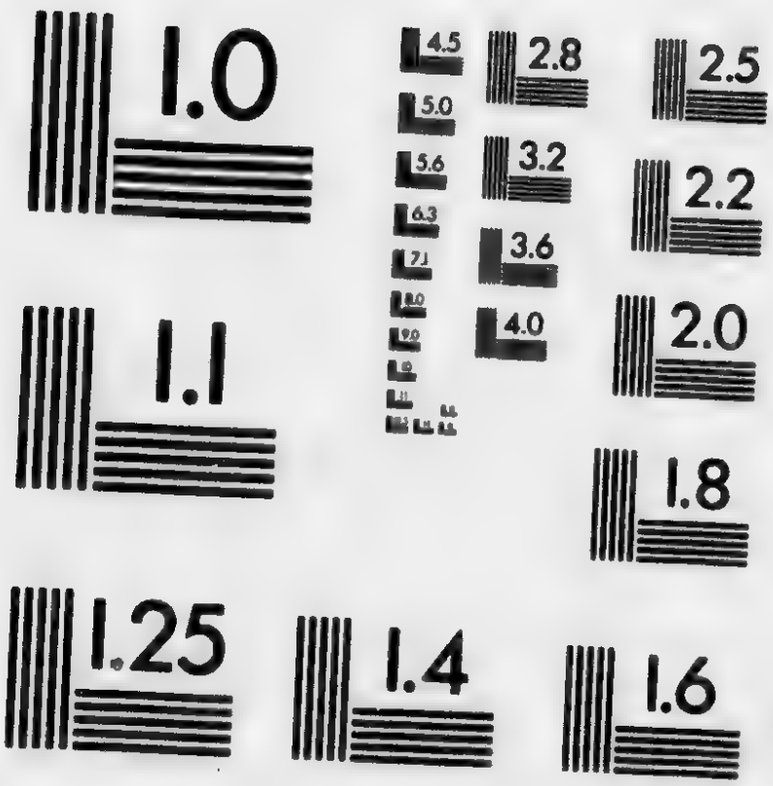
crochet. Les camisoles, toujours noires, & justes à la taille, avec des manches étroites jusqu'à la main, sont aussi garnies de rubans; & au bout de chaque manche, il y a quatre ou cinq boutons d'argent ou de cuivre. La robe de dessus est jointe à un collet à la Jésuite, large de trois doigts, un peu saillant, fait de satin ou de velours noir, & bordé d'un petit cordon d'or ou d'argent. La coëffure est un grand mouchoir blanc, de grosse toile, couvert d'un autre plus fin, haut de trois pieds, & terminé en pain de sucre. Autour de ces mouchoirs, elles en ont un de soie, qui enveloppe tout le front. Elles font elles-mêmes leur chaussure & celle des hommes, avec du cuir de bœuf, ou de la peau de mouton, dont on a ôté le poil ou la laine. Ces souliers sont cousus de maniere, qu'ils emboëtent exactement le pied, & n'ont point de talons. On les assujettit, au moyen de plusieurs courroies fort minces, dont deux, attachées derriere le soulier, se lient par-devant sur le cou-de-pied.

Les maisons ordinaires des Islandois sont composées de cinq à six piéces,

On trouve d'abord un corridor long & étroit, au-deſſus duquel ſont pratiquées, de diſtance en diſtance, des ouvertures rondes, qui donnent paſſage à la lumiere. Elles ſont fermées par de petits carreaux de verre, ou communément, par une eſpece de parchemin bien tendu, & fort tranſparent, qui ſe fait avec la tunique qui enveloppe l'eſtomac du bœuf ou de la vache. On entre, par ce corridor, dans différentes chambres; l'une eſt la ſalle de travail: les femmes y préparent l'étoffe pour les habits, le cuir pour les ſouliers; ce ſoin les regarde principalement. Dans une autre chambre couchent le mari & la femme, dans une troiſieme les enfans & les domeſtiques; les autres ſervent de cuiſine, de laiterie, de garde-manger, &c. Toutes ces différentes piéces ne ſont éclairées que comme le corridor, c'eſt-à-dire, par des ouvertures pratiquées dans le toît, avec de ſemblables chaſſis; il n'y a que la ſalle de travail, qui ait des fenêtres. Les fermiers, & autres perſonnes un peu à leur aiſe, ont un appartement propre à recevoir & à loger les étrangers; c'eſt la principale chambre de la maiſon, &

MICROCOPY RESOLUTION TEST CHART

(ANSI and ISO TEST CHART No. 2)



APPLIED IMAGE Inc

1653 East Main Street
Rochester, New York 14609 USA
(716) 482 - 0300 - Phone
(716) 288 - 5989 - Fax

la seule qui ait une entrée particulière en dehors. Non loin du logis, dans une espece de basse-cour, chaque habitant a ses étables. Ils ne serrent pas leur foin dans des granges; ils ont une place entourée d'un fossé, où ils le laissent en tas séparés, couverts d'un gazon en pyramide, afin que l'eau coule, & ne le gâte pas. Tous ces bâtimens sont fort grossiers, ainsi que les meubles qui les décorent. L'Islande produit peu de bois de charpente; & pour construire un édifice, on a recours à de petits soliveaux, liés à quelques piliers de pierres, entrelassés de broussailles, garnis de terre, & couverts de gazon. Les meubles de ces maisons sont de peu de valeur. Des lits faits d'une grosse étoffe du pays, & garnis de plumes que la multitude d'oiseaux aquatiques rend très-communes; des tables, des chaises, des bancs, des armoires composent tout l'ameublement, qui est de la plus grande simplicité.

Les églises ne sont pas autrement bâties, que les maisons ordinaires; mais elles sont plus grandes, plus larges & plus élevées, quoiqu'en géné-

ral, un homme un peu grand toucheroit au plancher avec ſes doigts. Le défaut de bois, de brique & de chaux empêche qu'on ne les exhauſſe davantage. Les toîts, formés de chevrons, de traverſes & de lattes, ſont couverts de gazon en dehors, & de planches en dedans; & lorſque ce gazon devient verd, on les prendroit pour des élévations de terre, ou de petites montagnes. Au reſte, toutes les égliſes d'Iſlande ne ſont pas dans le même goût. Celle de Holum, ville épiſcopale, eſt conſtruite de gros murs & de bois de charpente, & a plus de quarante pieds d'élévation. On y voit encore, autour du chœur, une muraille de pierre de taille, qui ſubſiſte depuis plus de quatre cens ans. La cathédrale de Skalholt, autre évêché d'Iſlande, eſt dans le même état, que celle de Holum, à l'exception du chœur, & ſe ſoutient auſſi depuis très-long-tems.

Les prêtres qui deſſervent ces égliſes, & le peuple qui les fréquente, ſont de la religion Luthérienne, la ſeule que l'on ſouffre en Iſlande. Un évêque Catholique s'oppoſa long-tems à ſon établiſſement dans cette iſle, &

paya de sa tête sa longue résistance. On prétend qu'on trouve encore ici des restes de Catholicité ; je crois qu'ils ne consistent que dans de vieux ornemens, & d'anciennes peintures qui se conservent dans quelques églises. Deux évêques partagent entr'eux le gouvernement spirituel de l'Islande. La partie du nord forme seule le diocèse de Holum ; celui de Skalholt comprend le reste du pays. Chaque évêché a une école latine, pourvue de deux professeurs. Les étudians, qui donnent des preuves de science & de capacité, sont nommés aux cures du diocèse, sans avoir besoin de subir des examens à l'université de Coppenhague. Il est vrai néantmoins, que les Islandois qui vont faire leurs études en Dannemarck, & qui y prennent des degrés, sont préférés dans la distribution des bénéfices & des emplois. On donne aux uns les meilleures cures ; les autres sont pourvus des charges de b[illegible]fs, sous-baillifs, & autres places de j[illegible]cature.

Lorsque la religion Luthérienne fut introduite chez ces insulaires, le clergé Catholique, séculier & régulier, formoit ici un corps assez nombreux. Une grande

partie de ſes biens demeura unie aux ſiéges épiſcopaux ; le reſte fut confiſqué au profit du roi. Les évêques ont la geſtion de tous leurs biens ; ils en retirent environ deux mille écus par an, ſur quoi ils ſont obligés de payer deux profeſſeurs, un prédicateur qui leur tient lieu de grand-vicaire ou de théologal, deux ou trois prêtres ; d'entretenir un certain nombre d'étudians, & de faire faire les réparations néceſſaires aux égliſes, & autres bâtimens qui dépendent de leur ſiége. Cela payé, il leur reſte tout au plus trois mille livres. Il eſt vrai que le roi de Dannemarck leur abandonne certains péages dûs à la couronne. Chaque habitant eſt ſoumis à une taxe annuelle de la valeur de dix poiſſons, que ſa Majeſté a quelquefois la bonté de leur céder.

Les revenus des autres eccléſiaſtiques conſiſtent en rentes provenant des biens-fonds, en impoſitions ſur les métairies, & en denrées qu'ils retirent des paroiſſiens. Il y a de ces curés qui, comme parmi nous, vivent fort à leur aiſe, & d'autres qui ſont extrêmement pauvres. Ces derniers ſont obligés de tra-

vailler comme les payſans, pour nourrir leurs enfans & leurs femmes. Ils vont avec eux à la pêche, & imitent les apôtres par leur profeſſion, comme par leur pauvreté. Comme eux, ils quittent leurs filets & montent en chaire; & de pêcheurs d'hommes, ils redeviennent pêcheurs de poiſſons.

On imprime à Holum, en langue Iſlandoiſe, divers ouvrages de dévotion, & d'autres livres utiles qu'on leur attribue. Pluſieurs de ces inſulaires ſe ſont appliqués aux ſciences avec ſuccès, & ont paſſé, dans leur tems, pour des écrivains célèbres. On repréſente les anciens Iſlandois comme des hommes ſpirituels & curieux, qui mettoient en vers, tout ce qui arrivoit de mémorable. Les poëſies Iſlandoiſes ont été fort eſtimées de leurs voiſins. Un auteur de cette nation a publié, il y a quelques années, une Diſſertation latine ſur les voyages des anciens peuples du Nord, & principalement de ſes compatriotes. On trouve encore actuellement des étudians de cette nation à Coppenhague, qui ne le cèdent à aucun Danois. Ceux qui s'appliquent à une profeſſion, & exercent quelques métiers en Danne-

marck, y deviennent ordinairement d'habiles maîtres. En Iſlande même, il y a d'excellens ouvriers, qui n'ont jamais eu d'autres inſtructions, que leur goût & leur génie. Pluſieurs habitans s'occupent d'orfévrerie, & font ces ornemens d'or, d'argent ou de cuivre, que les femmes portent à leur ceinture. Ils réuſſiſſent également dans tout ce qui eſt d'un uſage ordinaire, même ſans avoir les inſtrumens néceſſaires, ni les matériaux convenables: lorſqu'ils peuvent ſe les procurer, ils travaillent avec beaucoup plus de perfection. Ils ont naturellement de la facilité pour apprendre à écrire & à calculer, & de très-grandes diſpoſitions pour le commerce.

Il faut pourtant convenir qu'en général, les Iſlandois ſont encore très-groſſiers, malgré les ſoins qu'on prend de les policer. Il y a un grand baillif, trois baillifs particuliers, & vingt-quatre officiers de juſtice, dont chacun gouverne un petit diſtrict. Celui qui commande à toute l'iſle, ſous le titre d'Adminiſtrateur, ou Gouverneur général, eſt un ſeigneur Danois du premier rang. C'eſt aujourd'hui M. le comte

de Rantzaw, chambellan du roi. Il fait ſon ſéjour ordinaire à la cour ; mais le grand baillif réſide à Beſſeſted, où eſt le ſiége du conſeil ſouverain d'Iſlande. Cette charge eſt aſſez briguée ; & le roi ne la confie qu'à des perſonnes qu'il honore de ſa faveur. Ce grand-baillif n'eſt pas le ſeul officier conſidérable de cette iſle ; la cour y entretient encore un ſénéchal, qui perçoit tous les droits & les revenus de ſa Majeſté, & en rend compte à la chambre des finances. Les impoſitions ſe payent en poiſſons : les baillifs particuliers touchent toutes les rentes de cette eſpece, ainſi que les autres revenus, chacun dans ſon diſtrict, d'après un bail paſſé par le ſénéchal, au nom du Souverain ; ce bail eſt fait de façon, que les officiers y trouvent les appointemens de leurs charges.

Il y a d'autres droits, que paye à la chambre des finances du roi, une compagnie de Coppenhague, privilegiée par ſa Majeſté, pour le commerce d'Iſlande. Tous les ports de cette iſle lui ont été affermés ; & elle y envoie des navires avec des marchands & des commis, qui négocient pour ſon

compte avec les habitans. Ils reçoivent les marchandiſes des Iſlandois, & les payent avec d'autres marchandiſes, ou avec de l'argent comptant, ſuivant un tarif imprimé, auquel les deux parties ſont obligées de ſe conformer. Ce tarif indique toutes les marchandiſes qui ſortent du pays, ſçavoir, des poiſſons ſecs, du mouton ſalé, du beurre, de l'huile de poiſſon, du ſuif, de la laine, des peaux & de la plume : les Danois donnent, en échange, du bled, de la farine, de l'eau-de-vie, de la bière, du fer, de la toile, des bois de charpente, des lignes à pêcher, du tabac, &c.

On compte ici par poiſſons, au lieu de compter par ſous, par livres, ou par écus. Trente poiſſons ſont eſtimés trois livres; & il eſt indifférent de donner ou un écu, ou trente poiſſons; ces deux objets ont le même cours dans le commerce. Ce qui vaut moins de douze poiſſons, ne ſçauroit être payé avec de l'argent; & dans ce cas, on ſe ſert de poiſſons en nature, ou de tabac, dont un petit bout fait la valeur d'un poiſſon. Ainſi on peut regar-

der le poiſſon & le tabac comme la monnoie du pays.

Pour éviter la fraude dans le commerce, les Iſlandois portent dans les ports, tout ce qu'ils ont à vendre : les Danois ne reçoivent que ce qu'ils trouvent bon, & mettent le reſte au rebut. Les ports, pour le poiſſon, ſont principalement au midi & à l'occident de l'iſle ; les ports pour la viande, au nord & à l'orient. Dans ces derniers, les marchands fixent eux-mêmes le jour, où les moutons de chaque diſtrict doivent être livrés. Les Iſlandois tuent tout ce bétail, & en remportent les entrailles & la tête. La viande eſt ſalée par la compagnie, & coupée en grandes & petites piéces. A l'égard des peaux, on les ſaupoudre de ſel, du côté où elles tenoient à la chair ; on les applique les unes contre les autres par ces mêmes côtés ; & l'on en fait des rouleaux bien ſerrés, pour qu'elles ne ſe corrompent point. Le ſuif ſe fond, & ſe met dans des tonnes, que l'on charge ſur les vaiſſeaux.

Dans les ports du midi & de l'orient, la compagnie Danoiſe prend indiſtinctement

indiſtinctement tout le bon poiſſon ſec, ſuivant la taxe. La Providence ſemble avoir eu un ſoin particulier des Iſlandois, en raſſemblant près de leur iſle, une multitude innombrable de poiſſons de toute eſpèce. Ils arrivent d'abord ſur les côtes orientales, paſſent enſuite ſur celles du ſud, d'où ils ſe rendent dans les grands golfes. Ce ſont les Hambourgeois qui ont, les premiers, fait ce commerce avec l'Iſlande. Ils avoient d'abord établi une ſociété; dans la ſuite ils y ont négocié clandeſtinement, & ſous le nom de contrebandiers. Aujourd'hui la compagnie Danoiſe défend l'entrée de cette iſle aux marchands étrangers. Elle a enlevé des vaiſſeaux à des négocians Hollandois, qui y faiſoient la contrebande; ils furent conduits à Coppenhague, & déclarés de bonne priſe.

Les grandes affaires, celles qui concernent le commerce général du pays, ſont jugées en Danemarck; mais les différends particuliers, & les procès des habitans, ſe décident dans l'iſle même. Il s'en élève de toute eſpece, par leur humeur querelleuſe & tracaſſiere, qu'ils tien-

nent, comme on l'a dit des Normands, de la Norvége leur ancienne patrie. La cauſe eſt portée d'abord au tribunal d'un magiſtrat ſubalterne; & l'on appelle de ſa ſentence à celle du baillif, lorſque celui-ci donne ſon audience. On dit *tenir les grands jours*, pour ſignifier la réſidence qu'il va faire tous les ans dans une paroiſſe de ſa juriſdiction. Là on plaide tous les procès ſurvenus entre les habitans; ces jours ſe tiennent au commencement de l'hyver, loin des villes où les payſans ne pourroient venir qu'à grands frais, & en abandonnant leurs travaux. On peut encore avoir recours à un ſiége plus élevé, auquel préſide le grand-baillif, aſſiſté de dix ou douze gens de loi. En ſon abſence, il eſt remplacé par le ſénéchal. Un magiſtrat inférieur peut y être cité directement pour un déni de juſtice, ou autres fautes de cette nature. De cette cour ſupérieure, on ſe pourvoit au conſeil ſuprême de Coppenhague, lorſque la matiere eſt importante, & dans des cas preſcrits par les loix.

Les affaires eccléſiaſtiques ſe jugent, premièrement par la juriſdiction du

chapitre de chaque cathédrale. Elle eſt compoſée d'un prévôt & de deux aſſeſſeurs. On paſſe enſuite, par appel, à la chambre du conſiſtoire, où aſſiſte le grand-baillif, en qualité de préſident, au nom de l'adminiſtrateur ou gouverneur général : l'évêque, le prévôt, les prébendiers en ſont les aſſeſſeurs. Ce tribunal ſe tient dans les mêmes lieux que les grands jours, & à-peu-près de la même manière. De la chambre conſiſtoriale, on paſſe directement à la cour ſouveraine de Coppenhague. Il n'y a d'autres ſupplices capitaux en Iſlande, que de couper la tête avec une hache, & de pendre. Les femmes qui ont mérité la mort, ſont noyées dans un ſac.

Mais c'eſt aſſez parler de procès & d'affaires criminelles ; je vais dire un mot des divertiſſemens de ces inſulaires. Ils conſiſtent à chanter d'anciennes chanſons guerrieres, ſur des airs très-groſſiers, ſans meſure, ſans muſique & ſans inſtrumens. Les Iſlandois n'ont nul goût pour la danſe ; c'eſt en quoi ils diffèrent ſpécialement des autres payſans du Nord. Si quelquefois, pour s'amuſer, les négocians les raſſemblent

avec un violon, ces bonnes gens ſe prêtent de leur mieux à cet exercice. L'homme & la femme ſe mettent vis-à-vis l'un de l'autre, & ſautent continuellement, en ſe laiſſant tomber, tantôt ſur une jambe, tantôt ſur une autre. Ils ne connoiſſent guères que le jeu des échecs; & l'on trouve quelquefois, parmi le peuple même, des gens qui l'entendent paſſablement. Ils en faiſoient autrefois leur paſſion, & ils aſſurent que leurs ancêtres y ont excellé. Il n'y a point de miſérable payſan, qui n'ait chez lui ſon jeu d'échecs, travaillé de ſa main. Ils ſont faits d'os de poiſſon, & diffèrent des nôtres, en ce que leurs fous ſont des évêques, comme devant le plus approcher des perſonnes royales.

Cet amuſement prend quelquefois ſur leurs occupations ordinaires, telles que la pêche & le ſoin du bétail, qui fait la richeſſe principale de la plus grande partie de l'iſle: il y a des habitans qui poſſèdent juſqu'à cinq cens moutons. Dans certains tems, on les mène paître ſur des rochers; dans d'autres, ils reſtent à la maiſon. Chaque fermier a autant de bergeries qu'il

en faut, pour les mettre à couvert. On jette le foin dans des rateliers ſuſpendus de façon, qu'ils peuvent y manger des deux côtés. Il y a de ces bergeries que la nature a formées elle-même : ce ſont des excavations cauſées par les éruptions de quelques volcans. Les moutons s'y retirent, lorſque le tems devient mauvais ; mais ils y ſont expoſés aux entrepriſes du renard, qui s'y cache volontiers, dans l'eſpérance d'y faire un butin conſidérable.

En hyver, lorſqu'il y a peu de neige, on envoie aux champs les troupeaux, pour épargner le foin. Il arrive quelquefois, quand il fait beaucoup de vent, que ces animaux en ſuivent l'impulſion, & vont ſe jetter à la mer ; la neige, qui couvre la terre & les empêche de voir loin devant eux, leur dérobe la vue du danger. D'autres fois, quand la neige les ſurprend, ils ſe joignent en troupes, rapprochent leurs têtes les unes des autres, & abandonnent leurs dos à l'air, ſans ſe remuer, juſqu'à ce que leurs toiſons ſe gelant enſemble, ils ne puiſſent plus ſe dégager. La neige

continuant à tomber à gros flocons ; ils en ſont bientôt tout couverts ; & le froid les ſaiſit tellement, qu'il ne leur eſt plus poſſible de ſe ſéparer. On les retire quelquefois ſains & ſaufs, même au bout de pluſieurs jours ; mais ſouvent ils ſont étouffés ſous le poids de cette maſſe énorme de neige, qui les accable. D'autresfois, la faim les oblige de ſe ronger mutuellement la laine pour ſe nourrir, juſqu'à ce que l'on vienne à leur ſecours. Quelques-uns conſervent enſuite cette habitude ; mais lorſque le propriétaire s'en apperçoit, il les fait mourir pour arrêter ce déſordre ; car, outre que cette manie leur occaſionne à eux-mêmes des maladies, elle nuit encore extrêmement aux autres, en empêchant que leur vêtement ne les défende contre le froid. C'eſt une règle générale, parmi les habitans, de retenir les troupeaux dans la bergerie, lorſqu'ils prévoient un tems fâcheux, pour prévenir tous ces accidens. Il eſt un tems dans l'année, où l'on attache, ſous le ventre des béliers, un morceau de drap, qui les empêche de s'accoupler avec les brebis. A Noël, on les laiſſe libres ; &,

par ce moyen, les meres ne mettent pas, que dans le commencement d'Avril, saison où les jeunes agneaux n'ont plus rien à craindre de la rigueur du froid.

Le principal commerce de la partie septentrionale de l'isle consiste dans ses moutons; & les payſans donnent un soin particulier à la conservation de ces animaux. Le berger ne les quitte pas, & a toujours, à sa disposition, un ou deux chevaux, & une couple de chiens dressés, dont il se sert pour rassembler le troupeau. Il y a de ces gens-là, qui s'apperçoivent, du premier coup d'œil, si, parmi deux ou trois cens moutons, il en manque un, lequel c'est, & s'il s'en trouve d'étrangers.

Lorsqu'un marchand a fixé le tems où il achetera le bétail d'une paroisse, les habitans conviennent d'un jour pour reconnoître leurs moutons, & choisir ceux qu'ils veulent vendre. Alors tous les bergers se rendent dans les montagnes, rassemblent les troupeaux dans un lieu environné de murs, qui peut contenir huit à dix mille de ces animaux. Chacun cherche ceux qui

portent sa marque, les mène à part dans une petite place, non loin de la premiere, & conduit au port ceux dont il veut se défaire.

Un des grands fléaux des troupeaux de moutons, sont les renards, dont l'Islande abonde plus que tout autre pays. On en trouve beaucoup de blancs, & peu de noirs. Les insulaires leur tendent des piéges, ou les tuent à coups de fusils. Ils placent, dans la campagne, un animal mort; & près de-là est une cabane, où un homme reste caché. Les renards, attirés par l'odeur, s'amassent en si grand nombre autour du cadavre, que le chasseur en tue trois ou quatre d'un seul coup, & peut en détruire une grande quantité dans une nuit. Ce sont les seules bêtes fauves du pays. Quelquefois on peut y voir des ours, qui viennent du Groënland sur des glaçons; mais on les empêche de pénétrer dans l'isle, ou de s'y établir. Les habitans des côtes ont soin d'observer s'il en arrive sur des glaces, ou s'il en paroît des traces dans la neige. Alors ils en avertissent leurs voisins, qui ne cessent pas de les chercher & de les poursuivre, qu'ils ne

les ayent tués. Si l'ours rencontré par hazard un homme qui ne ſoit point en état de l'attaquer, celui-ci lui jette ſon gant. L'animal s'arrête, prend ce gant, retourne & manie tous les doigts ; & pendant cet intervalle, l'habitant ſe dérobe à ſa vue par une prompte fuite. Mais ſi la bête eſt preſſée par une faim violente, s'arrêtant peu à ce qu'on lui jette, il rejoint bien vîte ſon homme, & le dévore. La peau d'un ours tué en Iſlande, doit être remiſe au baillif, parce qu'elle eſt regardée comme un droit du fiſc royal.

Je rapporterai quelques ſingularités de ce pays, avant que de parler des animaux domeſtiques. Il y a dans cette iſle une eſpece particuliere de cryſtal, qui a la propriété de repréſenter doubles, tous les objets qu'on regarde au travers. Les montagnes qu'on appelle *jokuls*, parce qu'elles ſont continuellement couvertes de neige & de glace à leur ſommet, ont cela de remarquable, qu'elles croiſſent, décroiſſent, s'élèvent, s'abbaiſſent, groſſiſſent & diminuent perpétuellement. Chaque jour ajoûte à leur forme, ou en enlève quelque choſe. On trouve des mon-

ceaux de glace inacceſſibles, où la veille on voyoit un chemin, & des traces de voyageurs. Ce qui étoit un gouffre le jour d'auparavant, redevient au niveau le lendemain; & ce qui offroit une élévation, ne préſente plus qu'un précipice. On ne craint ici, ni ſerpent, ni aucun reptile venimeux. Les forêts y ſont très-rares; on n'y voit guères que des bouleaux & des ſaules, dont la groſſeur n'excède pas celle du bras. En quelques endroits, ces arbres ſont raſſemblés de manière, qu'ils forment, çà & là, de petits boſquets. Mais on peut dire, en général, que les habitans manqueroient de bois, ſi la mer n'en amenoit, tous les ans, une grande quantité ſur les côtes de leur iſle. En creuſant la terre, de côté & d'autre, on trouve des ſouches pourries, & de vieilles racines, qui indiquent que jadis il exiſtoit des forêts dans des lieux où l'on n'en voit plus actuellement. Dans les endroits où le bois eſt moins commun, comme aux environs de la mer, les pauvres gens ſe ſervent d'arrêtes de poiſſon pour faire du feu. En d'autres cantons,

où l'on manque de pâturages, on nourrit les vaches avec de l'eau, dans laquelle on a fait cuire du poiſſon. On y mêle même de ce poiſſon à moitié pourri, & des arrêtes que l'on réduit en bouillie. Les météores ſont ici aſſez ordinaires; les feux follets y paroiſſent les plus fréquens. On y voit ſouvent deux ſoleils, avec trois arcs-en-ciel qui paſſent entre les deux images de cet aſtre, & l'aſtre lui-même. On conſerve le poiſſon en l'enſeveliſſant dans la neige, comme ailleurs, en le couvrant de ſel. Lorſque la mer eſt agitée par les rames, elle paroît durant la nuit, quand le tems eſt ſerein, comme un feu qui ſort d'une fournaiſe.

La plûpart des animaux domeſtiques connus dans le reſte de l'Europe, comme les chiens, les chats, les cochons, les chèvres, les bœufs, les vaches, les chevaux, le ſont également en Iſlande. Ces derniers reſſemblent à ceux de la Norvége, qui en a, dit-on, fourni les premieres races; d'autres prétendent qu'ils ſont venus d'Écoſſe, où les Iſlandois faiſoient autrefois un grand commerce. Les chevaux, qui ne travaillent qu'en été, paſſent le reſte

de l'année dans les champs, en plein air, & s'en trouvent bien. Ceux, dont on croit n'avoir beſoin qu'au bout d'un certain tems, ſont envoyés dans les montagnes, avec une marque qui les fait reconnoître. On les y laiſſe pluſieurs années; & lorſqu'on veut s'en ſervir, on les raſſemble en troupe, & on les prend avec des cordes, parce qu'alors ils ſont devenus trop ſauvages: il s'en trouve même, parmi eux, qui oſent attaquer les gens qui viennent pour les emmener. Les chevaux de ſelle reſtent l'hyver dans l'écurie, & l'été en pleine campagne.

Puiſque j'ai commencé à vous parler des animaux, je finirai cet article par les oiſeaux & les poiſſons. On nourrit ici peu de volaille, tant à cauſe de la rigueur du froid, que de la cherté du grain; cependant j'y ai vu des pigeons, des poules, & des poulets. Mais ſi ces eſpeces ſont rares, cette diſette eſt réparée par l'abondance des canards ſauvages, des cannes, & de ces perdrix à pattes velues, très-communes dans la Norvége. On trouve, dans la ſaiſon, une ſi grande quantité d'œufs d'oiſeaux

aquatiques, que les habitans en ont plus qu'il ne leur en faut, & preſque plus qu'ils n'en peuvent manger frais. Il y auroit de la folie, de garder de la volaille domeſtique, qui obligeroit à de la dépenſe, tandis qu'ils en ont aſſez de ſauvage, qui ne leur coûte rien. Vous ſçavez d'ailleurs, de quelle utilité eſt leur excellente plume, & principalement ce duvet mol, élaſtique & leger, connu ſous le nom d'*édredon*, d'où eſt venu le mot corrompu d'*aigledon*.

A l'égard des oiſeaux de proie, les plus connus en Iſlande, ſont l'aigle, l'épervier, le corbeau & le faucon. Ce dernier ſe prend avec des filets; & cette chaſſe diffère peu de celle des faucons de Ruſſie, que vous pouvez vous rappeller. Ceux de cette iſle ont la réputation d'être plus braves, plus adroits, que tous les autres faucons de l'Europe. On aſſure qu'il n'eſt preſque pas un ſeul nid de ces oiſeaux, qui ne ſoit connu. Il y a, dans chaque canton, un ou pluſieurs fauconniers, qui n'ont d'autre occupation, que de les découvrir. Ils ont un brevet du baillif, & font les

ſeuls, à qui cette recherche ſoit permiſe. Ils doivent tous être du pays; & cette commiſſion, quand ils ont du bonheur & de l'intelligence, eſt communément aſſez lucrative. Tous les ans, le jour de la S. Jean, ils ſe rendent à Beſſeſted, & y dépoſent tous les faucons, en préſence du premier fauconnier de ſa Majeſté. Celui-ci réforme les moins capables de ſervir, met les autres à part, & les tranſporte dans ſon vaiſſeau à Coppenhague. Chacun de ces oiſeaux vaut au moins vingt écus à celui qui l'apporte: cette ſomme lui eſt payée par le baillif du roi, ſur la vérification de ſon fauconnier. Le trajet d'Iſlande en Dannemarck, étant, pour l'ordinaire, d'environ quinze jours ou trois ſemaines, on fait tuer autant de bœufs qu'il en faut, pour nourrir les faucons pendant cette traverſée; & comme on ne leur donne que de la viande fraîche, on embarque toujours quelque bétail vivant, pour le tuer ſucceſſivement, à meſure qu'on en a beſoin. Ces oiſeaux demandent beaucoup de ſoin, pour être conſervés durant le voyage. Ils ſont rangés entre les deux ponts du vaiſſeau,

ſur des perches garnies de couſſins, auxquelles on les attache. Le roi de Dannemarck en reçoit, tous les ans, de cette iſle ſeule, cent cinquante ou deux cens, & en fait des préſens à pluſieurs princes de l'Europe.

La prodigieuſe quantité de poiſſons qui peuplent les mers voiſines de l'Iſlande, attire, ſur les côtes, une multitude infinie d'oiſeaux aquatiques. Chaque eſpece peut y être ſervie ſelon ſon goût & ſes beſoins. La plus nombreuſe eſt celle des cygnes & des canards; c'eſt auſſi la plus utile, à cauſe de l'abondance & de la bonté de ſon duvet. Je n'inſiſterai ni ſur cet article, ni ſur mille autres ſortes d'oiſeaux, qui ne ſont point particuliers à ce pays. Voyez, ſur la maniere de les prendre, ce que j'ai dit en parlant de la Norvége. A l'égard des poiſſons qui ſe raſſemblent près de l'Iſlande, il ſeroit difficile d'en nommer toutes les eſpeces. Je ne parlerai point des harengs, qui ſont quelquefois des années entieres ſans ſe montrer; il eſt vrai que quand ils paroiſſent, ils forment une colonne ſi épaiſſe, qu'une chaloupe a peine à la pénétrer. Le retour des ſar-

dines eſt plus conſtant & plus régulier. C'eſt un ſpectacle amuſant & curieux, de les voir arriver par millions, agiter, par leurs mouvemens, les flots de la mer, & devenir la proie d'une foule innombrable d'oiſeaux, qui obſcurciſſent le ciel, & rempliſſent l'air de leurs cris. A chaque inſtant, on en voit quelques-uns d'eux ſe détacher, s'élancer dans les eaux comme un trait, s'y enfoncer profondément, & remonter avec leur priſe dans leur bec.

Mais le plus grand ennemi des ſardines eſt le cabeliau, qui ne ceſſe de les pourſuivre pour les dévorer. Ces poiſſons arrivent enſemble le long des côtes de l'Iſlande ; & les habitans ſaiſiſſent le tems de leur paſſage, pour en faire une ample proviſion. Ils pêchent le cabeliau à la ligne : ſa chair eſt d'un ſi excellent goût, qu'il paſſe par-tout pour un mets délicieux. C'eſt avec ce poiſſon, qui ſe diviſe en pluſieurs eſpeces, & eſt connu ſous différentes dénominations, que ces gens-ci préparent, ſous des noms divers, ce qu'on appelle, en général, le *ſtockfiſch*. Ils coupent la tête aux cabeliaux, ouvrent aux uns, le ventre dans toute ſa lon-

gueur, fendent les autres par le dos, leur en arrachent l'épine, les appliquent les uns contre les autres par le côté ouvert, les étalent sur des pierres arrangées à ce dessein, ou les suspendent sur des lattes, les retournent plusieurs fois, & exposent alternativement à l'air, le côté de la chair & celui de la peau. Si le tems est beau, il ne faut pas plus de quinze jours pour sécher ce poisson. On le met ensuite sur un mur fait exprès; & l'on a attention, que le côté de la peau soit tourné en dehors. Quelque tems qu'il fasse alors, rien ne peut le corrompre; il se conserve des années entières sans sel, & sans autre préparation. Lorsque les habitans apportent leur poisson sec dans les places de commerce, ils en forment des amas aussi élevés que les maisons, & de la même façon qu'on entasse chez nous les gerbes de bled. S'il pleut, on les couvre avec de gros draps, de peur qu'ils ne contractent de l'humidité. La pêche se fait au mois de Mai & de Juin; elle commence avant le lever du soleil, & quelquefois se continue pendant toute la nuit. Dès qu'une barque est arrivée

à terre, le chef des pêcheurs partage le butin ; chacun d'eux en a une portion égale ; & il ne la quitte pas, qu'il ne l'ait arrangée comme je viens de le dire.

Les baleines font la guerre aux cabeliaux, comme ceux-ci aux harengs & aux sardines. On en voit de toutes les especes près de ces côtes ; & c'est une très-grande joie pour les habitans, que la prise d'un de ces animaux. Une barque s'approche de la baleine ; le pêcheur lui darde un grand harpon de fer, & la barque se retire promptement. Le harpon a la marque de celui qui l'a lancé. Quand le coup a été bien porté, & que le monstre périt sur la côte où il vient échouer, on le partage entre celui à qui le harpon appartient, & le propriétaire du fonds sur lequel on le trouve. En ouvrant une de ces baleines, on vit dans son ventre plus de six cens cabeliaux frais & vivans, & une multitude innombrable de sardines, & même quelques oiseaux qui en tenoient encore dans leur bec.

J'ai lu quelque part, que le poisson est plus propre que la viande, à fournir de cette matiere qui sert à la généra-

tion, & que c'eſt une des raiſons de ce nombre infini de peuple, qui eſt au Japon & à la Chine, où l'on ne vit preſque que de poiſſon. Si cela eſt, toute la partie méridionale de l'Iſlande, qui en fait ſa principale nourriture, devroit être très-peuplée : il eſt pourtant vrai, que ce pays contient à peine la vingtieme partie des habitans qui peuvent y vivre. On aſſigne pluſieurs cauſes de cette dépopulation. La premiere eſt une épidémie terrible, appellée *la peſte noire*, qui déſola tout le Nord, vers le milieu du quatorzieme ſiécle. Il mourut alors tant de monde dans cette iſle, qu'il n'y reſta perſonne en état de faire la deſcription de cet horrible fléau. Les Annales Iſlandoiſes, où tous les évènemens antérieurs ſont fidélement rapportés, ne fait aucune mention de celui-ci. On ſçait ſeulement, par une tradition orale, qu'il n'échappa de cette funeſte contagion, que très-peu d'hommes, qui s'étoient réfugiés dans les rochers : tout le reſte périt miſérablement. Le petit nombre de ceux qui ne furent point enveloppés dans la deſtruction générale, repeupla le pays dans l'eſpace de trois ſiécles ; mais leurs

malheureuſes générations ont, dans la ſuite, éprouvé des fléaux non moins cruels que la peſte. Des ravages affreux, cauſés par la famine & la petite vérole; des cruautés inouïes, exercées par des corſaires Turcs & Algériens, qui ont fait une irruption en Iſlande, ont enlevé un ſi grand nombre d'habitans, qu'il en reſte à peine aujourd'hui quatre-vingt mille dans toute l'iſle.

Je vous ai dit, Madame, que les anciennes Annales de ce peuple ſe ſont aſſez bien conſervées: on garde encore, en vers, les événemens arrivés ſous les règnes de chacun de ſes rois. Ces monarques, ainſi que tous les héros du Nord, menoient par-tout avec eux, des poëtes qui écrivoient leurs exploits. Les ſoldats les apprenoient par cœur, & les chantoient les jours de combat. Ces mêmes poëſies contenoient tout le développement de la religion. Le premier principe des choſes eſt un géant nommé *Immer*, qui fut taillé en piéces par les Nains qu'engendra le Chaos. Ils formerent les cieux de ſa tête, le ſoleil de ſon œil droit, la lune de ſon œil gauche; ſes épaules furent changées en montagnes;

les rochers devinrent ſes os ; la mer fut faite de ſa veſſie ; & ſon urine produiſit les rivieres. Toute cette mythologie eſt écrite en vieux Iſlandois, & paroît très-ancienne. Thor & Odin étoient au nombre de leurs divinités : ils ont conſervé ces deux noms, pour déſigner deux jours de la ſemaine, comme nous ceux de Jupiter & de Mercure. On apperçoit par ces chroniques, que les prêtres ſacrifioient à leurs dieux des victimes humaines. Ils les précipitoient du haut d'un rocher, ou on les jettoit dans un puits. Ils avoient deux temples principaux, l'un à Holum, l'autre à Skalholt, où ſont aujourd'hui les deux cathédrales. Si tout cela ſe trouve réellement dans les anciennes chroniques, comme on me l'aſſure, il faut regarder, Madame, comme une fable, ce qu'on dit de la fondation de ce peuple, par un ſeigneur de Norvége.

Les Iſlandois paſſoient jadis pour de bons gladiateurs & de hardis pirates. Le combat ſingulier leur étoit permis en public ; & ſouvent on s'en ſervoit pour la déciſion des procès. Le parti vaincu perdoit ſa cauſe ; & celui qui

refuſoit de ſe battre, avoit le même ſort. Il n'étoit pas rare de voir deux champions expoſer toute leur fortune au bout de leur épée : le vainqueur poſſédoit le bien de l'un & de l'autre ; mais les héritiers du vaincu avoient la faculté de préſenter un taureau au victorieux ; & il falloit qu'il le tuât d'un ſeul coup, pour être confirmé dans ſa poſſeſſion.

Je ſuis, &c.

A Skalho.s en Iſlande, ce 17 Juin 1748.

LETTRE XCIII.

LE GROENLAND.

LE 21 du mois de Juin, l'ordre général fut donné à l'équipage, de se tenir prêt pour partir le 23. Un vent favorable nous porta, en peu de tems, vers les côtes orientales du Groënland; le pays nous parut couvert de neige, & d'un abord difficile. Des glaces flottantes dans la mer jusqu'à cinq ou six lieues du rivage, nous causerent de vives allarmes. Toute notre attention étoit de trouver une ouverture pour pouvoir pénétrer; mais la chose étoit impraticable; car ces glaces paroissoient attachées les unes aux autres; ce qui formoit un spectacle affreux, & augmentoit notre frayeur. Nous fûmes contraints de nous éloigner, de tourner vers le Sud, & de doubler l'isle Farewel, pour aller gagner la partie occidentale du Groënland, la seule où l'on puisse aborder. Mais nous fûmes long-tems loin de

notre but ; un vent d'Oueſt nous ramena du côté de la Norvége, entre l'Iſlande & l'Ecoſſe. C'étoit préciſément le tems du paſſage des harengs, dont la pêche, qui ſe faiſoit alors, nous procura un ſpectacle auquel nous ne nous étions pas attendus. Les pêcheurs avoient aſſemblé leurs barques, au nombre de douze à quinze cens ; & s'étant mis en mer, ils tirerent le premier coup de filet le 25 Juin, à une heure après-minuit.

Cette pêche ne ſe fait que la nuit ; parce qu'alors le poiſſon eſt attiré par la clarté des lanternes, qui l'empêche, en l'éblouiſſant, de diſcerner les filets. Le jour on le diſtingue par la noirceur de la mer, & l'agitation qu'il excite dans l'eau, en s'élevant juſqu'à ſa ſurface, & en ſautant même en l'air, pour éviter la fureur dévorante des autres poiſſons, ſes ennemis. Les filets des pêcheurs étoient longs de deux cens toiſes ; & on les avoit teints en brun, pour les rendre moins viſibles. Il n'eſt pas permis de les jetter en mer avant la S. Jean ; parce qu'avant ce tems, le hareng n'eſt pas arrivé à ſa perfection, & qu'on ne ſçauroit le tranſporter, ſans qu'il ſe gâte. En vertu d'une ordonnance

ordonnance expresse de la marine, qui se publie & s'affiche tous les ans, les pêcheurs de Hollande, de Dànemarck & de Hambourg, les pilotes, les matelots, les maîtres des barques font serment, avant leur départ, de ne point précipiter la pêche; ils le renouvellent à leur retour, pour attester que, ni eux ni personne de leur connoissance, n'a enfreint cette loi; en conséquence de cette affirmation, on expédie des certificats aux vaisseaux destinés au transport des nouveaux harengs, pour garantir la bonté de cette marchandise, & conserver le crédit de ce commerce.

Pendant les trois premieres semaines de la pêche, on met toute la prise, pêle-mêle, dans des tonneaux; & on l'envoie promptement en Hollande, dans des bâtimens, bons voiliers, qu'on appelle *chasseurs;* nom que l'on donne aussi aux premiers harengs qui arrivent. A l'égard de ceux qu'on prend après la mi-Juillet, à mesure qu'ils entrent dans la barque, on leur ôte les ouïes; & on les partage en trois classes: on nomme *harengs vierges*, ceux qui sont prêts à frayer; *harengs pleins*, ceux qui sont remplis d'œufs ou de

laites ; & *harengs vuides*, ceux qui ont jetté leur frai. On sale chaque espece à part ; & on les met dans des tonneaux particuliers. La premiere passe pour la plus délicate ; la seconde est dans son état de perfection ; la troisieme se conserve le moins.

Plus de cent mille Hollandois vivent de la seule pêche de ce poisson ; & plusieurs s'y enrichissent. Ce sont eux qui en fournissent à presque toute l'Europe ; & aucun peuple n'entend mieux l'art de le préparer. Les tonneaux, dans lesquels ils encaquent leurs harengs, sont de bois de chêne ; & ils les arrangent, avec beaucoup d'ordre, dans des couches de gros sel, distribué avec des soins & des précautions particulieres. Le sapin, dont les Norvégiens font leurs tonnes, leur communique un mauvais goût ; d'ailleurs ils y mettent ou trop de sel, ou trop peu, & les empâtent mal dans les tonneaux. La lenteur avec laquelle les Anglois préparent ce poisson, lui ôte de sa délicatesse & la faculté de se conserver. Les Flamans ont inventé les premiers, vers la fin du quatorzieme siécle, la maniere d'encaquer les harengs : c'est à Guil-

laume Binckels, qu'on eſt redevable de cette découverte. L'empereur Charles-Quint & la reine de Hongrie allerent, en perſonne, viſiter ſon tombeau, en reconnoiſſance d'une invention ſi utile à l'humanité, & ſpécialement à leurs ſujets de Hollande. Ces derniers, jaloux du commerce & du gain, ont exclu les Flamans de la mer, & ſont preſque les ſeuls aujourd'hui, qui réuſſiſſent à cette pêche. Tous les harengs que prennent les François & les habitans de Galles, ſe mangent frais en partie : on ſale le reſte ; & on l'envoie en Eſpagne & dans la Méditerranée. La bonté de ce poiſſon ſe perd ſur nos côtes ; & d'ailleurs on ne ſçait ni ſaler les harengs, ni les préparer pour le tranſport, comme en Hollande. Bien des gens les enfument, pour en faire une marchandiſe plus durable : les Hollandois en font eux-mêmes beaucoup de cette derniere eſpece, & en envoient dans toute l'Allemagne ; c'eſt ce qu'on appelle *des harengs ſaurs*.

Le pêcheur de qui je tiens toutes ces circonſtances, m'a appris, ſur ce poiſſon utile & paſſager, d'autres détails également curieux, que je vais

vous rendre dans les mêmes termes.
» Les harengs ont leur principale de-
» meure dans les abîmes qui ſont ſous
» les pôles ; de-là ils envoient, pour
» ainſi dire, des colonies qui font le
» tour de l'Europe, & reviennent
» enſuite au Nord, en paſſant près de
» l'Iſlande. Les glaces immenſes dont
» ces gouffres ſont toujours couverts,
» les mettent à l'abri des poiſſons vo-
» races, qui les guettent continuelle-
» ment, & à qui la difficulté de reſ-
» pirer ne permet pas de reſter ſous la
» glace. Paiſibles dans cette retraite,
» les harengs multiplient ſi prodigieu-
» ſement, que, bientôt la nourriture
» leur manquant, ils vont chercher à
» vivre ailleurs. En quittant leur do-
» micile, ils ſont bientôt pourſuivis par
» les baleines, les marſouins, les chiens
» marins, les cabeliaux & autres gros
» poiſſons, qui les chaſſent devant
» eux dans l'Océan, & contribuent à
» les diſperſer en pluſieurs bandes.
» C'eſt vers le commencement de l'an-
» née, que débouche la grande troupe.
» Son aile droite ſe détourne vers l'oc-
» cident, & tombe ſur l'Iſlande, d'où
» elle envoie un détachement au banc

» de Terre-neuve. L'aile gauche s'é-
» tend à l'orient, & dirige sa marche
» vers la Norvége, la mer Baltique,
» l'Ecosse, & les provinces septentrio-
» nales de la France.

» Après avoir fourni aux besoins de
» tous ces peuples, ce qui reste de ces
» colonnes dispersées se réunit, pour
» n'en plus former que deux d'une
» épaisseur énorme, qui s'en retour-
» nent dans leur patrie : l'une y arrive
» du côté de l'orient, & l'autre par le
» septentrion. Le tems de leur départ
» est fixé ; c'est ordinairement au mois
» d'Août. La route est prescrite, & la
» marche réglée ; tous partent ensem-
» ble ; il n'est permis à aucun de s'écar-
» ter ; point de maraudeurs, point de
» déserteurs. Le passage est long, parce
» que l'armée est nombreuse ; mais
» dès qu'une fois elle a disparu, on n'en
» revoit plus jusqu'à l'année suivante.

» Si vous demandez ce qui peut leur
» inspirer ce goût de voyager, je ré-
» pondrai, d'après un de nos pêcheurs,
» qu'il naît en été, dans les parties sep-
» tentrionales de l'Europe, une mul-
» titude innombrable de certains vers,
» & de petits poissons, dont ils se nour-

» riſſent : c'eſt une manne qu'ils vien-
» nent recueillir exactement. Quand ils
» ont tout enlevé, ils deſcendent vers
» le midi, où une nouvelle pâture les
» appelle. Si ces nourritures manquent,
» ils vont chercher leur vie ailleurs ; &
» alors le paſſage eſt plus prompt, &
» la pêche moins bonne. La même loi,
» ou le même inſtinct, appelle après
» eux leurs petits, dès qu'ils ont aſſez
» de force pour voyager ; & tous ceux
» qui échappent aux filets des pê-
» cheurs, continuent leur chemin,
» pour remplir ailleurs le grand but de
» la nature, c'eſt-à-dire, pour produire,
» l'année ſuivante, de nouvelles géné-
» rations.

» Si quelque choſe eſt digne d'ad-
» miration dans la marche de ces ani-
» maux, continue toujours notre pê-
» cheur, dont je rapporte les propres
» paroles, c'eſt l'attention que ceux
» de la premiere rangée, qui ſert de
» ſignal aux autres, portent ſur les
» mouvemens des *harengs royaux*,
» leurs conducteurs. Lorſque ces poiſ-
» ſons ſortent du Nord, la colonne
» eſt incomparablement plus longue
» que large ; mais, dès qu'elle entre

» dans une vaſte mer, elle s'élargit,
» au point d'avoir une étendue plus
» conſidérable, que la longueur de
» l'Angleterre. S'agit-il d'enfiler un ca-
» nal? Auſſi-tôt la colonne s'allonge
» au dépend de ſa largeur, ſans que
» la vîteſſe de la marche en ſoit ra-
» lentie. C'eſt ici, ſur-tout, que les
» ſignaux & les mouvemens ſont un
» ſpectacle digne d'étonnement: nulle
» armée, quelque bien diſciplinée
» qu'elle ſoit, ne les execute avec au-
» tant d'ordre & de préciſion. Ce que
» nous appellons les *harengs royaux*,
» ſont une eſpece particuliere, qui a
» près de deux pieds de long, ſur une
» largeur proportionnée. On prétend
» que ce ſont les conducteurs de leur
» troupe; & lorſque nous en prenons
» un vivant, nous avons grand ſoin de
» le rejetter auſſi-tôt dans la mer, pour
» ne pas détruire un poiſſon ſi utile.

» Les pêcheurs, qui ont étudié
» ſes différentes routes, arrivent tous
» les ans à la S. Jean; ils tendent
» leurs filets entre deux barques,
» en les oppoſant directement à la
» colonne des harengs, & en pren-
» nent à la fois des quantités prodi-

» gieuſes. Les oiſeaux maritimes qui » voltigent au-deſſus de l'eau, leur » font connoître en quels lieux ils ſont » en plus grand nombre; ces animaux » les ſuivent & obſervent tous leurs » mouvemens, pour trouver le mo- » ment d'en faire leur proie. Mais ce » ne ſont pas là leurs plus cruels en- » nemis : les gros poiſſons de la mer, » tels que la baleine, & autres de cette » eſpece, leur font une guerre conti- » nuelle. Quand la baleine eſt tour- » mentée par la faim, elle a l'adreſſe » de les raſſembler, & de les chaſſer » devant elle vers la côte. Lorſqu'elle » en a réuni, dans un endroit ſerré, au- » tant qu'il lui a été poſſible, elle ſçait » exciter, par un coup de queue donné » à propos, un tourbillon ſi rapide, » que les harengs étourdis & com- » primés, entrent par tonneaux dans ſa gueule. »

Vous voyez, Madame, que le mauvais ſuccès de notre navigation ne nous fut point abſolument infructueux, puiſqu'il nous procura un ſpectacle & des éclairciſſemens, dont nous euſſions été privés ſans cette circonſtance. Nous abandonnâmes le deſſein d'entrer dans

le Groënland par la côte orientale, comme impraticable ; la partie de l'occident nous offroit un abord plus facile ; & nous fûmes heureuſement ſécondés par un vent ſud-eſt, qui favoriſa notre débarquement. Je ne vous parlerai ni de villes, ni de bourgs, ni de villages ; rien de tout cela, Madame, n'eſt connu dans cette région de neige & de frimats. Quelques cabanes habitées par un miſſionnaire, un catéchiſte, un marchand, un aſſiſtant, des matelots, & quelques valets, voilà ce qui forme, le long des côtes, les principaux logemens des colonies Danoiſes. A l'égard des naturels du pays, ils ſe conſtruiſent des maiſons qui les mettent à l'abri des injures de l'air, & rien de plus. Ils en ont pour l'hyver & pour l'été. Les premieres, bâties de pierre, de tourbe, de terre & de mouſſe mêlées enſemble, ſont quelquefois aſſez ſpacieuſes, pour contenir pluſieurs familles ; mais elles ſont ſi baſſes, que c'eſt tout ce qu'on peut faire, que de s'y tenir debout. Le toît eſt plat, formé par des lattes couvertes de gazon. Il n'y a des fenêtres que d'un côté : des membranes tranſparentes de boyaux

de chien marin ou d'autres poiſſons, bien préparées, & couſues enſemble, leur ſervent de vîtres. La porte eſt ſi baſſe & ſi près de terre, qu'il faut, pour ainſi dire, ramper, ou marcher à quatre pieds, pour entrer dans la maiſon : c'eſt pour ſe mieux garantir du froid. Elle eſt tournée au midi, & fermée d'une peau de chien marin.

L'intérieur de la chambre eſt tapiſſé d'autres peaux, dont le poil eſt tourné contre le mur. Les lits ſont rangés dans la partie qui eſt oppoſée aux fenêtres. Ce ſont de longues planches, poſées ſur des poutres à un pied de terre, où des peaux de chiens marins & de rennes, revêtues de leur poil, tiennent lieu de matelas & de couverture. Chaque famille couche enſemble ; le pere & la mere au milieu ; les garçons près du pere, & les filles de l'autre côté. Ces mêmes familles ont chacune leur appartement ſéparé par un poteau, comme les chevaux dans une écurie : ce poteau eſt placé auprès du lit, & ſoutient le toît. Pendant le jour, les femmes ſont aſſiſes ordinairement ſur le bois de lit, & y travaillent à la couture avec leurs filles : les

hommes & les garçons y ſont également ; mais ils leur tournent le dos. Le long de la muraille, au-deſſous des fenêtres, il y a auſſi des bancs, ſur leſquels les hommes s'aſſeyent.

Au lieu de poële ou de cheminée, on a ici une grande lampe, poſée ſur un bloc à trois pieds, au-deſſus de laquelle eſt ſuſpendu un chaudron ou une marmite. On y entretient, nuit & jour, pendant l'hyver, une flamme qui ſert à la fois, à éclairer, à échauffer la chambre, & à faire la cuiſine. Il y a, dans chaque cabane, autant de lampes que de familles ; & une choſe fort ſinguliere, c'eſt que malgré leur multitude, à peine y cauſent-elles la plus petite fumée. L'huile de poiſſon, & l'eſpece de mouſſe que l'on y brûle en forme de mèche, donnent une lumiere claire qui n'incommode point. Voici comment les Groënlandois préparent cette mouſſe : ils la font d'abord bien ſécher ; ils la pilent enſuite, & la réduiſent en pouſſiere. Ils en mettent une couche fort mince à un des côtés de la lampe ; & elle brûle tant qu'il y a de l'huile. Pour empêcher que la flamme ne s'élève trop haut, & ne

faſſe de la fumée, ils tirent cette poudre avec un petit baton, ſur le bord de la lampe, & entretiennent par ce moyen, une lumiere égale, qui donne preſqu'autant de chaleur qu'un poële. Il eſt vrai qu'on n'y reſpire pas une trop bonne odeur; & il ſeroit difficile que cela fût autrement, dans un lieu toujours fermé, où tant de gens ſont raſſemblés, où l'on brûle de la mauvaiſe huile, où des marmites bouillent continuellement, & où, ſur-tout, les cuves à urine, qui ſe vuident rarement, répandent une infection inſupportable. Ces maiſons d'hyver ne ſont habitées que depuis l'automne juſqu'au printems; en été, on loge ſous des tentes. Ce ſont des peaux unies de chiens marins, étendues ſur des perches plantées en rond, & rapprochées par le haut. Chaque famille a la ſienne en particulier, avec ſa lampe toujours ſurmontée de ſon chaudron.

Notre débarquement s'étoit fait à Godhaab, où les Danois ont une réſidence, & les Hernhutes une communauté. Je ne ſçais, Madame, ſi vous connoiſſez cette ſecte, qui, les années dernieres, a fait tant de bruit en Allemagne.

Elle a pour fondateur le comte de Zinzendorff, issu d'une ancienne famille d'Autriche, où ses aïeux, élevés à la dignité de Comtes de l'Empire, ont possédé les premieres charges. Soit par un zèle mal-entendu, soit par envie de se distinguer, ce seigneur entreprit de réformer la religion, & se disposa à donner publiquement des leçons de théologie. Il parcourut la Saxe, la Hollande, la France, l'Angleterre, & ne forma de liaisons qu'avec les Kuakers. Il ne parloit que de proscrire les abus qui s'étoient glissés dans le culte; & tout laïc qu'il étoit, on le voyoit monter en chaire, & déclamer ouvertement contre les abus. Il étoit de toutes les assemblées religieuses; son exemple édifioit; il exhortoit le peuple à montrer plus de zèle, & les ministres à répandre une plus pure doctrine. Ses sermons, qui ne convertissoient personne, faisoient beaucoup d'éclat. La résistance du peuple, les censures ecclésiastiques, le peu de confiance que les réformateurs inspirent communément aux habitans des grandes villes, le déterminerent à prendre des moyens plus sûrs; ce fut de se retirer dans ses

terres, & d'y établir une nouvelle égliſe. Il ſe propoſa de ne quitter ſa retraite, que lorſqu'il y auroit ſolidement fondé ſa domination.

Le concours prodigieux de fanatiques, que lui attira cette nouvelle forme de gouvernement, changea ſa terre de Bertheldorff en un bourg conſidérable, qu'il nomma *Hernhut;* nom qu'il donna bientôt à toute ſa ſecte. Flatté de ces premiers progrès, il publia un code eccléſiaſtique, un catéchiſme, un livre de cantiques, & traduiſit, en langue allemande, le nouveau Teſtament. Il défendit à ſes proſélytes de ſe donner d'autres noms à l'avenir, que ceux de frere & de ſœur; il voulut qu'ils ſe tutoyaſſent, & qu'il régnât entr'eux la plus grande familiarité. Cette innovation occupoit toute l'Allemagne; le nombre des Hernhutes augmentoit chaque jour; & le fondateur alla juſqu'en Danemarck, porter ſes ridicules viſions. Il envoyoit, à grands frais, des émiſſaires pour annoncer par-tout les progrès de la réformation d'Hernhut. Deux de ſes diſciples paſſerent en Amérique; d'autres vinrent dans le Groënland, pour y faire des proſé-

lytes. S'ils n'ont pas converti les gens du pays, ils y ont du moins formé des établiſſemens ; & c'eſt d'un de ces Hernhutes, que je tiens ce que je viens de dire. Le comte de Zinzendorff continue à y envoyer des colonies, pour ſouſtraire ſes diſciples aux perſécutions qu'ils éprouvent dans d'autres pays. On ne peut mieux comparer leur genre de vie, qu'à celle des Kuakers, que le comte, leur fondateur, ſemble avoir voulu prendre pour modèles. Vous ne ſçauriez croire, Madame, avec quelle familiarité ils nous ont reçus : dès le premier jour de notre arrivée, ils nous traiterent comme leurs freres ; & ſous une apparence groſſiere & ruſtique, ils eurent pour nous les attentions les plus recherchées & les plus délicates. Je les trouvai même aſſez inſtruits, pour des gens qui n'ont d'autre occupation, que le commerce & la pêche. Un d'entr'eux, nommé *Marc Bruder*, (frere Marc,) avoit fait une étude particuliere de l'hiſtoire du pays, & de ſon ancienne religion ; il commença par me raconter ſa propre hiſtoire.

» Tu vois, me dit-il, un ancien » étudiant & bourgeois de Leipſic,

» qu'une affaire malheureuſe a obli-
» gé, malgré lui, de s'expatrier. Er-
» rant & fugitif, je ne trouvai de
» ſecours, que dans la charité des
» Hernhutes. Je m'attachai à mes bien-
» faiteurs; & inſenſiblement je me ſentis
» porté à imiter leur genre de vie. Je
» ſuivis d'abord le frere Louis (le comte
» de Zinzendorff) à Philadelphie. De
» retour en Europe, il me donna la
» direction d'une école fondée pour
» l'inſtruction des proſélytes. Le ha-
» zard me procura une deſcription
» de la Norvége, où j'appris qu'une
» colonie de ce royaume étoit venue
» habiter le Groënland, & y avoit
» établi des égliſes & des monaſtères.
» Cette lecture me fit naître le deſir
» de ſçavoir s'il y reſtoit encore quel-
» ques veſtiges de ces anciens Chré-
» tiens. J'écrivis à un de nos freres,
» qui avoit voyagé dans ce pays, pour
» avoir là-deſſus des éclairciſſemens
» particuliers. Il me fit réponſe, que ces
» peuples, qui avoient eu autrefois le
» bonheur d'être éclairés des lumieres
» de la Foi, faute de prêtres & d'inſ-
» tructions, étoient retombés dans l'i-
» gnorance & les ténébres du paga-

» niſme. Je ſouhaitai alors d'être en ſitua-
» tion de pouvoir voler à leur ſecours.
» Je fis part de mon projet au frere
» Louis, qui me procura toutes les
» facilités de le ſuivre. Mes raiſons
» étoient fondées ſur l'Ecriture ſainte,
» qui nous apprend que Dieu deſire
» non-ſeulement le ſalut de tous les
» hommes, mais encore la converſion
» des idolâtres; ſur le précepte de
» Jeſus-Chriſt, qui ne ſe borne pas
» au tems des apôtres, mais qui re-
» garde ſon égliſe, juſqu'à la conſom-
» mation des ſiécles. Je faiſois l'appli-
» cation de tous ces paſſages aux pau-
» vres Groënlandois, auxquels je me
» croyois ſpécialement tenu de rendre
» ce devoir de charité.

» Je me rendis donc à Berghen, &
» m'embarquai dans le premier vaiſſeau
» de la compagnie royale, qui fit voile
» vers cette contrée. Cette compagnie
» venoit d'être formée & revêtue de
» priviléges, pour l'entrepriſe de la pê-
» che, de la navigation & du com-
» merce du Groënland. Animés du
» même zèle, pluſieurs de nos freres
» ſe ſont empreſſés de ſuivre mon
» exemple; mais la cour de Dane-

» marck, dont les ſentimens, en ma-
» tiere de religion, ne s'accordent pas
» entièrement avec les nôtres, nous a
» interdit la prédication, & a envoyé
» d'autres miſſionnaires chargés, à no-
» tre excluſion, de toutes les fonc-
» tions du miniſtère évangélique. Nous
» nous ſommes reſtraints à ſervir Dieu,
» dans la ſimplicité de notre cœur, &
» le roi, dans l'exercice de la pêche,
» & les occupations du commerce.

» Ecoute, François, ſi la curioſité
» t'amène en ces lieux, pour connoître
» l'hiſtoire du pays, je ſuis peut-être
» le ſeul, dans cette région barbare,
» qui puiſſe te donner là-deſſus des
» éclairciſſemens. Les ſentimens ſont
» partagés touchant l'époque des pre-
» mieres colonies dans le Groënland.
» Les Iſlandois la placent au dixieme
» ſiécle; d'autres la font remonter juſ-
» qu'au huitieme, & fondent leur opi-
» nion ſur la bulle d'un pape, qui re-
» commande à un évêque la propaga-
» tion de la Foi Chrétienne chez cette
» nation nouvellement établie. Les pre-
» miers la croient originaire de Nor-
» vége, & lui donnent, pour fondateur,
» un certain *Eric Leroux*, qui ayant tué

» un homme en Islande, se réfugia sur
» une côte inconnue, y choisit un asyle,
» & s'y construisit une petite habitation
» qui porte encore le nom d'*Eric-sund*.
» Il y passa tout l'été ; & charmé des
» prairies agréables que lui offroient
» ces lieux inhabités, il donna à cette
» même contrée le nom de *Groënland*,
» (terre verte.) De retour en Islande, il
» engagea plusieurs habitans de cette
» isle à venir se fixer dans le pays nou-
» vellement découvert. Dans la suite,
» son fils alla faire un voyage en Nor-
» vége, y embrassa le Christianisme,
» revint avec une autre colonie, qui,
» jointe à la premiere, formoit déja
» le commencement d'une petite na-
» tion. On prétend qu'elle bâtit une
» ville nommée *Garde ;* qu'elle y
» éleva une église dédiée à S. Nicolas,
» patron des timides marins, &, en gé-
» néral, de tous les pays du Nord ;
» qu'elle fit construire sur le rivage de la
» mer, une autre ville appellée *Alb*,
» & qu'elle y fonda un monastère dé-
» dié à S. Thomas, parce que le peu-
» ple de ce pays étoit fort religieux.

» Quant au spirituel, les Groën-
» landois étoient soumis à l'évêque

» de Drontheim, & dépendoient, » pour le temporel, des rois de » Norvége, auxquels ils payerent un » tribut annuel. Ce peuple fut ainſi » gouverné pendant trois ou quatre » ſiécles ; mais la plûpart des habitans » périrent d'une maladie appellée *la* » *mort noire.* Depuis ce tems, le » Groënland s'eſt repeuplé. Ceux qui » aſſignent à cette nation une époque » plus ancienne, prétendent que les » Norvégiens ni les Iſlandois ne furent » pas les premiers habitans originaires » du pays. Ils rencontrerent, dans la » partie occidentale, un peuple ſau- » vage, qui, dit-on, tiroit ſon ori- » gine de l'Amérique, comme on » peut le conjecturer de ſa maniere » de vivre & de s'habiller. Quoi qu'il » en ſoit, depuis la terrible dévaſtation » de la *mort noire*, toute correſpon- » dance entre la Norvége & le Groën- » land a ceſſé. Les rois de Danemarck » ont fait diverſes tentatives, pour re- » prendre, dans la ſuite, & entretenir » cette ancienne communication. Ils » inviterent, par de grands priviléges, » pluſieurs particuliers à équiper des » vaiſſeaux ; mais le ſort n'en a point

» été heureux. Ce n'eſt guères que
» depuis vingt-ſept ans, c'eſt-à-dire,
» depuis la fondation de la compagnie
» royale, que cette correſpondance
» s'eſt rétablie. Voilà, François, ce
» que je puis te dire de plus certain,
» touchant l'hiſtoire très-peu connue
» d'un pays, où le hazard veut que
» nous nous ſoyons rencontrés. A l'é-
» gard de l'état actuel de cette con-
» trée, voici ce qu'un ſéjour de huit
» ans m'en a appris.

» Si cette partie du globe eſt une
» iſle, ou ſi, du côté du Nord, elle
» eſt jointe au continent, c'eſt ce qu'on
» n'a pas encore pu connoître; mais
» ce qu'on voit aiſément, ce ſont les
» montagnes & les rochers perpétuel-
» lement couverts de glaces & de
» neige, dont elle eſt hériſſée: quan-
» tité de golfes & de rivieres l'envi-
» ronnent de toutes parts, la plus
» grande, celle où les Danois établi-
» rent leur premiere loge en 1721, ſe
» nomme *Baals*, & s'étend à plus de
» vingt lieues dans le pays. On diviſe
» le Groënland en deux diſtricts, celui
» de l'orient, & celui de l'occident. Le
» premier eſt peu connu, à cauſe des

» glaces qui, pouſſées continuellement
» de la partie du Nord par la mer, ſe
» jettent vers les terres, & empêchent
» les vaiſſeaux d'y aborder. Ses habitans
» ſont repréſentés comme une nation
» cruelle & barbare, qui tue les étran-
» gers & les dévore. Cependant, ſui-
» vant le rapport de ceux qui y ont
» pénétré, ce peuple ne diffère point
» de celui qui habite la partie occi-
» dentale. Le froid n'eſt ſupportable
» dans cette contrée, que dans les en-
» droits où l'on a l'avantage, pendant
» l'hyver, de jouir, deux ou trois heu-
» res par jour, des rayons du ſoleil; &
» même alors les liqueurs fortes ſe gè-
» lent dans les chambres les plus chau-
» des. Dans les lieux où le ſoleil ne ſe
» montre jamais, le froid eſt ſi vio-
» lent, que les taſſes pleines de thé
» ou de caffé brûlant, s'attachent in-
» continent à la table, ſur laquelle on
» les a poſées. J'ai vu un hyver où la
» glace deſcendoit du tuyau de la che-
» minée, juſqu'à l'embouchure du
» poële, ſans que le feu le plus vif
» pût la faire dégeler pendant toute la
» journée. Au-deſſus de ce tuyau, elle
» formoit un arc, percé de différens

» trous, par où la fumée paſſoit. Les » murs, dans l'intérieur des maiſons, » étoient revêtus de glace; le linge, » quelque ſoin qu'on prît de le faire » ſécher, ſe geloit dans les armoires; » on avoit beau ſe couvrir dans le lit; » le froid y pénétroit, glaçoit l'haleine » & la tranſpiration. Nous étions for- » cés de mettre en piéces les barils où » l'on conſerve la viande; & les mor- » ceaux que nous en tirions, mis ſur » le feu dans de l'eau bouillante, reſ- » toient long-tems gelés dans l'inté- » rieur. Quelquefois la neige couvre » toute la contrée, & y reſte depuis le » mois de Septembre, juſqu'au mois de » Juin ſuivant. Elle eſt alors amonce- » lée, à la hauteur de pluſieurs perches, » dans les chemins creux & les vallées, » & ſi fortement gelée, qu'on y marche » comme ſur la meilleure chauſſée.

» Outre les glaces horribles dont » le pays eſt couvert juſques ſur » les plus hautes montagnes, on en » voit flotter encore une immenſe » quantité ſur la mer. Les unes ſont » plates, & viennent des baies; les » autres, en forme de montagnes, » s'enfoncent autant dans l'eau, qu'elles

» s'élèvent au-dessus. Quelques-unes re-
» présentent de grandes églises, des châ-
» teaux avec des tours, des vaisseaux
» avec leurs voiles. Elles ne sont pas
» moins singulieres par leurs couleurs,
» que par leur figure. Il y en a de
» blanches & de brillantes comme le
» cristal; d'autres sont d'un bleu de
» saphir, d'autres d'un verd d'éme-
» raude. On voit quelquefois de ces
» isles de glaces, qui ont une lieue de
» tour, & plus de quatre-vingt brasses
» de profondeur.

» Les chaleurs de l'été sont fort
» courtes au Groënland; mais elles y
» sont aussi excessives, que le froid de
» l'hyver. Les rayons du soleil sont
» alors si ardens, que j'ai souvent été
» obligé de quitter mes vêtemens, sur-
» tout dans les endroits où la chaleur
» est concentrée, & où les brouillards
» & le vent ne pénetrent pas. Pour
» t'en former une idée, il suffit de
» sçavoir que l'eau de la mer, qui
» séjourne dans le creux des rochers,
» & que le reflux n'a point enlevée,
» s'évapore dans un instant, & laisse
» un très-beau sel en cristaux, d'une
» blancheur éblouissante. Mais quelle

» que

» que ſoit, en Groenland, l'ardeur du ſo-
» leil dans les plus grands jours de l'été,
» les nuits y ſont toujours très-froides,
» par le vent qui ſe leve du côté des
» iſles glacées, au coucher de cet aſtre.
» Le brouillard continuel qui tombe
» avec le crépuſcule, donne auſſi
» beaucoup de fraîcheur. Il eſt ſi épais,
» qu'on ne peut diſcerner aucun objet
» à dix pas de diſtance. L'automne ſe-
» roit la plus belle ſaiſon de l'année
» dans ce pays, ſi les nuits y étoient
» moins froides. Une choſe ſinguliere,
» mais confirmée par l'expérience de
» pluſieurs ſiécles, c'eſt que la tempé-
» rature du Groenland eſt directement
» oppoſée à celle du reſte de l'Europe:
» ſi, dans les pays tempérés, l'hyver eſt
» rigoureux, il eſt ici très-modéré; &
» fort vif, au contraire, quand il eſt
» doux ailleurs.

» Deux choſes fort incommodes dans
» cette contrée, ſont les brouillards
» qui règnent continuellement pendant
» l'été, & la fumée ou la vapeur qui,
» en hyver, s'éleve de la mer, comme
» d'une cheminée. Elle eſt quelquefois
» auſſi épaiſſe qu'un nuage; & il en

» ſort un froid ſi violent, qu'il brûle
» le viſage, quand on eſt hors de
» la ſphère du brouillard; mais, au
» moment qu'on y entre, cette vapeur
» ſe change en une eſpece de mèche,
» & s'attache aux cheveux & aux ha-
» bits, comme il arrive dans une gelée
» blanche. Cette fumée cauſe le ſcor-
» but & de fréquens maux de poitrine,
» qui ſont preſque les ſeules maladies
» du pays; car on n'y connoît point la
» plûpart de celles qui affligent les au-
» tres climats. Un vent de nord-eſt,
» traverſant tout le continent, ſe charge,
» ſur les montagnes, de particules de
» glace, qui font, ſur la chair, le même
» effet que des coups de verges. Elles
» ſont très-viſibles, ſur-tout au ſoleil,
» où on les voit reluire comme de pe-
» tits fils d'argent. Je ne te parle pas des
» lumieres boréales, qui ſont ici auſſi
» fréquentes, que dans les autres ré-
» gions ſeptentrionales que tu as par-
» courues. Elles ſe mouvent avec une
» vîteſſe incroyable, & jettent une
» ſi grande clarté, qu'on pourroit
» lire dans un livre. Quelque tems
» qu'il ait fait pendant le jour, elles

» ne manquent jamais de paroître le » soir, sur-tout si l'air est net, calme & » serein.

» Ne t'attends pas, François, à » trouver ici toutes les productions » des autres pays. Tu n'y verras ni » de grands bois, ni de gros arbres. Le » bouleau, l'aulne, le saule & le ge- » nevrier sont presque les seuls que » l'on connoisse dans le Groënland. Le » cochléaria, l'angélique, le thym sau- » vage y viennent aisément; les choux, » & principalement les raves, y sont » d'une bonté & d'une douceur extraor- » dinaire. Tout cela doit s'entendre de » la partie méridionale; car il ne croît » presque rien vers le nord. J'ai vu peu » de métaux dans les divers endroits » que j'ai visités; seulement, à quel- » ques lieues de la colonie, j'ai ap- » perçu, sur une montagne, une » terre de la couleur du verd-de-gris, » qui contient, sans doute, quelques » parcelles de cuivre. J'ai découvert » aussi plusieurs mines d'amianthe, dont » les veines étoient assez larges, le lin » fort long & d'une blancheur écla- » tante. Tant qu'il est dans une matiere » grasse, il brûle sans se consumer,

» ni rien perdre ſenſiblement de ſa ſubſ-
» tance. D'autres montagnes renfer-
» ment une eſpece de pierre molle,
» qui n'eſt qu'un marbre imparfait.
» Comme elle eſt fort aiſée à travailler,
» nos Groënlandois en font les uſten-
» ſiles de leur ménage, tels que des
» lampes, des plats, des chaudrons
» qui réſiſtent au plus grand feu.

» On ne voit ici aucune bête veni-
» meuſe, ni même nuiſible, excepté
» l'ours; encore ſe tient-il beaucoup
» plus ſur l'eau, que dans les terres.
» Il demeure preſque toujours ſur la
» glace, & vit de chiens marins &
» d'autres poiſſons. Il s'en préſente ra-
» rement autour de la colonie; & ces
» animaux n'habitent guères que le
» Nord. Ils ſont extrêmement grands,
» & d'une figure hideuſe. Leur poil eſt
» blanc & long; & on les dit fort
» avides de chair humaine. Ils ont leur
» retraite dans des cavernes, ou dans
» des trous qu'ils font en terre, ou
» ſous la neige. Ils en ſortent au prin-
» tems, & emmènent avec eux leurs
» petits encore informes, mais qu'ils
» achevent de former en les léchant.
» On n'apprivoiſe point ici les rennes,

» comme en Laponie ; on les tue à la » chaſſe pour ſe nourrir de leur chair, » pour ſe couvrir de leur peau. Les » chiens ſont les ſeuls animaux do- » meſtiques du Groënland : on s'en » ſert au lieu de chevaux, pour tirer » les traîneaux ſur la glace. Les liévres » & les renards y ſont auſſi fort com- » muns.

» Les mers, qui baignent ces parages, » ſont extrêmement poiſſonneuſes ; & » les côtes fourniſſent pluſieurs eſpeces » d'oiſeaux aquatiques. Le plus conſi- » dérable, parmi les poiſſons, eſt la » baleine, & après elle le chien marin, » dont les pieds reſſemblent à des pat- » tes d'oie, & la tête à celle du chat. » Il a, près du muſeau, une barbe, & » quelques poils à côté du nez. Ses » dents ſont aiguës ; & cet animal eſt » ſouvent aux priſes avec les ours. Il » aime à grimper ſur des monceaux de » glace, à s'y coucher, à ſe chauffer » au ſoleil, & quelquefois à y dor- » mir. Les plus grands ont depuis cinq » juſqu'à huit pieds de longueur. Leur » lard donne la meilleure huile de » poiſſon ; ce ſont ces animaux de mer, » qui contribuent le plus à l'entretien

» des Groënlandois. On ſe nourrit de » leur chair ; leur peau ſert à faire des » habits, à couvrir les bateaux & les » tentes ; on brûle leur graiſſe, avec » laquelle on fait cuire le manger, faute » de bois. Les oiſeaux aquatiques, qui » fréquentent les mers du Groënland, » ſont les mêmes qui ſe voient dans » preſque toutes les autres contrées du » Nord.

» Mais en voilà aſſez, pour le » préſent, ſur cette matiere ; viens, » François : l'heure du dîner nous ap- » pelle ; & nous parlerons enſuite de » ce qui regarde les loix, les mœurs, » les occupations & les uſages des ha- » bitans de cette contrée. »

Je ſuis, &c.

A Godhaab dans le Groënland, ce 9 Juillet 1748.

LETTRE XCIV.

SUITE DU GROENLAND.

NOTRE dîner, Madame, ne ſe reſſentit point de l'aſpérité du climat : nous fûmes ſervis comme ſi nous euſſions été en Dannemarck : le vin, le beurre, la viande, le pain, l'eau-de-vie ne nous furent point épargnés. Il part, tous les ans, de Coppenhague, des vaiſſeaux chargés de ces proviſions, pour la ſubſiſtance de la colonie ; les Hernhutes ſont preſque toujours les mieux fournis ; & l'ordre admirable qui règle cette petite communauté, y fait régner, en tout tems, la propreté & l'abondance.

» Au commencement de notre ar-
» rivée dans ce pays, me dit le frere
» Marc, les Groënlandois ne vou-
» loient goûter d'aucun de nos mets ;
» aujourd'hui ils nous remercient fort,
» lorſque nous leur en faiſons part. Le
» beurre & le pain ſont ſur-tout de leur
» goût ; mais ils ne ſoucient pas beau-
» coup de nos boiſſons : cependant

» quelques uns d'entr'eux, après avoir » demeuré un certain tems auprès de » nous, ont appris à boire du vin & » de l'eau-de-vie.

» Leur nourriture consiste unique- » ment en viande & en poisson ; car » leur pays ne produit presqu'autre » chose que des rennes, des baleines, » des chiens marins, des lievres, & di- » vers oiseaux de mer. Ils mangent » quelquefois la viande crue ; quel- » quefois ils la font cuire ou sécher » au soleil. Il y a certains poissons qu'ils » gardent pour l'hyver : en automne, » ils les enfoncent dans la neige, où ils » se conservent tant que la gelée dure ; » & ils en prennent à mesure qu'ils en » ont besoin. L'eau est leur unique bois- » son ; & pour la rendre plus froide, » ils y mêlent ou de la neige ou de la » glace. Leurs alimens sont, en géné- » ral, très-mal-propres : on ne sçait ce » que c'est que de laver ni plats ni » chaudrons ; les mets se servent sur » le pavé où l'on marche ; & la chair » corrompue de renne ou de chien » marin, ne cause à ce peuple gros- » sier, ni dégoût, ni répugnance. Il » n'a point d'heure réglée pour ses

» repas ; chacun mange quand la fan-
» taiſie lui en prend, & ſelon ſa faim ;
» cependant on peut dire que c'eſt le
» ſoir qu'ils ont le plus d'appétit. Quand
» ils reviennent de la mer, celui dont
» le ſouper eſt le plutôt prêt, invite
» les autres à le partager avec lui ; il va
» chez eux à ſon tour ; & tous ces
» ſoupers ſe mangent ſucceſſivement,
» partout le monde, à meſure que les
» viandes ſont cuites.

» Les femmes n'y participent pas ;
» elles font leurs petits repas à part &
» entr'elles ; & tandis que les maris
» ſont à la mer, elles ſe régalent ré-
» ciproquement. Outre les mets dont
» je viens de parler, ces peuples font
» confire dans de l'huile de poiſſon,
» une certaine plante qui croît ſur le
» bord de la mer, & qu'ils mangent
» par délicateſſe. Les excrémens, qui ſe
» ſe trouvent dans les inteſtins des ren-
» nes, eſt pour eux une nourriture ſuc-
» culente ; ils font une ſorte de bè-
» gnets avec de la raclure de peau de
» chien marin. En été, ils cuiſent leurs
» alimens en pleine campagne, avec
» des roſeaux, & en hyver, dans leurs
» maiſons & ſur des lampes. Pour avoir

» du feu, lorſque le leur eſt éteint,
» ils prennent deux morceaux de
» bois ſec, qu'ils frottent l'un contre
» l'autre, & qui s'allument par ce
» moyen.

» Ces ſauvages ne connoiſſent aucun
» métier; & leur principale occupa-
» tion eſt la pêche, à laquelle ils ſont
» fort adroits. Ils ont imaginé de ſe faire
» un vêtement, avec lequel ils ſe tien-
» nent debout, & marchent preſqu'à
» ſec ſur les flots de la mer. C'eſt une
» eſpece de jaquette, où l'habit, la cu-
» lotte, les bas & les ſouliers ne forment
» qu'une piéce. Elle eſt faite de peau
» de chien marin, unie & ſans poil,
» & ſi bien couſue, que l'eau ne ſçau-
» roit y pénétrer. Il y a devant la poi-
» trine, un petit trou, par lequel ils
» ſoufflent autant d'air qu'ils jugent à
» propos, pour ſe ſoutenir ſans aller
» au fond, & le bouchent enſuite avec
» une cheville. A meſure qu'ils aug-
» mentent ou qu'ils diminuent l'air du
» dedans de cet habit, ils deſcendent
» & remontent comme bon leur ſem-
» ble. Ce ſont de vrais ballons, qui
» courent ſur l'eau ſans s'enfoncer.

» De toutes les pêches qui ſe font

» dans les mers du Groënland, celle
» de la baleine eſt, ſans contredit, la
» plus difficile. Ce genre de poiſſon ſe
» diſtingue d'une maniere très-mar-
» quée, de tous les autres, & n'en a
» guères que la figure extérieure ; car
» d'ailleurs il reſſemble, preſqu'en tout,
» aux animaux terreſtres. Il a, comme
» eux, le ſang chaud, reſpire par le
» moyen des poumons, eſt vivipare,
» donne à tetter à ſes petits, &c. On
» ne peut rien dire de bien certain ſur la
» grandeur des différentes eſpeces de ba-
» leines. On en a vu qui avoient juſqu'à
» cent cinquante pieds de long ; & l'on
» aſſure que les premieres qu'on a pêché
» dans le Nord, étoient beaucoup plus
» grandes qu'elles ne le ſont aujour-
» d'hui, parce qu'elles étoient beaucoup
» plus vieilles. Celles du Groënland,
» dont on tire tant de profit, & pour
» leſquelles ſe font proprement toutes
» les expéditions de la pêche, ſont
» très-groſſes & très-maſſives : leur tête
» ſeule fait près du tiers de leur vo-
» lume. Leurs nageoires ont juſqu'à
» huit pieds de longueur ; & leur
» queue, qui eſt placée horizonta-
» lement, eſt large de quatre braſſes.

» Lorſque cet animal eſt couché ſur le » côté, il en donne des coups ſi terri- » bles, qu'ils ſont capables de ſubmerger » un navire. On ne peut voir ſans éton- » nement, avec quelle vîteſſe cette » maſſe énorme & peſante fend les » flots de la mer, à l'aide de cette » queue, qui lui ſert comme d'aviron. » Sa peau, qui a l'épaiſſeur d'un » doigt, couvre une graiſſe jaune, » épaiſſe de plus de huit pouces. La » chair que couvre cette eſpece de » lard, eſt rouge, & ſemblable à » celle des quadrupèdes. La langue » n'eſt preſque qu'un gros morceau de » graiſſe, dont on rempliroit pluſieurs » tonneaux.

» Les Groënlandois, pour la pêche de » la baleine, prennent leurs plus beaux » habits, comme dans un jour de nôce. » Ils ont remarqué que, s'ils en uſoient » autrement, ce poiſſon, qui ne peut » ſouffrir la mal-propreté, fuiroit devant » eux. Ils ont coutume de s'embarquer » au nombre de quarante ou cinquante » perſonnes, tant hommes que femmes » & enfans, dans un grand bateau. » Les premiers ſe détachent & cher- » chent la proie. Si-tôt qu'ils l'apper-

» çoivent, le plus hardi ou le plus
» fort prend ſon tems pour lui lancer
» le harpon, qui eſt attaché à une
» corde longue de deux cens braſſes.
» Comme l'inſtrument pèſe plus par le
» bas que par le haut, la pointe tombe
» toujours perpendiculairement ſur le
» poiſſon, & s'y attache. C'eſt alors
» que le pêcheur court le plus grand
» danger; car la baleine bleſſée donne
» de ſi furieux coups de queue & de
» nageoires, qu'elle renverſe quelque-
» fois la chaloupe, & tue le harpon-
» neur. Mais le plus ſouvent, auſſi-tôt
» qu'elle a été frappée, elle plonge
» avec tant de vîteſſe, que ſi les hom-
» mes n'avoient pas l'attention de
» tenir la corde bien mouillée, elle
» prendroit feu par le frottement con-
» tre la chaloupe, où elle répand feu-
» lement de la fumée; il y a auſſi un
» pêcheur chargé de la dévider pen-
» dant que l'animal s'éloigne, parce
» que s'il arrivoit qu'elle ſe mêlât, la
» chaloupe ſeroit en danger d'être ſub-
» mergée. Quelque longue que ſoit
» cette corde, elle ne le ſeroit pas aſ-
» ſez, ſi la baleine n'étoit obligée
» de reparoître ſur l'eau pour reſpirer.

» Elle fait alors un rugiſſement ſi fort,
» qu'on l'entend de plus d'une demi-
» lieue. Si-tôt qu'elle ſe remontre, un
» harponneur la frappe une ſeconde
» fois ; & après ce coup, on lui en-
» fonce des lances, afin de la fatiguer,
» juſqu'à ce que ſes forces ſoient épui-
» ſées : avant ce tems, aucun pêcheur
» n'oſeroit en approcher. On s'efforce
» de la bleſſer ſous les nageoires, qui
» ſont l'endroit le plus ſenſible. Mais
» quand le coup porte dans le cœur ou
» dans les poumons, le ſang rejaillit à
» la hauteur du mât d'un grand vaiſ-
» ſeau. On la laiſſe enſuite s'agiter
» d'elle-même ; elle ſe bat le corps
» avec ſes nageoires, & frappe de ſa
» queue avec tant de furie, qu'on croit
» entendre le bruit d'un canon, & que
» la mer en eſt toute couverte d'é-
» cume. Les chaloupes ſont quelque-
» fois obligées de la ſuivre pendant
» trois ou quatre lieues, juſqu'à ce
» qu'elle ait totalement perdu ſon ſang
» & ſes forces.

» Au bout de la corde qui tient au
» harpon, les habitans de ces côtes
» attachent une peau de chien marin,
» couſue en forme de veſſie, & rem-

» plie de vent, afin que l'animal puiſſe,
» dans ſa courſe, ſe fatiguer & s'épui-
» ſer, parce que ce ballon empêche
» qu'il ne ſe tienne long-tems ſous
» l'eau. Quand il eſt entiérement las,
» il ſe montre derechef aux pêcheurs,
» qui lui donnent enfin le coup de la
» mort. La perte de ſon ſang eſt ſi
» conſidérable, que par-tout où il
» paſſe, la mer en eſt rougie. Lorſque
» le monſtre eſt coulé à fond, on tire
» la corde; & par la peſanteur, on juge
» de la force qui lui reſte. Dès qu'il eſt
» mort, les hommes revêtus de leur
» habit de chien marin, que j'ai dit
» être tout d'une piéce, ſautent en
» mer, & commencent à couper la
» graiſſe de la baleine. Il y en a d'aſſez
» hardis, pour ſe tenir ſur ſon dos,
» tandis qu'elle reſpire encore. Ils en
» ôtent le lard, qui ſe porte auſſi-tôt
» dans le bateau, où on le fait fondre.
» L'huile qu'on en tire, ſert à brûler
» dans la lampe, à faire du ſavon, à pré-
» parer la laine des drapiers, à adoucir
» le cuir des corroyeurs, à délayer
» certaines couleurs, à compoſer une
» une eſpece de maſtic, &c. Une ba-
» leine produit depuis ſoixante, juſqu'à

» cent bariques d'huile, qui se vend » près de quatre-vingt francs la barique.

» On attaque les chiens marins de » plusieurs manieres; elles se réduisent » presque toutes à observer les endroits » où ces animaux font des trous sur la » glace, pour respirer au travers. Dès » que le poisson y met le nez & veut » prendre l'air, le pêcheur le pique avec » un harpon, ou l'enfile avec sa lance.

» Je passe aux mœurs des Groënlandois.

» Comme ces peuples vivent d'une » maniere très-simple, leurs mariages se » font sans grandes cérémonies. L'hom- » me ne demande autre chose, sinon » qu'une fille soit entendue pour le » ménage; & la fille, que son amant » soit adroit à la pêche. Quand un gar- » çon a fait connoître son choix, on » charge deux vieilles femmes d'en » avertir les parens de la jeune per- » sonne, & de leur en faire la de- » mande. Si la proposition convient, les » peres & meres y consentent, & com- » muniquent l'affaire à leur fille. Celle- » ci défait la tresse de ses cheveux, la » jette sur son visage, se met à pleurer, » & ne dit cependant ni oui ni non. » Les deux vieilles, sans faire semblant

» de s'appercevoir de ſes larmes, la » prennent ſous les bras, & l'entraî- » nent avec elles. Lorſqu'elle eſt arri- » vée dans la maiſon de ſon amant, » elle reſte aſſiſe, & continue de » pleurer, ſans qu'il lui diſe un ſeul » mot : le jeune homme feignant de » s'impatienter, lui parle enfin, & l'in- » vite à venir ſe coucher auprès de lui : » elle lui accorde ſa demande ; & le ma- » riage ſe conſomme ſans autre façon.

» Il arrive ſouvent que la mariée » quitte la maiſon de ſon nouvel époux, » & rentre dans celle de ſon pere. Le » jeune homme va la reprendre, & la » ramene chez lui. Elle recommence » deux ou trois fois la même cérémo- » nie ; mais le mari ſe laſſe à la fin, & » fait faire un ſac, dans lequel les deux » vieilles vont la rechercher. Elles la » prennent de force chez ſes parens ; & » l'ayant miſe dans le ſac, elles le nouent » par en-haut, & n'en laiſſent ſortir » que ſes cheveux. Elles la traînent » ainſi juſqu'aux pieds de ſon époux, » avec lequel elle eſt obligée de reſter » malgré elle. La bienſéance exige qu'il » s'écoule une année, avant qu'ils ayent » un enfant ; on les compare à des

» chiens, si la mariée devient mere avant
» ce terme. On lui fait le même repro-
» che si elle accouche trop souvent ;
» elle doit sur-tout paroître honteuse,
» lorsque de fille, elle est devenue
» femme. Le mariage n'est point in-
» dissoluble : les hommes peuvent le
» rompre sur de légers prétextes. Si une
» femme ne leur donne point d'en-
» fants, si son humeur ne leur convient
» pas, ils en prennent une autre. Les
» maris se font servir par leurs épouses ;
» & si elles manquent à leur devoir,
» ils les corrigent avec le bâton, sans
» qu'elles en gardent de rancune.

» Il est rare qu'une mere reste plus
» d'un jour dans son lit, après son ac-
» couchement : dès le lendemain de sa
» délivrance, elle vaque à ses occupa-
» tions ordinaires. Si-tôt que l'enfant est
» né, elle trempe son doigt dans de
» l'eau, & lui en frotte les lèvres ; ou
» bien elle lui met un peu de neige ou
» de glace dans la bouche. Elle prend
» ensuite un petit morceau de poisson,
» le lui présente un moment ; & en re-
» muant la main, elle lui dit : Tu as bien
» bu & bien mangé ; & tu m'as tenu
» compagnie. Dès que l'enfant a un

» an, la mere le lèche depuis la tête juſ-
» qu'aux pieds, pour qu'il ſoit ſain &
» vigoureux. Le ſoin de ſon éducation
» n'occupe guères ſes parens. Ils ne le
» grondent ni ne le puniſſent jamais,
» & lui laiſſent ſa pleine volonté; auſſi,
» ſans être ni bien méchant, ni bien
» vicieux, quand il devient grand, il
» ne paroît pas avoir pour eux beau-
» coup de reſpect. Cependant il ne té-
» moigne, pour l'ordinaire, aucune ré-
» pugnance à faire ce qui lui eſt or-
» donné. Les garçons & les filles de-
» meurent avec les peres & les meres,
» tant qu'ils ne ſont point mariés; ils
» ſont enſuite obligés de pourvoir
» eux-mêmes à leur nourriture. Mais
» ils ne ſe ſéparent point entièrement;
» car ils demeurent toujours dans la
» même maiſon, tant les fils, que les
» gendres & les couſins. Ce qu'ils
» prennent à la chaſſe ou à la pêche,
» eſt pour nourrir toute la famille en
» commun.

» La polygamie, ſi fort en uſage
» chez preſque toutes les nations ido-
» lâtres, eſt aſſez rare dans le Groën-
» land. Cependant un homme, qui a
» pluſieurs femmes, eſt regardé comme

» plus fort, plus adroit qu'un autre, puiſ-
» qu'il fait plus de frais, & eſt en état d'en-
» tretenir une famille plus nombreuſe.
» Avant notre arrivée, ces femmes vi-
» voient entr'elles dans une parfaite
» union ; mais depuis que nos prêtres
» leur ont dit que l'Evangile condamne
» la polygamie, la premiere épouſe
» ſouffre difficilement, que ſon mari en
» prenne une ſeconde. Elles viennent
» quelquefois nous prier d'y apporter
» empêchement, & d'inſiſter ſouvent,
» en préſence de leurs époux, ſur l'ob-
» ſervation du précepte de la conti-
» nence. Elles ne ſont cependant pas
» elles-mêmes fort ſcrupuleuſes ſur cet
» article, comme le prouve un certain
» jeu de proſtitution, qui ſe pratique aſ-
» ſez fréquemment dans leurs ſociétés.
» Une troupe d'hommes & de femmes
» s'aſſemblent ; & après s'être bien ré-
» galés, ils ſe mettent à chanter & à
» danſer à leur maniere. Enſuite ils
» paſſent ſucceſſivement avec la femme
» d'un autre, derriere un rideau qui
» ſépare les appartemens ; & je te laiſſe
» à juger, François, de ce qu'ils peu-
» vent y faire. On tient pour un
» homme d'un excellent caractère,

» celui qui prête ainſi ſon épouſe, ſans
» regret & ſans répugnance.

» Ces ſortes de libertés ne ſont per-
» miſes qu'aux femmes mariées : les fil-
» les ſont chaſtes, retenues, auſſi réſer-
» vées dans leurs diſcours, que modeſtes
» dans leurs actions. Depuis pluſieurs
» années que je ſuis dans ce pays, je
» n'ai entendu parler que de deux ou
» trois de ces jeunes perſonnes, qui
» ſoient devenues meres avant le ma-
» riage; & l'on regarde cela comme un
» affront pour la famille.

» Une femme ſe tient fort honorée,
» quand un *Angekkok*, on appelle ainſi
» les ſçavans ou les prophetes de la na-
» tion, veut bien coucher avec elle. Les
» maris même, loin de s'en formaliſer,
» ſont les premiers à ſolliciter cette inſi-
» gne faveur; & s'ils ne l'obtiennent pas
» par leurs prieres, ils l'achetent par des
» préſens, ſur-tout quand ils n'ont point
» d'enfans; perſuadés que ceux qui
» naiſſent d'un pareil commerce, ſont
» plus heureux & plus vertueux que
» les autres. Malgré ce libertinage de
» mœurs, ces gens trouvent de l'indé-
» cence à ſe marier avec leurs parentes;
» ils ne s'épouſent pas même au troi-

» ſieme degré. Ce ſeroit un crime énor-
» me, qu'un garçon & une fille, qui ont
» été élevés dans la même maiſon,
» ſongeaſſent à ſe marier enſemble :
» on les regarde comme frere & ſœur.
» [illegible]oique petits & aſſez replets,
» les Groënlandois ne ſont abſolument
» point mal-faits. Leur figure n'a rien
» d'agréable : ils ont le viſage large,
» les lèvres épaiſſes, le nez écraſé, la
» peau plus brune que blanche, & les
» cheveux noirs & droits. Ils ſont fort
» robuſtes, & n'ont preſque pas d'au-
» tre maladie, qu'un mal d'yeux,
» cauſé par des vents perçans & un
» froid rigoureux. La petite vérole y
» étoit inconnue avant leur commu-
» nication avec les Danois ; mais il y
» a quelques années qu'un homme de
» leur pays l'ayant priſe à Berghem, en
» infecta ſes compatriotes. Il en mou-
» rut plus de deux mille dans les en-
» virons de cette colonie. Ces peuples
» ne font aucun uſage de la médé-
» cine ; ils ont recours à leurs magi-
» ciens, en qui ils ont la plus grande
» confiance, & qui abuſent de leur
» ſimplicité. Ils guériſſent leurs bleſſu-
» res avec des emplâtres de mouſſe,

» ou d'écorce d'arbre, imbibée d'huile
» de poiſſon.

» Ces ſauvages ſont ſimples, ſtupides
» & inſenſibles. Ils n'ont aucune idée
» de Dieu ; ils n'ont pas même de mots
» dans leur langue, pour déſigner
» l'Être ſuprême. Ils croient que tout
» ce qui exiſte, a été de tout tems ; &
» quand on leur parle de la néceſſité d'un
» créateur, ils diſent que ce créateur
» devoit donc être un Groënlandois.

» Quoique naturellement mélan-
» coliques, ils ne laiſſent pas d'aimer le
» chant & la danſe. Ils ne déliberent
» ſur aucune affaire ſérieuſe ; ils ne font
» aucun marché ; ils ne terminent au-
» cune querelle, qu'en danſant, en
» chantant & en jouant du tambour. Si
» quelqu'un ſe trouve offenſé par un
» autre, il remet ſa vengeance juſqu'à
» la premiere aſſemblée. Le jour pris,
» il fait faire un grand cercle par tous les
» aſſiſtans, rangés autour de lui, & ſe
» plaint, en battant de la caiſſe, & en
» ſautant, le tort qu'on lui a fait. Son
» adverſaire ſe défend à ſon tour, de la
» même maniere ; le peuple en rit ; la
» diſpute eſt finie ; & les parties ſont
» contentes. Il eſt ſouvent arrivé aux

» Danois, de s'entendre ainſi chanter
» leurs vérités. On raconte, au ſon du
» tambour, & en danſant, comment
» ils ſont venus en Groënland, pour
» tromper les pauvres habitans, pour
» débaucher leurs femmes & coucher
» avec leurs filles.

» Ces bonnes gens ne ſont ſoumis à
» aucune puiſſance, & vivent entr'eux
» dans une parfaite égalité. Ils ne con-
» noiſſent ni les régles de la bienſéance,
» ni celles de la politeſſe. Perſonne ne
» marque de reſpect pour un autre; ils
» ſont étonnés de voir, parmi les Da-
» nois, que l'on eſtime ſon ſemblable;
» que l'un commande, que l'autre
» obéiſſe. Quand quelqu'un fait une
» viſite à un autre, il ne le ſalue pas en
» entrant chez lui; & celui-ci, à ſon tour,
» ne lui fait d'autre réception, que de lui
» montrer du doigt, un endroit pour
» s'aſſeoir. Ils ſe ſéparent de même,
» ſans ſe dire une ſeule parole. Malgré
» cette extrême indépendance, il ar-
» rive rarement que les Groënlandois
» ayent entr'eux des querelles, & plus
» rarement encore, qu'ils en viennent
» aux injures. Ils ne ſont cependant
» point inſenſibles; le duel eſt reçu
parmi

» parmi eux ; mais il n'eſt ni ſanglant, ni » terrible, comme ailleurs. L'offenſé fait, » contre ſon aggreſſeur, une chanſon ſa- » tyrique, qu'il a ſoin de répandre dans » l'habitation ; enſuite il envoie à ſon ad- » verſaire un cartel de défi, par lequel » il le ſomme de ſe rendre tel jour, à » telle heure, dans la place publique. » Les deux champions, en préſence » l'un de l'autre, ſont entourés de » leurs amis. L'offenſé chante, en dan- » ſant, la piéce qu'il a compoſée. Le » ſecond replique par une autre chan- » ſon. Le premier ripoſte ; & le com- » bat finit, lorſque l'un des deux eſt » épuiſé. Le vainqueur eſt reconduit » avec acclamation ; & le vaincu ſe » retire humilié & confondu. Si, par » une méchanceté qui n'a preſque point » d'exemple dans le Groënland, un » homme ſe rend coupable d'un meur- » tre, on regarde cette action avec la » plus grande indifférence : perſonne » ne ſe met en devoir de la punir, & » ne témoigne qu'il la prend à cœur : » il n'y a que les parens du mort, qui la » vengent, s'ils en ont le pouvoir ou » le courage. Il eſt cependant un cas, » où la fureur nationnale ſe porte aux

» plus grands excès ; c'eſt lorſqu'il s'a-
» git de punir une de ces vieilles ſor-
» cieres, qui paſſent ici pour donner
» la mort par leurs enchantemens.
» Quand ces ſortes de femmes ſont
» convaincues d'avoir exercé, contre
» quelqu'un, la puiſſance de leur art,
» toute l'habitation entre en courroux,
» & les extermine ſans miſéricorde.

» Le vol eſt également en horreur
» parmi ces ſauvages ; auſſi ne renfer-
» ment-ils rien ſous la clef ; & l'en-
» trée de leur maiſon eſt libre à tout
» le monde. Une fille qui ſeroit ſoup-
» çonnée d'avoir dérobé la plus petite
» bagatelle, perdroit l'eſpérance d'un
» établiſſement, ou trouveroit diffici-
» lement à ſe marier. Ils ne ſont pas ſi
» ſcrupuleux envers les étrangers ; ce-
» pendant, comme il y a long-tems que
» nous demeurons dans leur pays,
» ils commencent à nous regarder com-
» me leurs compatriotes, & à nous
» traiter de même. Preſque toutes cho-
» ſes ſont communes entr'eux, ſur-tout
» lorſqu'il s'agit du boire & du manger.
» On entre librement chez eux ; &
» auſſi-tôt ils vous préſentent de quoi
» vous régaler. Ce ſeroit une impoli-

» teſſe que d'en demander ; d'ailleurs
» ils n'en donnent pas le tems ; ils
» ſont les premiers à l'offrir.

» Les Groënlandois ſont d'une mal-
» propreté incroyable ; ils mangent les
» poux qu'ils prennent ſur eux & ſur
» d'autres. Ils ont un proverbe qui dit :
» *Ce qui vient du nez peut tomber dans*
» *la bouche, pour que rien ne ſe perde.*
» Ils raclent avec un couteau la ſueur
» de leur viſage, & la lèchent. Ils font
» leurs néceſſités en préſence de tout
» le monde ; chaque famille a une cuve
» placée dans l'appartement, où chacun
» va lâcher de l'eau, juſqu'à ce qu'elle
» n'en puiſſe plus contenir. Il en ſort
» une odeur, qui, mêlée avec celle
» de la viande pourrie, & du lard cor-
» rompu qu'ils jettent ſous les bancs,
» cauſe une infection inſupportable.
» Les hommes ne ſe lavent qu'avec
» leur ſalive ; ils lèchent leurs doigts
» comme les chats, & s'en frottent les
» yeux pour en ôter le ſel, dont la mer
» leur a couvert le viſage. Les femmes
» ſe plongent la tête dans la cuve à
» urine, pour faire croître leurs che-
» veux, & ſe procurer, à ce qu'elles
» s'imaginent, une odeur agréable ;

» c'eſt ce qu'on appelle ici *ſentir la* » *pucelle.* Quand elles ſe ſont ainſi par- » fumées les cheveux en hyver, elles » vont à l'air, dans le froid le plus pi- » quant, & les laiſſent geler. La même » eau, qui a ſervi pour la tête, eſt éga- » lement employée pour d'autres actes » de propreté, & pour toute eſpece » de toilette. Mais, François, tu fais » la grimace ; ces détails te dégoûtent; » je vais te parler d'autre choſe.

» Ces ſauvages ont un défaut très- » ordinaire aux autres nations, mais » dont on ne les ſoupçonneroit ja- » mais. Ils ſont d'une vanité inſuppor- » table, & ſe croient le plus ancien & » le plus reſpectable peuple de l'uni- » vers. Nous ſommes, diſent-ils, les » plus habiles pêcheurs de chiens ma- » rins, qu'il y ait ſur le reſte du globe: » or qu'eſt-ce qu'une nation dont les » habitans ne ſçavent pas pêcher des » chiens marins? C'eſt ainſi que chacun » s'enorgueillit des qualités qui leur » ſont les plus néceſſaires. Ces gens-ci » aiment à s'occuper ; leur conſtance » au travail eſt exceſſive. Leur fermeté, » dans les plus grandes calamités, eſt » héroïque & inébranlable.

» Quelque groſſiers que ſoient ces
» ſauvages, ils ſont doux, de bonne
» humeur, & amis de la ſociété. L'a-
» venir ne leur inſpire ni crainte, ni in-
» quiétude; ils donnent volontiers, &
» ne ſongent point à amaſſer. Leur eſ-
» prit n'eſt point brillant; mais leur
» jugement eſt ſain & ſolide. On a re-
» marqué qu'ils comprennent & ap-
» prennent aiſément ce qu'ils enten-
» dent ou ce qu'ils voient parmi nous;
» & l'on en trouve quelques-uns d'un
» génie excellent. Ils ſouffrent volon-
» tiers que l'on badine avec eux, &
» n'ont jamais eſſayé de nous faire du
» mal, à moins qu'ils n'y aient été for-
» cés. D'ailleurs ils nous craignent &
» nous regardent comme ſupérieurs
» en force & en courage. On peut
» conclure de quelques mots de la lan-
» gue Norvégienne, qui ſont encore
» en uſage parmi eux, que des familles
» entieres tirent leur origine des an-
» ciens habitans de la Norvége, quoi-
» qu'en général, le gros de la nation
» ſoit originaire du pays, & puiſſe
» être regardé comme les deſcendans
» des premiers peuples de l'Amérique,
» qui ſont venus habiter le Groënland.

» Mais les uns & les autres ſont telle-
» ment mêlés enſemble, qu'on ne re-
» marque entr'eux aucune différence,
» ni dans les mœurs, ni dans le lan-
» gage.

» Les habits des Groënlandois ſont
» faits communément de peaux de
» rennes & de chiens marins. Le vê-
» tement de deſſous eſt une eſpece de
» camiſole, à laquelle eſt couſu un
» capuchon qui ſert de bonnet. Il eſt
» taillé en pointe par-devant & par
» derriere, & deſcend juſqu'aux ge-
» noux. En été, ils portent le poil en
» dehors; & en hyver, ils le mettent
» en dedans. Sous cet habit, ils ont
» des chemiſes faites avec des inteſtins
» de poiſſons. Leurs culottes & leurs
» bas ſont de la même peau que la
» camiſole. Comme ils ne connoiſſent
» ni le lin, ni le chanvre, ils ne font
» aucun uſage de linge. Si on leur
» donne une chemiſe, ils la mettent
» par-deſſus leurs habits, & ne la quit-
» tent pas qu'elle ne tombe par mor-
» ceaux. Quelquefois ils achetent de
» nous, ou des Hollandois, de la toile
» rayée, qu'ils taillent à leur maniere,
» & dont ils ſe font des habits de pa-

» rade. Ils portent auſſi des bas de » laine, blancs, bleus ou rouges, qu'ils » ont de nous par échange.

» L'habillement des femmes diffère » peu de celui des hommes : il eſt ſeu- » lement un peu plus large, & plus » élevé, parce qu'elles portent leurs » enfans ſur le dos, & que ceux-ci » n'ont point d'autre berceau ni d'au- » tres langes, que les habits de leurs » meres. Elles mettent des bas & des » culottes ; & ce qui diſtingue leur » ſexe dans leur vêtement, c'eſt un » grand morceau de peau qui leur pend, » devant & derriere, juſqu'à mi-jambe. » Leur capuchon eſt fait à-peu-près » comme celui d'un Récollet, & aſſez » large pour cacher leurs cheveux ; au » lieu que celui des hommes eſt coupé » comme celui des Cordeliers. Leur » culotte ne leur couvre que la moitié » de la cuiſſe ; elles ne l'ôtent jamais ; » & elles couchent même avec. Elles » en ont une autre, qui leur deſcend » juſqu'aux genoux ; elles ne portent » point celle-ci en été, & ne s'en ſer- » vent pas même dans la maiſon ; elles » ne la prennent qu'en hyver, & lorſ- » qu'elles ſortent. Comme elles ont les

» cheveux longs & épais, elles les re-
» trouſſent au-deſſus de la tête, & en
» font comme une hupe, qui leur ſied
» aſſez bien. Elles vont communé-
» ment la tête nue; & elles ne la cou-
» vrent de leur capuchon, que lorſqu'il
» tombe de la pluie ou de la neige.
» Leur principal ornement conſiſte
» en perles de verre de diverſes cou-
» leurs, ou en corail, qu'elles por-
» tent aux bras, au cou & aux oreil-
» les. Une autre parure uſitée parmi
» elles, eſt de ſe broder les joues,
» autour des yeux & de la bouche, de
» différentes figures avec un fil enduit
» du noir de fumée, qu'elles paſſent
» entre la chair & la peau. On croit
» qu'une femme, qui n'a point le viſage
» fardé de la ſorte, aura la tête chan-
» gée en un pot d'huile de poiſſon, &
» ſera placée ſous une lampe, lorſque
» les autres arriveront dans je ne ſçais
» quel ſéjour de félicité, qui les attend
» après leur mort. Les femmes, qui ont
» des enfans, ſe négligent dans leur pa-
» rure, parce qu'elles ſçavent qu'elles ne
» ſeront point renvoyées de la maiſon;
» mais celles qui ſe trouvent ſtériles, ou
» dont les enfans ſont morts, vivent

» dans la crainte continuelle de re-
» cevoir à tout moment leur congé.
» Elles croient donc qu'il eſt de leur
» intérêt de ſe tenir propres, pour tâ-
» cher de plaire toujours à leurs maris.

» Les Groënlandois ont leurs fêtes
» & leurs divertiſſemens, comme les
» autres peuples. Ils conſiſtent d'abord
» en un grand feſtin; & le plus bel
» éloge qu'on puiſſe faire de celui qui
» le donne, eſt de dire qu'on a l'eſ-
» tomac plein, & prêt à crever. Après
» le repas, commence le jeu. Ils ont un
» tambour, avec lequel ils accompa-
» gnent leurs chanſons & leurs danſes;
» & celui qui fait le plus de contor-
» ſions, de geſtes groteſques, qui ſçait
» mieux tourner ſa tête & ſes mem-
» bres çà & là, ſauter en avant & en
» arriere, eſt regardé comme le plus
» habile & le plus plaiſant, parce qu'il
» fait le plus rire. Si, à ces divers ta-
» lens, il joint encore celui de faire
» des vers, il eſt loué, admiré, fêté
» de toute l'habitation. Au ſurplus la
» poëſie Groënlandoiſe eſt peu de
» choſe; on y trouve pourtant du na-
» turel, & quelqu'eſpece de rime &
» de cadence. Pour t'en former une

» idée, écoute une chanſon compo-
» ſée pour la naiſſance du prince royal
» de Dannemarck, par un Groënlan-
» dois baptiſé dans notre colonie.

Ce matin je ſuis ſorti, & j'ai vu qu'on ſe préparoit à tirer. J'ai demandé, pourquoi allez-vous tirer? On m'a répondu que c'étoit la naiſſance de celui qui, après ſon pere, deviendra roi. Alors j'ai dit à mon camarade: Faiſons une chanſon pour le fils du roi; car il deviendra roi quand ſon pere mourra. Il nous aimera comme fait ſon pere; il nous enverra des prêtres qui nous enſeigneront à connoître Dieu, pour que nous n'allions point au diable. Fais de même, toi; & nous t'aimerons, nous te chérirons, & ſerons tes ſerviteurs. Quand tu ſeras roi, tu ſeras plein de bonté; tout ce que nous poſſédons ſera pour toi. Quand le Groënland aura été inſtruit, alors il aimera Dieu & honorera le roi. Réjouiſſons-nous; & buvons à la ſanté du fils du roi; & diſons: Vive Chriſtian & ſon épouſe. Dieu veuille que tu vives longtems. C'eſt ce que je te ſouhaite, moi & mon camarade, baptiſés les premiers dans le Groënland. Plût à Dieu qu'il

en fut de même de nos compatriotes.

» Ces gens ont une autre jeu, qui » consiſte à faire des échanges, & une » eſpece de trafic. L'un frappe ſur un » petit tambour, en chantant, expoſe » quelque choſe en vente, & dit le prix » qu'il veut en avoir. Un autre à qui » la choſe convient, lui répond par » une chanſon; & le marché eſt conclu » & invariable. Le jeu de boule eſt » celui auquel ils s'exercent le plus ha- » bituellement, ſur-tout au clair de la » lune. Ils y jouent de pluſieurs ma- » nieres, mais toujours en ſe renvoyant » la boule, avec la main ou avec le » pied. Comme leur paſſion eſt de paſ- » ſer pour des hommes forts & vigou- » reux, ils eſſaient réciproquement à » ſe renverſer, à ſe repouſſer, à ſe » faire plier le corps; & celui qui peut » réuſſir à attirer à ſoi, ou à faire céder » ſon adverſaire, ſe croit le plus cou- » rageux. Les filles ont un jeu particu- » lier entr'elles, qui approche fort de » la danſe. Elles ſe prennent par la » main, forment un cercle, & courent » toutes enſemble, tantôt en avant, » tantôt en arriere, chantant des chan- » ſons, & faiſant divers mouvemens;

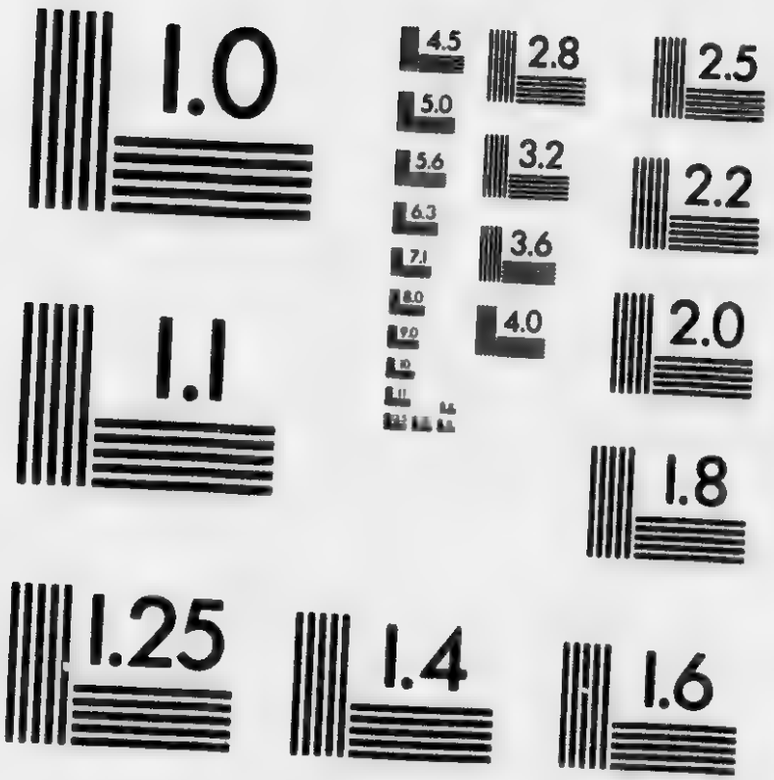
» Il n'entre dans les fêtes & les di-
» vertiſſemens de ces peuples aucun
» acte de religion. Ils ont cependant
» des ſuperſtitions qui leur tiennent
» lieu de culte. Tous les jours ſont
» pour eux des jours de travail. Les
» ſages du pays, c'eſt-à-dire les for-
» ciers, en ſont les oracles; mais les
» notions qu'ils ont eux-mêmes de la
» Divinité, ſont auſſi abſurdes, que cel-
» les du gros de la nation. Ils donnent à
» l'Être ſuprême mille figures différen-
» tes; ils le placent tantôt dans le ciel,
» tantôt ſur la terre, & tantôt au fond de
» l'eau. Quiconque aſpire à la qualité de
» magicien, doit aller à une certaine
» diſtance, dans une campagne déſerte.
» Là il cherche une groſſe pierre, s'aſ-
» ſied deſſus, & appelle à lui l'être
» ſpirituel. Celui-ci vient auſſi-tôt; &
» ſon arrivée effraie tellement le can-
» didat, qu'il tombe par terre, & y
» reſte ſans connoiſſance. Revenu à
» lui, il retourne à l'habitation, &
» paſſe pour un homme rempli de ſa-
» geſſe. Sa ſcience conſiſte à pronon-
» cer des paroles ſur les malades, à
» s'entretenir avec les génies, à prédire
» l'avenir, & à tromper la crédulité de

» ce peuple ignorant & ſtupide. On re-
» garde comme des créatures mal-faiſan-
» tes, les vieilles femmes qui prétendent
» exercer la même profeſſion; & en cette
» qualité, elles ſont, comme je l'ai dit,
» haïes, perſécutées & miſes à mort.
» Quand un malade conſulte le magi-
» cien, celui-ci le couche ſur le dos, & lui
» lie la tête avec un cordon. Il la ſou-
» leve un peu en tirant la corde, & la
» laiſſe retomber en invoquant l'eſprit
» familier. Si la tête eſt peſante, & ſe
» leve difficilement, c'eſt ſigne de
» mort; mais ſi elle ſuit aiſément le
» mouvement du cordon, on aſſure
» que le malade en reviendra. Pendant
» que le médecin fait ſes enchante-
» temens, s'il échappe à quelqu'un un
» vent indiſcret, le peuple croit que
» c'eſt une flèche mortelle, qui tue
» infailliblement le malade, le médecin
» & le diable même.

» Lorſqu'un Groënlandois vient à
» mourir, la famille s'aſſemble; & le
» plus proche parent porte le défunt
» ſur ſes épaules, juſqu'au lieu de la ſé-
» pulture. Là on étend le cadavre tout
» habillé dans une foſſe, ſur laquelle on
» fait un amas de pierres. On dépoſe

MICROCOPY RESOLUTION TEST CHART

(ANSI and ISO TEST CHART No. 2)



APPLIED IMAGE Inc

1653 East Main Street
Rochester, New York 14609 USA
(716) 482 - 0300 - Phone
(716) 288 - 5989 - Fax

» à côté, tous ſes uſtenſiles de pêche &
» de chaſſe, après les avoir mis en
» piéces; car on eſt perſuadé que l'u-
» ſage de ces choſes entraîneroit des
» malheurs. Cette cérémonie eſt tou-
» jours accompagnée de beaucoup de
» plaintes & de lamentations. Les gé-
» miſſemens recommencent chaque
» fois qu'un parent ou un ami du dé-
» funt entre dans la cabane; après quoi,
» on ſe conſole, en mangeant de bon
» appétit. Si quelqu'un meurt ſans laiſ-
» ſer de parens, chacun l'abandonne;
» & le corps reſte où il eſt mort. »

Tandis que l'Hernhute Marc m'entretenoit des différens uſages de ce pays, nous vîmes arriver un vaiſſeau Hollandois, que la tempête venoit de maltraiter. Il étoit deſtiné à la pêche des baleines, ſur les côtes du Spitzberg, la plus ſeptentrionale de toutes les iſles du Nord. La rigueur exceſſive du froid qui y règne, la rend abſolument inhabitée. Elle eſt remplie de montagnes toujours couvertes de glace & de neige; & ces montagnes ſont ſi élevées, qu'on les découvre à plus de douze lieues en mer. Quelques-unes ne ſont formées que d'une ſeule roche,

depuis le pied jusqu'au sommet, & ressemblent de loin à de vieux murs ruinés. Elles ont des veines de diverses couleurs, comme le marbre. Entre ces montagnes naturelles, il s'en éleve d'autres, aussi hautes que les premieres, & toutes composées de glace. La neige qui les couvre, donne une lumiere presqu'aussi vive que celle du soleil, lorsque le tems est serein. Le Spitzberg est le pays du monde le plus froid; les cadavres ne s'y consomment jamais; on en a trouvé, après vingt ans, aussi frais que les premiers jours: il n'y avoit aucune altération ni sur la figure ni dans les habillemens. Pendant trois mois de l'année, on n'y distingue point de nuit; & pendant trois autres mois, le soleil ne paroît jamais sur l'horizon. Les aurores boréales s'y font plus remarquer, que dans le reste du Nord. Des ours blancs, aussi gros que des bœufs, des renards de toutes sortes de couleurs, quelques rennes, quelques canards sauvages, & un petit nombre d'autres oiseaux, sont les seuls habitans de cet affreux pays. On y trouve particuliérement des perroquets, qui diffèrent de ceux des Indes, en ce

qu'ils n'ont pas la même docilité, & que leurs pieds reſſemblent à ceux de l'oie. Le terrein ne produit ni arbre ni arbriſſeau ; cependant ceux qui voyagent dans ces mers, y trouvent autant de bois qu'ils en ont beſoin. Chaque marée en apporte une grande quantité ſur le rivage ; & perſonne n'a encore pu expliquer, d'où peut venir ce bois flotté : on en voit de même ſur toutes les côtes ſeptentrionales. C'eſt aux environs de cette iſle éloignée, que ſe prennent les plus groſſes baleines. La côte eſt fréquentée chaque année par des vaiſſeaux de toutes les nations, qui y viennent pour la pêche, parce que l'huile que l'on tire du poiſſon, rapporte un profit immenſe. Chaque peuple a ſon port particulier, ou ſon lieu de ſtation, ſes huttes, ſes chaudieres, & les autres inſtrumens néceſſaires pour tirer l'huile ; on les y laiſſe tous les ans, quand la ſaiſon [illegible]ge les pêcheurs à quitter ces parages. Les Etats-Généraux ont accordé des priviléges excluſifs à quelques particuliers, pour faire la pêche de la baleine au Spitzberg. Mais il y a auſſi des aventuriers Hollandois, qui ſe rendent entre cette

isle & le Groënland, & ne descendent jamais à terre. Quand ils ont pris une baleine, ils en coupent la chair en petits morceaux, les mettent dans des tonneaux, les emportent en Hollande, & en font de l'huile comme au Spitzberg. Mais elle acquiert une odeur forte, qui la rend desagréable & en diminue le prix. Ce défaut vient de ce que la chair est gardée trop long-tems.

Des vents terribles avoient porté le navire Hollandois, dont j'ai parlé, vers le Groënland, & avoient tellement troublé la pêche, qu'on fut obligé de l'interrompre. Les gens de l'équipage, après avoir long-tems erré au gré de la tempête, prirent enfin le parti de doubler le cap de Farewel, & de se réfugier dans le port de Got-haab. Je tiens d'eux les particularités que je viens de vous apprendre concernant le Spitzberg. Leur dessein est de gagner la baye d'Hudson, & le mien de profiter de cette occasion, pour me rendre dans l'Amérique septentrionale.

Je suis, &c.

A Got-haab, dans le Groënland, ce 15 Juillet 1748.

LETTRE XCV.

LA BAYE D'HUDSON.

EN traverſant le détroit de Davis, pour nous rendre à celui d'Hudſon, nous découvrîmes pluſieurs de ces montagnes de glaces flottantes, dont quelques-unes paroiſſoient avoir plus de quinze cens pieds d'épaiſſeur. Ces maſſes entaſſées les unes ſur les autres, ſont d'une figure monſtrueuſe ; & la principale attention du pilote doit être de les éviter. Ces mers offrent très-fréquemment des débris de vaiſſeaux fracaſſés par la force des glaces. Rien n'eſt ſi dangereux que d'aller ſe heurter contre quelqu'un de ces glaçons : s'il ne ſe briſe pas par le choc, il fait, ſur le navire, le même effet, que le contre-coup d'un rocher. C'eſt pour cette raiſon, que tous les bâtimens deſtinés aux mers Glaciales, ſont extrêmement forts en bois, principalement ſur le devant. Quand un bâtiment ſe trouve pris entre deux de ces

montagnes, il n'eſt preſque pas poſſible qu'il ne périſſe. Nous avions dans le nôtre un Anglois, qui, l'année derniere, avoit fait ce même voyage dans un navire de ſa nation. Il nous raconta qu'une chaloupe, ainſi ſerrée entre deux monceaux de glace, fut enlevée tout-à-fait hors de l'eau, & reſta à ſec ſur un des glaçons. Comme elle n'avoit point été endommagée, l'équipage la remit en mer auſſi-tôt que les glaces furent ſéparées; & elle continua ſon chemin. Il eſt très-aiſé de s'appercevoir de la proximité de ces glaces; car la température de l'air change dans l'inſtant, & devient beaucoup plus froide, à meſure qu'on en approche. Elles s'annoncent d'ailleurs par des brouillards épais & fort bas. S'il eſt quelquefois dangereux de rencontrer ces montagnes mouvantes, elles ne laiſſent pas d'avoir auſſi leur utilité. Les équipages rempliſſent leurs tonneaux vuides de l'eau douce, qui s'amaſſe communément dans les endroits creux de cette glace.

Vous demandez, Madame, comment ſe forment ces maſſes énormes? Les ſentimens ſont partagés. Selon l'o-

pinion la plus commune, ce ſont des morceaux de montagnes de glace, qui règnent le long des côtes. Ils ſe détachent d'eux-mêmes, par leur propre poids, & tombent dans la mer qui les amène par ſes courans. Ces montagnes augmentent en volume, plutôt qu'elles ne diminuent. Des glaces plus minces, qui rempliſſent les détroits, les bayes & toute cette partie de l'Océan, viennent ſe joindre à ces eſpeces d'iſles flottantes, & s'y attachent, ſoit par l'eau de la mer, qui les arroſe à chaque inſtant, & qui ſe gèle auſſi-tôt, ſoit par les brouillards humides & très-fréquens, qui tombent en forme de petite pluie, & qui ſe congèlent de même.

L'Anglois dont je vous ai parlé, avoit été employé par une compagnie de ſa nation, pour la découverte d'un paſſage aux Indes orientales par le Nord-oueſt. L'hiſtoire de ce paſſage fameux, & des diverſes tentatives faites depuis pluſieurs ſiécles pour le trouver, lui étoit familiere; & il en parloit avec d'autant plus de plaiſir, qu'il le regardoit comme un point eſſentiel pour le commerce & la navigation.

» Ce n'eſt pas d'aujourd'hui, nous

» disoit-il, que ce grand projet a été » conçu. Dès le quinzieme siécle, » Jean Cabot, Vénitien, & habile » marin, offrit ses services à Henri VII, » roi d'Angleterre, pour la recherche » de ce passage. Ce prince l'écouta, » & lui accorda des Lettres patentes, » qui l'autorisoient à faire ce voyage » aux frais du gouvernement, à dé- » couvrir des pays inconnus, & à s'y » établir. Cabot ne trouva point le pas- » sage en question; mais on lui at- » tribue la premiere découverte de » l'Amérique septentrionale; & c'est » sur ce fait, que nous fondons nos » prétentions sur la souveraineté de » ce pays. C'est donc à la recherche » de ce passage, continua l'Anglois, » que nous devons l'origine de nos » plantations, & par conséquent, de » notre commerce & de nos forces » maritimes.

» Sébastien Cabot, fils du précé- » dent, avoit accompagné son pere » dans cette expédition. Désespérant » de réussir, il renonça au dessein de » chercher le passage de ce côté là, & » tourna ses vues vers le nord-est: il » est vrai que le succès ne répondit

» pas mieux à ſon attente ; mais, ajoûta » encore notre Anglois, c'eſt à ſes en- » trepriſes, que nous ſommes redeva- » bles de notre commerce de Ruſſie, » & de la pêche du Groënland, ſi » importans pour la nation, & dont » nous avons tiré de ſi grands avan- » tages. Ainſi, quoique le projet de » découvrir un chemin plus court pour » aller aux Indes, nous ait cauſé beau- » coup de dépenſes, ſans nous con- » duire au but que nous nous étions » propoſé, les réſultats néanmoins en » ont été ſi utiles, qu'il n'y a pas lieu » de ſe décourager, ni de ceſſer de le pourſuivre.

» Après la mort de Sébaſtien Cabot, » un autre marin nommé *Frobisher*, re- » nouvella cette fameuſe entrepriſe, » ſous le règne d'Elizabeth. Il paſſa par » un détroit, entre deux iſles voiſines » du Groënland, auquel il donna ſon » nom. C'eſt l'unique avantage qu'il » retira de trois voyages conſécutifs, » dont aucun ne réuſſit.

» Le capitaine Davis fut employé à » la même expédition, & ne recueillit » d'autre gloire, que de donner auſſi » ſon nom aux pays qu'il a découverts.

» Il crut cependant avoir réduit la poſ-
» ſibilité de ce paſſage à un tel dégré de
» certitude, qu'il aſſigna les endroits où
» il devoit ſe trouver. Il ajoûta que dé-
» ſormais on pourroit le tenter ſans au-
» cune dépenſe, vu que la pêche étoit
» plus que ſuffiſante, pour défrayer
» les voyages. On a toujours conſervé,
» depuis ce tems-là, une bonne opi-
» nion de cette découverte, qu'on re-
» garde comme une choſe qui, tôt ou
» tard, ne peut manquer d'avoir lieu.

» Celui qui a porté plus loin ſes re-
» cherches, eſt le célèbre & malheu-
» reux navigateur Hudſon, dont l'ap-
» plication étoit infatigable, & la bra-
» voure à l'épreuve de tout événement.
» Il entra dans le détroit depuis appellé
» *détroit d'Hudſon*, & enſuite dans
» la baye qui porte encore ſon nom.
» Un ſcélérat à qui il avoit autrefois
» ſauvé la vie, conſpira contre lui avec
» quelques gens de ſon équipage. Lorſ-
» que le vaiſſeau fut prêt à mettre à la
» voile pour revenir en Angleterre, ils
» firent deſcendre dans la chaloupe, le
» capitaine avec ſon fils Jean Hudſon,
» & quelques autres, ſans leur laiſſer
» ni proviſions ni armes. Ils les aban-

» donnerent ainſi dans l'endroit le plus » affreux de la baye, où vraiſemblablement ils périrent de miſere; car » on n'a jamais ſçu ce qu'ils ſont devenus.

» Les capitaines Button, Baffine, » Briſtol, & beaucoup d'autres ont fait, » après Hudſon, de nouvelles tentatives: aucun d'eux n'a réuſſi à trouver ce paſſage ſi deſiré; mais ils conviennent tous, dans leurs relations, » qu'avec le tems, on parviendra à le » découvrir. Le Journal de Briſtol contient une liſte ſi effrayante des calamités & des miſeres qu'il eſſuya dans » cette baye, que, depuis la publication de ſon voyage, on ne penſa » plus à ces ſortes de projets, qui, » pendant près de trente ans, reſterent » abandonnés. Enfin il ſe fit, en 1746, » une derniere expédition, à la tête de » laquelle étoient les capitaines Moore » & Smith, qui voulurent bien m'y » employer. J'ai dans ma poche une » copie des inſtructions qui leur furent » données: peut-être ne ſerez-vous » pas fâchés de voir quelles précautions on prit alors, pour le ſuccès de » cette entrepriſe. Elles pourront ſervir en

» en même tems à nous guider nous-
» mêmes, dans les différentes courſes
» que nous allons faire. »

Voici, Madame, en quels termes ſont conçues ces Inſtructions. « Vous » ferez voile au ſud du cap Farewel, » en évitant les glaces, & en dirigeant » votre marche vers l'entrée de la baye » d'Hudſon, entre les iſles de Réſolu- » tion & celles de Button. Votre pre- » mier rendez-vous ſera à l'eſt de ces » premieres iſles, au cas que les glaces » ne ſoient pas aſſez diſperſées, pour » que vous puiſſiez entrer avec ſûreté » dans le détroit. Si le paſſage eſt » libre, vous n'y reſterez qu'un jour » ou deux, à moins que ce ne ſoit vers » le tems des hautes marées, parce » que les courans ſont alors trop rapi- » des. Dans ce dernier cas, vous ferez » mieux d'attendre quelques jours, » juſqu'à ce que les marées & les cou- » rans ſe ſoient affoiblis. En paſſant le » détroit, raſez de plus près la côte du » Nord, en tenant toujours une diſ- » tance raiſonnable de l'un à l'autre, de » maniere que vous puiſſiez entendre » réciproquement vos canons, & vous » prêter du ſecours, ſuppoſé qu'il vous

» arrive quelqu'accident dans les glaces.

» Si vous veniez à vous séparer dans » le détroit, votre plus proche rendez-» vous sera l'isle de Diggs ; celui qui y » abordera le premier, n'attendra l'autre que pendant deux jours ; & si le » dernier n'y aborde pas, le premier y » élevera une perche ou un monceau » de pierres, du côté du principal cap, » avec une Lettre, pour avertir l'autre » qu'il y a passé, & en est parti pour » le rendez-vous le plus voisin.

» Quand vous aurez découvert l'isle » de Diggs, si le vent est contraire, » mouillez l'ancre par une marée ou » deux ; & observez avec beaucoup de » soin, la direction, la rapidité, la hauteur & le tems de chaque marée. Mais » si le vent est favorable, & que vous » soyez ensemble, fixez votre rendez-» vous à l'isle de Marbre. Par-tout où » vous rencontrerez la terre, vous » ferez des observations exactes sur » toutes les rivieres, bayes, promontoires, &c. Vous tracerez des cartes, » sur lesquelles vous porterez les situations des lieux, & les vues, telles » qu'elles paroîtront de vos vaisseaux ;

» vous y marquerez les marées, les
» ſondes, & la variation de la bouſ-
» ſole. Si vous obſervez quelque flux
» venant de l'oueſt, & que vous trou-
» viez quelque belle ouverture ſans
» glace, vous y entrerez, quoiqu'avec
» beaucoup de précaution, & en en-
» voyant votre chaloupe devant. Vous
» tracerez, dans votre carte, la lati-
» tude de tous les caps, & la ſituation
» des pays; & vous tâcherez de vous
» aſſurer de quelques bons ports, où
» vous puiſſiez vous mettre à couvert,
» en cas de tempêtes ou de vents con-
» traires.

» Si vous rencontrez le flux, &
» qu'après avoir paſſé le détroit de
» Wager, vous tombiez de-là dans
» une mer ouverte, & ſans glace,
» vous pourrez alors être aſſurés d'un
» paſſage libre; puiſqu'il doit être cer-
» tain, que vous n'êtes plus loin de
» l'Océan. Vous pouſſerez au ſud, où
» vous trouverez un climat plus chaud
» & plus agréable pour hyverner. Par-
» là vous vous convaincrez d'autant
» mieux de la réalité de votre déco-
» verte. Si, après avoir parcouru les pays
» entrecoupés, vous voyez des balei-

» nes qui dirigent leur courſe au ſud-
» oueſt, ce ſera une preuve de plus
» pour vous, d'un paſſage navigable à
» l'Océan occidental, où ces poiſſons
» vont ſe rendre. En ce cas, vous choi-
» ſirez pour votre ſéjour, quelque ri-
» viere navigable, & un bon port, ſi
» vous croyez qu'il n'y a rien à crain-
» dre de la part des habitans, & qu'ils
» vous paroiſſent humains & civiliſés.
» Si, au contraire, vous avez lieu d'ap-
» préhender quelque querelle avec
» eux, ce qu'il faut avoir grand ſoin
» d'éviter, vous tâcherez alors de paſ-
» ſer l'hyver dans quelqu'iſle, à une
» certaine diſtance du continent, où
» vous puiſſiez vous mettre à couvert
» contre toute ſorte de ſurpriſe. Vous
» y établirez, pour cet effet, des corps-
» de-garde & des ſentinelles, comme
» vous feriez dans un pays ennemi. Si
» cette iſle eſt fertile, vous occupe-
» rez, au commencement du prin-
» tems, les gens de vos équipages, à
» faire apprêter un morceau de terre
» pour un jardin. Vous y ſemerez telles
» ſemences de légumes, vous y plan-
» terez tels arbres ou telles plantes
» que vous pourrez avoir emportés

» d'Angleterre, soit pour l'usage des » habitans, soit pour les besoins futurs » de nos concitoyens, ou de ceux qui » pourroient y arriver dans la suite. » Vous y laisserez aussi des oiseaux do- » mestiques, comme des poules, des » pigeons, si vous en avez à bord; & » vous aurez grand soin d'observer les » diverses especes de productions, dif- » férentes de celles que nous avons en » Europe.

» Au cas que vous découvriez quel- » ques sauvages, en passant par le dé- » troit d'Hudson, vous ne vous amuse- » rez point à trafiquer avec eux; mais » vous leur ferez quelques présens de » clincaillerie, ou d'autre chose, s'ils l'ai- » ment mieux. Si, après avoir traversé » la baye, vous trouvez des Esqui- » maux, vous vous attacherez à » gagner leur amitié, & ne refuserez » point de commercer avec eux. Vous » chercherez à leur imprimer une bonne » opinion de vous, en leur donnant, » pour leurs fourrures, quelque chose » de plus que ce qu'ils reçoivent ordi- » nairement de la compagnie, & en » leur laissant choisir chez vous les » marchandises, afin de vous assurer

» d'eux pour l'avenir. Mais ne vous y
» arrêtez pas plus long-tems qu'il ne
» faut, pour faire vos observations sur
» la marée.

» Si vous arrivez chez d'autres nations
» plus civilisées que les Esquimaux,
» vous n'exercerez avec eux, qu'un
» négoce casuel, au cas que vous soyez
» forcés d'entrer dans quelque port.
» Vous leur ferez accroire que, lors-
» que vous reviendrez au printems,
» vous serez charmés d'ouvrir un com-
» merce, où ils trouveront de grands
» avantages, & de vous lier ensemble
» d'une amitié perpétuelle; mais ne
» vous y arrêtez en aucune façon, si le
» tems & le vent vous permettent de
» pousser en avant. Dans tous les en-
» droits où vous aborderez, s'ils sont
» inhabités, vous prendrez possession
» du pays au nom de Sa Majesté Bri-
» tannique, comme premier propriété-
» taire, en y élevant un monument de
» bois ou de pierre, avec une inscrip-
» tion, & en donnant des noms An-
» glois à chaque port, riviere, cap,
» isle, &c. Mais si vous y trouvez des
» habitans civilisés, gardez-vous de
» leur donner de l'ombrage, en vou-

» lant vous approprier leur domaine ;
» à moins qu'à votre retour, ils ne
» vous cèdent de bon gré la poſſeſſion
» de quelque terrein, pour y fixer,
» par la ſuite, votre commerce. Vous
» ne prendrez perſonne de force pour
» l'emmener avec vous ; mais ſi quel-
» qu'un s'offre volontairement de vous
» ſuivre, vous pourrez l'emmener en
» Angleterre.

» Suppoſé que vous laiſſiez quel-
» ques-uns de vos gens dans ces pays,
» vous aurez ſoin de leur donner une
» bonne proviſion de ces ſortes de
» clincailleries, qui plaiſent le plus aux
» habitans, afin qu'ils puiſſent s'inſinuer
» auprès d'eux, par de petits préſens.
» Vous leur laiſſerez auſſi du papier,
» des plumes, de l'encre, des graines,
» des racines & tout ce qui regarde le
» jardinage. Si vous touchez quelque
» port ou quelque riviere, où il y ait
» des peuples policés qui habitent des
» villes ou des villages, vous agirez, à
» leur égard, avec beaucoup de pru-
» dence. S'ils vous font amitié, vous
» les cultiverez en leur offrant des
» préſens ; mais ſans vous mettre en
» leur pouvoir, ni vous livrer à leur

» discrétion. Si, au contraire, ils font » quelque mine d'hostilité, vous n'y » aborderez pas; & vous vous éloi- » gnerez de la côte, sans cependant » leur faire entrevoir aucun signe de » crainte. S'ils viennent vous attaquer, » vous commencerez par les effrayer » par votre grosse artillerie, sans ce- » pendant tuer personne; ce que vous » ne devez jamais faire, que lorsque » vous y serez forcés pour votre propre » défense. Vous quitterez plutôt la côte, » jusqu'à ce que vous rencontriez des » gens plus civilisés. Vous conclurez » des alliances avec eux; & vous éta- » blirez un commerce qui soit profita- » ble pour la nation Britannique, & » équitable pour eux, en réglant nos » marchandises sur l'évaluation des » leurs.

» S'il arrive que les vaisseaux se sé- » parent, après leur dernier rendez- » vous, chacun tâchera par lui-même, » de découvrir le passage, sans atten- » dre l'autre; & le lieu marqué pour » se rejoindre, sera à quelqu'isle ou » port dont vous serez convenus. Si, par » un accident imprévu, les vaisseaux » ne pouvoient avancer, ni au-delà

» du détroit de Wager, ni au ſud, &
» qu'ils ne trouvaſſent ni ouverture,
» ni paſſage à l'oueſt ou au ſud-oueſt
» il faudra s'en revenir inceſſamment
» Londres, ſans hyverner dans aucun
» endroit, pour éviter les dépenſes
» inutiles.

» Le conſeil, qui, dans toutes les
» difficultés, doit décider de la meil-
» leure façon de pourſuivre la décou-
» verte, ſera compoſé des capitaines
» & des principaux officiers des deux
» vaiſſeaux, s'ils ſe trouvent enſemble.
» Si, au contraire, les deux navires
» ſont ſéparés, les officiers de chaque
» vaiſſeau formeront le conſeil; & la
» pluralité des voix l'emportera. S'il s'é-
» leve quelque conteſtation ſur la ma-
» niere de pourſuivre la découverte,
» ceux qui auront été d'un avis oppoſé,
» à la pluralité des voix, pourront cou-
» cher par écrit, & ſigner leurs rai-
» ſons, pour pouvoir ſe juſtifier en cas
» de beſoin. Vous tiendrez des minutes
» exactes de toutes vos délibérations;
» & elles ſeront ſignées de trois per-
» ſonnes, ou plus, avant que le con-
» ſeil ſe ſépare. Vous les enverrez par
» la poſte à votre retour, de quelqu'en-

„ droit de la Grande-Bretagne ou de „ l'Irlande, où vous abordiez, & „ même plutôt, ſi l'occaſion ſe pré- „ ſente, par quelque vaiſſeau de la „ baye d'Hudſon.

„ Telles ſont, continua notre An- „ glois, les inſtructions qui nous fu- „ rent données à notre départ : on „ y voit la nature de cette expédi- „ tion, & la maniere de la faire „ réuſſir : on y reconnoît la ſincérité „ des intentions de ceux qui, après „ avoir conçu leur plan avec tant de „ ſageſſe, auroient voulu ſe ſervir de „ tous les moyens poſſibles, pour le „ mettre à exécution, au profit du pu- „ blic, & à l'avantage du commerce „ & de la navigation.

„ Nos vaiſſeaux mirent à la voile „ le 31 Mai 1746 ; & il ne ſe paſſa „ rien d'extraordinaire juſqu'à la nuit „ du 2 de Juillet, qu'il s'alluma un feu „ terrible dans la chambre de pouppe „ du navire que je montois. L'incendie „ fit, en peu de tems, de ſi grands pro- „ grès, qu'il gagnoit déja la ſainte-barbe, „ ſituée directement au-deſſous, & où „ il y avoit trente ou quarante barils „ de poudre, avec des chandelles,

„ des liqueurs ſpiritueuſes, des mè-
„ ches, & d'autres matieres combuſti-
„ bles. On ne peut exprimer la conſter-
„ nation & la confuſion qui ſe répan-
„ dirent dans tout l'équipage. Chacun
„ s'attendoit que le moment actuel, ou
„ celui qui alloit ſuivre, ſeroit le der-
„ nier de ſa vie. On entendit, dans cette
„ occaſion, toute la variété de l'élo-
„ quence marine. Des cris, des lamen-
„ tations, des prieres, des malédic-
„ tions, des injures, des imprécations
„ ſe ſuccédoient alternativement. Il eſt
„ étonnant de voir la quantité d'expé-
„ diens que la crainte de la mort ſug-
„ géroit; on étoit toujours prêt de les
„ exécuter ſans examen; &, l'inſtant
„ d'après, on les abandonnoit par diſ-
„ traction ou par déſeſpoir. Au milieu
„ de tout ce tumulte, celui qui tenoit
„ le gouvernail, faiſant tout-à-coup ré-
„ flexion, que le feu & la poudre
„ étoient directement au-deſſous de
„ lui, perdit la tête, & ne fut plus
„ en état de faire ſes fonctions. Quel-
„ ques-uns voulurent mettre en mer
„ les chaloupes; & l'on en coupa
„ auſſi-tôt les liens; mais perſonne
„ n'eut la patience néceſſaire pour les

» deſcendre. Les voiles faiſoient des » roulemens ſemblables à ceux du ton- » nerre. Tout le monde, aſſemblé ſur » le pont, attendoit avec une eſpece » d'agonie peinte ſur tous les viſages, » l'inſtant fatal qui devoit finir leur » triſte ſort. Heureuſement un petit » nombre de perſonnes, malgré l'état » funeſte où nous étions, avoient con- » ſervé leur ſang froid. On tira promp- » tement de l'eau ; & elle fut em- » ployée ſi à propos, que le feu fut » éteint ; & chacun revint de ſa perplé- » xité. Cet accident étoit arrivé par la né- » gligence du garçon de la cabane, qui » n'avoit pas pris garde à la chandelle.

» La ſuite de notre navigation n'eut » rien de remarquable, juſqu'au dé- » troit d'Hudſon, où commence le » pays des Eſquimaux. On prétend » que ce nom leur vient des mots » *abenaqui eſquimantſic*, qui veulent » dire *mangeurs de viande crue*, parce » qu'en effet, ils n'ont point d'autre » nourriture. On diſtingue les Eſqui- » maux Indiens, & les Eſquimaux ſep- » tentrionaux. Les uns ſont au-deſſus du » détroit, les autres au midi de la baye » d'Hudſon. Mais la conformité qu'on

» remarque dans leur langage, leurs » perſonnes & leurs coutumes, font » croire qu'originairement ils n'ont » formé qu'un même peuple.

» Nous vîmes venir pluſieurs petits » canots remplis de ces Indiens, qui de- » manderent à trafiquer. Ils nous appor- » terent des côtes de baleines & des » peaux de chien marin. Nous leur don- » nâmes en échange, des haches, des » ſcies & de la clincaillerie. Ils furent » ſi contens, que les hommes & les » femmes ſe dépouillerent preſque » nuds, & nous vendirent leurs habits » de peau, pour des couteaux & des » morceaux de fer. Ils ont la coutume » bizarre de lécher tout ce qu'ils ache- » tent, avant que de le mettre dans » leurs canots. A l'égard de leur figure, » ils ſont d'une taille médiocre, aſſez » replets, ont le viſage baſané, la tête » groſſe, les yeux noirs, petits & étin- » celans, le nez plat, les lèvres épaiſ- » ſes, les cheveux noirs & longs, les » épaules larges, & les pieds extrême- » ment petits. Ils ſont gais, vifs, ſub- » tils, ruſés & fourbes. Rien n'eſt » comparable à leurs habileté pour la » pêche des baleines. On croit qu'ils

» n'ont fait qu'une même nation avec les » Groënlandois ; & ce ſentiment eſt aſ- » ſez vraiſemblable, les deux peuples n'é- » tant ſéparés que par le détroit de Davis.

» Ces ſauvages ſe mettent aiſément » en colere : ils prennent alors une eſ- » pece de fierté ; mais il n'eſt pas diffi- » cile de les intimider. Ils ſont extrê- » mement attachés à leur façon de vi- » vre. Pluſieurs d'entr'eux ayant été » faits priſonniers par d'autres ſauva- » ges, & tranſportés dans nos comp- » toirs, ont toujours regretté leur » pays natal, même après avoir long- » tems vécu parmi nous. Un, entr'au- » tres, ayant toujours mangé à notre » maniere, ſe trouva préſent lorſqu'un » Anglois ouvroit un chien marin : il » ſe jetta ſur l'huile qui en ſortoit en » grande quantité, & avala, avec une » avidité étonnante, tout ce qu'il en » put ramaſſer avec ſes mains, en s'é- » criant : Que ne ſuis-je dans mon » pays, où je pouvois manger de cette » huile tant que je voulois ?

» Les habillemens de ce peuple ſont » faits de peaux de chiens marins, & » quelquefois d'oiſeaux de terre & de » mer, couſues enſemble, & ayant

» un capuchon comme les moines. Ils
» ſont fermés par-devant, depuis l'eſ-
» tomac, comme une chemiſe, & ne
» leur deſcendent qu'au milieu des
» cuiſſes. Leurs culottes ſont ſerrées
» devant & derriere, comme une
» bourſe, avec un cordon qui ſe noue
» autour de la ceinture. Ils ont plu-
» ſieurs paires de bottes & de ſocques,
» les unes ſur les autres, pour ſe ga-
» rantir du froid & de l'humidité. L'ha-
» bit des femmes diffère de celui des
» hommes, en ce qu'elles ont, derriere
» leur jaquette, une eſpece de bande
» qui leur tombe juſqu'aux talons.
» Leurs capuchons ſont auſſi plus am-
» ples, & plus ouverts aux épaules,
» parce qu'ils leur ſervent à porter leurs
» enfans ſur leur dos. Leurs bottes ſont
» de même beaucoup plus larges, &
» communément garnies de baleines.
» Quand elles ſont obligées d'ôter l'en-
» fant, pour un moment, d'entre leurs
» bras, elles le fourrent dans une de ces
» bottes, & l'y laiſſent, juſqu'à ce qu'el-
» les puiſſent le reprendre. En général,
» ces habits ſont couſus très-proprement
» avec des aiguilles d'yvoire, & du fil
» très-fin, fait avec des nerfs de bêtes

„ fauves, fendus avec beaucoup d'art. „ Ces peuples font paroître assez de „ goût, en les ornant de peaux rayées „ de diverses couleurs, qu'ils portent „ en guise de galons, de rubans & de „ manchettes; ce qui leur donne un „ air propre & galant.

„ Leurs yeux à neige, comme ils „ les appellent avec raison, sont une „ nouvelle preuve de la sagacité des „ Esquimaux. Ces yeux sont de petits „ morceaux de bois ou d'yvoire, de „ forme égale, proprement travaillés, „ dont ils se couvrent les organes de „ de la vue, & qu'ils attachent der- „ riere la tête. Ils ont chacun deux fen- „ tes de la longueur précise de l'œil, „ mais étroites, & au travers desquelles „ on voit très-distinctement. Cette in- „ vention les préserve de l'aveugle- „ ment de neige, maladie grave & „ douloureuse, qu'occasionne l'éclat de „ la lumiere réfléchie sur ce météore. „ Ces instrumens augmentent la force „ de la vue, & leur deviennent si ha- „ bituels, que quand ils veulent regar- „ der les objets éloignés, ils s'en ser- „ vent comme de telescopes.

„ On trouve le même esprit d'in-

„vention dans les machines dont ils font
„ uſage pour la pêche & pour la chaſſe.
„ Leurs dards & leurs harpons ſont
„ très-bien faits, ainſi que leurs arcs
„ & leurs flèches, & répondent par-
„ faitement aux uſages auxquels on les
„ deſtine. Ils ſont auſſi très-adroits à
„ conduire leurs canots, dans leſquels
„ ils portent tout ce qui leur eſt né-
„ ceſſaire. Ces canots ſont de bois, ou
„ de côtes de baleines, couverts de
„ peaux de veaux marins ; il y en a
„ pour les hommes & pour les fem-
„ mes. Les premiers, terminés en
„ pointe à chaque extrémité, ont en-
„ viron vingt pieds de long, ſur deux
„ de large. Ceux des femmes, qui
„ peuvent contenir plus de vingt per-
„ ſonnes, ſont de même matiere que les
„ autres ; & elles les conduiſent elles-
„ mêmes à la rame. Ces ſauvages ſe
„ ſervent de la fronde avec adreſſe,
„ & lancent les pierres à une grande
„ diſtance.

„ Nous paſsâmes le détroit d'Hud-
„ ſon, qui a environ cent vingt lieues
„ de long, ſur dix-huit de large, &
„ commence à l'iſle de la Réſolution,
„ juſqu'au cap de l'iſle de Diggs. De-là

„ nous entrâmes dans la baye, & nous „ arrivâmes à l'iſle de Marbre. Le ter- „ rein n'eſt qu'un rocher continuel „ d'une eſpece de pierre blanche, très „ dure, & coupée en quelques en- „ droits, par des veines diverſement „ colorées, noires, blanches & vertes. „ Les ſommets des hauteurs ſont très- „ rompus, & fort aigus; & une quan- „ tité de rocs d'une groſſeur énorme, „ ſont jettés confuſément enſemble, „ & entaſſés les uns ſur les autres, „ comme s'ils y avoient été entraînés „ par quelqu'inondation. Sous ces „ rocs, il y a des cavernes très-pro- „ fondes, d'où ſort un bruit ſemblable „ au roulement des vagues agitées; & „ par la nature des eaux qui tombent „ des crevaſſes, il paroît que ces ro- „ chers contiennent des mines de „ cuivre & d'autres métaux. Dans cer- „ tains endroits, elles ont un goût de „ verd-de-gris; dans d'autres elles ſont „ parfaitement rouges, & teignent de „ cette couleur tous les endroits où „ elles paſſent.

„ Notre deſſein étant de nous éta- „ blir, pendant l'hyver, au port de Nel- „ ſon, nous nous arrêtâmes peu de

„ tems dans l'isle de Marbre. Nous „ entrâmes dans la riviere de Hayes ; „ & nous tournâmes toutes nos pen- „ sées sur les mesures que nous de- „ vions prendre pour notre habita- „ tion. Une partie de l'équipage fut „ employée à couper du bois pour „ faire du feu, & pour bâtir des ca- „ banes à la façon des habitans. On „ les fit avec des arbres d'environ seize „ pieds de long, qu'on éleva très-serrés „ les uns près des autres, de maniere „ que les extrémités se touchoient au „ sommet, & s'écartoient par le bas. „ Les intervalles furent remplis de „ mousse ; & l'on fit par-dessus, un „ enduit de terre glaise. On tint les „ portes basses & étroites ; & nous „ pratiquâmes une place au milieu de „ chaque hutte, pour le foyer, avec „ un trou au-dessus, pour laisser sortir „ la fumée.

» Il en falloit une plus grande pour „ la demeure des capitaines & des offi- „ ciers : on choisit un lieu commode „ & agréable, sur une éminence en- „ tourée d'arbres, à une demi-lieue de „ la riviere, & à une égale distance „ des vaisseaux. On abbatit un grand

„ nombre de ſapins ; on les mit en
„ œuvre ; on ſcia des planches : les
„ murs furent compoſés de groſſes
„ poutres, rangées l'une à côté de
„ l'autre, avec de la mouſſe pour rem-
„ plir les vuides. On donna à l'édifice
„ ving-huit pieds de long, ſur dix-huit
„ de large, avec deux étages, l'un de ſix
„ pieds de haut, l'autre de ſept. Un poële
„ fut placé au centre, pour y répan-
„ dre une égale chaleur. En un mot,
„ la maiſon ſe trouva élevée, couverte
„ & en état d'être habitée, le premier
„ jour de Novembre, c'eſt-à-dire,
„ environ cinq mois après notre dé-
„ part d'Anglete re. L'hyver s'étoit dé-
„ claré, dès la fin de Septembre ; &, un
„ mois après, la riviere étoit priſe en-
„ tièrement. Nous commençâmes dès-
„ lors à juger du froid de la baye
„ d'Hudſon. L'encre geloit auprès du
„ feu ; & la biere dans les bouteilles,
„ quoiqu'enveloppées d'étoupe, &
„ tenues dans un endroit chaud. Le
„ froid devenant inſupportable au de-
„ hors, les matelots furent diſtribués
„ dans les cabanes, & les officiers pri-
„ rent poſſeſſion de leur logement.
„ Cette maiſon fut baptiſée, à la ma-

„ niere des marins, ſous le nom d'*hô-*
„ *tel de Montaigu.* On crut devoir cet
„ honneur au duc de ce nom, qui
„ s'étoit intéreſſé au ſuccès de l'entre-
„ priſe, & étoit un des principaux
„ ſouſcripteurs pour cette expédition.

„ Vers le même tems, nous mîmes
„ nos habits d'hyver. C'étoit une robe
„ de peau de caſtor, qui nous deſcen-
„ doit juſqu'aux talons, avec deux veſtes
„ deſſous, des bonnets & des mitaines
„ fourrés de la même peau, & doublés
„ de flanelle. Par-deſſus des bas de laine,
„ nous avions des bottines à la mode
„ du pays, faites de gros drap, ou de
„ cuir, qui nous montoient juſqu'au mi-
„ lieu des cuiſſes. Nos ſouliers étoient
„ de peau d'élan préparée, dans leſ-
„ quels nous portions encore deux ou
„ trois paires de gros chauſſons. Enfin,
„ pour completter notre habillement,
„ nous avions, ce qu'on appelle, *des*
„ *ſouliers à neige*, qui ont près de
„ cinq pieds de long, ſur dix-huit pou-
„ ces de large, pour ne point enfon-
„ cer en marchant. Ainſi équipés,
„ nous fûmes en état de ſoutenir la
„ plus grande rigueur du froid.

„ Après avoir pourvu à notre vête-

„ ment, nous ſongeâmes à nous pro-
„ curer de la nourriture. Nous mîmes
„ toute notre induſtrie à former des
„ piéges pour prendre des lapins, &
„ à tirer des perdrix qui ſont en ſi grand
„ nombre, qu'un chaſſeur en peut tuer
„ ſoixante ou quatre-vingt en un jour;
„ ce qui ne laiſſe pas de faire un bon
„ article, dans la liſte des proviſions
„ de bouche.

„ Les fortes gelées augmentoient à
„ meſure que nous avancions dans
„ l'hiver, & devenoient terribles,
„ lorſque le vent tournoit au nord,
„ ou au nord-oueſt. Souvent elles
„ étoient accompagnées d'une eſpece
„ de petite neige, fine comme du ſa-
„ ble, que le vent emportoit comme
„ un nuage, d'une plaine à l'autre. Il
„ eſt dangereux de s'y trouver ex-
„ poſé, parce qu'elle eſt ordinaire-
„ ment ſi épaiſſe, qu'on a peine à
„ diſcerner les objets à vingt pas de
„ ſoi, & qu'elle ne laiſſe aucune trace
„ de chemin. Il eſt ſouvent arrivé que
„ des perſonnes, ſe trouvant priſes
„ tout d'un coup dans ces ſortes de
„ neiges, ont erré pendant pluſieurs
„ heures, en danger de mourir de

„ froid, faute de pouvoir retrouver „ leur habitation. Cependant il faut „ convenir que ce froid énorme ne ſe „ fait ſentir que quatre ou cinq jours „ chaque mois, & ſpécialement dans „ les tems de la nouvelle & de la pleine „ lune, qui a toujours, dans cette „ contrée, une ſorte d'influence ſur la „ température de l'air. Dans les autres „ tems, quoique le froid fût toujours „ très-rude, nous ne laiſſions pas de „ trouver notre ſéjour aſſez agréable.

„ Vers la fin de Décembre, les gens „ de l'équipage commencerent à tirer „ de nos vaiſſeaux diverſes proviſions, „ dont nous avions fait peu d'uſage „ juſqu'alors, ayant preſque toujours „ vécu de notre chaſſe. Les voitures „ ordinaires dont nous nous ſervions „ pour les tranſporter, étoient de petits „ traîneaux tirés par des chiens, les „ ſeules bêtes de charge de cette con- „ trée. Ils reſſemblent aſſez à nos mâ- „ tins; mais ils n'aboyent jamais, & „ ne font que gronder lorſqu'on les „ irrite. Ils traînent des fardeaux plus „ peſans, & à une plus grande diſ- „ tance que les hommes. Ils ſont natu- „ rellement dociles; & les Anglois

» qui en tirent beaucoup d'utilité, les » nourriſſent ſur le pied commun de » leurs domeſtiques; mais les habitans » du pays les réduiſent à chercher eux- » mêmes leur ſubſiſtance. Dans les » voyages, leurs conducteurs mar- » chent ordinairement devant eux, pour » leur battre le chemin avec les ſou- » liers de neige.

» A l'approche des premieres cha- » leurs, nous commençâmes à viſiter » les côtes de la baye, dans l'eſpé- » rance de trouver le paſſage qui faiſoit » l'objet de nos recherches. Les Eſqui- » maux de ces contrées ſe montrerent » quelquefois en troupes ſur les hau- » teurs, avec des ſignes, par leſquels » ils ſembloient nous appeller; mais » nos vues n'étant point tournées vers » le commerce, nous nous avan- » çâmes, ſans leur répondre. Nous » examinâmes le terrein qui nous pa- » rut très-fertile. Nous vîmes, dans la » campagne, une grande variété d'ar- » briſſeaux & de plantes, dont la plû- » part ſont connus en Europe, tels » que des groſeillers, des raiſins de » Corinthe, des becs-de-grues, des frai- » ſiers, de l'angélique, des aliſiers, &c.

Les

» Les bords des lacs & des rivieres » produiſent une ſorte de riz ſauvage, » beaucoup d'herbe, & de fort bons » pâturages. Les Anglois qui y poſſe- » dent des habitations pour faire va- » loir leurs factoreries, ont des jardins » aſſez jolis, ſpécialement au fort » d'Yorck, où la plus grande partie de » nos légumes, tels que les féves, les » pois, les choux, les panais, & plu- » ſieurs eſpeces de ſalades, viennent à » merveille.

» On ne peut pas douter que ce » pays ne fourniſſe auſſi diverſes ſortes » de minéraux. J'y ai vu de la mine » de fer : on m'a dit que l'on trouvoit » auſſi beaucoup de plomb, près du » cap de Churchill ; & les Eſquimaux » apportent fréquemment des morceaux » de cuivre à nos facteurs. On y voit » encore quantité de talc, & du cryſ- » tal de roche de différentes couleurs. » Dans les parties ſeptentrionales, on » recueille une ſubſtance qui reſſemble » au charbon, & qui brûle de même. » La pierre amianthe y eſt très-com- » mune, ainſi qu'une autre eſpece de » pierre noire, unie & brillante, qui » ſe ſépare aiſément en feuilles min-

» ces, tranſparentes, & dont les habi-
» tans ſe ſervent pour faire des mi-
» roirs. Le marbre même n'y eſt point
» inconnu : on en trouve de parfaite-
» ment blanc, d'autre veiné de rouge,
» de verd & de bleu.

» Le ciel de ce pays n'eſt preſque ja-
» mais ſerein. Dans le printems & l'au-
» tomne, on y eſt continuellement
» aſſiégé de brouillards épais & hu-
» mides. En hyver, l'air eſt rempli
» d'une infinité de petites flèches gla-
» ciales, viſibles à l'œil, qui ſe for-
» ment ſur les rivieres qui ne ſont point
» encore priſes. Par-tout où il reſte de
» l'eau ſans glace, il s'élève une
» vapeur fort épaiſſe qui, venant à ſe
» geler, eſt tranſportée par les vents,
» ſous la forme de ces petites flèches.
» Si-tôt que les rivieres ſont couver-
» tes de glace, toutes ces particules
» diſparoiſſent.

» Les parhélies, ou faux-ſoleils, ſont
» ici très-fréquens ; & l'on remarque
» plus ſouvent encore, autour du ſo-
» leil & de la lune, des anneaux vifs
» & lumineux, ornés de toutes les cou-
» leurs de l'arc-en-ciel. Nous avons vu
» de ces parhélies, juſqu'à ſix à la fois;

» ce qui formoit un ſpectacle auſſi
» agréable, que ſurprenant pour des
» Européens. Au lever & au coucher
» du ſoleil, un grand cône de lumiere
» s'élève perpendiculairement au-deſ-
» ſus de lui; & ce cône n'a pas plutôt
» diſparu avec cet aſtre, que l'aurore
» boréale vient le remplacer, & lance
» ſur l'hémiſphere mille rayons lumi-
» neux. L'éclat en eſt ſi vif, qu'on
» peut lire diſtinctement à leur clarté.

» Il tonne rarement dans ce pays,
» quoique la chaleur y ſoit aſſez vive
» pendant ſix ſemaines ou deux mois.
» Mais auſſi, quand il y a de l'orage,
» il eſt ordinairement très-violent. On
» voit des plaines entieres, dont les
» branches & l'écorce des arbres ont
» été brûlées par le feu du ciel; ce qui
» doit paroître d'autant moins étrange,
» que le bas de ces arbres eſt couvert
» d'une mouſſe blanche, qui prend feu
» auſſi vîte que de la filaſſe. Cette
» flamme legère court avec rapidité,
» en ſuivant la direction du vent,
» & met le feu aux écorces & à la
» mouſſe. Ces accidens ont du moins
» cela d'avantageux, qu'ils ſèchent le
» bois, & le rendent meilleur pour le

» chauffage. Nous en mettions ordinai-
» rement la charge d'un cheval dans
» notre poële. Il étoit bâti de brique, &
» avoit six pieds de long, deux de large,
» & trois de haut. Lorsque le bois étoit
» consommé, nous écartions le brasier,
» & nous fermions la cheminée ; ce
» qui donnoit une chaleur étouffante,
» accompagnée d'une odeur sulfu-
» reuse ; & malgré la rigueur du tems,
» nous étions souvent tout en sueur.
» Quand on ouvroit la porte ou la
» fenêtre, l'air froid entroit avec une
» espece de fureur, & changeoit tout-
» à-coup les vapeurs de l'appartement
» en une neige fine. Cependant cette
» chaleur ne pouvoit empêcher que
» les fenêtres, les murs & les plafonds
» ne fussent couverts de glace ; & toutes
» les nuits, notre haleine formoit com-
» me une gelée blanche sur nos cou-
» vertures. Le feu étoit à peine éteint,
» que nous sentions toute la rigueur de
» la saison. La sève du bois de char-
» pente, que l'ardeur du poële avoit
» degelée, recommençoit à geler plus
» fort qu'auparavant ; & les poutres de
» la maison faisoient, en se fendant, un
» bruit continuel, souvent aussi fort

» qu'un coup de fusil. Il n'y avoit point
» de liqueur qui pût résister au froid
» excessif de cette contrée. L'esprit-de-
» vin paroissoit comme de l'huile figée;
» les autres liquides les plus spiritueux,
» devenoient parfaitement solides, &
» rompoient les vases qui les conte-
» noient, de quelque matiere qu'ils fus-
» sent construits. On n'a pas besoin
» de sel dans ce pays, pour conserver
» les provisions; les bêtes fauves, les
» lapins, les perdrix, les faisans, se ge-
» lent aussi-tôt qu'on les a tués, & res-
» tent pendant des six mois entiers dans
» cet état, sans se gâter. Ces animaux,
» qui sont ordinairement bruns ou gris,
» deviennent blancs en hyver; mais
» il n'y a que la pointe du poil ou de
» la plume, qui blanchisse; le reste
» étant moins exposé à l'air, conserve
» sa couleur naturelle.

» Si, pendant ces grands froids, on
» s'avise de manier du fer, ou tout au-
» tre corps dur & uni, les doigts y
» tiennent sur le champ, par la force
» de la gelée. Il faut prendre garde,
» en buvant, que le verre ne touche
» à la langue ou aux lèvres; on en em-

» porteroit la peau en le retirant. Un
» de nos matelots n'ayant pas de quoi
» boucher une bouteille de liqueur,
» qu'il portoit dans sa cabane, y mit
» le doigt qui s'y attacha de façon,
» qu'il fut obligé d'en perdre une par-
» tie pour sauver le reste.

» Qui ne s'imagineroit que les habi-
» tans d'un si rigoureux climat, ne
» dussent être les plus malheureux de
» tous les hommes ? Cependant ils sont
» fort éloignés d'avoir cette opinion
» de leur sort. Les fourrures excellentes
» dont ils se couvrent, les peaux dont
» leurs cabanes sont revêtues, les met-
» tent, en quelque façon, de niveau
» avec les peuples qui vivent sous un
» ciel plus tempéré. Ce qui doit sur-
» tout paroître extraordinaire, c'est
» qu'il y ait des Européens qui pré-
» fèrent ce séjour à tout autre.

» Mais, tandis que je vous parle du
» froid excessif de ce pays, dit notre
» Anglois, j'ai presque perdu de vue
» le projet de notre découverte, &
» les recherches auxquelles nous em-
» ployâmes une partie de l'été de l'an-
» née 1746. Ce sera la matiere d'un

» ſecond entretien ; j'y ajoûterai même, » ſi vous le trouvez bon, quelques » obſervations ſur les uſages & les » mœurs des habitans. »

Vous deſirez, Madame, que je recueille tous ces détails ; ne doutant pas qu'ils ne puiſſent vous intéreſſer, j'aurai le plus grand empreſſement à vous ſatisfaire. Ils feront le ſujet de la Lettre ſuivante.

Je ſuis, &c.

Des environs de l'iſle de Terre-Neuve, ce 13 Juillet 1747.

LETTRE XCVI.

SUITE DE LA BAYE D'HUDSON.

LE desir que nous montrâmes tous, de connoître un pays où nous comptions faire quelque séjour, ne tarda pas à être rempli; car le soir même l'Anglois reprit ainsi sa narration. « Nous résolu-» mes de visiter la côte du Nord; mais » nous fûmes jettés par la marée, sur » une chaîne de rochers, où nous crû-» mes notre perte inévitable. Dans cet » extrême péril, nous dûmes notre sa-» lut aux Esquimaux qui vinrent à no-» tre secours. Ils s'approcherent de » nous dans leurs canots; & loin de » tirer le moindre avantage de notre » malheur, ils nous rendirent d'im-» portans services. Non-seulement ils » ne s'éloignerent point, que nous ne » fussions délivrés; mais un vieillard, » qui paroissoit connoître ces écueils, » se mit devant nous avec son canot, » & nous servit de guide. Ainsi, tout » ce qu'on lit du caractère de ces peu-

» ples dans plusieurs Relations, ne » s'accorde point avec le témoignage » que je suis obligé de rendre à leur » humanité.

» Nous n'eumes pas moins d'admira- » tion pour leur industrie. Au défaut de » fer, leurs arcs, leurs flèches, leurs har- » pons sont garnis de dents, d'os, ou de » cornes d'animaux marins, avec lesquels » ils fabriquent jusqu'à des haches, des » couteaux, & d'autres ustensiles. On a » peine à concevoir avec quelle dexté- » rité, ils sçavent employer des matieres » qui paroissent si peu propres à de pa- » reils usages. Ils s'en servent également » pour se faire des aiguilles; & leurs » habits ne sont pas mal cousus. Par » la conformité de leur langage, de » leurs mœurs & de leur figure, je » crois qu'ils n'ont fait originairement » qu'un même peuple, avec les Esqui- » maux que nous avions rencontrés à » l'entrée du détroit d'Hudson. S'il y » a entr'eux quelque différence, elle » est entièrement à l'avantage de ceux » qui habitent le fond de la baye. Ils » sont généralement plus industrieux, » plus affables, & mieux policés. Leurs » habits sont, pour l'ordinaire, bordés de

» bandes de cuir, coupées en fran-
» ges, & ornées de dents de jeunes
» faons. Leurs bonnets ſont faits de
» queue de bufle, dont le poil leur
» couvre le viſage, comme une cheve-
» lure qui leur tomberoit ſur les yeux.
» Cette coëffure leur donne un air af-
» freux & barbare; mais elle leur eſt
» très-utile contre les couſins & autres
» moucherons, dont ils ne ſçavent ſe
» garantir que de cette maniere. Les
» femmes ne garniſſent pas leurs bottines
» de côtes de baleines, pour y pratiquer
» des eſpeces de berceau, comme les
» autres Eſquimaux : elles portent leurs
» enfans ſur leur dos, dans un capu-
» chon qui tient à la robe; & ceux-ci
» ont, comme leurs meres, un bonnet
» de poil, contre la piquûre des in-
» ſectes.

» Lorſque ces peuples ſe mettent en
» mer pour la pêche, ils prennent,
» dans leurs canots, une veſſie pleine
» d'huile de poiſſon, dont ils boivent
» avec autant de délices, que nos ma-
» rins dans une bouteille d'eau-de-vie.
» Quand ils ont vuidé la veſſie, ils la
» ſucent & la preſſent entre leurs dents
» avec une ſorte de volupté. Ils uſent

» de cette même huile pour leurs » lampes, qui ſont faites de pierres, » auſſi adroitement creuſées, qu'il eſt » poſſible, avec les inſtrumens dont » je vous ai parlé. Au lieu de mèche » ou de coton, ils ſe ſervent de fiente » d'oie deſſéchée. Leur maniere d'al- » lumer le feu me parut aſſez ſingu- » liere : ils prennent deux morceaux » de bois ſec, percent un trou dans » chacun, & y font entrer une autre » piéce de bois, de forme cylindrique, » autour de laquelle eſt attachée une » corde. En tirant cette corde par le » bout, ils font tourner le cylindre » avec tant de rapidité, que le mou- » vement met le feu au bois, avec le- » quel ils allument la mouſſe qui leur » ſert de mèche.

» Je ne ſçais ſi les Eſquimaux ſont » jaloux de leurs femmes; mais il eſt » certain qu'ils les proſtitueroient vo- » lontiers aux étrangers, dans la penſée » que les enfans, qui en naîtroient, ſe- » roient ſupérieurs à ceux de leur na- » tion. Ils portent la ſimplicité au point » de croire, que chaque homme en- » gendre exactement ſon pareil, & » cela, dans le ſens le plus littéral, c'eſt-

» à-dire, que le fils d'un capitaine, par
» exemple, doit, ſelon eux, devenir
» capitaine ; & ainſi du reſte. Cette
» idée ridicule ne leur eſt point parti-
» culiere : nous voyons que dans nos
» climats policés d'Europe, on penſe
» aſſez de la même façon. Y auroit-il,
» ſans cela, tant d'emplois & de char-
» ges héréditaires ? Un magiſtrat fait
» ſon fils magiſtrat ; le fils d'un poëte
» ſe croit appellé à la poëſie, &c.

» En continuant nos recherches du
» côté du Nord, nous trouvâmes une
» ouverture qui, à l'entrée, n'étoit large
» que de trois ou quatre lieues. Elle le
» devenoit davantage, à meſure que
» nous y pénétrions ; elle ſe rétréciſſoit
» enſuite peu-à-peu, & s'élargiſſoit de
» nouveau. Mais nous craignîmes de
» nous engager plus avant, parce que
» nous trouvâmes l'eau moins fluide,
» plus froide & peu profonde. Il
» eſt très-probable que cette ouver-
» ture communique avec quelque
» grand lac dans l'intérieur des terres ;
» & ce lac a peut-être une communica-
» tion dans l'Océan. Cette conjecture
» pourroit être appuyée ſur ce que le
» courant de la marée y va plus vîte de

„ moitié, que dans la Tamiſe. Il pa-
„ roît néanmoins, que l'eau étant plus
„ douce, c'eſt une raiſon contre la
„ probabilité du paſſage. Mais ſi par
„ hazard cette eau n'avoit de douceur
„ qu'à ſa ſurface, cette concluſion au-
„ roit peu de force; puiſqu'étant
„ alors dans la ſaiſon où les neiges ſe
„ fondent & coulent dans la mer,
„ de toutes les parties des terres voi-
„ ſines, ce n'étoit pas une choſe ex-
„ traordinaire de la trouver adoucie,
„ comme, après les grandes pluies,
„ cela arrive dans la mer Baltique.

„ L'endroit où nous eſpérions le plus
„ de trouver ce fameux paſſage, a été
„ nommé *le détroit de Wager*. La partie
„ la plus étroite eſt entre le promontoire
„ de Montaigu, & le cap d'Obs: le cou-
„ rant de la marée y a toute l'impétuo-
„ ſité des eaux d'une écluſe. Quand
„ nous y arrivâmes, nous ne fûmes plus
„ maîtres de notre vaiſſeau; & la rapi-
„ dité des flots lui fit faire quatre ou-
„ cinq tours, malgré tous les efforts
„ de l'équipage. Figurez-vous une mer
„ furieuſe, fumante, bouillonnante,
„ écumante, & tournant en rond,
„ comme un torrent impétueux, briſé

„ par une multitude de rochers : ce qui „ paroît néanmoins n'avoir ici d'autre „ cauſe, que l'étréciſſement du canal, „ à proportion de la maſſe énorme „ d'eau qui y paſſe. Quantité de gros „ glaçons y entrerent après nous ; „ & quoique nous euſſions déja fait „ beaucoup de chemin, la force & la „ rapidité du courant les emportoit „ quelquefois à notre proue, & les „ ramenoit enſuite à la pouppe. Nous „ fûmes environ trois heures dans cette „ ſituation ; mais lorſque le canal de- „ vint plus large, nous nous trouvâ- „ mes en ſûreté.

„ Ayant découvert un lieu favorable „ pour mettre notre vaiſſeau, nous „ continuâmes nos recherches avec le „ ſecours de nos chaloupes. Le détroit, „ qui alloit toujours en diminuant, „ n'eut bientôt plus qu'une lieue de lar- „ geur. Nous fûmes allarmés par un „ bruit affreux, qui paroiſſoit celui „ d'une grande cataracte. La côte étoit „ hériſſée de rochers, & fort eſcarpée. „ Nous deſcendîmes de la chaloupe ; & „ en montant ces hauteurs, nous eûmes „ le ſpectacle le plus majeſtueux, mais, „ en même tems, le plus terrible & le

„ plus effrayant, dont aucun mortel ait
„ peut-être jamais été frappé. Des ro-
„ chers aigus sembloient prêts à se dé-
„ tacher & à tomber sur nos têtes. Des
„ cascades d'eau rouloient de précipices
„ en précipices ; d'énormes glaçons
„ suspendus les uns derriere les autres,
„ présentoient comme des tuyaux d'or-
„ gues d'une grandeur monstrueuse.
„ Mais ce qui nous causa le plus d'ef-
„ froi, sur ce théâtre des débris de la
„ nature, c'étoient de gros monceaux
„ de roc brisés, que nous vîmes à nos
„ pieds, & qui, détachés de leur som-
„ met par la force du froid, avoient
„ roulé de côteau en côteau, jusqu'à
„ l'endroit où ils s'étoient arrêtés.

„ Nous descendîmes sur le rivage ;
„ & nous ne fûmes pas long-tems sans
„ découvrir que le bruit étonnant, dont
„ nos oreilles avoient été frappées, ve-
„ noit de ce que le flot de la marée se
„ trouvoit resserré dans un passage qui
„ n'avoit pas plus de trente toises de lar-
„ geur. La masse d'eau étoit prodigieuse,
„ & sa rapidité surprenante. Nous vîmes
„ distinctement, qu'au-delà de cette
„ cataracte, le détroit s'élargissoit de
„ cinq à six lieues ; ce qui nous fit

» concevoir de grandes espérances pour
» le passage.

» Pendant que nous étions dans cet
» endroit, trois Indiens vinrent à nous
» dans des canots ; & nous jugeâmes
» par leurs manieres, que c'étoient les
» mêmes peuples que nous avions vus
» sur les autres parties de cette côte ;
» mais ils étoient beaucoup plus petits.
» Nous remarquâmes avec étonne-
» ment, qu'à mesure que nous avan-
» cions vers le Nord, tout y diminuoit
» de grandeur. Les arbres même ne
» deviennent à la fin, que des arbustes ;
» & au-delà du soixante-septieme dé-
» gré, on ne rencontre plus aucune
» créature humaine. Ces sauvages nous
» parurent d'abord un peu timides ; &
» nous étions vraisemblablement les
» premiers Européens qu'ils eussent ja-
» mais vus. Mais, encouragés par nos
» caresses, ils devinrent plus hardis,
» & entrerent en commerce avec nous.
» Nous leur fîmes entendre que nous
» avions besoin de gibier ; ils retour-
» nerent promptement à terre, & nous
» en apporterent une bonne provision.
» C'étoient diverses sortes de viandes
» séchées au feu, & quelques piéces

» fraîches de chair de bufle. Nous eû-
» mes à bon marché tout ce qu'ils
» avoient apporté ; & ils ſe retirerent
» très-ſatisfaits.

» Nous ſuivîmes toujours le détroit ;
» & nous y rencontrions fréquemment
» des baleines & des chiens marins ;
» mais la plus grande partie de nos
» gens étoit très-déconcertée ; parce
» qu'ils trouvoient l'eau preſqu'entiè-
» rement douce ; ce qui ſembloit indi-
» quer que cette extrémité du canal
» ne communiquoit à aucune mer, &
» conſéquemment, qu'il falloit renon-
» cer à découvrir un paſſage par le dé-
» troit de Wager. Comme je penſois
» que cette douceur n'étoit qu'à la ſur-
» face, je laiſſai tomber une bouteille
» bien bouchée, à la profondeur de
» trente braſſes ; & le bouchon en ayant
» été enlevé, elle ſe remplit d'eau,
» que nous trouvâmes auſſi ſalée, que
» que celle du milieu de l'Océan. Mon
» expérience fit renaître nos eſpéran-
» ces ; mais cette lueur d'un heureux
» ſuccès fut bientôt évanouie ; car
» nous eûmes le chagrin de voir, le
» ſoir même, que ce que nous avions
» pris juſqu'alors pour un détroit, ſe

» terminoit par deux petites rivieres
» non navigables, dont l'une venoit
» d'un grand lac, qui n'étoit qu'à quel-
» ques lieues de distance.

» Il fallut donc abandonner cette
» entreprise; & nous ne songeâmes
» plus qu'à aller rejoindre nos vais-
» seaux, pour retourner en Angleterre:
» non que nous fussions persuadés de
» l'impossibilité d'un passage à quel-
» qu'autre Océan; car, dans mon par-
» ticulier, je n'ai jamais douté de son
» existence; & les preuves sur les-
» quelles je me fonde, me paroissent
» aussi convaincantes, qu'on peut le
» desirer dans une pareille matiere.
» Premierement, c'est un fait incon-
» testable que, dans tous les pays de
» peu d'étendue, soit isles, ou pres-
» qu'isles, il n'y a presque jamais de gros
» arbres, & qu'on n'y remarque que des
» bois taillis & des arbrisseaux; quoique
» dans le continent situé au même degré
» de latitude, il y ait des arbres très-
» beaux & très-grands. On peut con-
» clure de-là, que tout pays qui manque
» de gros bois, dans un climat où l'on
» sçait qu'il en vient abondamment, a
» nécessairement la mer des deux côtés.

» Or, comme je l'ai déja fait obſer-
» ver, dans les lieux qui bordent la
» baye d'Hudſon, en avançant vers
» le Nord, toutes les productions vé-
» gétales diminuent ſenſiblement & par
» degrés; enſorte qu'à la fin, au lieu
» d'arbres, on ne trouve plus que des
» arbuſtes. On ſçait cependant, à n'en
» pas douter, qu'à des latitudes beaucoup
» plus avancées, il y a des forêts très-
» étendues. Peut-on expliquer une dif-
» férence ſi marquée autrement, que
» par le voiſinage de quelque mer?

» J'ai remarqué, en ſecond lieu,
» que les vents de nord-oueſt ame-
» noient avec eux, beaucoup de cette
» petite neige, en laquelle le froid
» convertit ce qu'on appelle ici les
» *fumées de gelée.* Ne pourroit-on
» pas inférer de-là, avec aſſez de vrai-
» ſemblance, qu'au nord-oueſt de cette
» région, il y a une groſſe maſſe d'eau,
» c'eſt-à-dire quelqu'Océan?

» Troiſiemement, la figure du pays
» même fournit de nouvelles conjectu-
» res. Perſonne n'ignore que la plûpart
» des contrées ſituées entre deux mers,
» ont, au milieu, une chaîne de hautes
» montagnes, ou de collines, & des

» deux côtés, une pente : or, ce pays » eſt préciſément dans le même cas. Il » eſt bas à l'entrée de la baye ; & à » meſure qu'on fait du chemin, on voit » des montagnes s'élever les unes der- » riere les autres. Lorſqu'on eſt fort » avant dans la baye, on diſtingue une » déclinaiſon vers le côté oppoſé.

» Enfin, le rapport des Eſquimaux fa- » voriſe mon opinion : ils aſſurent tous » unanimement, qu'il y a une grande » mer à peu de diſtance de leur pays, » vers le coucher du ſoleil, ſur laquelle » ils diſent avo r vu des vaiſſeaux mon- » tés par des hommes qui avoient de » grandes barbes, & qui portoient des » bonnets. Quelques-uns même de ces » ſauvages, qui n'avoient jamais vu de » nos navires, en ont deſſiné des figures » à leur maniere.

» Mais ce n'eſt pas aſſez, dit notre » Anglois, de prouver que cette terre a » la mer des deux côtés ; il faut encore » faire voir que ces deux mers ſe com- » muniquent, & qu'il y a un paſſage » qui mène de l'une à l'autre. Je dis » plus : ce paſſage doit être court, ou- » vert & commode. En effet, les ma- » rées viennent des grands Océans,

» ou des grandes collections d'eau.
» Elles entrent plus ou moins dans les
» mers particulieres, selon que celles-ci
» ont plus ou moins d'ouverture, à l'en-
» droit de leur communication avec
» l'Océan, d'où les marées viennent.
» Les mers enclavées dans les terres, &
» qui n'ont point de communication
» visible avec l'Océan, ou qui n'y tien-
» nent que par un seul passage, comme
» la mer Méditerranée & la mer Bal-
» tique, n'ont presque point de marée;
» ou bien, ce qui revient au même,
» les flux & reflux ne s'y font presque
» point sentir. Il est encore inconteſta-
» ble, que les marées sont plus hau-
» tes, & viennent de meilleure heure
» dans les endroits voisins de l'Océan,
» & qu'au contraire, elles sont plus
» basses, & arrivent plus tard, dans les
» lieux les plus éloignés. Ainsi, en sup-
» posant que la baye d'Hudson n'ait
» point de communication avec une
» autre mer, par un passage au nord-
» oueſt, on doit la regarder comme
» une mer enclavée dans le pays, qui
» ne communique avec l'Océan, que
» par le détroit d'Hudson. Dans ce
» cas, il faut que les marées soient

» plus hautes au commencement de la » baye, & aillent toujours en dimi- » nuant, à meſure qu'on avance vers » le nord-oueſt.

» Or, continue notre Anglois, c'eſt » préciſément tout le contraire que nous » avons obſervé. En ſondant la marée, » nous avons trouvé qu'elle montoit de » dix pieds au ſoixantieme degré de lati- » tude, de treize pieds au ſoixante-cin- » quieme, & toujours ainſi en augmen- » tant; ce qui montre évidemment, que » cette marée ne peut venir de l'Océan » par le détroit d'Hudſon. Elle ne peut » pas venir non plus, de quelqu'autre » mer ſeptentrionale, par le détroit de » Davis, parce que, dans ce détroit, la » marée monte à peine à huit pieds. » D'ailleurs le flux y vient du ſud, au » lieu que dans la baye d'Hudſon, il ar- » rive du nord : il faut donc qu'il y ait, » de ce côté-là, une ouverture, une » communication, un paſſage à une au- » tre mer. Mais, où ce paſſage eſt-il ſitué? » C'eſt ce que je n'oſe décider, reprit » l'Anglois. Cependant, ſi je me livrois » à mes conjectures, je le placerois, » ou dans le golfe de Cheſterfield, ou » dans ce qu'on appelle *la baye de*

» *Rebut.* La profondeur, la ſalure &
» la tranſparence de l'eau, jointes à la
» hauteur des marées, ſemblent con-
» firmer cette opinion.

» Si, depuis une longue ſuite
» d'années, qu'on cherche ce fa-
» meux paſſage, & qu'on a tant en-
» trepris d'expéditions pour le trouver,
» on n'a pas encore pu y parvenir, du
» moins n'a-t-on fait aucune décou-
» verte, qui combatte, avec quelque
» force, les raiſons qui en prouvent la
» réalité. Toutes les connoiſſances
» qu'on s'eſt procurées par tant d'en-
» trepriſes, ſervent, au contraire, à
» l'établir de plus en plus. Il eſt donc
» à propos de ne pas abandonner un
» deſſein, pour lequel on a tant fait de
» dépenſe, qui a toujours mérité la pro-
» tection & tous les encouragemens poſ-
» ſibles de la part du gouvernement, &
» auquel il manque ſi peu de choſe pour
» réuſſir. Il ne faut peut-être plus qu'une
» ſeule expédition, pour voir tant de
» travaux couronnés par un ſuccès heu-
» reux. Ce paſſage trouvé, doit néceſ-
» ſairement ouvrir un commerce avec
» les pays ſitués des deux côtés. Il eſt
» vraiſemblable qu'au nord-oueſt de la

» mer, où il aboutit, il doit y avoir » plusieurs grandes régions, dans l'é- » tendue de plus de treize cens lieues. » Ces pays sont sans doute inconnus; » & l'on ne sçait s'il y a un grand con- » tinent, ou si ce ne sont que des isles; » mais si on s'en rapporte aux Relations » des Esquimaux, on en doit conclure » que ces pays sont peuplés; que les ha- » bitans sont civilisés, & que par consé- » quent, leur commerce pourroit nous » devenir très-utile, quoiqu'on ignore » en quelle espece de marchandise on » trafiqueroit avec eux. Il ne faudroit » que quelques voyages, pour se met- » tre bientôt au fait des besoins & des » productions de ces contrées incon- » nues.

» Outre ces avantages immédiate- » ment attachés à cette découverte, il y » en a d'accidentels, qui sont encore » très-considérables. Telle est, par exem- » ple, l'ouverture d'une route nouvelle » & aisée à la mer du Sud, ainsi qu'à ce » vaste Océan, compris entre l'Amé- » rique & l'Asie, dans lequel il y a » certainement plusieurs isles très-ri- » ches, qui n'ont jamais eu de com- » munication avec les Européens. On

» auroit

» auroit encore un chemin plus court » & plus sûr aux isles placées à l'est du » Japon, au Japon même, aux pays » situés au-delà, de même qu'à la » Corée & à la Chine, &c.

» Malgré toutes les raisons qui sem- » blent prouver l'utilité de ce passage, » plusieurs personnes doutent encore » qu'il rendît la possession de la baye » d'Hudson beaucoup plus importante. » D'habiles marins croient que cette » découverte, à laquelle les Anglois » se montrent si animés, pourroit bien » n'avoir pas tous les avantages qu'ils » en esperent. On est obligé de cons- » truire, d'une maniere particuliere, les » vaisseaux destinés pour la navigation » de la baye, à cause des glaces qui » s'y rencontrent. Ainsi, en supposant » qu'on vînt à trouver ce passage, il » ne serviroit peut-être pas à établir » une communication aisée & profita- » ble entre l'Océan septentrional & la » mer du Sud.

» Mais je m'apperçois que cette dis- » sertation, qui m'a fait perdre de vue » la suite de mon voyage, vous amuse » peu; & je reprends mon récit au dé- » troit de Wager. Nous dirigeâmes

» notre navigation vers le Sud ; nous
» laissâmes à notre droite le cap Fry,
» l'isle de Marbre, la baye de Button,
» & vînmes débarquer au fort d'Yorck,
» situé sur la riviere de Nelson, à cinq
» ou six lieues de son embouchure.

» Cette riviere, la plus considé-
» rable de toute la baye d'Hudson,
» est navigable dans une grande éten-
» due de son cours, & communique
» avec les lacs qui sont derriere le
» Canada. On pourroit y faire un com-
» merce très-avantageux, en y fon-
» dant des établissemens à trente ou
» quarante lieues de son embouchure,
» où le climat est plus tempéré. Elle
» est divisée en deux bras, qui for-
» ment comme deux fleuves séparés ;
» la branche méridionale se nomme la
» *riviere de Haies*, & n'a pas moins
» de deux lieues de largeur, lorsqu'elle
» se joint à la baye. Ses rivages sont
» bas, & couverts de bois de sapins,
» de peupliers, de bouleaux & de
» saules. On y trouve une immense
» quantité de cerfs, de lièvres, de la-
» pins, d'oies, de canards, de cygnes,
» de perdrix, de faisans, de pluviers,
» & beaucoup d'autres oiseaux, dans

» la saiſon qui leur eſt propre, avec » une grande abondance de poiſſons » de diverſes eſpeces.

» Le fort d'Yorck eſt lui-même en- » touré de forêts de toutes parts, ex- » cepté du côté de l'eau, qui préſente » un front découvert. Au ſud-oueſt, » il y a un chantier pour conſtruire & » réparer les chaloupes & les barques. » Le fort eſt un bâtiment quarré, conſ- » truit de bois, & flanqué de quatre » petits baſtions, qui ſervent de loge- » mens & de magaſins. Dans l'un, eſt » l'appartement du gouverneur, com- » poſé de pluſieurs piéces toutes boi- » ſées. Chaque courtine a trois canons; » & le tout eſt garni de paliſſades. La » batterie qui commande la riviere, eſt » défendue par un parapet; & lorſque » tous les habitans ſont raſſemblés, leur » nombre ne paſſe pas trente ou trente- » ſix perſonnes. Cet établiſſement eſt » néanmoins le plus important de la » compagnie Angloiſe, qui porte le » nom de *Compagnie de baye d'Hudſon.* » C'eſt le vrai centre de ſon commerce; » elle en tire, chaque année, entre » quarante & cinquante mille peaux de » différentes ſortes d'animaux, mais

» principalement de caſtor. Les forts » de Churchill, de S. Alban, & de la » riviere de Mooſe, qui appartiennent à » cette même compagnie, n'ont rien de » remarquable. Ils contiennent à peine » chacun vingt habitans, qui, joints à » ceux d'Yorck, ne ſont pas cent An- » glois dans tout le pays.

» Pendant le peu de tems que j'ai » vécu parmi eux, j'ai eu occaſion de » voir pluſieurs fois les Eſquimaux qui » ſont au ſud-oueſt de la baye d'Hud- » ſon, entre la riviere de Haies & le » Canada. Ils ont les yeux noirs, & » des cheveux déliés de la même cou- » leur. Ils ſont d'une caractère gai, affa- » bles, bons amis, & d'une conduite » pleine de droiture. Les hommes por- » tent, en été, un habit large, d'une » étoffe ſemblable à celle de nos cou- » vertures de lit, qu'ils achetent des » François ou des Anglois établis dans » le voiſinage. Ils ont des bottines de » cuir, ſi longues, qu'elles leur ſervent » de culottes, avec des ſouliers de la » même matiere. Le vêtement des fem- » mes ne diffère de celui des hom- » mes, qu'en ce qu'elles portent ordi- » nairement un jupon, qui, en hyver,

» leur descend un peu au-dessous des » genoux. Tous ces habits sont or- » dinairement de peaux de cerfs, de » loutres, ou de castors. Les manches » sont attachées sur les épaules avec » des cordons; ensorte que leurs aiſ- » selles sont exposées à l'air, même » dans les plus grands froids; ce qu'ils » croient propre à entretenir la santé.

» Ils vivent dans des cabanes cou- » vertes de mousse & de peaux de bêtes » fauves. Comme ils s'occupent prin- » cipalement de la chasse & de la pê- » che, ils changent d'habitations, se- » lon qu'ils les trouvent plus ou moins » favorables. C'est pour cette même » raison, qu'ils ne vivent point en gran- » des troupes, parce qu'ils trouve- » roient difficilement à s'habiller & » à se nourrir. Ils ne comptent point » sur les fruits de la terre pour leur sub- » sistance, & ne vivent que de la chair » des animaux. Il y a des saisons, où ils » tuent plus de bêtes fauves, qu'ils ne » peuvent en consommer; & ils sont » dans l'opinion absurde & ridicule, que » plus ils en détruisent, plus elles se » multiplient. Quelquefois ils en laiſ- » sent trois ou quatre cens de mortes

» dans la plaine, & n'en prennent que » les langues ; le reſte pourrit ſur la » terre, ou eſt dévoré par les oiſeaux » de proie, & les animaux carnaſſiers. » En d'autres tems, ils les attaquent » dans l'eau, & en tuent des quantités » prodigieuſes, qu'ils amènent ſur des » radeaux dans nos habitations. Ces » bêtes traverſent, au printems, une » étendue immenſe de pays, du ſud » au nord, pour faire leurs petits dans » des endroits ſûrs, c'eſt-à-dire, dans » des climats plus ſeptentrionaux, & » preſqu'entièrement inhabités. Elles » ſont tourmentées dans la route, par » de gros moucherons ; & pour les » éviter, elles ſe refugient dans des » rivieres ou dans des lacs, où les ſau- » vages les tuent plus aiſément.

» Parmi ces animaux de paſſage, les » plus conſidérables & les plus nom- » breux ſont les cariboux, qui tien- » nent du cerf & de la renne. Ils » ſont extrêmement legers, & ont les » ongles plats & fort larges, garnis » d'un poil rude entre-deux, qui les » empêche d'enfoncer dans la neige, » ſur laquelle ils courent preſqu'auſſi » vîte que ſur la terre ; & les chemins

» qu'ils y ſont, ſont plus entre-coupés
» que les rues de Londres. La maniere
» de les prendre, eſt d'abbatre les arbres
» que les ſauvages entaſſent les uns
» ſur les autres, & entre leſquels
» ils laiſſent des ouvertures pour y ten-
» dre des piéges. Aux mois de Juillet
» & d'Août, ces mêmes troupes re-
» tournent du ſud au nord; & lorſ-
» qu'elles repaſſent les rivieres, ils les
» attaquent facilement de leurs canots
» à coups de lance.

» Ils ſe nourriſſent auſſi d'oiſeaux &
» de poiſſons. Ils font bouillir la viande
» ſans aſſaiſonnement; & la ſauſſe leur
» ſert de boiſſon. Quand ils peuvent
» avoir de l'eau-de-vie, ils en boivent
» avec délices, & ſe portent enſuite à
» toutes ſortes d'excès. Ils ſe battent
» comme des furieux, brûlent leurs
» cabanes, abuſent mutuellement de
» leurs femmes; & dans l'aſſoupiſſe-
» ment de l'yvreſſe, ils dorment autour
» d'un grand feu, ſe brûlent horrible-
» ment, ou ſe gelent de même, ſelon
» qu'ils s'approchent, ou qu'ils s'éloi-
» gnent trop du foyer.

» Quoique la plus grande partie de

» leur vie ſoit employée à ſe procurer
» ce dont ils ont beſoin, ils n'ont pas
» la prévoyance de ſe précautionner
» contre les tems de diſette. Ils conſom-
» ment généreuſement leurs provi-
» ſions, lorſqu'elles ſont abondantes,
» ſans penſer jamais à les conſerver
» pour l'hyver. Il arrive ſouvent à ceux
» qui viennent trafiquer dans les comp-
» toirs de la baye, d'être obligés en
» route, pour avoir compté ſur des ſe-
» cours qui ne ſe préſentent point, de
» faire griller les peaux qu'ils venoient
» vendre, & de s'en nourrir; mais
» quand ils ſe trouvent réduits à ces
» cruelles extrémités, ils les ſupportent
» avec une fermeté & une patience ad-
» mirable. Il leur eſt très-ordinaire de
» parcourir deux ou trois cens lieues,
» dans le cœur même de l'hyver, ſans
» élever ni tente ni cabane, pour ſe
» mettre à l'abri. Quand la nuit appro-
» che, ils choiſiſſent un petit terrein;
» ils en ôtent la neige, l'entourent de
» broſſailles, y allument du feu, &
» dorment entre le feu & les buiſſons,
» du côté oppoſé au vent. S'ils ſe trou-
» vent dans un lieu où il n'y ait pas de

» bois, ils font un trou dans la neige » & s'y couchent. Ce lit leur paroît » moins froid que l'air extérieur, ou le » vent, dont cette neige les garantit.

» Les excès auxquels se portent ces » sauvages, lorsqu'ils manquent de pro- » visions, paroîtroient incroyables, si » une histoire bien connue dans tous » les établissemens Européens, n'en » étoit une preuve convaincante. Un » d'entr'eux allant, avec sa famille, pour » trafiquer dans un endroit fort éloi- » gné, eut le malheur de ne trouver » ni gibier ni poisson, & de se voir, » lui, sa femme & ses enfans, réduits à » une extrême disette. Ils mangerent d'a- » bord les fourrures qu'ils apportoient » pour commercer, & ensuite celles qui » leur servoient d'habits. Cette derniere » ressource leur manquant, ils eurent » recours à leurs propres enfans, dont » ils se nourrirent pendant le reste du » voyage. Quand ils furent arrivés à » l'habitation Angloise, le malheureux » Indien, dont le cœur paroissoit pé- » nétré de douleur, raconta sa lamen- » table histoire, avec toutes les cir- » constances les plus touchantes, au » gouverneur du fort. Mais cet officier,

» à la honte de notre nation, & de
» l'humanité, n'y répondit que par un
» grand éclat de rire. Sur quoi le sau-
» vage étonné, dit en Anglois cor-
» rompu : Il n'y a pourtant pas trop là
» de quoi rire, & se retira fort scan-
» dalisé.

» Ces horribles repas leur sont si fa-
» miliers, me dit le gouverneur (sans
» doute afin de justifier son insensibilité)
» que pour peu qu'on ait demeuré parmi
» eux, on doit être habitué à ces sortes
» de récits. Lorsqu'ils sont pressés par la
» faim, les peres & les meres commen-
» cent par tuer leurs enfans, les man-
» gent; & ensuite le plus fort des deux
» mange l'autre. J'en ai connu un,
» qui, après avoir dévoré sa femme &
» six enfans qu'il avoit d'elle, avouoit
» que son cœur ne s'étoit attendri qu'au
» dernier, parce qu'il l'aimoit plus que
» les autres; qu'en ouvrant la tête pour
» en tirer la cervelle, il s'étoit senti
» touché, & qu'il n'avoit pas eu la
» force de lui casser les os, pour lui
» sucer la moële.

» Ces exemples de cruauté s'accor-
» dent peu avec une autre histoire arri-
» vée dans le même tems, & qui pré-

» ſente un trait héroïque d'amour pa-
» ternel. Deux canots paſſant la ri-
» viere de Haies, arriverent au milieu
» de l'eau. L'un, qui portoit un Indien,
» ſa femme & ſon enfant, fut renverſé
» par les flots. L'autre étoit fort petit,
» & ne pouvoit ſauver tout au plus,
» qu'une de ces perſonnes avec l'en-
» fant. Une conteſtation s'éleve; il n'eſt
» pas queſtion entre l'homme & la
» femme, de mourir l'un pour l'autre,
» mais uniquement de ſauver l'objet de
» leur affection commune. Ils em-
» ploient quelques momens à examiner
» lequel des deux peut être le plus
» utile à ſa conſervation. L'homme pré-
» tend que, dans un âge ſi tendre, l'en-
» fant a plus beſoin du ſecours de ſa
» mere; elle ſoutient, au contraire,
» qu'étant du même ſexe que ſon pere,
» il doit apprendre de lui des leçons
» de chaſſe & de pêche. Ainſi, après
» avoir recommandé à ſon mari, de ne
» jamais négliger les ſoins paternels, &
» s'être donné réciproquement des té-
» moignages de tendreſſe, elle ſe jetta
» dans le fleuve, où elle fut bientôt
» noyée.

» Pour achever ce contraſte d'hu-

» manité & de barbarie, qui entre » dans le caractère de ce peuple, je » rapporterai une coutume cruelle, qui » s'observe à l'égard des vieillards. Lorf- » qu'ils sont parvenus à l'âge de cadu- » cité, leurs enfans sont obligés de les » étrangler; & voici comme ils s'acquit- » tent de cet affreux devoir. Le vieillard » entre dans une fosse creusée exprès » pour lui servir de tombeau. Il s'entre- » tient, pendant quelque tems, de sang » froid, avec les assistans, en fumant une » pipe, & en buvant de l'eau-de-vie. » Quand il avertit que le moment est » venu, deux de ses enfans lui mettent » une corde autour du cou, & tirent » de toutes leurs forces, chacun de son » côté, jusqu'à ce qu'il soit mort. Ils » comblent de terre sa fosse, sur laquelle » ils élèvent une espece de monument » de pierre. Ceux qui n'ont point d'en- » fans, exigent cet horrible ministere de » leurs amis; mais comme ce n'est point » un devoir, il arrive souvent qu'on leur » refuse ce service.

» Les habitans de cette côte sont » peu sujets aux maladies, & se gué- » rissent presque toujours par la sueur. » Ils ont une grande pierre, sur la-

» quelle ils font du feu, juſqu'à ce
» qu'elle devienne toute rouge. Ils
» élèvent enſuite tout autour, une
» petite hutte bien fermée, & s'y
» tiennent nuds avec un vaſe plein
» d'eau, dont ils arroſent la pierre.
» Cette eau ſe change en vapeurs chau-
» des & humides, qui rempliſſent bien-
» tôt la cabane, & cauſent au malade
» une tranſpiration très-prompte. Lorſ-
» que la pierre commence à ſe refroidir,
» ils ſe hâtent de ſortir, avant que leurs
» pores ſoient fermés; & ils ſe plon-
» gent ſur le champ dans l'eau froide,
» où ils ſe roulent dans la neige. Cette
» méthode eſt généralement établie,
» & paſſe pour un remède infaillible
» contre toute ſorte de maux. Celui
» qu'ils emploient pour la colique &
» pour tous les déſordres inteſtins,
» n'eſt pas moins ſingulier; c'eſt de la
» fumée de tabac, qu'ils avalent en
» très-grande quantité.

» La plûpart de leurs maladies ne
» viennent que du froid qu'ils pren-
» nent, après avoir bu des liqueurs
» fortes. C'eſt à nous autres Anglois,
» qu'ils ont cette obligation; car les
» François ont la prudence de ne ven-

» dre à ces ſauvages, aucune boiſſon
» violente, dans la crainte de nuire à
» leur tempérament, & conſéquem-
» ment à leur commerce, dont le ſuccès
» dépend toujours de la vigueur de ce
» peuple, & de ſon adreſſe à la chaſſe.
» Auſſi voit-on que ceux qui vivent par-
» mi nous, deviennent maigres, pe-
» tits, foibles, indolens; au lieu que
» ceux qui habitent près des François,
» ſont hardis, actifs & vigoureux. Il
» n'y a point de comparaiſon à faire, de
» la quantité de fourrures que les uns &
» les autres apportent dans le négoce.

» Ces peuples ſont guidés, dans leur
» conduite, par une droiture naturelle,
» qui les empêche de commettre aucun
» acte de violence ou d'injuſtice. Ils
» choiſiſſent les chefs de chaque tribut
» parmi les plus anciens de la nation,
» & donnent la préférence à ceux qui
» ſe ſont diſtingués par leur habileté à
» la chaſſe, par leur expérience dans
» le commerce, & par leur valeur dans
» les guerres fréquentes qu'ils ont avec
» leurs voiſins. Ces chefs gouvernent
» toute la troupe, & diſtribuent les
» différentes occupations domeſtiques;
» mais leurs avis ſont plutôt ſuivis par

» déférence, que par aucune obliga-
» tion ; car ce peuple eſt un des plus
» libres de la terre. C'eſt-là, en gé-
» néral, la forme de gouvernement
» de la plûpart des ſauvages du Ca-
» nada, le pur naturaliſme. En guerre,
» ils ſe donnent des capitaines, qui
» n'ont preſque droit que de ralliе-
» ment, & de marcher aux coups les
» premiers, & tout au plus, la pre-
» miere part au butin. Ils n'ont point
» de miniſtres ni de conſeil d'état ;
» mais les plus ſages, les plus ex-
» périmentés, les plus illuſtres par
» leurs hauts faits, & ſur-tout les plus
» anciens, s'aſſemblent & jugent en
» commun, & du bien & du mal de
» tous. Point d'autres loix que la rai-
» ſon, l'honneur, la conſcience, &
» une certaine tradition de mœurs &
» d'uſages, dont ils ne ſe départent
» pas facilement. S'en écarte qui veut
» néanmoins, ainſi que de tous les de-
» voirs de la ſociété ; car ils n'ont réel-
» lement point de voie de contrainte,
» ſoit pour punir les réfractaires, ſoit
» pour les contenir. Une jeune fille
» introduira la nuit, dans la cabane,
» quelqu'un qu'elle aime : le pere, la

» mere, les freres lui diront : Ma fille,
» ma sœur, tu as tort ; tu nous desho-
» nores; tu ne trouveras point de mari.
» On le lui dira ; mais on ne fera que
» le lui dire ; & si elle s'en moque,
» personne ne s'en formalisera. Ils ont
» bien des récompenses d'honneur, de
» butin, de nourriture ; mais nulle sorte
» de peine afflictive, même pour les
» enfans. Ils les instruisent, mais ne
» les châtient jamais. Les missionnaires
» leur font des catéchismes, des ex-
» hortations, des sermons ; mais point
» de classes, point de colléges. Des pré-
» dicateurs, tant qu'on en veut ; mais
» point de maîtres. Ils chérissent ces
» missionnaires comme des peres, ja-
» mais comme des législateurs ni com-
» me des chefs. Quand ils ont un mau-
» vais sujet, quelqu'un s'enivre & va
» le tuer ; & l'homicide est impuni.
» Une nation vient de faire la paix en
» régle avec une autre nation. Ce traité
» le plus solemnel, accompagné de ser-
» mens, de gages, d'ôtages, de présens,
» ne plaît pas à tout le monde, ne fut-ce
» qu'à un seul étourdi de vingt ans. Ce-
» lui-ci dit à ceux qui l'ont fait, qu'il n'est
» pas de valeur ; qu'il va le rompre. Tu as

» tort, mon frere, lui dit-on; tu nous feras » une mauvaiſe affaire. On lui dit cela; » mais on le laiſſe faire. Il part; va cou- » per une chevelure ennemie, apporte » ce trophée dans l'habitation, en ſe mo- » quant des anciens. On le blâme à la » vérité, mais pas plus fort qu'aupara- » vant; & l'on ſe diſpoſe à ſoutenir » cette nouvelle guerre.

» Tel eſt le caractère nationnal de » la plûpart des ſauvages du nouveau » monde. A l'égard de la religion, ceux » qui habitent les environs de la riviere » de Haies, reconnoiſſent un Être d'une » bonté infinie, qu'ils regardent com- » me l'auteur de tout bien. Ils n'en » parlent qu'avec reſpect, & chantent, » en ſon honneur, une eſpece d'hymne » d'un ton grave, & même aſſez har- » monieux; mais leurs opinions ſont » ſi confuſes, qu'on ne comprend rien » à cette eſpece de culte. Ils admet- » tent un autre Être, qu'ils repréſen- » tent comme la ſource & l'inſtrument » de toutes ſortes de maux; mais je » n'ai pas remarqué qu'ils lui rendiſſent » aucun hommage.

» Lorſque ces gens rencontrent » quelque tombeau dans leurs voyages,

» ils le regardent comme un préſage de
» quelqu'accident funeſte. Pour le dé-
» tourner, ils mettent une pierre ſur la
» tombe, & continuent leur chemin.
» Il y a, parmi eux, des troupes de char-
» latans qui achetent des Anglois toutes
» ſortes de drogues, comme du ſucre,
» du gingembre, de la réglisſe, des épi-
» ceries, des graines pour le jardinage,
» du tabac en poudre, & débitent tout
» cela, en petites portions, qu'ils ven-
» dent comme des remedes, ou com-
» me des ſpécifiques pour la pêche, la
» chaſſe, les combats, &c. Ce ſont les
» Anglois de la baye d'Hudſon, qui,
» pour leur intérêt, ont attribué ces
» vertus à leurs marchandiſes; & je ne
» puis diſſimuler, qu'un tiers du com-
» merce de cette contrée, dépend au-
» jourd'hui de ces charlatans. Ils trom-
» pent leurs propres amis, & abuſent
» de la ſimplicité de ces bonnes gens,
» en troquant ces fauſſes drogues pour
» de bonnes fourrures, que ces im-
» poſteurs viennent enſuite trafiquer
» parmi nous.

» Ces ſauvages ont fort peu d'égards
» pour le beau ſexe, ſi les femmes de
» ce pays méritent qu'on les appelle

» ainſi. Ils ſe trouvent fort offenſés, » quand quelqu'une d'elles s'aviſe de » croiſer les genoux devant eux, & re- » gardent comme au-deſſous d'eux, de » boire dans le même vaſe. Souvent ils » les obligent d'avorter, par le moyen » d'une certaine herbe, quand ils crai- » gnent d'avoir plus d'enfans qu'ils n'en » peuvent nourrir. Au reſte, cet uſage » n'eſt pas plus barbare qu'à la Chine, » où la loi permet de les faire mourir, » lorſqu'ils viennent au monde. Dans » nos États policés d'Europe, on a re- » cours à des expédiens plus doux, à la » vérité, quoique ſans doute auſſi crimi- » nels, pour prévenir la ſurcharge d'une » famille trop nombreuſe. Dans tous les » pays du monde, il n'y a que l'aiſance » & l'abondance, qui entrent de bonne » foi dans les vues de la nature.

» Nos ſauvages diffèrent de toutes » les autres nations, par leur façon ſin- » guliere d'uriner : les hommes s'ac- » croupiſſent ; & les femmes ſe tien- » nent debout. Le langage de ces peu- » ples eſt guttural, ſans être rude ni » deſagréable. Ils ont peu de mots, » mais très-ſignificatifs, & une maniere » aſſez heureuſe de rendre de nou-

» velles idées par des termes compo-
» posés, qui expriment les qualités des
» choses, auxquelles ils veulent don-
» ner des noms.

» Ce qui attire principalement les
» Européens dans ces contrées, où la
» nature leur oppose tant d'obstacles,
» c'est la multitude des castors, des
» renards noirs & d'autres animaux qui
» leur fournissent les plus belles fourru-
» res, avec la certitude de se les procu-
» rer à peu de frais: c'est ce qu'on peut
» voir par le tarif d'échange pour les
» marchandises de la compagnie: dix
» bonnes peaux de castor pour un fusil;
» une peau pour une demi-livre de
» poudre; deux peaux pour peigne &
» miroir; cinq castors pour un habit
» rouge, six pour nabit de femme, &c.
» On voit, par ce tarif, quel immense
» profit la compagnie Angloise pour-
» roit faire à la baye d'Hudson, si ce com-
» merce étoit bien soutenu. On n'y ga-
» gna pas d'abord moins de quatre cens
» pour cent; mais la paresse ou d'autres
» obstacles en arrêterent tellement les
» progrès, que les charges monterent
» bientôt plus haut que les retours.
» D'ailleurs les habitans ont plus de

» penchant à trafiquer avec les Fran-
» çois qu'avec nous, parce qu'ils payent
» mieux, & sont plus polis. En met-
» tant plus de justice & plus d'hon-
» nêteté dans notre négoce, la con-
» sommation de nos marchandises se-
» roit dix fois plus grande; & bientôt
» nous prendrions l'ascendant, dans des
» lieux où les François nous ont sup-
» plantés. J'ai moi-même été plusieurs
» fois témoins de la fripponnerie de nos
» facteurs & de nos employés. L'un
» mettoit le pouce dans la mesure, lors-
» qu'il vendoit aux sauvages de la pou-
» dre à tirer. L'autre mêloit un quart
» d'eau dans l'eau-de-vie qu'il leur
» fourniſſoit. D'ailleurs ils ne font pas
» difficulté de vendre au-dessus du prix
» fixé par la compagnie; & par ces ar-
» tifices, joints aux présens qu'ils ex-
» torquent des habitans, ils gagnent ce
» qu'ils nomment *le surplus*; c'est-à-
» dire, au-delà d'un tiers de profit.

» Par la nature du commerce de
» cette baye, vous voyez qu'il consiste
» principalement en peaux de castor,
» qu'on dit même être meilleures que
» celles du Canada. Ces quadrupèdes
» amphibies, qui, dans les pays dé-

» ſerts, ſe réuniſſent pour vivre en ſo-
» ciété, offrent autant d'induſtrie dans
» la conſtruction de leurs édifices, que
» d'intelligence dans la maniere de ſe
» gouverner. Les plus grands caſtors
» ont un peu moins de quatre pieds de
» long, & ne peſent guères plus de
» ſoixante livres. Leur couleur eſt dif-
» férente, ſuivant les divers climats
» qu'ils habitent. Dans les quartiers du
» nord les plus réculés, ils ſont ordi-
» nairement tout-à-fait noirs; ils de-
» viennent bruns, à meſure qu'ils
» avancent vers le ſud. Il y en a de
» blancs; mais ils ſont rares. Plus ils ſont
» noirs, moins ils ont de poil; & par
» conſéquent leur dépouille eſt moins
» eſtimée. Ce poil eſt de deux ſortes
» par tout le corps; le poil long, & le
» duvet. Ce dernier, qui eſt extrême-
» ment fin, ſerré & haut d'un pouce,
» ſert à conſerver la chaleur de l'animal.
» C'eſt auſſi celui qu'on emploie dans
» les fabriques. On ne fait de l'autre
» aucun uſage: il préſerve le duvet de
» la boue & de l'humidité; peut-être
» auſſi aide-t-il le caſtor à nager.

» La tête de cet amphibie paroît
» preſque quarrée; ſes oreilles ſont ron-

» des & fort courtes, velues en dehors,
» & ſans poil en dedans. Ses yeux ſont
» petits, ſon muſeau allongé, & ſa
» bouche armée en devant, de quatre
» dents inciſives, fortes & tranchantes,
» deux en haut & deux en bas, comme
» les écureuils. Il a de plus huit dents
» molaires à chaque mâchoire, qui
» ſont, avec les quatre autres, les ſeuls
» inſtrumens dont il ſe ſert pour cou-
» per les arbres, les abbatre, &
» les traîner. Les dents inciſives ſu-
» périeures ont deux pouces & de-
» mi de long; les inférieures en ont
» plus de trois; & celles du haut ſe
» croiſent avec celles du bas, comme
» les deux branches d'une paire de ci-
» ſeaux. Ses jambes ſont courtes, ſur-
» tout celles du devant, dont il ſe ſert
» comme de main, avec une adreſſe
» égale à celle de l'écureuil. Les doigts
» en ſont bien ſéparés, bien diviſés, &
» armés d'ongles longs & pointus. Les
» pieds de derriere ſont plats, garnis de
» membranes qui lui ſervent de nageoi-
» res comme à l'oie, dont le caſtor a auſſi
» la démarche quand il eſt ſur la terre;
» mais il nage parfaitement. Sa queue
» eſt ſur-tout très-remarquable, & très-

» appropriée aux usages qu'il en fait : » elle est longue, un peu platte, toute » couverte d'écailles, garnie de mus- » cles vigoureux, & toujours humec- » tée d'huile & de graisse qui empêche » l'humidité de pénétrer.

» On m'a dit que les médecins de » Paris avoient rangé ce quadrupède » dans la classe des poissons, & les théo- » logiens, dans celles des animaux dont » la chair peut être mangée les jours » maigres. Elle conserve un goût sau- » vage, qu'elle ne perd qu'après avoir » été cuite à l'eau. Avec cette prépara- » tion, elle prend une si bonne qua- » lité, qu'il n'y a point de viande plus » legère, plus délicate & plus saine. » L'habitude qu'a cet animal, de tenir » continuellement sa queue, & toutes » les parties postérieures du corps dans » l'eau, paroît avoir changé la nature » de sa chair. Celle des parties anté- » rieures, jusqu'aux reins, a le goût, » la consistance de celle des animaux » de la terre & de l'air : celle des cuisses » & de la queue, a toutes les qualités » de celle du poisson. Lorsqu'elle est » bouillie, elle demande quelque chose » qui en releve le goût ; mais, à la

» broche, elle se mange sans autre ap-
» prêt.

» Les parties de la génération du castor
» ne paroissent point extérieurement :
» elles sont renfermées dans le corps
» de l'animal. On croyoit autrefois,
» qu'elles contenoient le *castoreum*, es-
» pece d'huile dont on fait usage en
» médecine. Cette substance, sembla-
» ble à un mêlange de cire & de miel,
» de couleur brune, d'une odeur
» forte & fétide, d'un goût amer &
» dégoûtant, se trouve dans quatre po-
» ches placées sous les intestins de ce
» quadrupède. Il y a lieu de croire qu'il
» emploie cette liqueur onctueuse, pour
» se graisser le poil, & se garantir de
» l'humidité. Lorsqu'elle est récente,
» elle est fluide ; mais elle durcit en
» vieillissant, devient brune, cassante,
» & d'autant plus estimée, qu'elle est
» d'une odeur plus desagréable. On
» s'en sert avec succès dans les affec-
» tions hypocondriaques ; & l'on dit
» qu'une éponge trempée dans du vi-
» naigre, où l'on a fait dissoudre du
» *castoreum*, dissipe la léthargie &
» l'assoupissement causés par les va-
» peurs du charbon. Ceux qui ont dit

» que cette drogue se tiroit des parties
» de la génération du castor, ont ajoûté
» que cet animal, se voyant poursuivi
» par les chasseurs, se les arrache, &
» les leur abandonne, comme pour sa
» rançon. D'autres, pour les réfuter,
» ont soutenu qu'il a ces parties atta-
» chées à l'épine du dos, d'où il lui est
» impossible de les arracher. Mais toutes
» ces opinions sont également fausses :
» il n'est vrai ni que ces parties soient
» placées où on le dit, ni qu'il se les
» arrache lorsqu'il se voit poursuivi.

» On donne aux castors quinze ou
» vingt ans de vie ; les femelles por-
» tent quatre mois ; & leur portée or-
» dinaire est de quatre petits. On
» trouve quelquefois ensemble jusqu'à
» trois ou quatre cens de ces animaux,
» qui forment une espece de bourgade.
» Ils sçavent choisir un lieu qui leur
» convienne, c'est-à-dire, où les vivres,
» & l'eau sur-tout, soient en abondance.
» Si ces eaux se soutiennent toujours à
» la même hauteur, comme celle des
» lacs, ils ne construisent point de di-
» gue ; mais si elles sont courantes,
» sujettes à hausser ou baisser, ils y
» font une chaussée qui les puisse

» tenir à un niveau toujours égal. Cette » digue a ſouvent quatre-vingt ou cent » pieds de longueur, & eſt bâtie avec » une induſtrie admirable. Leur premier » ſoin eſt d'aller chercher du bois au- » deſſus du lieu qu'ils ont choiſi pour » leur édifice. Ils s'aſſoient pluſieurs » autour d'un arbre, en rongent l'é- » corce, & parviennent à le couper » avec leurs dents. Leurs meſures ſont » priſes avec tant de juſteſſe, que » pour s'épargner un peu plus de » peine à le voiturer, ils ſçavent tou- » jours le faire tomber du côté de » l'eau : il ne leur reſte enſuite qu'à le » rouler vers l'endroit où il doit être » placé. Il eſt plus ou moins long, » plus ou moins gros, ſuivant la na- » ture & la ſituation du lieu. Lorſqu'il » eſt renverſé, ces animaux s'occu- » pent à en ôter les branches, afin » qu'il porte par-tout également. Pen- » dant ce tems, d'autres parcourent le » bord de la riviere, cherchent des » morceaux de bois de différente groſ- » ſeur, les ſcient à la hauteur néceſ- » ſaire pour en faire des pieux; & après » les avoir traînés ſur le bord de l'eau, » ils les amènent, avec leurs dents, à

» l'endroit de leur deſtination. Tandis » que les uns les maintiennent perpen- » diculaires, les autres plongent au » fond de l'eau, & creuſent un trou » avec les pieds de devant, pour les y » faire entrer. Ils les entrelacent en- » ſuite avec des branches, & en rem- » pliſſent les vuides d'une terre graſſe » ſi bien appliquée, qu'il n'y paſſe pas » une goutte d'eau. Les caſtors la pré- » parent avec leurs pattes ; & leur » queue ne leur ſert pas ſeulement de » truelle pour maçonner, mais encore » d'auge pour voiturer ce mortier. Les » fondemens des digues ont, pour l'or- » dinaire, dix à douze pieds d'épaiſſeur, » & vont en diminuant, juſqu'à trente » ou trente-ſix pouces. On admire l'e- » xactitude avec laquelle toutes les pro- » portions y ſont gardées. Le côté du » courant de l'eau eſt toujours en talut, » l'autre côté, parfaitement à plomb : » elles ont donc, non-ſeulement toute » la ſolidité néceſſaire, mais encore la » forme la plus convenable pour retenir » l'eau, l'empêcher de pénétrer, en » ſoutenir le poids, & en rompre les » efforts.

» Après avoir travaillé en corps à ce

» grand édifice, dont l'avantage eſt de » maintenir les eaux toujours au même » niveau, ils ſe diſtribuent par compa- » gnies, pour édifier des habitations » particulieres. Le même art eſt obſervé » dans la conſtruction des cabanes, » qui ſont ordinairement bâties ſur pi- » lotis, au milieu des petits lacs que » les digues ont formés, ou ſur les » bords d'une riviere. Leur figure eſt » ronde ou ovale; & l'enduit intérieur, » qui eſt de terre glaiſe, n'y laiſſe point » entrer d'air. Il y en a depuis cinq juſ- » qu'à dix pieds de diametre; & il s'en » trouve qui ont deux ou trois étages; & » tout le bâtiment eſt terminé en voûte.

» Les deux tiers de l'édifice ſont » hors de l'eau: les caſtors y ont divers » appartemens; & chacun y a ſa place » marquée. Ils ne mangent point dans » le lieu où ils couchent, pour n'y pas » faire de ſaleté. Jamais on n'y voit » d'ordure; parce qu'outre la porte » commune, il y a pluſieurs ouvertu- » res, par leſquelles ils ſe vuident dans » l'eau. Le jour, ils n'approchent de » leur lit, que lorſqu'ils ont envie de » dormir. Ils ne ſont guères plus de » huit ou dix dans chaque cabane,

» toujours nombre pair, mâles & fe-
» melles, parmi leſquels il y en a un
» qui a le ſoin de faire travailler ſes
» camarades. S'il ſe rencontre quelque
» pareſſeux, les autres, à force de
» coups, le contraignent de chercher
» parti ailleurs. Les cabanes ſont tou-
» jours aſſez près les unes des autres,
» pour avoir entr'elles une communi-
» cation facile. Elles ont deux iſſues,
» l'une pour aller à terre, l'autre pour
» ſe jetter à l'eau. Tous ces ouvrages
» ſont achevés à la fin de Septembre;
» & jamais l'hyver ne ſurprend ces ani-
» maux dans leur travail. Chacun fait
» ſes proviſions en été : tandis qu'ils
» vivent dans les bois, ils ſe nourriſ-
» ſent de fruit, d'écorce & de feuilles
» d'arbres. Ils pêchent auſſi des écre-
» viſſes & quelques poiſſons. Mais les
» approviſionnemens d'hyver conſiſ-
» tent uniquement en bois tendre, tel
» que le peuplier, le tremble, & d'au-
» tre de même qualité. Ils le mettent
» en pile, diſpoſé de maniere, qu'ils
» puiſſent toujours prendre celui qui
» trempe dans l'eau. Ces piles ſont en
» raiſon des habitans de chaque cabane,
» & ſelon que l'hyver doit être plus

» où moins long : c'eſt, pour les ſau-
» vages, un indice de la durée du
» froid, qui ne les trompe jamais.
» Chaque cabane a un magaſin com-
» mun, où ce bois ſe conſerve. Pour
» le manger, ces animaux le décou-
» pent en petites piéces, qu'ils appor-
» tent chacun dans ſa loge.

» Lorſque les mois de travail ſont paſ-
» ſés, les caſtors goûtent les douceurs do-
» meſtiques. C'eſt le tems du repos, &
» la ſaiſon des amours. Il paroît que ces
» quadrupèdes ſont en état d'engendrer
» dès l'âge d'un an ; ce qui déſigne qu'ils
» ont pris alors la plus grande partie
» de leur accroiſſement. Ils quittent
» leur maiſon à la fonte des neiges,
» pour éviter les trop grandes inonda-
» tions ; mais les femelles y reviennent
» auſſi-tôt qu'elles ſont écoulées ; &
» c'eſt alors qu'elles mettent bas. Elles
» s'occupent enſuite à allaiter, à élever
» leurs petits, qui ſont en état de les
» ſuivre au bout de quelques ſemaines.
» Alors elles vont à leur tour ſe pro-
» mener, & paſſent l'été ſur les eaux &
» dans les bois. Les mâles continuent
» de tenir la campagne, juſqu'au mois
» de Juillet, tems auquel ils ſe raſſem-

» blent tous, pour réparer les brèches
» que l'eau peut avoir faites à leurs édi-
» fices. S'ils ont été détruits, ils en font
» d'autres, à moins que le défaut de
» vivres, ou les fréquens ravages des
» chasseurs ne les engagent à changer
» de demeure. Mais il y a des lieux,
» pour lesquels ils prennent tant d'af-
» fection, que, malgré les persécutions
» qu'ils y éprouvent, ils ne peuvent se
» résoudre à les abandonner.

» La chasse du castor se fait depuis
» la fin de l'automne, jusqu'au com-
» mencement du printems; parce que
» c'est alors qu'il a le plus de poil. Les
» sauvages dressent des trapes, & se
» servent rarement de flèches ou de
» fusil; parce que l'animal se jette dans
» l'eau, & ne revient point au-dessus,
» lorsqu'il meurt d'une blessure. Si la
» cabane est proche de quelque ruis-
» seau, on coupe la glace en travers,
» pour y tendre un filet; & ensuite on
» va briser l'édifice: alors tous les cas-
» tors ne manquent point de se sauver
» dans le ruisseau, & se trouvent pris
» dans le piége. En quelques endroits
» on se contente de faire une ouverture
» aux digues: ces animaux se trouvent

» bientôt à ſec ; & comme ils marchent » difficilement, ils demeurent ſans dé- » fenſe.

» L'uſage du poil de caſtor eſt preſ- » que réduit aux chapeaux & aux four- » rures. On emploie pour les chapeaux » blancs, le poil de deſſous le ventre ; » celui du dos, qui eſt noir, pour les » chapeaux ordinaires ; & le poil des » flancs, qui eſt le plus long, ſe file » pour la fabrique des bas & des bon- » nets. On a eſſayé d'en faire des étof- » fes ; mais on les a trouvées ſujettes à » ſe durcir comme du feutre.

» Outre les peaux de caſtor, qui » font l'objet principal du commerce » la compagnie Angloiſe de la baye » d'Hudſon, ſes vaiſſeaux ſe chargent » de pluſieurs ſortes de pelleteries, qui » ſe tirent du même pays. La colle de » poiſſon forme encore une autre bran- » che de ſon négoce ; elle en a établi » pluſieurs fabriques dans les différens » forts qu'elle poſſede.

» Les deux tiers des caſtors qu'elle en- » voie en Angleterre, ſont travaillés par » les chapeliers de la nation ; l'autre tiers » ſort de la Grande-Bretagne pour la » Hollande, d'où il paſſe en Allemagne,

» Les meilleures peaux, lorſqu'on en » a enlevé le poil, ſont employées à » faire des gants : on fabrique de la » colle avec les moindres. La balle de » caſtors, peſant cent vingt livres, con- » tient environ cent cinquante peaux ; » mais la compagnie ne peut guères » envoyer plus de dix mille peaux par » an en Angleterre.

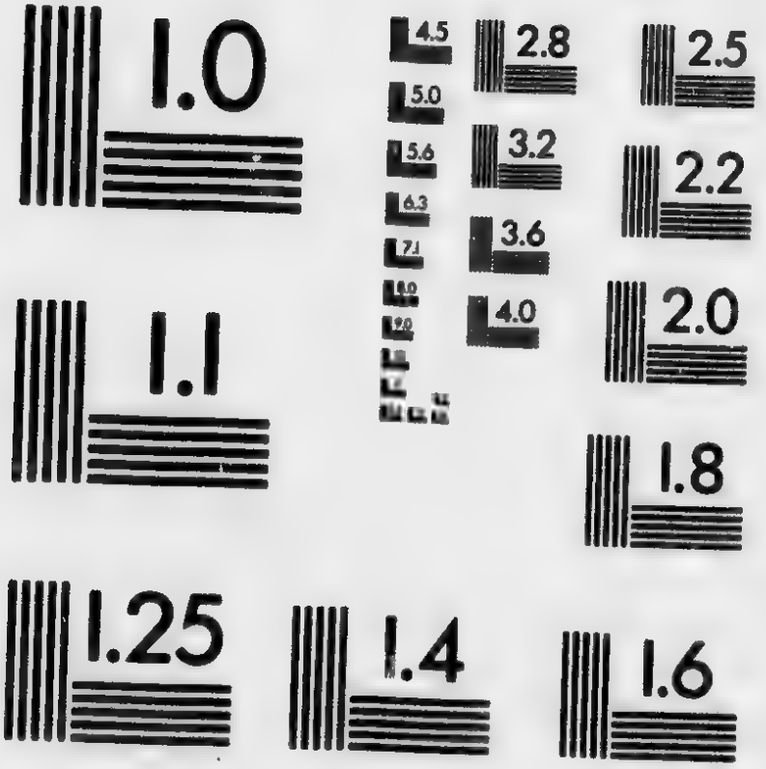
» La difficulté d'avoir des vivres, » & la rigueur du froid, donnent lieu » de penſer que la colonie de la » baye d'Hudſon ne contiendra ja- » mais un grand nombre d'habitans ; » car quelque gain que puiſſe y pro- » mettre le commerce, on eſt obligé » d'y porter d'Europe, ou de la nou- » velle Angleterre, toutes les provi- » ſions néceſſaires à la vie ; article qui » fait une plus fortes dépenſes de » la compagnie. Les pertes qu'elle eſ- » suya durant nos dernieres guerres, » & le changement de mode, qui avoit » fait perdre le goût pour les fourrures, » apporterent, pendant quelque tems, » une grande diminution dans ſon né- » goce ; mais la reſtitution des lieux » que les François lui avoient enlevés, » la tranquillité qui, depuis, a accom-

» pagné sa possession, le goût qu'on a » repris à Londres pour les pelleteries, » l'ont relevé, & porté plus loin qu'il » n'avoit jamais été. Dès le commen- » cement de la guerre pour la succes- » sion d'Espagne, les François nous » avoient chassés de presque tous les » ports que nous occupions dans la » baye; mais par le traité de paix, signé » à Utrecht, tout ce que nous avions » possédé dans ces cantons, nous fut » restitué; & l'on nous céda la pro- » priété de toute la baye. »

C'est, Madame, par ces réflexions, que notre Anglois termina son récit. J'avois pris la liberté de l'interrompre dès le commencement de sa narration, au sujet de Jean Cabot, auquel, comme vous avez vu, il attribuoit mal-à-propos la premiere découverte de l'Amérique septentrionale. Il concluoit que l'Angleterre avoit acquis la souveraineté de ce pays, parce qu'il supposoit que le voyage de Cabot s'étoit fait par ordre du gouvernement Britannique. Je prouvai que les découvertes attribuées à ce marin, sont entièrement chimériques, & n'ont été imaginées par les Anglois, que pour

MICROCOPY RESOLUTION TEST CHART

(ANSI and ISO TEST CHART No. 2)



APPLIED IMAGE Inc

1653 East Main Street
Rochester, New York 14609 USA
(716) 482 – 0300 – Phone
(716) 288 – 5989 – Fax

combattre la propriété des poſſeſſions Françoiſes dans cette partie du nouveau monde. Il eſt vrai que Cabot partit ſous le pavillon d'Angleterre, pour découvrir, par le nord-eſt, un paſſage aux Indes orientales; mais, outre que ce fut lui qui ſupporta ſeul les frais de cet armement, il avoua, à ſon retour, qu'il n'avoit fait qu'appercevoir quelques parties du continent de l'Amérique, très-éloignées les unes des autres. C'eſt cependant de ce voyage, entrepris par un étranger, & à ſes dépens, ſans aucun deſſein de former un établiſſement, ſans nulle démarche pour y réuſſir; c'eſt, dis-je, de cette ſimple courſe, que les Anglois ſe font un titre de propriété ſur tout ce continent; comme ſi, appercevoir des terres, étoit la même choſe, que s'y établir. Leurs premiers mouvemens pour fonder une colonie en Amérique, ne remontent pas plus haut, qu'à la fin du ſeizieme ſiécle; & toutes ces expéditions furent très-malheureuſes juſqu'au commencement du dix-ſeptieme, que le capitaine Newport fit bâtir, dans l'Amérique ſeptentrionale, la premiere ville Angloiſe. Il ne m'a pas été diffi-

cile de prouver, qu'à cet égard, la nation Françoiſe a, ſur la Britannique, des droits d'antériorité. Long-tems avant la navigation de Cabot, les Dieppois, les Malouins, les Rochelois & autres mariniers François, avoient fréquenté le Grand-Banc, & les côtes de Terre-neuve. On leur doit l'établiſſement de la pêche des morues, dont les autres nations ont, par la ſuite des tems, partagé le bénéfice avec nous. Mais, comme il n'eſt queſtion que des voyages entrepris pour s'établir dans ces contrées, je ſçais que, plus de ſoixante ans avant Newport, un François nommé *Quartier*, ayant reconnu la plus grande partie des côtes du golfe de S. Laurent, fit alliance avec les ſauvages, bâtit un fort, & prit poſſeſſion du pays. Quelques années après, il forma une habitation au Cap-Breton. Ainſi, en comparant l'époque du premier projet des François pour faire des établiſſemens en Amérique, avec celle du premier deſſein de pareille nature, conçu par les Anglois, je prouvai que nous les avions devancés de plus de ſoixante ans.

Au reſte, cette petite digreſſion ſe

fit sans humeur de part & d'autre ; mais il me parut que chacun s'en tenoit à son sentiment. Je n'en eus pas moins d'attention pour écouter le reste du récit ; & tout ce que j'appris touchant la baye d'Hudson, me fut d'autant plus agréable, que la saison, déja avancée, pour le pays, ne devoit plus me permettre d'entreprendre ce voyage. Il fut décidé que nous nous rendrions dans l'isle de Terre-Neuve ; de-là dans la nouvelle Ecosse, & ensuite dans les différentes provinces du Canada.

Je suis, &c.

A Terre-Neuve, ce 2 Août 1748.

LETTRE XCVII.

L'ISLE DE TERRE-NEUVE, & ses Environs.

PLUSIEURS nations de l'Europe se disputent la gloire d'avoir découvert l'Amérique, & prétendent même avoir abordé dans l'isle de Terre-Neuve, bien avant la naissance de Christophe Colomb. Les François & les Anglois n'y ont formé des établissemens, que long-tems après en avoir fait la découverte. Les premiers n'ont jamais cessé d'y aller à la pêche de la morue. On trouve aussi, dans des Relations anciennes, quelques traces du commerce des Anglois dans cette isle, sous le règne d'Henri VIII. Ils entreprirent d'y fonder une colonie vers la fin du seizieme siécle, mais avec si peu de succès, que la disette de vivres fit périr tous les gens de l'équipage. Ce malheur rallentit leur zèle, & leur fit renoncer à ce projet. Les François & les Portugais profiterent de ce dégoût,

& continuerent ſeuls à y faire le commerce de la morue, & des pelleteries. Ils ne ſongerent néanmoins ni à s'y fortifier, ni même à s'y établir. Mais le bénéfice qu'ils retiroient de leurs voyages, devint un aiguillon pour les Anglois : ils ſuivirent cet exemple ; & non contens de participer aux mêmes avantages, ils vinrent, comme en triomphe, prendre poſſeſſion de l'iſle, au nom de la reine Elizabeth. Cette cérémonie ſe fit avec éclat ; & l'on ne manqua point de proclamer une défenſe à toutes les autres nations du monde, de venir pêcher, ſans la permiſſion de l'Angleterre, ſur les côtes de cette iſle. Rien n'approche des eſpérances que cette prétendue propriété lui fit naître. Budée compoſa un poëme latin, où il en parle avec autant d'emphaſe, que s'il étoit queſtion de la conquête d'un nouveau monde.

La guerre des Anglois avec l'Eſpagne interrompit leurs voyages. Il ſe forma enſuite une compagnie qui obtint de Jacques I, la conceſſion d'une partie de l'iſle. Elle y bâtit quelques maiſons qui furent le commencement d'une premiere habitation. Les nou-

veaux colons ne manquerent ni de peaux pour se couvrir, ni de poissons pour leur nourriture. Le succès ne répondit cependant point à leur attente; puisque la compagnie se rebuta de son entreprise, & résigna ses droits à divers particuliers. Le docteur Vaugham, médecin & poëte célèbre, acheta quelques parties de cette concession, se fixa dans son nouveau domaine, & y fit un poëme intitulé *la Toison d'or*, qu'il dédia à Charles I. Le chevalier Calvert, secrétaire d'état, s'y retira avec sa famille, pour vaquer plus librement aux exercices de la religion Romaine qu'il professoit. Il fit bâtir un château bien fortifié, des magasins, des édifices extérieurs, & des cabanes pour trente personnes qui l'accompagnoient.

Insensiblement l'isle se peupla; car jusques-là on n'y avoit vu que quelques sauvages vers le nord; & ils y étoient en si petit nombre, qu'on doutoit s'ils y demeuroient habituellement, ou s'ils n'y passoient pas de la terre ferme, pour la pêche & pour la chasse. Les François s'y sont établis beaucoup plus tard que les Anglois; la cour faisoit peu d'attention à cette isle; tout étoit

abandonné à des particuliers qui armoient à leurs frais, pour y envoyer des pêcheurs; mais, en 1660, un officier obtint du roi la concession d'un port avec le titre de *gouverneur*. Il y construisit un fort sous le nom de *S. Louis;* & la ville, qui se forma bientôt sous cette protection, fut nommée *Plaisance*. C'est le premier établissement François dans l'isle de Terre-Neuve. L'intention de la cour, en fondant cette habitation, fut de maintenir les sujets de sa Majesté dans la possession, où ils étoient depuis longtems, même avant les Anglois, d'y aller faire chaque année la pêche de la morue.

Cependant ces derniers y possédoient déja des richesses, & une puissance, qui pouvoient les rendre absolument maîtres de cette pêche, c'est-à-dire, du commerce le plus étendu & le plus facile de l'univers. Les François n'avoient pas pris d'assez bonnes mesures, pour la partager du moins avec eux. La colonie de Plaisance, quoique placée dans un port des plus beaux & des plus commodes de l'Amérique, ne valoit pas la plus mé-

diocre des habitations Angloiſes. On n'y étoit pas logé plus au large, qu'on ne l'eſt dans un navire ; chacun n'y avoit que ſa ration par jour : perſonne n'étoit en état de ſoulager les pauvres & les malades ; on n'avoit pas même eu l'attention d'y bâtir un hôpital. Malgré cela, ces deux nations vécurent aſſez paiſiblement, juſqu'au tems de la guerre qui précéda la paix de Riſwick. Ils s'attaquerent alors reſpectivement, & ſe chaſſerent tour-à-tour de quelques poſtes. Cette paix mit fin aux hoſtilités ; mais la guerre, qui s'alluma dans l'Europe, au commencement du dix-huitieme ſiécle, les renouvella. Les deux partis furent encore tour-à-tour, vaincus & vainqueurs. Enfin, par le traité d'Utrecht, la France céda toute l'iſle à l'Angleterre, & ne ſe réſerva que le droit de pêche, dans un diſtrict limité, ſur la côte occidentale, pendant un certain tems de l'année.

Si on en excepte le commerce de la morue, les Anglois n'ont pas encore tiré grand parti de cette iſle ; parce que l'hyver y eſt long & violent, & que la chaleur de l'été, quoiqu'exceſſive, n'é-

chauffe pas assez long-tems le terrein, pour le fertiliser. Son sol, celui du moins des parties que l'on connoît, est stérile & rempli de roches; mais, dans un lieu si vaste, il est difficile qu'il ne se trouve pas beaucoup de variétés. Aux environs de Plaisance, il y a des étangs & des ruisseaux qui attirent quantité de gibier; mais, dans les parties rudes & montagneuses, la chasse aux bêtes fauves est impossible. A l'égard de l'intérieur de l'isle, on n'en peut parler que par conjecture; personne ne s'est encore vanté d'y avoir pénétré. On n'est pas plus instruit sur les naturels du pays: l'opinion la plus commune, est qu'il n'a jamais été habité par aucune nation sédentaire. On n'a vu, sur ces côtes, que des Esquimaux, qui y passent de la grande terre de Labrador, seulement pendant l'été, pour y vivre de leur pêche & de leur chasse.

Les Anglois, qui sont aujourd'hui les seuls maîtres de l'isle de Terre-neuve, y comptent environ six mille habitans dispersés en divers hameaux situés sur le rivage, & défendus par quelques forts, dont le principal se nomme *le Fort S. Jean.* Cette colonie

a été long-tems ſans gouverneur. En tems de paix, le maître du vaiſſeau qui arrivoit le premier dans un des ports de l'iſle, au tems de la pêche, commandoit durant cette ſaiſon; on l'appelloit *ſeigneur du havre.* Cette coutume occaſionnoit pluſieurs malheurs, par l'empreſſement qu'elle inſpiroit à chaque maître de navire, de gagner les devants. En tems de guerre, le chef de l'eſcadre, commandée pour ſoutenir les pêcheurs Anglois, & écarter les nations ennemies de la Grande-Bretagne, jouiſſoit de l'autorité. Aujourd'hui le maître du bâtiment qui devance les autres dans un des ports, eſt encore le ſeigneur du havre; mais il y a un gouverneur à Plaiſance, qui commande dans l'iſle.

Autrefois le gouverneur militaire du fort S. Jean, s'attribuoit de même tous les droits, mais ſans y être autoriſé par une commiſſion particuliere. Il exerçoit les fonctions de juge & de chancelier, avec un pouvoir qu'il ne devoit qu'à ſon rang. A la vérité, les loix étoient peu néceſſaires dans un pays, dont les habitans ne poſſédoient preſque rien. Quelques filets, quelques

instrumens dérobés, un peu d'espace empiété sur la grève d'autrui, faisoient les principaux différends; & la justice se rendoit avec peu de formalités. Le seigneur du port, ou le commandant militaire connoissoit de tous les crimes, excepté du meurtre; & se faisant amener le coupable par une troupe de fusiliers, il prononçoit sur le champ sa sentence. Un meurtrier étoit envoyé en Angleterre, chargé de chaînes; & comme il en auroit trop coûté pour faire partir avec lui les témoins, il étoit ordinairement déchargé de l'accusation par les juges de Londres, qui le renvoyoient en Terre-Neuve avec une copie de leur jugement.

La pêche & le commerce sont les seules occupations des Anglois habitans de cette isle. On prétend qu'ils vendent chaque année pour plus de quatre millions de morue en Espagne, en Portugal & en Italie. Cette somme est entiérement bénéfice pour eux; car le débit du rebut de cette pêche, qui se porte aux Antilles pour la nourriture des Nègres, & celui de l'huile de morue suffisent pour rembourser les dépenses qu'elle entraîne. Outre l'a-

vantage que les particuliers retirent de ce négoce, & les fonds qu'il ajoûte annuellement aux richeſſes nationales, il occupe de plus une multitude inombrable d'hommes & de vaiſſeaux; ce qui fait encore un nouveau profit pour l'Etat. Plus de cinq cens navires, & trois mille mariniers ſont employés à la ſeule pêche de la morue. Elle eſt d'un ſi grand produit, que les papiers publics, qui ſe diſtribuent journellement à Londres, ne ceſſent d'exciter le gouvernement, à ſaiſir la premiere occaſion qui ſe préſentera, d'empêcher la France d'y prendre part. Sans les malheureuſes circonſtances qui nous forcerent à conclure le traité d'Utrecht, on pourroit reprocher à nos plénipotentiaires, de n'avoir pas aſſez connu de quelle importance étoit pour nous l'iſle de Terre-Neuve. Le peuple qui la poſſede, peut facilement, en tems de guerre, ſe rendre maître de la pêche. Il n'a qu'à tenir quelques vaiſſeaux armés, pour courir ſur les navires pêcheurs des ennemis, lorſqu'ils ne ſont pas protégés par une force ſupérieure; & il y trouve une retraite, au cas qu'il ne ſoit pas aſſez fort pour attaquer.

» Depuis que l'Angleterre eſt en poſ-
» ſeſſion de cette iſle, me diſoit der-
» nièrement un homme très-inſtruit de
» ces matieres, les François n'ont plus
» fait de pêches abondantes. Ils ſont
» obligés d'acheter des marchands An-
» glois pour plus de deux millions de
» merluche, eux qui, au tems du traité
» d'Utrecht, envoyoient tous les ans
» à Terre-Neuve, huit cens navires
» qui occupoient près de quarante
» mille perſonnes, tant mariniers, qu'ar-
» tiſans & manœuvres, & formoient
» chaque année plus de trois mille nou-
» veaux matelots. »

La ſaiſon de la pêche de la morue eſt depuis le printems juſqu'au mois de Septembre. Il y en a de deux ſortes; la ſédentaire, qui ſe fait par les habitans de la colonie, & la pêche errante, qui ſe pratique par des vaiſſeaux qui partent tous les ans de l'Europe. La premiere a beaucoup contribué à augmenter la population des habitations Angloiſes; & elle leur donne de plus un avantage prodigieux ſur les nations qui n'ont que des pêches errantes, par le bon marché auquel ils ſont en état de fournir leur poiſſon.

La

La principale pêche de la morue se fait sur le grand banc de Terre-Neuve. On appelle ainsi une montagne immense, cachée sous les eaux, & qui a plus de cent lieues d'étendue. Sa largeur est inégale ; & l'eau qui la couvre, n'a quelquefois que dix à douze brasses de profondeur. Ce lieu a cela d'incommode, que le soleil ne s'y montre presque jamais, & que l'air y est ordinairement chargé d'une brume froide & épaisse, qui fait connoître le banc à ses approches. La quantité de coquillages & de poissons de toutes grandeurs, que l'on y trouve, est inconcevable. La plûpart servent de nourriture aux morues, dont on pourroit presque dire, sans exagération, que le nombre égale celui des grains de sable, qui sont dans cette partie de l'Océan. Les pêcheurs de toutes les nations, rassemblés en cet endroit, ne sont occupés, du matin au soir, qu'à jetter la ligne, à la retirer, à éventrer la morue prise, & à en mettre les entrailles à l'hameçon, pour en attraper d'autres. Un seul homme en prend quelquefois jusqu'à trois ou quatre cens en un jour. Chaque année,

depuis près de trois siécles, on en charge trois ou quatre cens navires, sans qu'on y remarque presqu'aucune diminution. On prétend qu'une morue ordinaire porte plus de neuf millions d'œufs. Celle qui se pêche dans cette mer, a trois pieds de long, & neuf ou dix pouces de large; le corps gros, arrondi, le ventre fort avancé, le dos & les côtes d'une couleur brune ou olivâtre. On a remarqué, dans ce poisson, une propriété singuliere, qui seroit enviée de biens des gourmands: toutes les fois que son avidité lui a fait avaler un morceau de bois, ou quelqu'autre chose d'indigeste, il vomit son estomac, le retourne devant sa bouche; & après l'avoir vuidé & bien rinsé dans l'eau de la mer, il le retire à sa place, & se remet sur le champ à manger.

La morue se prépare de plusieurs façons; je vous ai déja parlé, Madame, de la maniere des habitans de l'Islande. On en connoît deux autres en Amérique. Dans l'une, on sale le poisson à bord des vaisseaux, à mesure qu'on le prend; & l'on s'en revient promptement en Europe, sans mouiller à

Terre-Neuve. La seconde façon est différente : les pêcheurs l'apportent à terre dans des chaloupes, le décollent, le vuident de ses entrailles, le salent, & le rangent sur des échafauds qu'ils construisent sur la côte de l'isle. Ils l'étendent ensuite sur la grève pour le faire sécher ; c'est ce qu'on appelle de la *merluche*, qui ne diffère de ce qu'on nomme *morue verte* ou *blanche*, que par la préparation ; car l'une & l'autre se font avec le même poisson.

Ceux qui apprêtent leur morue en verd, reviennent en Europe, dès qu'ils en ont trente ou trente-cinq mille. Ils n'osent en charger davantage, de peur que celles qu'ils ont pêchées les premieres, ne se gâtent : quelquefois même ils n'attendent pas qu'ils en ayent trente mille. A l'égard de la morue sèche, appellée *merluche*, ce sont les François des côtes de Normandie, qui la pêchent dans les parages voisins des terres de Labrador ; & après qu'elle a passé par plusieurs mains, ils la rembarquent, & vont la vendre dans les ports de France, d'Espagne, de Portugal, pour la faire ensuite servir de nourriture dans les voyages d'Afrique, des

Indes & de l'Amérique. La nouvelle Angleterre fait un commerce particulier de merluche, qui va bien à une troisieme partie au moins de la pêche générale des Anglois. En joignant à leur propre consommation, ce qu'ils vendent aux étrangers, & en considérant ce commerce dans toute son étendue, je suis persuadé qu'il produit au moins six millions à la Grande-Bretagne. Les deux tiers de ce profit proviennent de Terre-Neuve. Le foie de ce poisson donne une huile qui s'emploie dans les ouvrages de tannerie, & est bonne à brûler. On l'apporte dans des bariques du poids de quatre à cinq cens livres; & le débit en est considérable. « La pêche de la moruë, me disoit ces jours derniers un marin, est » la pépiniere des pirates qui infestent, » de tems en tems, l'Océan occidental. » Les mariniers qu'on y emploie, ont » des gages très-modiques, & sont » de plus, obligés de payer leur transport au retour. Le goût pour les liqueurs fortes, dont, au fond, il leur » est difficile de se dispenser, à cause » de la rigueur du climat, les met dans » la nécessité de s'endetter, & de passer

» l'hyver à Terre-Neuve, où ils tra-
» vaillent comme des eſclaves, pour y
» gagner de quoi ſubſiſter. Il arrive
» ſouvent que les vivres y ſont extrê-
» mement rares. Ceux qui ont des den-
» rées, profitent de la diſette, pour les
» vendre à un prix exorbitant. Alors
» la plûpart des matelots ſe trouvant
» réduits à la mendicité, prennent le
» parti de déſerter avec des barques,
» pour exercer la piraterie, ou s'enga-
» ger ſur des vaiſſeaux corſaires, qui
» ne manquent pas de ſe préſenter à
» Terre-Neuve, lorſqu'ils ont beſoin
» de recrues. »

Cette iſle peut avoir trois cens lieues de circuit, & n'eſt pas éloignée de plus de ſix cens, des côtes de Normandie & de Bretagne. En moins de vingt jours on peut faire cette traverſée; & il y a long-tems, Madame, que je ne me ſuis trouvé ſi près de vous. Elle n'eſt ſéparée du Canada, que par un détroit de la même largeur, que celui qui ſépare la France de l'Angleterre. Ce canal ſe nomme *le détroit de Belle-Iſle.*

Les arbres, qui croiſſent à Terre-Neuve, ſeroient très-propres pour la conſtruction; les animaux des forêts

fourniroient d'excellentes peaux pour les fourrures ; les uns & les autres deviendroient l'objet d'un commerce assez lucratif, si celui de la moruë n'attiroit toute l'attention des habitans. Le syſtême qui leur fait négliger ces productions, les tient dans la plus étroite dépendance des autres Anglois. Ils manqueroient des choſes les plus néceſſaires à la vie, si les vaiſſeaux d'Europe, ou ceux des colonies Angloiſes en Amérique n'avoient ſoin de leur en apporter.

La France, par le traité d'Utrecht, ayant cédé l'Acadie & l'iſle de Terre-Neuve à la Grande-Bretagne, il ne lui reſta plus, pour la pêche des moruës, que le Cap-Breton, autrement dit, l'Iſle-Royale. Cette iſle qui, ainſi que celle de Terre-Neuve, eſt à l'entrée du golfe de S. Laurent, peut avoir vingt-cinq lieues de longueur, & quinze dans ſa plus grande largeur. Quoique fertile en pluſieurs endroits, capable de nourrir toutes ſortes de beſtiaux, & ſur-tout d'une commodité ſinguliere pour la pêche, les François n'y avoient jamais eu qu'un très-petit nombre de maiſons, & ne paroiſſoient

pas y attacher beaucoup de prix. Il n'en fut pas de même après le traité d'Utrecht ; ils en sentirent alors toute l'utilité, & songerent à y former un établissement qui leur procurât les mêmes avantages, ou de plus grands encore, que les pays qu'ils avoient abandonnés. Ils comprirent que le Cap-Breton étant dans une situation qui forme un entrepôt naturel entre l'ancienne & la nouvelle France, pourroit fournir à la premiere des moruës, des huiles, du charbon de terre, du plâtre, des bois de construction ; & à la seconde, les marchandises du royaume à meilleur marché ; la navigation de Québec à cette isle, transformeroit, en bons matelots, des gens inutiles, ou même à charge à la colonie ; que les deux pays s'entre-aidant mutuellement, ne pourroient manquer de s'enrichir par un commerce réciproque ; qu'ils s'associeroient pour d'autres entreprises, telles que d'ouvrir des mines de fer, qui soulageroient celles du royaume, dont elles épargneroient le bois ; ou du moins qu'on ne seroit plus obligé de tirer du fer de l'étranger ; qu'enfin on n'auroit point de retraite plus sûre pour les na-

vires, de quelque partie qu'ils vinſſent de l'Amérique; & qu'en tems de guerre, ce ſeroit une ſtation d'où, non-ſeulement on troubleroit le commerce des colonies Angloiſes, mais par laquelle on ſe rendroit maître de toute la pêche des morues, avec un petit nombre de fregates.

Toutes ces conſidérations, & d'autres ſemblables engagerent le miniſtère de France à fonder, au Cap-Breton, une ville nouvelle, qui fut nommée *Louisbourg*, & le cap, *l'Iſle Royale*. On avoit compté d'y transférer tous les François établis dans l'Acadie; mais, ne trouvant point, dans l'iſle, les mêmes avantages dont ils jouiſſoient dans leur ancien établiſſement, ils prirent le parti d'y reſter. Le port de Louisbourg, autrefois *le havre à l'Anglois*, eſt un des plus beaux de l'Amérique. Il n'a guères moins de quatre lieues de tour; & l'on y trouve par-tout ſix à ſept braſſes d'eau. Son entrée, qui n'a pas deux cens toiſes de large, entre deux petites iſles, ſe fait reconnoître de douze lieues en mer. En hyver, les glaces le ferment entièrement; & l'eau gèle avec tant de force, qu'on peut le parcourir

à pied dans toute son étendue. Cette gelée, qui commence, pour l'ordinaire, vers la fin de Novembre, dure jusqu'au mois de Mai. Les vaisseaux vont hyverner dans un golfe voisin, où ils sont à l'abri de tous les vents.

Quoique l'isle ait plusieurs ports qui pourroient être peuplés & fortifiés, les François ont cru devoir se borner à Louisbourg, persuadés qu'une seule place suffit pour la conservation d'une isle montagneuse & pleine de forêts, qui ne laisse craindre aucune attaque par terre. La ville est d'une grandeur médiocre; ses maisons sont bâties de bois, sur des fondemens de pierre; & ses fortifications à la moderne, avec tous les ouvrages qui rendent une place recommandable. Au centre d'un des bastions, est une maison fortifiée, qui porte le nom de *citadelle*. L'édifice est composé d'un logement pour le gouverneur, de cazernes pour la garnison, d'un arsenal, de magasins, & d'une chapelle qui sert d'église paroissiale aux habitans. Il y a dans la ville un hôpital gouverné par les Freres de la Charité.

Louisbourg est peuplé de familles

Françoiſes, les unes Européennes, les autres Créoles, parmi leſquelles il y a des particuliers fort aiſés, dont les richeſſes conſiſtent en magaſins de morue. Avant que les Anglois s'en rendiſſent maîtres (en 1745) quelques-uns poſſédoient juſqu'à cinquante barques, montées chacune de trois ou quatre hommes, qui recevoient un payement réglé, pour fournir chaque jour, une certaine quantité de poiſſon. Les magaſins s'en trouvoient remplis au retour de la belle ſaiſon; & l'on voyoit arriver alors des vaiſſeaux de tous les ports de France, chargés de marchandiſes qu'ils échangeoient contre de la morue. Les colonies Françoiſes de S. Domingue & de la Martinique y apportoient des dénrées de leur pays, & s'en retournoient avec une ample proviſion. Ce que Louisbourg recevoient de trop en marchandiſes, paſſoit en Canada, où ceux qui exerçoient ce commerce, prenoient des pelleteries en échange.

L'Iſle-Royale avoit ſes habitans naturels, auxquels les Européens donnoient le nom de *ſauvages*. Ils n'étoient ni tout-à-fait ſoumis à la France, ni en-

tièrement indépendans. S'ils reconnoissoient le Roi pour souverain, c'étoit sans admettre ses ordonnances pour leur gouvernement particulier, & sans rien changer à leurs usages. Ils ne lui payoient même aucun tribut ; au contraire, sa Majesté leur envoyoit tous les ans une certaine quantité d'habits, d'eau-de-vie, de poudre & de fusils pour leur chasse, dans la seule vue de se les attacher. Nous en usons de même avec les sauvages du Canada. Nos missionnaires les instruisent ; & ces peuples grossiers, mais capables de reconnoissance, aiment & respectent, comme leurs peres, ceux dont ils ont reçu le baptême, & les lumieres de la religion. Ces Indiens, quoique rassemblés, peuvent passer pour errans ; car il est rare qu'ils s'arrêtent long-tems dans un même lieu. Leurs cabanes sont bâties fort legèrement, parce qu'ils ne comptent jamais faire un long séjour. Leur premier soin, en arrivant dans l'endroit où ils veulent se loger, est d'y construire une chapelle, & la maison de leur pasteur ; ensuite chacun bâtit sa propre cabane. Ils y demeurent plus ou moins de tems, suivant qu'ils

y trouvent plus ou moins de facilités pour la chasse. Si le gibier commence à manquer, ils lèvent le camp, & cherchent un autre lieu qui leur convienne, toujours accompagnés de leur curé. Plusieurs s'engagent à servir pour un tems chez les François, & rejoignent leur troupe à la fin du terme convenu.

Quoique les brouillards soient très-fréquens au Cap-Breton, l'air n'y est cependant pas mal-sain. Toutes les terres n'y sont pas bonnes; mais elles produisent des arbres de toute espece. On y voit des chênes d'une prodigieuse grandeur, des pins propres à la mâture, & diverses sortes de bois de charpente. Ceci contredit evidemment le système de notre Anglois, qui, pour prouver son opinion sur la réalité d'un passage par la baye d'Hudson, prétend, comme vous l'avez vu, que dans les pays qui ont peu de largeur, soit isles, soit presqu'isles, on ne trouve point de gros arbres, mais seulement des buissons & des arbustes. Quoiqu'il en soit, outre les especes dont je viens de parler, le cédre, le frêne, l'érable, le plane & le tremble sont très-communs dans l'Isle-Royale. Les fruits, &

ſur-tout les pommes y ſont d'une aſſez bonne qualité, ainſi que les légumes, le froment, le lin & le chanvre. Les animaux domeſtiques, tels que les chevaux, les bœufs, les cochons, les chevres, les moutons, la volaille y trouvent abondamment de quoi vivre. La chaſſe & la pêche peuvent nourrir les habitans une bonne partie de l'année; mais le principal avantage de cette iſle, c'eſt qu'il n'y a point de côte, où l'on pêche plus de moruës, ni d'endroit plus commode pour les faire ſécher. Comme ce commerce eſt plus que ſuffiſant pour enrichir les gens du pays, il y en a peu qui s'occupent de la culture des terres. D'ailleurs l'hyver y eſt fort long; & la campagne, longtems couverte de trois ou quatre pieds de neige qui ne fond qu'en été, n'eſt propre ni à être cultivée, ni à nourrir des beſtiaux. On eſt obligé de les renfermer dès les premiers froids, pour les faire vivre de foin juſqu'à la belle ſaiſon. Il eſt vrai que les neiges ont à peine diſparu, que l'abondance renaît dans les champs, & conſole les habitans de la longueur de l'hyver.

» Louisbourg n'eût jamais été priſe,

» me disoit un François qui avoit assisté » à la reddition de cette place, si l'o- » pinion qu'elle étoit imprenable, n'eut » fait négliger toute sorte de précau- » tions. Ce n'est pas que la France n'y » envoyât de l'argent & des vivres » pour la subsistance des troupes, & » l'entretien des fortifications; mais » l'avarice de ceux qui étoient chargés » de la distribution, leur en fit re- » tenir une partie, & causa un tel mé- » contentement dans la garnison, qu'on » augura mal du sort de la place, lors- » qu'une escadre Angloise fit son dé- » barquement dans le port. Le siége » fut précédé par un combat entre un » vaisseau François, & toute la flotte » ennemie. En perdant la victoire, le » marquis de Maison-forte s'acquit une » gloire infinie par sa belle défense. » Malgré ce désavantage, la ville sou- » tint un siége de six semaines; & le » commandant obtint une capitulation » honorable, telle qu'on l'accorde à » de braves gens qui ne cédent qu'au » malheur des circonstances, & à la » supériorité des forces. »

Les autres isles voisines de Terre-Neuve, sont celles de S. Jean, d'Anti-

costi, de Sable, &c, également situées à l'embouchure du fleuve de S. Laurent. La premiere est la plus considérable; on y trouve de grandes prairies & plusieurs étangs. Le gibier y abonde; & elle est couverte de forêts de sapins. En 1719, il se forma à Paris une compagnie qui entreprit de la peupler. Le comte de S. Pierre, premier écuyer de madame la duchesse d'Orléans, se mit à la tête de ce projet, & obtint des lettres-patentes qui lui accordoient les isles de S. Jean & de Miscou, sans autre charge, que de rendre foi & hommage au château de Louisbourg. L'objet de cette compagnie étoit la culture des terres, l'exploitation des bois, & sur-tout la pêche de la morue; mais ces premieres tentatives ayant eu peu de succès, l'entreprise fut abandonnée.

La petite isle d'Anticosti appartient aux descendans d'un François qui avoit eu part à la découverte du Missisipi. Il obtint cette récompense de ses services; mais, on ne lui fit pas un riche présent. Elle est stérile, mal fournie de bois, & sans un seul havre, où le moindre bâtiment puisse trouver une

retraite. Le bruit courut, il y a quelques années, qu'on y avoit découvert une mine d'argent ; on envoya de Québec un orfévre qui en fit l'épreuve, & détrompa le public.

L'isle de Sable est éloignée d'environ vingt-cinq lieues de l'Isle-Royale ; & l'on assure que dès le commencement du seizieme siécle, les François avoient entrepris d'y former une colonie. On ne pouvoit faire un plus mauvais choix : à peine cette isle, qui est fort petite, & sans ports, produit-elle quelques herbes & quelques broussailles. Dans une circonférence d'environ dix lieues, elle renferme un lac qui n'en a pas moins de cinq ; & ses montagnes se découvrent de fort loin. Un aventurier nommé *Laroche*, y débarqua quarante misérables qu'il avoit tirés des prisons de France, & qui eurent sujet d'y regretter leurs cachots. Il alla ensuite reconnoître les côtes du continent le plus proche, qui sont celles de l'Acadie ; & après y avoir recueilli les connoissances qu'il crut suffisantes pour ses vues, il reprit la route d'Europe, sans pouvoir aborder à l'isle de Sable,

d'où les vents ne cesserent de l'éloigner. Les malheureux qu'il y avoit laissés, rencontrerent sur le rivage quelques planches de vaisseaux, dont ils fabriquerent des baraques. C'étoient les débris de plusieurs navires Espagnols, d'où il étoit sorti quelques moutons & quelques bœufs, qui, ayant multiplié dans cette isle, furent pendant un tems, une ressource pour les quarante François. Le poisson devint ensuite leur unique nourriture; & lorsque leurs habits furent usés, ils s'en firent de peau de loups marins. Ils passerent près de huit ans dans cette situation, jusqu'à ce que le roi Henri IV, informé de leur aventure, chargea un pilote de les aller prendre. Mais la plûpart étoient morts de misere; & il ne s'en trouva plus que douze, que le roi eut la curiosité de voir dans l'état même où le pilote les avoit recueillis. Ils parurent couverts de leurs peaux de loups marins, les cheveux & la barbe d'une affreuse longueur, & toute leur figure dans le plus grand désordre. Henri IV leur fit donner à chacun une somme d'argent, & les déchargea de toutes les poursuites de la justice.

A peu de distance de Terre-Neuve, est la côte de Labrador. C'est le nom que les Espagnols ont donné à une grande presqu'isle de l'Amérique septentrionale. On ne connoît que les côtes de ce pays, qui est assez mal nommé *terre du Laboureur ;* car il n'est ni cultivé, ni propre à l'être, à cause du froid excessif qui y règne. Il est habité par des hommes si féroces, qu'on n'a pu encore les humaniser. Ils commercent néanmoins avec les peuples du Canada, qui troquent leurs pelleteries contre d'autres marchandises. Mais les uns & les autres se tiennent dans leurs barques ; & ce trafic se fait au bout d'une perche. Nos Bretons ont donné le nom de leur province à la côte orientale du pays de Labrador, & y ont bâti le nouveau Brest. Les Anglois en occupent la partie occidentale sur la baye & vers le détroit d'Hudson.

Je suis, &c.

A Louisbourg, ce 17 Août 1748.

LETTRE XCVIII.

L'ACADIE.

IL me reste à vous parler, Madame, d'un autre pays, voisin du Cap-Breton, & qui tient au continent par un isthme qui le joint au Canada. Vous comprenez que c'est l'Acadie dont il va être question, ou, comme l'appellent les Anglois, *la nouvelle Ecosse*. Cette province a été long-tems occupée par les François, qui l'ont encore cédée à l'Angleterre par le traité d'Utrecht. En changeant de maîtres, la ville de Port-Royal, sa capitale, reçut le nom d'*Annapolis*, de celui de la reine Anne, qui régnoit alors dans la Grande-Bretagne.

Les François ont les premiers pris possession de l'Acadie, au commencement du dix-septieme siécle, & y ont jetté les fondemens d'une colonie. Presque tous ceux qui la composoient, étoient Protestans, & avoient à leur tête Pierre de Monts, gentilhomme

Saintongeois, à qui le roi avoit permis, pour lui & pour les siens, l'exercice de sa religion en Amérique. C'est lui qui a bâti la ville de Port-Royal, aujourd'hui Annapolis. Ce port seroit un des plus beaux de l'Amérique, si l'entrée & la sortie en étoient moins difficiles. Il ne peut y aborder qu'un vaisseau à la fois; encore faut-il prendre des précautions infinies. Sa longueur est d'environ deux lieues, sur une grande lieue de largeur; au milieu de ce vaste bassin est une petite isle, qu'on a nommé l'*Isle-aux-Chèvres*, & dont les vaisseaux peuvent approcher de fort près. On estime que cette baye peut contenir mille navires, qui y sont à l'abri de tous les vents.

La ville n'a jamais été fort considérable, quoiqu'elle fût dans une situation très-avantageuse aux François, à qui elle donnoit la commodité d'inquiéter les habitans de la nouvelle Angleterre, & de troubler leur négoce. Tant qu'elle a appartenu à la France, elle n'a eu d'autres fortifications, que de méchantes palissades, incapables d'arrêter le moindre corps de troupes. Depuis que les Anglois en

sont en possession, ils l'ont mise dans un meilleur état. Le commerce qu'ils y font, est le même que celui qui a eu lieu de tout tems : il consiste encore, comme autrefois, en bois de construction, en fourrures, en poisson, en cuirs verds, &c, qui, du tems que nous l'avions, avoit déja attiré, dans cette province, plus de six mille habitans. Les sauvages leur apportoient des pelleteries, & les troquoient avec eux, pour des marchandises d'Europe de peu de valeur. Les François se servoient d'eux, pour s'opposer aux progrès des colonies Angloises. En tems de guerre, ils en tiroient d'utiles secours, dans les incursions qu'ils faisoient contr'elles ; & Port-Royal fournissoit une retraite aux armateurs qui couroient contre les vaisseaux de la Grande-Bretagne. Il étoit donc très-important pour les Anglois, de s'assurer de la possession de l'Acadie : aussi ne négligerent-ils rien pour s'en rendre maîtres. Dès qu'ils la virent sous la domination de la France, ils prétexterent une prétendue donation de ce pays, faite par Jacques I, au comte de Sterling. Les lettres-patentes portoient expressément,

que la ceſſion ne devoit avoir lieu ; qu'autant que cette contrée ſeroit dépourvue d'habitans, ou occupée par des infidèles ; condition qui rendoit nulle la donation, puiſque l'Acadie étoit poſſédée par les François, qui, depuis pluſieurs années, y avoient des établiſſemens. Auſſi le vaiſſeau qu'y envoya le comte de Sterling, s'en revint-il en Angleterre, ſans avoir eſſayé d'y former aucune habitation. Les Anglois ne laiſſerent pas, dans la ſuite, de s'en emparer ſur ce ſeul titre ; & Cromwel la céda à un gentilhomme François, nommé *Latour*, qui avoit acheté les droits du comte de Sterling.

Je vais, Madame, vous faire part d'une anecdote qui regarde ce gentilhomme, & dont la tradition ſe conſerve précieuſement parmi les François de Louisbourg, où elle m'a été racontée de la maniere ſuivante. « Latour » avoit quitté la France, ſous prétexte » de religion, pendant le ſiége de la » Rochelle, & étoit allé s'établir à » Londres. Nous avions alors perdu » preſque toute l'Acadie : il ne nous y » reſtoit plus qu'un ſeul fort ; & c'étoit » ſon fils qui le défendoit. Le vieux

» Latour, pour obtenir en Angleterre » le titre de *baronnet*, s'engagea à » mettre les Anglois en poſſeſſion de » ce fort. Sur l'aſſurance qu'il donna » d'y réuſſir, on lui accorda ſa de- » mande; & l'on équipa deux vaiſ- » ſeaux, dont il eut le commande- » ment.

» En arrivant en Amérique, il de- » manda à être conduit au fort où » étoit ſon fils; & il lui parla dans les » termes les plus tendres & les plus » preſſans, pour l'engager à ſe déclarer » pour ſa Majeſté Britannique. Le jeune » commandant écouta la propoſition » avec autant d'indignation que d'éton- » nement, & déclara qu'il étoit réſolu » d'être fidèle à ſon maître, juſqu'au » dernier ſoupir de ſa vie. Le pere, qui » ne s'attendoit pas à cette réponſe, le » quitta fort mécontent. Il lui écrivit » le lendemain, qu'il étoit en ſon pou- » voir d'obtenir par la force, ce qu'il » n'avoit pu gagner par la douceur, & » qu'il le prioit de ne pas le réduire à » la triſte néceſſité de le traiter comme » un ennemi. Ses menaces n'eurent » pas plus de ſuccès, que ſes ſollicita- » tions & ſes careſſes,

» Obligé d'en venir aux dernieres » extrémités, il rangea ſes troupes au- » tour du fort, & commença l'atta- » que. Son fils ſe défendit avec tant de » valeur, que le pere voyant pluſieurs » de ſes ſoldats tués, ſans avoir rem- » porté aucun avantage, ſe rebuta de » ſon entrepriſe; & au bout de deux » jours, il propoſa de lever le ſiége. » Cette propoſition ayant été acceptée » en un conſeil de guerre, il ſe trouva » dans une terrible perplexité: il ne » pouvoit plus reparoître à la cour » d'Angleterre, où il avoit répondu » avec tant de confiance, de la red- » dition du fort. D'un autre côté, il » n'oſoit repaſſer en France: le ſeul » parti qu'il eut à prendre, & auquel » il ſe détermina, fut d'avoir recours » à ſon fils, & de ſe repoſer entiére- » ment ſur la bonté de ſon cœur.

» Après lui avoir expoſé les circonſ- » tances malheureuſes où il ſe trouvoit, » il le ſupplia de lui permettre de paſſer » le reſte de ſes jours en Acadie. Le » fils conſentit à lui donner un aſyle » auprès de lui, à condition cepen- » dant, qu'il n'entreroit jamais dans » l'intérieur des ramparts de ſon fort, » ſous

» ſous quelque prétexte que ce pût être.
» Il s'engagea à lui faire bâtir une mai-
» ſon commode à une certaine diſtance
» de la place, & à lui procurer toutes
» les douceurs qui dépendroient de
» lui. Quelque dure que fût cette con-
» dition, de la part d'un fils à un pere,
» celui-ci qui n'étoit pas en droit de
» s'en plaindre, l'accepta avec plaiſir,
» & s'y ſoumit inviolablement.

» Le jeune Latour, en récompenſe
» de ſes ſervices, obtint dans la ſuite
» un gouvernement plus conſidérable.
» Il établit ſa réſidence dans un fort
» ſitué ſur la riviere de S. Jean. Un au-
» tre gouverneur François, nommé
» *Charniſay*, partageoit avec lui le
» commandement de ces contrées. Ce
» pays fut long-tems tranquille; parce
» que chacun d'eux ne s'appliquoit
» qu'à faire valoir ſon domaine. Mais
» s'étant brouillés, leurs diſcordes ci-
» viles, non-ſeulement frayerent le
» chemin à leur propre ruine, mais
» manquerent d'entraîner encore pour
» la France, la perte de tout le pays.

» Charniſay, devenu plus riche &
» plus puiſſant, forma le projet d'uſur-

» per ſeul tout le commerce ; & pour
» y parvenir, il ſongea d'abord à s'em-
» parer du fort & des établiſſemens
» qui étoient ſur la riviere de S. Jean.
» Il prit le moment où Latour étoit
» allé au fourrage, à quelques journées
» de-là, avec une partie de ſa garniſon,
» & fit avancer ſes troupes pour ſe
» mettre en poſſeſſion de la place.
» Cette attaque imprévue jetta d'abord
» dans un grand embarras la femme du
» gouverneur, à qui il n'étoit reſté
» qu'un très-petit nombre de ſoldats ;
» mais, étant revenue de ſa premiere
» frayeur, elle réſolut de ſe défendre
» juſqu'à la derniere extrémité. En ef-
» fet, elle ſe comporta ſi bien, que les
» aſſiégeans furent battus pendant trois
» jours. Le quatrieme, ayant appris
» que les ennemis ſe préparoient à
» eſcalader les murailles, elle monta
» ſur les remparts, & ſe montra ſur le
» parapet, à la tête de tout ſon monde.
» Les aſſiégeans, qui virent un plus
» grand nombre de ſoldats, qu'ils ne
» s'attendoient à en trouver, mais plus
» étonnés encore de la réſolution de
» cette femme, ſe perſuaderent que la

» place étoit beaucoup plus forte qu'on » ne leur avoit dit : dans cette idée, » ils ſe déterminerent à lui accorder » une honorable capitulation ; & le » fort fut rendu.

» Le général conſidérant, en en- » trant dans la place, à quelle poignée » de gens il avoit accordé une capi- » tulation ſi glorieuſe, déclara qu'il » avoit été ſurpris dans les conditions, » & qu'il ne pouvoit point abſolument » les obſerver. En conſéquence ayant » fait la garniſon priſonniere de guerre, » il fit pendre tous les ſoldats, à l'ex- » ception d'un ſeul, qu'il conſerva » pour être le bourreau de ſes cama- » rades. Il voulut même que madame » de Latour aſſiſtât, la corde au cou, » à cette barbare exécution. »

Charniſay avoit trouvé moyen de rendre ſuſpecte à la cour, la fidélité de Latour, & s'étoit fait donner un ordre de l'arrêter, s'il refuſoit de paſſer en France. Latour fut dépouillé de ſes poſſeſſions ; & ſon rival obtint des lettres du roi, qui réunirent les deux gouvernemens en ſa faveur.

Les Anglois profiterent de ces diviſions inteſtines, pour s'emparer de

la plûpart de nos établiſſemens. Ils les rendirent & les reprirent pluſieurs fois juſqu'à la paix d'Utrecht ; mais ils les ont toujours conſervés depuis ce traité. Les articles portent qu'ils poſſéderont l'Acadie ſuivant ſes anciennes limites ; mais ces limites n'ayant point été réglées, il eſt à craindre qu'elles ne ſoient un jour le ſujet d'une guerre qui nous enlevera peut-être tout le Canada. On commencera par conteſter beaucoup, ſur la véritable ſignification de ces paroles, *ſuivant ſes anciennes limites ;* les Anglois leur donneront la plus grande extenſion. Les François voudront les reſtreindre le plus qu'il ſera poſſible ; on nommera des commiſſaires de part & d'autre ; chacun fera valoir ſes prétentions ; on compoſera des Mémoires ; les Anglois demanderont à la France quatre ou cinq cens lieues de pays ; ils prétendront que non-ſeulement toute la péninſule, mais encore la partie méridionale du golfe de S. Laurent, & la rive méridionale du fleuve de ce nom, juſqu'à la hauteur de Québec, étoient contenues dans les anciennes limites de l'Acadie, & voudront, en conſéquence,

que cette vaſte étendue de pays leur ſoit cédée, ſuivant l'intention & l'eſprit du traité.

Pour appuyer leurs prétentions, ils ſe propoſeront de faire voir que ces limites ont toujours été les mêmes; & qu'ainſi ſa Majeſté Britannique a un droit inconteſtable ſur toutes les terres, iſles, golfes, rivieres, &c, qui y ſont renfermés. Pour le prouver, ils diront que la France donna le gouvernement de l'Acadie à Charniſay, & que ce gouvernement comprenoit alors les mêmes bornes, que la Grande-Bretagne lui aſſigne. Ils ajoûteront que M. d'Eſtrades, notre ambaſſadeur à Londres, ſollicitant la reſtitution de l'Acadie, dont les Anglois s'étoient emparés, ſpécifia pluſieurs fois ces mêmes limites; que lorſqu'elle fut rendue à la France par le traité de Bréda, elle avoit une pareille étendue: enfin ils rapporteront toutes les preuves qu'ils pourront trouver, pour faire voir que les bornes de cette province ſont pouſſées bien au-delà des limites que les François lui preſcrivent: de-là ils paſſeront au traité d'Utrecht; & à force de chicaner ſur les termes, ils croiront avoir prouvé

qu'il leur accorde ce qui fait l'objet de leur demande. Ils joindront à tous ces argumens, quelques cartes de géographie, qu'ils auront grand soin de faire valoir à leur avantage.

Tels seront, Madame, les principaux moyens dont la cour d'Angleterre s'efforcera d'appuyer ses prétentions ; & vous jugez bien que les François ne les laisseront pas sans réponse. Ils feront voir d'abord, que le gouvernement qui fut donné à Charnisay, comprenoit non-seulement l'Acadie, mais encore les *confins* de cette province : or qui dit *confins*, dit pays circonvoisins ; & les pays circonvoisins de l'Acadie, ne sont pas l'Acadie même. Ils diront, en second lieu, que M. d'Estrades, quoique très-habile négociateur, connoissoit peu la géographie des côtes méridionales de la nouvelle France, puisque dans ses Lettres, il donne quatre-vingt lieues d'étendue à un pays qui en a plus de trois cens. D'ailleurs, l'unique objet du comte d'Estrades étoit de prouver que les forts dont il sollicitoit la restitution, appartenoient à la France, & qu'on les avoit envahis injustement. Il est certain qu'à cet égard,

il n'avoit aucune raiſon de diſcuter la dénomination préciſe de ces établiſſemens ; la queſtion de propriété en étoit totalement indépendante. Dès que cette propriété étoit établie, ſous quelque nom que nous les euſſions poſſédés, la reſtitution en étoit une ſuite néceſſaire ; & c'eſt ſous ce ſeul point de vue, que M. d'Eſtrades devoit conſidérer ſa négociation ; car il n'étoit pas queſtion entre lui & la cour d'Angleterre, d'aſſigner les véritables limites de l'Acadie.

A l'égard du traité de Bréda, les François ne manqueront pas de dire auſſi, qu'il ne s'agiſſoit pas alors de déterminer les anciennes limites de ce pays, mais ſimplement de remettre, en Amérique, les choſes ſur le pied où elles étoient avant les irruptions réciproques des deux nations. Enfin, pour ce qui regarde le traité d'Utrecht, quand il ne ſera queſtion que de diſputer ſur les mots, les François ne ſeront pas embarraſſés d'interpréter auſſi, à leur maniere, les paroles mêmes du traité, & d'y trouver toute l'Acadie circonſcrite dans les bornes les plus reſſerrées & les plus

étroites. Il arrivera alors, comme dans toutes les disputes, que personne ne voudra céder; que ce qui n'aura pu se terminer par des écrits, se décidera par le canon; & que pour conserver quelques arpens de neige, nous perdrons peut-être tout le Canada.

Quoiqu'il en soit, les uns donnent le nom d'*Acadie* à cette péninsule triangulaire, qui borne l'Amérique au sud-est; d'autres la restraignent à la côte méridionale de la presqu'isle. Ces derniers divisent tout le pays en quatre provinces; la premiere, depuis la riviere de Pentagoët, jusqu'à celle de S. Jean; & ils la nomment *contrée des Etechemins*. La seconde, depuis la riviere de S. Jean, jusqu'au cap de Sable, & ils l'appellent *baye Françoise*. La troisieme, depuis le cap de Sable, jusqu'au havre de Camceau; & c'est proprement ce que nous nommons l'*Acadie*, & les Anglois la *nouvelle Ecosse*. La quatrieme, depuis Camceau, jusqu'au cap des Rosiers, a pris le nom de *baye de S. Laurent*. Ne diroit-on pas que l'on a eu en vue cette distribution, lorsqu'on a déclaré, dans le traité d'Utrecht, que le roi Très-Chré-

tien cédoit à la reine d'Angleterre, & à ſes ſucceſſeurs, à perpétuité, l'Acadie, ou nouvelle Ecoſſe, conformément à ſes anciennes limites, comme auſſi la ville de Port-Royal avec ſa banlieue. Puiſque ce traité ajoûte Port-Royal à l'Acadie, il s'enſuit, ce me ſemble, qu'il ne comprenoit pas, ſous ce nom, toute la preſqu'iſle.

On parle ici beaucoup d'une nouvelle colonie que les Anglois doivent y envoyer, lorſque le traité de paix, dont on dit que nous ne ſommes pas éloignés, ſera ſigné par les deux puiſſances à Aix-la-Chapelle. On aſſure même que le gouvernement d'Angleterre, profitant de la reforme de ſes troupes après la guerre, augmentera ſes habitations, & conſtruira même une nouvelle ville en Acadie. Il offrira d'abandonner une portion de terre à chaque officier, ſoldat, matelot, artiſan, qui voudra s'y établir. Ce projet, qui eſt, dit-on, formé par le lord Hallifax, ne tardera pas à être publié; & l'on prétend qu'il s'embarquera beaucoup d'Anglois pour ce pays. L'Etat fera les frais du tranſport, de la nourriture, & de l'entretien des nouveaux colons,

durant l'eſpace d'une année après leur arrivée ; & pendant dix ans, ils ne ſeront tenus à aucune redevance. On leur fournira des armes, des proviſions, des uſtenſiles, des outils, autant qu'il ſera jugé néceſſaire, pour les mettre en état de défricher & de cultiver des terres, d'élever des maiſons, d'exercer la chaſſe, la pêche, &c. On écrit qu'il y a déja quatre mille perſonnes qui ſe préſentent pour former cette nouvelle peuplade ; & la ville qu'elles bâtiront, ſe nommera *Halliſax*, en l'honneur de l'auteur du projet. Elle doit être placée au ſud-eſt de la péninſule, dans une ſituation très-commode, & beaucoup meilleure pour la pêche, que le port d'Annapolis. Elle ſera grande, très-bien bâtie, fortifiée de paliſſades, avec des forts de bois, de diſtance en diſtance, qui la mettront à couvert des inſultes des ſauvages.

Il y a des politiques qui conjecturent que, quelqu'envie qu'on ſemble avoir de rendre cette ville floriſſante, ſes environs ne ſeront jamais bien cultivés : ils ont examiné le terrein, qui leur a paru très-difficile à être défriché ; & lors même qu'il l'eſt, il produit peu, &

coûte beaucoup à travailler. D'ailleurs, ajoûtent-ils, les Anglois ne pourront jamais réuſſir à gagner l'amitié des ſauvages, uniquement dévoués à la nation Françoiſe. Ils auront donc infiniment à ſouffrir des incurſions de ces Indiens; & ne pourront s'éloigner qu'à la portée du canon, ni cultiver leurs terres qu'avec beaucoup de danger. Auſſi ne recueilleront-ils pas la cinquieme partie des choſes néceſſaires pour leur entretien. Ils ſeront obligés de tirer la plûpart de leurs proviſions de la nouvelle Angleterre; & ils mourront de faim, ſi la pêche, jointe à quelques petites munitions de mer & à la paye de la garniſon, ne ſert à les faire ſubſiſter. Cette garniſon même, n'offrira pas un grand ſecours contre les ſauvages, quoiqu'on diſe qu'elle ſera compoſée de trois régimens. Ces ſoldats énervés faute d'exercice, attaqués, pour la plûpart du ſcorbut, & affoiblis par l'uſage des liqueurs fortes, ne pourront jamais réſiſter à l'activité, à la vigilance, à la patience & à l'adreſſe des Américains. Si le roi d'Angleterre abandonne un moment cette colonie, malgré les ſommes immenſes qu'elle aura

coûté, les encouragemens qu'on lui donnera, les ſecours qui lui ſeront procurés, ces politiques prétendent qu'elle ne pourra jamais ſe ſoutenir. Si, avec plus de difficultés à vaincre, & moins de reſſources à attendre du côté de l'Europe, les François s'y ſont multipliés & y ont proſpéré, c'eſt qu'ils étoient amis des ſauvages; & ceux-ci, au contraire, ont déclaré une guerre éternelle aux Anglois, dont ils n'ont pas voulu reconnoître la domination.

On compte, dans l'intérieur de l'Acadie, ſept à huit de ces nations Indiennes, ennemies de l'Angleterre. Les principales ſont celles des Etechemins, qui occupent la partie occidentale, & les Souriquois, qui habitent aux environs de Port-Royal. Ces peuples ont quelques uſages qui leur ſont particuliers, & d'autres qui rentrent dans les coutumes générales des autres ſauvages. *Samago* eſt le titre qu'ils donnent à leurs chefs. Chaque village a le ſien, qui a, ſur les jeunes gens, une autorité abſolue: ils ſont obligés de lui obéir, juſqu'à ce qu'ils ſoient mariés: tout le fruit de leurs travaux lui appartient; & après leur mariage, quoiqu'ils

ayent plusieurs enfans, ils lui payent une espece de tribut qu'il exige avec la derniere rigueur. Quoique cette dignité soit élective, cependant on prend presque toujours celui qui est à la tête de la famille la plus nombreuse. Il décide de tous les différends qui naissent entre les habitans. Si les parties ne peuvent s'accommoder, il les juge sur le champ, selon la loi du Talion, qu'on y observe à la lettre. Dans les affaires où il s'agit de l'intérêt de toute la peuplade, on ne statue rien sans un décret général des chefs assemblés.

Ces sauvages portent la dureté, envers leurs femmes, jusqu'à la cruauté; & dans leur fureur, ils les déchirent avec inhumanité. Ils ne souffrent pas les moindres remontrances; & si quelqu'un, témoin de ces scènes barbares, s'avise de leur en faire; Je suis le maître dans ma maison, lui disent-ils; je puis battre mon chien toutes les fois que cela me plaît. Une femme surprise en adultère, est souvent punie de mort; &, en général, les filles sont très-réservées: mais s'il arrive que quelqu'une d'elles fasse une faute secrettement, ce secret est enseveli soigneusement dans

la famille : s'il éclate, la fille eſt chaſſée de la maiſon. Ces peuples aiment tendrement leurs enfans : à la naiſſance d'un garçon, ils donnent un feſtin, & paſſent ce jour-là en grandes réjouiſſances. Ils en donnent un ſecond, lorſque la premiere dent vient à lui percer ; & un troiſieme plus magnifique, à la premiere bête ſauvage qu'il rapporte de la chaſſe : c'eſt l'époque de l'âge viril.

Avant que d'aller au combat, ces Indiens eſſayent leurs forces contre leurs femmes dans une bataille rangée. S'ils ſont vaincus, leur défaite échauffe leur courage ; & ils ne doutent point de l'heureux ſuccès de leur expédition. Si, au contraire, ils remportent la victoire, elle eſt pour eux d'un mauvais augure. Cette conduite, Madame, toute ridicule qu'elle paroît d'abord, ne laiſſe pas d'être fondée en raiſon. Dans le premier cas, le mari, que le déſeſpoir anime, n'oſe retourner chez lui, que vainqueur, de peur d'y recevoir une ſeconde fois des coups de bâton de ſon épouſe. Dans le cas oppoſé, quelque déſavantage qu'il ait eu dans le combat, il eſt ſûr d'être bien

reçu à son retour, dès que la femme sçait qu'il est le plus fort.

La maniere dont ces gens-ci déclarent la guerre à leurs ennemis, est très-expressive. Toute la peuplade s'assemble à ce sujet ; & l'offensé se plaint amèrement de l'injure qui lui a été faite. Levant ensuite au-dessus de sa tête, une hache qu'il tient dans ses mains, il jure de venger l'affront qu'il a reçu. Alors tous les autres, qui ne refusent jamais d'épouser sa querelle, levent la hache, comme lui ; &, dans cette posture, ils chantent en chœur d'un ton sombre & menaçant, accompagné d'un bruit sourd, que font des cailloux agités dans des calebasses.

Les François, du tems de leurs premiers établissemens dans l'Acadie, pour s'insinuer dans la confiance des sauvages, avoient imaginé de faire adopter leurs enfans par quelques-uns des chefs les plus considérables de ces peuples. Ces adoptions étoient très-fréquentes, & avoient cet avantage sur celles des Romains, que les peres véritables, en prenant parti dans la guerre contre les peres adoptifs, ne portoient aucune atteinte aux priviléges de l'adoption.

Ceci me rappelle une anecdote que je tiens d'une perſonne de la colonie.

Quelques François ayant pris querelle avec des ſauvages, il y eut entr'eux un petit combat, où ceux-ci furent aſſez maltraités. Inſtruits de ce qui s'étoit paſſé, leurs camarades aſſiégèrent les François en ſi grand nombre, qu'il ne paroiſſoit pas poſſible qu'ils leur échappaſſent. Un des enfans, dont je viens de parler, voyant ſes compatriotes à la veille de leur perte, alla trouver ſon pere adoptif, chef de la peuplade : « Mon pere, lui dit-il, j'ai » une grande envie qui me tourmente; » c'eſt d'aſſiſter à une de ces fêtes, où » il eſt ordonné de manger tout ce qui » eſt préparé, ſans en rien réſerver abſolument. Je vous prie d'en ordonner » une à tout le village; & je vous annonce que je mourrois infailliblement, s'il reſtoit quelque choſe de tout » le repas. » L'Indien, qui ne ſoupçonnoit aucun artifice dans la priere de ce jeune François, lui répondit : « Je ſuis » pénétré, mon fils, du trouble de ton » ame; & je t'aſſure que je donnerai » ordre qu'on prépare ce feſtin. » Il fut fixé au jour que les François avoient

choisi pour prendre la fuite. La fête commença sur le soir ; & les tables furent servies avec tant d'abondance, que les convives demanderent grace. Le jeune homme, à qui les François avoient donné le signal du départ, vint dire à son pere adoptif, qu'il étoit touché de compassion pour les gens du festin, qui desiroient qu'on les dispensât de manger davantage. « Ordonnez, je vous prie, mon pere, qu'ils » sortent de table, & qu'ils aillent se » reposer ; je m'engage à les plonger » dans un agréable sommeil. » Les convives accepterent sur le champ ces offres obligeantes. Il prit sa guitarre, & joua un air soporifique avec tant d'art, qu'il n'y eut pas un seul sauvage qui n'en fût profondément endormi. Dès que le rusé musicien les vit dans l'état qu'il souhaitoit, il joignit ses compatriotes, & se sauva avec eux, sans courir le moindre risque.

L'histoire naturelle de l'Acadie offre aujourd'hui peu de choses remarquables. Mais on dit qu'autrefois, à l'embouchure de la riviere de S. Jean, où est un banc de sable, qui, en s'ouvrant, forme une baye d'environ quatre cens

pas de circuit, on appercevoit un grand arbre flottant, qui, malgré toute la violence du flux & des débordemens, ne changeoit jamais de place, & sembloit seulement, en se tenant toujours droit, tourner sur sa racine, comme sur un pivot. Il paroissoit de la grosseur d'un petit tonneau; mais la mer le couvroit quelquefois pendant plusieurs jours. Les sauvages lui rendoient une espece de culte superstitieux: ils y attachoient des peaux de castor & d'autres animaux, & regardoient comme un mauvais augure, de ne pas l'appercevoir. Des François un jour s'y transporterent dans une chaloupe, y attacherent un cable, & tenterent vainement de l'en arracher. Le tronc, immobile contre tous leurs efforts, ne put jamais être ébranlé de sa place. La riviere de S. Jean est une des plus grandes du pays. Ses bords sont couverts de gros chênes, & de plusieurs sortes d'arbres dont le bois est estimé. On y trouve encore des especes de noyers, dont le fruit est triangulaire & de très-bon goût, & des vignes qui produisent d'excellens raisins.

On vante aussi les bords de la riviere

de Pentagoët, & la fertilité de ce terrein : outre les arbres que nous connoiſſons en France, tels que le chêne, le hêtre, le frêne, l'érable, on y voit des pins de ſoixante pieds de haut. Ce pays a quantité d'ours qui vivent de gland, & qui n'ont pas la chair moins blanche & moins délicate, que celle de veau. Autour des iſles qui ſont à l'embouchure de la riviere, on fait une pêche abondante de maquereaux, dont les Anglois font un grand commerce aux Antilles. Sur la rive ſeptentrionale du Pentagoët, les François ont eu autrefois un petit établiſſement, qu'on appelloit *S. Sauveur*.

Dans le voiſinage de l'Acadie, il eſt une iſle nommée *Miſcou*, où la nature ſupplée à l'eau de riviere, qui y manque, par une ſource fort extraordinaire. A deux cens pas de cette iſle, on voit ſortir, du ſein de la mer, un bouillon d'eau douce, de la groſſeur de deux poings, & qui s'éleve à une hauteur conſidérable. Il conſerve ſa douceur dans un circuit de vingt pas, ſans que le flux ou le reflux arrête, ou trouble ſon cours; de ſorte qu'il hauſſe & baiſſe avec la marée. Les pêcheurs y vont

chercher de l'eau dans leurs chaloupes, & la puiſent avec des ſceaux, comme dans une fontaine. L'endroit d'où elle ſort, n'a pas moins d'une braſſe de fond aux plus baſſes marées; & l'eau d'alentour eſt auſſi ſalée, qu'en pleine mer. L'iſle de Miſcou eſt ſituée dans la *baye des Eſpagnols*, ainſi appellée par quelques voyageurs de cette nation, qui y étoient venus chercher des mines d'or. Après diverſes tentatives inutiles, ils s'en retournerent en criant, *a canada*, c'eſt-à-dire, *il n'y a rien ici*; & c'eſt-là, dit-on, l'origine du nom de *Canada*. D'autres le font dériver du mot Iroquois *Kannata*, qui ſignifie un *amas de cabanes*. Quoiqu'il en ſoit, je ſuis actuellement à la porte de cette grande contrée, & prêt à me rendre à Québec, où je compte paſſer l'hyver.

Je ſuis, &c.

A Louisbourg, ce 4 Septembre 1748.

Fin du Tome VIII.

TABLE DES MATIERES

Contenues dans ce Tome VIII.

LETTRE LXXXIX.

LA LAPONIE.

Ce que c'eſt la que nation Lapone. Page 5
Le voyageur y arrive par le port d'Arcangel; ce que c'eſt que ce port? 6
Quels ſont les premiers étrangers qui y abordérent, 7
Quelle eſt l'origine des Lapons? *ibid.*
A quelles puiſſances eſt ſoumiſe la Laponie? 8
La ville de Kola, dans la Laponie Ruſſienne, *ibid.*
Quelles ſont les provinces qui compoſent la Laponie Suédoiſe? 9
Ce que c'eſt que les villes de la Laponie, *ibid.*

Les Lapons n'ont point de demeure fixe; quel eſt leur genre de vie ? 10
Quelle eſt leur maniere de bâtir des maiſons? 11
Leur départ d'un canton, pour aller dans un autre, *ibid.*
Comment ils conſervent leur nourriture, 12
Quels ſont les mets dont ils ſe régalent le plus volontiers? 13
Comment ils les aſſaiſonnent, *ibid.*
Quelle eſt la boiſſon ordinaire des Lapons? 14
Ils aiment fort l'eau-de-vie, *ibid.*
La maniere dont ces peuples prennent leur repas, 15
Ils fument & mâchent du tabac avec paſſion, *ibid.*
Ils aiment à faire des viſites & à ſe régaler réciproquement; leurs autres divertiſſemens, 16
Maladies auxquels les Lapons ſont le plus ſujets, *ibid.*
Ils n'ont ni médecins, ni chirurgiens; comment ils guériſſent leurs maladies, 17
Quelquefois ils ont recours aux ſortiléges, 18
Comment ſe font les ſortiléges en Laponie? *ibid.*
En quoi conſiſte un maléfice qu'ils appellent le *gan*? 19
Ce que c'eſt que leur gros chat noir, 20
Comment ils employent le tambour magique dans leurs maladies, *ibid.*
Cérémonies funèbres qui ſe pratiquent dans la Laponie, 21

Comment on y porte le deuil ? 22
Quelle eſt la maniere de s'habiller ? *ibid.*
Les habillemens des femmes. 23
Voyage de pluſieurs académiciens François, fait par ordre du roi, dans la Laponie, 24
Où ſe tient la principale foire des Lapons. 25
Les différentes chaſſes qui ſe font en Laponie. 26
Les mines de cuivre qui s'exploitent dans ce pays, *ibid.*
Voyage fait en Laponie par le poëte Renard, & deux autres François, 27
Ils y laiſſent une inſcription latine qu'on y voit encore, 28
Deſcription de la ville d'Ulléa, *ibid.*
Travail des académiciens François dans les environs de cette ville. 29
Difficultés qu'ils ont à eſſuyer dans leurs voyages, 30
Quelles ſont les forêts de la Laponie, *ibid.*
Montagne de Niémi, *ibid.*
Monument que les Lapons regardent comme une merveille, 31
Difficultés des chemins pour y arriver, 32
La nourriture qu'on donne aux rennes, 33
Piéges que l'on tend aux hermines, 34
La montagne de Windſo, ſur laquelle eſt un monument célébre, *ibid.*
Ce que c'eſt que ce monument ; conjectures à ce ſujet. 35
Caravanes de Lapons qui vont porter leurs marchandiſes aux foires, 37
Comment, dans ces ſortes d'occaſions, ils gouvernent leurs rennes, *ibid.*

Difficultés des chemins, 38
Comment on gouverne les chevaux dans la partie méridionale de la Laponie, 39
Maniere dont les Lapons prennent le bain, 40
Leur maniere de s'éclairer, *ibid.*
Description de Tornéao, capitale de la Laponie Suédoise, 41
Police de la ville de Tornéao, 42
Caractère & maniere de vivre des habitans, *ibid.*
Les Lapons ne sont point propres à la guerre, 43
Ils ne peuvent vivre hors de leur pays, *ibid.*
Quelle est la religion qu'ils professent, & combien ils y mêlent de superstitions? 44
Etablissement du Christianisme dans ce pays, *ibid.*
Précautions des Suédois, pour la conversion de ce peuple. 45
Respect des Lapons pour les prêtres Suédois, *ibid.*
Superstition de ces peuples, 46
Les prêtres cherchent à s'enrichir de leurs dépouilles, *ibid.*
Culte que les Lapons rendent encore aux idoles. 47
Lieux qu'elles habitent, & en quoi elles consistent, 48
Quelles sont leurs victimes ordinaires? 49
Comment se font les sacrifices, *ibid.*
Offrandes que font les Lapons aux manes des défunts, 50

LETTRE

LETTRE XC.

SUITE DE LA LAPONIE.

LES Lapons Moſcovites ſont preſque encore tous idolâtres, 51
Le gouvernement de ce peuple, *ibid.*
Quelle étoit l'ancienne forme du gouvernement des Lapons ? 52
Quelle eſt la forme actuelle, *ibid.*
De la perception des impôts en Laponie, 53
Dans quels lieux ils s'aſſemblent pour les payer, 54
Quelles ſont les foires les plus célébres de ce pays ? *ibid.*
Quelle police on obſerve dans les foires, 55
Quelles ſont les marchandiſes qu'on y apporte ? *ibid.*
Coutumes qu'obſervent les Lapons, pour la célébration des mariages, 56
Premiere entrevue des jeunes mariés, 57
A quoi le jeune homme eſt obligé, tant que le mariage n'eſt pas conclu ? 58
Chanſons ordinairement uſitées, lorſqu'il va voir ſa maîtreſſe, 59
Cortége des nouveaux mariés, 61
Difficulté avec laquelle la jeune femme donne ſon conſentement, *ibid.*
Maniere dont ſe font les feſtins de nôce, 62
Les rennes ſont la principale richeſſe des Lapons, & la dot ordinaire des filles de ce pays, *ibid.*

Les Lapons Moſcovites ſe marient avec moins de cérémonie, que les Suédois, 63
Ces peuples ſont très-ſuſceptibles de jalouſie, *ibid.*
Les femmes Lapones ſont peu fécondes, *ibid.*
On conſulte les devins & la lune ſur le ſort des enfans, 64
Ce que font les femmes ſi-tôt qu'elles ſont devenues meres, *ibid.*
Noms que l'on donne aux enfans, 65
Comment les meres les gouvernent, *ibid.*
Comment ſont faits leurs berceaux, 66
Les enfans ſont bercés par des chiens, *ibid.*
Education que les peres donnent aux garçons & les meres aux filles, *ibid.*
La chaſſe de l'ours ſe fait en Laponie avec beaucoup d'appareil, 67
Patins des Lapons, ſemblables à ceux des Samoïedes, *ibid.*
On conſulte les devins ſur le ſuccès de la chaſſe, 68
Comment on attaque l'animal, 69
Ce qu'on fait lorſque l'ours eſt tué, *ibid.*
Comment les femmes reçoivent leurs maris, lorſqu'ils apportent l'ours dans la cabane, *ibid.*
Chanſons qu'elles chantent à ce ſujet, 70
Ce qui ſe pratique dans le repas où l'on mange l'ours, *ibid.*
Autre chanſon pour cette cérémonie, 71
Comment on expie le meurtre de l'ours, *ibid.*
La chaſſe eſt interdite aux femmes en Laponie, 72
Superſtition de ce peuple à ce ſujet, *ibid.*

Le Lapons ſont adroits pour la fabrication de leurs meubles & uſtenſiles de ménage, 73
Ils ont une ſorte de luxe, *ibid.*
Les femmes réuſſiſſent à la broderie, 74
Elles partagent d'autres occupations avec leurs maris, telles que la pêche, &c. *ibid.*
Comment ſe font leurs déménagemens, 75
Comment ſe portent les fardeaux, *ibid.*
Caractere des Lapons, 76
Leurs ſermens, *ibid.*
Caractère des femmes, 77
Bonnes qualités de ce peuple, *ibid.*
Température de l'air, & les diverſes ſaiſons en Laponie, 78
Froid exceſſif, *ibid.*
Aurores boréales, 79
Chaleurs exceſſives de l'été. 80
Ouragans furieux, *ibid.*
Grande quantité de gibier en Laponie, 81
Poules de neige, *ibid.*
Le loom. *ibid.*
Les chiens en Laponie; leur utilité, 82
Les petits gris, eſpece d'écureuils, *ibid.*
Quantité prodigieuſe de ces animaux, 83
Trait ſingulier d'une martre, 84
L'hermine, *ibid.*
Induſtrie & qualités de cet animal, 85
Le lemmer, animal ſingulier, *ibid.*
Bataille que ces animaux ſe livrent mutuellement, 86
Perſécutions des mouches dans certains endroits de la Laponie, 87
Abondance de poiſſons dans les rivieres de ce pays, *ibid.*

Multitude de ces rivieres, 88
Fables Lapones à ce ſujet, *ibid.*
Cataractes impétueuſes; & leur danger, *ibid.*
Il y a peu de terres labourables, & beaucoup de prairies en Laponie, 89
Quelles eſpeces d'arbres produit cette contrée ? 90
Champignons dont les jeunes Lapons ſe parfument, *ibid.*
Deſcription d'une cabane Lapone, 91
Réception faite à un voyageur par une Lapone, dans ſa cabane, 92
Deſcription de l'habillement de cette femme, *ibid.*
Deſcription du repas qu'elle fit ſervir, 93
Préſens qu'on ſe fait mutuellement, *ibid.*
Ours blancs d'une groſſeur prodigieuſe, 94
Voyage fait avec des rennes en traîneau, 95
Echange de tabac pour des fourrures, 96
Funérailles chez les Lapons Moſcovites, *ibid.*
Entrevue d'un voyageur avec une Lapone Moſcovite, 97
Les Lapons Moſcovites font conſiſter preſque toute la religion à faire des préſens aux prêtres, 98
Bonheur dont jouiſſent les Lapons qui vivent dans les déſerts, 99
Les magiciens de ces pays reculés, 100
Comment ils exercent leur art, *ibid.*
Egalité parfaite qui régne entre ces peuples, 101
Comment ils reçoivent les étrangers, 102
Leur adreſſe à tirer de l'arc, *ibid.*

Comment ils font le beurre, 102
Maniere dont les hommes & les femmes font la révérence, dans cette partie de la Laponie, 103
Description de la ville de Kola, 104
Waranger, dans la Laponie Danoise, *ibid.*
Boisson du pays, 105
La Laponie Danoise est la plus sauvage, *ibid.*
Portrait des habitans, 106

LETTRE XCI.

LA NORVÉGE.

MAGICIENS qui se vantent de commander aux vents, & d'en faire commerce, 107
Comment s'exerce ce sortilége, 108
Ce qu'il faut penser de cette puissance prétendue surnaturelle, 109
Portrait des Norvégiens, 111
Ils sont forts & robustes, 112
Ils s'assemblent par troupes en hiver, pour faire leur provision de poisson, *ibid.*
Qualités des Norvégiens, 113
Leur adresse pour les travaux méchaniques, *ibid.*
La civilité est un des grandes qualités de ces peuples, 114
La noblesse de ce pays; en quoi elle consiste, *ibid.*
L'attachement des Norvégiens, & leur fidélité pour leur souverain, le roi de Dannemarck, 115

Ils se battent souvent par point d'honneur, 115
Ils aiment fort les procès, 116
Ils exercent volontiers l'hospitalité, même à l'égard des animaux, *ibid.*
Occupations des Norvégiens, 117
Description des mines d'argent & de cuivre de la Norvége, 118
Occupations des mineurs, 119
Danger qu'il y a à habiter ces souterreins, *ibid.*
Mauvais air qu'on y respire, 120
Ces mines produisent un revenu considérable au roi de Dannemarck, 121
Divertissemens des mineurs, *ibid.*
Repas fait chez un paysan de Norwége, 122
Description de Drontheim, ancienne résidence des rois de Norvége, *ibid.*
Histoire des anciens Norvégiens, 123
Comment ce pays se gouverne actuellement, 124
Quelle est la religion qu'on y professe, *ibid.*
Division de la Norvége, *ibid.*
La ville de Christiana, ajourd'hui capitale du royaume, 125
Aagger-Hus & Friderick-Shall, villes de la Norvége, *ibid.*
Description de la ville de Berghen, 126
Etablissement singulier dans cette ville, *ibid.*
Chasse de l'élan en Norvége, 127
Cet animal est sujet, dit-on, à l'épilepsie, *ibid.*
Chasse aux oiseaux de Norvége, par les paysans, 128

Danger de cette chasse, 129
Multitude prodigieuse de ces oiseaux, 131
L'éider, oiseau qui fournit l'édredon, 132
Ce qu'on dit du krakan, poisson fabuleux, qu'on dit avoir une demi-lieue d'étendue, 133
Choses singulieres & incroyables qu'on en raconte, 135
Le grand plongeon du Nord, oiseau remarquable, 137
Singularité de l'aigle-pêcheur, 138
Description du serpent de mer, animal terrible, 139
Combien il est dangereux d'en rencontrer sur la mer, 140
Comment on s'en délivre, 141
Ses excrémens passent pour un poison, 142
Les chevaux de Norvége sont fort estimés, *ibid.*
Comment ils montent & descendent des montagnes, *ibid.*
Leurs combats avec les ours & les loups, 143
Comment on nourrit les bœufs & les vaches dans la Norvége, *ibid.*
Férocité des ours dans ce pays, 144
Ils recherchent les femmes enceintes; & le fétus est pour eux un morceau délicat, *ibid.*
La chasse de ces animaux, 145
Plusieurs traits de la prudence de l'ours, 146
Les loups sont la terreur des habitans de la Norvége, 148
Comment se fait la chasse des loups, 149
Nourriture de ces animaux, *ibid.*

Comment ils pourvoient à leur sûreté, 150
Les produits de l'agriculture sont peu considérables dans ce pays, 151
On y mange peu de fruits, *ibid.*
Utilité des montagnes dans ce royaume, 152
Singularité des payſages, *ibid.*
Inconvéniens de la multitude de ces montagnes, 153
Difficultés des grands chemins, *ibid.*
Antiquités remarquables ſur un de ces chemins, 154
Carnage que cauſent les bêtes carnaſſieres qui ſe retirent dans les montagnes, *ibid.*
Précipices affreux où le bétail tombe & ſe tue, 155
Dangers auxquels les payſans s'expoſent pour le retirer, *ibid.*
La chute ſubite des rochers, *ibid.*
Eboulement des neiges, & les ravages qu'ils cauſent, 156
Montagnes remarquables par leur figure, 157
Variété ſinguliere des ſaiſons, *ibid.*
Aurores boréales, 158
A quoi les attribue-t-on? *ibid.*
Ce que l'ignorance & la ſuperſtition ont attribué aux aurores boréales, 159
Les frayeurs terribles que cauſoient autrefois ces ſortes d'apparitions, 160
Variété du froid ſuivant la ſituation de chaque contrée, 161
Utilité du froid dans certains cantons, *ibid.*
L'état entretient des étuves ſur les grands chemins, 162

Effet du grand froid sur les troupes Suédoises, 162
Les Norvégiens ont des vastes forêts & de bonnes fourrures pour se garantir du froid, *ibid.*
Chaleurs de l'été dans ce pays, 63
Religion & loix de la Norvége, *ibid.*

LETTRE XCII.

L'ISLANDE.

COMMENT ce pays fut découvert par les Norvégiens, 165
Histoire d'un prince nommé *Hérald*, ibid.
Histoire de deux seigneurs, Ingulf & Hyarleb, 166
Les Norvégiens font la conquête de l'Islande, 167
Etendue de cette isle, 168
Sa description, *ibid.*
Sa division, *ibid.*
Quelles sont les villes de l'Islande; en quoi elles consistent, 169
Le mont Hécla qui fut autrefois un fameux volcan, 170
Ce qu'il est aujourd'hui, 171
Le mont Kraflo, autre volcan, 172
Trois sources singulieres d'eau chaude, 173
Autre singularité de cette eau, 174
Les habitans y font cuire leurs alimens, 175
Bain naturel, *ibid.*
Cérémonies nuptiales des Islandois, 176
Repas & festin de nôce, 177

Boiſſon de ces inſulaires, faite avec du lait de vache, 177
Le pain eſt rare dans cette iſle, 178
Les Iſlandois ſont ſobres, & jouiſſent d'une bonne conſtitution, *ibid.*
Comment on y éleve les enfans, 179
Les peres & les meres ſe chargent de leur inſtruction, *ibid.*
A quel âge ils commencent à travailler & en quoi conſiſte ce travail, 180
Habillement des Iſlandois, *ibid.*
Habillement des femmes, 181
Les maiſons de ces inſulaires, 182
Leurs ameublemens, 184
Leurs égliſes, *ibid.*
Les prêtres qui les deſſervent, 185
Gouvernement eccléſiaſtique de cette iſle, 186
Biens & revenus eccléſiaſtiques en Iſlande, 187
Pluſieurs de ces inſulaires ſe ſont appliqués aux ſciences, 188
Ils ont beaucoup de diſpoſition pour les arts méchaniques, 189
Gouvernement civil de l'iſle d'Iſlande, *ibid.*
Comment ſe payent les impôts ? 190
Comment ſe fait le commerce des beſtiaux, 191
Comment on évite la fraude, 192
Comment ſe fait le commerce du poiſſon, 193
Différens tribunaux pour juger les procès, *ibid.*
Tribunal pour les affaires eccléſiaſtiques, 194
Loix capitales en Iſlande, 195

Divertiſſemens de ces inſulaires, 195
Ils aiment peu la danſe, & beaucoup le jeu des échecs, 196
Grand nombre de moutons dans cette iſle, *ibid.*
Soins des habitans pour ce bétail, 197
Singularités concernant les moutons d'Iſlande, *ibid.*
Le principal commerce de la partie ſeptentrionale de l'iſle conſiſte dans ſes moutons, 199
Comment ſe fait ce commerce, *ibid.*
Les renards de ce pays; comment on les prend, 200
On voit quelquefois des ours dans cette iſle, *ibid.*
Comment on les tue, 201
Autres ſingularités de l'iſle, telles que le cryſtal, les jokols, *ibid.*
Rareté des forêts & bois, 202
Les météores ſont communs, 203
Les chevaux Iſlandois reſſemblent à ceux de Norvége, *ibid.*
Ils deviennent ſauvages, 204
Des oiſeaux de l'Iſlande, *ibid.*
Faucons de cette iſle, & la maniere de les envoyer en Dannemarck, 205
Les harengs qui ſe raſſemblent près des côtes de l'Iſlande, 207
Les ſardines, dont les oiſeaux ſont très-friands, 208
Le cabeliau, eſpece de morue fort abondante près de l'Iſlande, *ibid.*
Maniere de les préparer, 209
Pêche du cabeliau, *ibid.*

La baleine aime fort le cabeliau, 210
Différentes causes de la dépopulation de l'isle d'Islande, 211
Anciennes Annales Islandoises, écrites en vers, 212
Fables contenues dans ces Annales, *ibid.*
Anciens usages de ces insulaires, au sujet du duel 213

LETTRE XCIII.

Le Groenland.

Le Groënland est d'un abord difficile sur la côte orientale, 215
Pêche des harengs; comment & en quel tems elle se fait, 216
Usages & ordonnances à ce sujet, 217
Comment on prépare les harengs quand on les a pris, *ibid.*
Les Hollandois s'enrichissent avec cette denrée, 218
Quelle est la meilleure maniere d'encaquer les harengs? *ibid.*
Anecdote au sujet du premier inventeur de cette méthode, 219
Différentes manieres de préparer les harengs chez différentes nations, *ibid.*
Détails curieux sur ce poisson, 220
Sa principale demeure, *ibid.*
Comment il envoie des colonies, & dans quelles parties de la mer, *ibid.*
Comment il retourne dans son lieu natal, 221
Ce qui lui inspire ce goût pour les voyages, *ibid.*

Les harengs royaux ; ce que c'eſt, 222
Comment les pêcheurs tendent leurs filets, 223
Quels ſont les ennemis des harengs ? 224
Quels ſont les principaux établiſſemens des colonies Danoiſes dans le Groënland ? 225
Quelles ſont les habitations des Groënlandois naturels du pays ? *ibid.*
Comment eſt bâti l'intérieur de leurs maiſons, 226
Maniere dont les habitans s'éclairent & ſe chauffent, 227
Comment ils font leur cuiſine, 228
Réſidence des Danois à Got-Haab, où les Hernhutes ont une communauté, *ibid.*
Ce que c'eſt que la ſecte des Hernhutes ; ſon hiſtoire, 229
Hiſtoire du comte de Zinzendorff, *ibid.*
Il ſe fait fondateur & chef de ſecte, 230
Il envoie par-tout des apôtres de ſa ſecte, *ibid.*
Les Hernhutes comparés aux Kuakers, 231
Hiſtoire d'une colonie Danoiſe, venue autrefois dans le Groënland, 232
Compagnie Danoiſe pour le commerce du Groënland, 233
Il eſt défendu aux Hernhutes de prêcher ; à quoi on a réduit leurs occupations, 234
Sentimens partagés, touchant l'époque des premiers habitans du Groënland, *ibid.*
Hiſtoire d'Eric le Roux, *ibid.*
Villes bâties en Groënland, 235
Cauſe de la dépopulation du Groënland, 236
Deſcription de ce pays, 237

Excessive rigueur du froid, 238
Immense quantité de glaces qui flottent dans la mer, 239
L'été dans le Groënland, 240
Température du Groënland, opposée à celle du reste de l'Europe, 241
Brouillards fort incommodes, *ibid.*
Vapeur qui s'éleve de la mer, 242
Lumieres boréales, *ibid.*
Productions du Groënland. 243
Pierre d'amianthe, *ibid.*
Pierres avec lesquelles les Groënlandois font leurs ustensiles de ménage, 244
Ours du Groënland, *ibid.*
Rennes du Groënland, 245
Chien marin; sa description, *ibid.*
Son utilité, 246

LETTRE XCIV.

SUITE DU GROENLAND.

MANIERE de vivre des colonies Danoises en Groënland, 247
Les naturels du pays s'en accommodent fort, *ibid.*
En quoi consiste la nourriture ordinaire de ceux-ci? 248
Leur mal-propreté dans le manger, *ibid.*
Chacun mange à sa fantaisie, 249
Les femmes ne mangent point avec les hommes, *ibid.*
La principale occupation de ces peuples est la pêche, 250

Habit qui leur ſert à cet uſage, 250
Pêche de la baleine, 251
Deſcription & propriétés de cet animal, *ibid.*
Comment les Groënlandois ſe diſpoſent à la pêche de la baleine, 252
Comment on prend cet animal, 253
Comment on diſpoſe de ſa chair, 255
Comment on attaque les chiens marins, 256
Mariages des Groënlandois, *ibid.*
Détails à ce ſujet, 257
Le mariage, chez ces peuples, n'eſt point indiſſoluble, 258
Cérémonie à la naiſſance d'un enfant, *ibid.*
Son éducation, 259
La polygamie eſt rare au Groënland, *ibid.*
Les femmes n'y ſont pas ſcrupuleuſes, 260
Uſage de proſtitution, *ibid.*
Les filles y ſont ſages & décentes; 261
Une femme ſe tient honorée de coucher avec les propheres ou devins de la nation, *ibid.*
Elles n'épouſent pas leurs parens, *ibid.*
Portraits des Groënlandois, 262
Ils ont peu de maladies, & point de médecins, *ibid.*
Ils n'ont preſqu'aucune idée de religion, 263
Ils aiment le chant & la danſe, *ibid.*
Comment ils terminent leurs querelles, *ibid.*
Ils vivent entr'eux dans une parfaite égalité, 264
Quelle eſpece de duel ils admettent parmi eux, 265
Ils ne puniſſent point l'homicide, *ibid.*
Ils font mourir les ſorciers, 266
Le vol eſt en horreur chez eux, *ibid.*
Mal-propreté incroyable de ces peuples, 267

Les femmes se lavent avec de l'urine, *ibid.*
Ces sauvages sont d'une vanité insupportable, 268
Caractère des Groënlandois, 269
Conjectures sur leur origine, *ibid.*
Habits des Groënlandois, 270
Habits des Groënlandoises, 271
En quoi consistent leurs principaux ornemens? 272
Quelles sont les femmes qui craignent d'être renvoyées? 273
Fêtes & divertissemens de ces sauvages, *ibid.*
Ils font des vers; qu'est-ce que leur poësie? *ibid.*
Modèle d'une chanson Groënlandoise, 274
Différens jeux de ces peuples, 275
Jeux des filles, *ibid.*
Superstitions des Groënlandois, 276
Comment on devient magicien dans ce pays? *ibid.*
Les malades consultent les magiciens dans le Groënland, 277
Cérémonies mortuaires chez ce peuple, *ibid.*
Le Spitzberg, 278
Montagnes du Spitzberg, 279
Froid excessif de ce pays, *ibid.*
Perroquets du Spitzberg, 280
C'est auprès du Spitzberg que se pêchent les plus grosses baleines, *ibid.*

LETTRE XCV.

La Baye d'Hudson.

Isles, ou montagnes de glaces flotantes, 282

Comment se forment ces montagnes de glace? 283
Découverte d'un passage aux Indes orientales par la baye d'Hudson, 284
Histoire de Jean & Sébastien Cabot, 285
Les capitaines Frobishar & Davis, 286
Histoire du navigateur Hudson, 287
Tentatives par d'autres marins, 288
Derniere expédition faite en 1746, *ibid.*
Instructions nécessaires pour faire un semblable voyage, 289
Ce qu'il faut faire en passant le détroit d'Hudson, *ibid.*
Ce qu'il faut observer par-tout où l'on trouve la terre, 290
Quand on rencontre le flux, 291
Quand on passe le détroit de Wager, *ibid.*
Quand on rencontre des baleines, 292
Quand on trouve des sauvages, *ibid.*
Quand on aborde dans une isle fertile, *ibid.*
Quand on trouve des peuples civilisés, 293
Quand on laisse sur la terre des gens de l'équipage, 295
Ce qu'il faut faire lorsque les vaisseaux se séparent, 296
Dans quelle occasion on tiendra un conseil, 297
Départ des voyageurs, 298
Incendie arrivé dans un des vaisseaux, *ibid.*
Description du tumulte que cause cet incendie, 299
Arrivée chez les Esquimaux, 300
Commerce qu'on fait avec eux; en quoi il consiste, 301
Leur portrait, & leur caractère, *ibid.*

Leurs habillemens, 302
Habillemens des femmes, 303
Ce que c'eſt que des yeux à neige, 304
Comment ſont faits les canots des Eſquimaux, 305
L'iſle de Marbre; ſa deſcription, 306
Habitations de quelques voyageurs près de la riviere de Haies, 307
Froid exceſſif dans cette partie de la baye d'Hudſon, 308
Comment les voyageurs s'en garantiſſent, 309
Comment ils pourvoient à leur nourriture, 310
Danger des neiges dans ces cantons, *ibid.*
Les voitures du pays ſont traînées par des chiens, 311
Productions naturelles de ces contrées, 312
Mines de fer, talc, cryſtal de roche, &c. 313
Température de l'air, 314
Parhélies, aurores boréales, *ibid.*
Orages furieux, & les accidens qui les occaſionnent, 315
Chaleur des poëles, 316
Froid exceſſif, & ſes effets, 317
Remede contre le froid, 318

LETTRE XCVI.

SUITE DE LA BAYE D'HUDSON.

CARACTERE officieux des Eſquimaux dans quelques endroits de la baye d'Hudſon, 320

Leur industrie, 321
Leurs habillemens, 322
Leur goût pour l'huile de poisson, *ibid.*
Leur maniere d'allumer le feu, 323
Leur facilité de prêter leurs femmes aux étrangers; & ce qu'ils pensent à ce sujet, *ibid.*
Recherches d'un passage par le nord-oueſt à la mer du sud, 324
Cause de la douceur de l'eau de la mer dans quelques endroits de la baie d'Hudſon, 325
Le détroit de Wager, où l'on espere de trouver le passage, *ibid.*
Bruit affreux qui se fait entendre dans ce détroit, 326
Spectacle terrible dans le même lieu, 327
Grande chute d'eau à quelque distance de cet endroit, *ibid.*
Tout devient plus petit à mesure qu'on s'avance vers les contrées du nord, 328
Esquimaux de ces contrées, *ibid.*
Comment on découvre que le fond de la mer est salé, 329
Raisons qui prouvent l'existence d'un passage, 330
Le peu de grands arbres, *ibid.*
La petite neige, nommée *fumée de gelée*, 331
Montagnes & colines, *ibid.*
Rapport des Esquimaux, 332
En quel endroit doit être le passage, *ibid.*
Raisons qui en déterminent la position, 333
On le place dans le golfe de Cheſterfiels, ou dans la baie de Rebul, 334
Utilité & avantages de ce passage, 335

On découvriroit peut-être des régions fort étendues, & des peuples nouveaux & policés, 336
On découvriroit une route nouvelle pour aller à la Chine, *ibid.*
Raisons qui pourroient faire douter de l'utilité de ce passage, 337
La riviere de Haies, & ses environs, 338
Le fort d'Yorck, situé sur cette riviere; sa description, 339
Autres forts de la baye d'Hudson, 340
Esquimaux, qui habitent entre la riviere de Haies, & le Canada, *ibid.*
Leurs logemens, leur nourriture, leurs occupations, 341
Leur chasse aux bêtes fauves, & spécialement aux cariboux, 342
Leur fureur dans l'yvresse, 343
Cruelles extrémités auxquelles les expose le manque de vivres, 344
Exemple de cruauté inouïe, 345
Autre exemple de même nature, 346
Trait héroïque d'amour paternel, 347
Coutume cruelle qui s'observe à l'égard des vieillards, 348
Comment les peuples se guérissent de leurs maladies, 349
Gouvernement de ces peuples, 350
Leur religion, 353
Leur peu d'égards pour les femmes, 354
Leur façon singuliere d'uriner, 355
Leur langage, *ibid.*
Commerce que les étrangers font à la baye d'Hudson, 356

Description du castor, 357
Qualité de sa chair, 358
Le castoréum, drogue médicinale, 360
Bourgades peuplées par des castors, 361
Comment ils les construisent, 362
Habitations particulieres de ces animaux, 363
Leur gouvernement domestique, 364
Leurs provisions de bouche, 365
La vie qu'ils mènent pendant l'été, 366
La chasse du castor, 367
Quel usage on fait du poil & de la peau de cet animal, 368
Ce qu'il faut penser du commerce des Anglois à la baye d'Hudson, 369
Réfutation de l'opinion des Anglois, sur la découverte & la propriété de l'Amérique septentrionale, 370
Histoire véritable de cette découverte, 371
Les François sont les premiers qui aient découvert l'isle de Terre-Neuve, 372
373

LETTRE XCVII.

L'Isle de Terre-Neuve, & ses Environs.

Pêche de la morue faite par les François, 374
Les Anglois prennent possession de l'isle de Terre-Neuve, 375
Ils y forment des établissemens, 376
Les François y construisent un port, 377
Toute l'isle est cédée aux Anglois, 378
379

Description de cette isle, 380
Le fort S. Jean, *ibid.*
Ancien gouvernement de l'isle, 381
Bénéfice considérable que la pêche de la morue procure aux Anglois, 382
Saison de cette pêche, 384
Le banc de Terre-Neuve, où se fait la principale pêche de la morue, 385
Différentes manieres de préparer la morue, 386
Le commerce qui se fait de ce poisson, 387
La pêche de la morue est une pépiniere de pirates, & pourquoi ? 388
Productions de l'isle de Terre-Neuve, 389
L'Isle-Royale ou le Cap-Breton ; son utilité, 390
Les François y bâtissent Louisbourg, 392
Description du port & de la ville, 393
Ses habitans & son commerce, 394
Ses productions, 396
Cause de la prise de Louisbourg par les Anglois, 397
Les isles de S. Jean & d'Anticosti, voisines de Terre-Neuve, 399
L'isle de Sable, 400
La terre de Labrador, 402

LETTRE XCVIII.

L'ACADIE.

SITUATION de l'Acadie, découverte par les François, 403

Port-Royal, aujourd'hui Annapolis, capitale du pays, 404
Les Anglois cherchent à s'en emparer, 405
Anecdote au ſujet de l'Acadie, 406
Suite de cette anecdote, 409
Excès de cruauté d'un gouverneur François, 410
L'Acadie eſt cédée aux Anglois par le traité d'Utrecht, 412
Comment les François & les Anglois ont interprété les paroles de ce traité, *ibid.*
Diviſion de l'Acadie, 414
La ville d'Hallifax, nouvellement fondée en Acadie par les Anglois, 416
Ce que les Anglois auront à ſouffrir dans ce nouvel établiſſement, 419
Nations ſauvages qui habitent l'Acadie, 420
Leur conduite envers leurs femmes, 421
Comment ils ſe préparent aux combats, 422
Les François faiſoient adopter leurs enfans par les chefs de ces nations, 423
Anecdote à ce ſujet, 424
Arbre ſingulier à l'embouchure de la riviere de S. Jean, 425
Productions des bords de la riviere de Pentagoët, 426
Singularité remarquable près de l'iſle Miſcou, 427

Fin de la Table des Matieres.

APPROBATION.

J'Ai lu, par ordre de Monſeigneur le Vice-Chancelier, les VII & VIII Volumes du *Voyageur François*; & je n'y ai rien trouvé qui puiſſe en empêcher l'impreſſion. A Paris, ce premier Mars 1768.

Signé GUIROY.

****

N.

eigneur
VII &
ançois;
uiſſe en
ris, ce

Y,